

Algèbre du TOUT
Théorie du Champ Unifié
Science de l'Univers TOTAL
Science de DIEU

Par Hubert ABLI-BOUYO
Science de l'Univers TOTAL



Version du 05 janvier 2025, révision a

Livres antérieurs de Hubert ABLI-BOUYO:

L'Univers TOTAL, l'Alpha et l'Oméga
L'Univers TOTAL et les Nombres omégaréels
Conception générative de l'Univers et Structure réelle
Générescences, Nombres entiers variables, Corps omégacyclique

Si ces quatre livres précédents sont les quatre doigts suivants d'une main: l'index, le majeur, l'annulaire et l'auriculaire, ce cinquième volet a pour but d'être le pouce.



Lien du [plan du site hubertelie.com](https://hubertelie.com):

https://hubertelie.com/u_uv_sciens-fr-060-000-plan-du-site.html.

Blogs des personnes associées:



Nouvelle Genèse

Abby Eve

Le Paradigme de l'Alternation

Abby Eve

Mon Paradis perdu et Retrouvé

Abby Eve

Pour notre Monde d'Alternation

Rosine Lassage

Amour de la Vérité

Nickie Vérité

Sommaire

O – Avant-propos: Qu'est-ce qu'une théorie du champ unifié?.....	p.5
I – Théorie universelle des ensembles, Science de l'Univers TOTAL.....	p.9
• a - Univers TOTAL, Univers FRACTAL, Univers GÉNÉRESCENT, Univers-DIEU.....	p.9
• b – Relation d'égalité ou relation d'équivalence dans un ensemble.....	p.51
• c – Concept d'Univers TOTAL, Logique de Négation et Logique d'Affirmation.....	p.58
• d – Ensembles d'entiers, Suites d'entiers, Vecteurs d'entiers.....	p.64
II – Algèbre générative, algèbre de l'Univers TOTAL.....	p.109
• a – Rappel: nombres entiers variables et nombres entiers oméganaturels.....	p.109
• b – Structure générative ou informationnelle ou alphabétique des réalis.....	p.116
• c – Formalisme synthétique de la structure réalie.....	p.140

O – Avant-propos: Qu'est-ce qu'une théorie du champ unifié?

En ce troisième millénaire, on entend beaucoup un mot: **INFORMATION**.

Avant le XXe siècle, et même tout au long du XXe siècle, de l'année 1900 à l'an 2000 donc, le mot «**information**» faisait souvent et même surtout référence aux informations à la radio, à la télévision ou dans la presse, bref l'information dans les médias.

Et même, en ce début du XXIe siècle, en ce 17 novembre 2024 où j'ajoute cet avant propos, le mot «**information**», fait encore largement référence aux «**informations**» des médias. Ces dites «**informations**» qui, notamment depuis 2020 l'année du Covidisme, sont malheureusement de plus en plus de la **désinformation**, du **mensonge**, de la **propagande**, notamment dans l'**empire israélo-occidental**:



Nous allons montrer dans ce livre (en fait nous le faisons déjà dans tous ceux le précédent) que, vivant pourtant à l'ère dite de l'**information**, nous vivons aussi à l'ère de la **désinformation**, du **mensonge**, du **mal**, de la **maladie**, de la **mort**!

Le mot français «**science**» vient du latin «**scientia**», qui signifie «**savoir**» ou «**connaissance**», et en cela il est l'équivalent du mot grec «**gnôsis**», qui signifie «**connaissance**», et qui est la racine des mots français «**gnose**», «**gnostique**», «**agnostique**», «**ignorant**», etc. Mais justement nous vivons à l'ère d'une très grande **ignorance**, à propos du monde et de ses faces cachées, à propos de l'**Univers et des choses**!

Depuis Francis Bacon (16^e siècle) et David Hume (18^e siècle), considérés comme les pères de la «**science**» moderne, le mot «**science**» a perdu son sens très général et universel de «**savoir**» ou «**connaissance**» (ce que veut dire «**scientia**» en latin, on le rappelle), pour se réduire à un certain type particulier de «**savoir**» ou de «**connaissance**», et aussi à une méthodologie particulière permettant l'accès à cette **connaissance**, méthodologie **expérimentale** pour la **physique** par exemple, et méthodologie **axiomatique** pour les **mathématiques**.

Si bien qu'on s'est accoutumé à une étrange notion, la notion de ... «**connaissance scientifique**»! C'est comme dire «**connaissance connaissante**» ou «**savoir savant**». On emploie donc deux mots juxtaposés, «**connaissance**» qui traduit le grec «**gnôsis**», et «**scientifique**» qui traduit le latin «**scientia**», et le tour est joué, le Diable réduit ainsi le **champ de la connaissance** ou de l'**information**, et le ramène à seulement un certain type de **connaissance**, celle à laquelle on a convenu de réserver le mot «**science**».

Autrement dit, cette arnaque est l'un des nombreux exemples de l'art de réduire l'**INFORMATION** à seulement un type particulier d'**information**, ce qui est aussi grave que de réduire l'**INFORMATION** à l'«**information**» sur BFM TV ou sur LCI.

Au troisième millénaire, à l'ère de l'information, arrive le **Nouveau Paradigme: Science de l'Univers TOTAL!** On entre alors dans une nouvelle ère, celle de l'**Information TOTALE.**



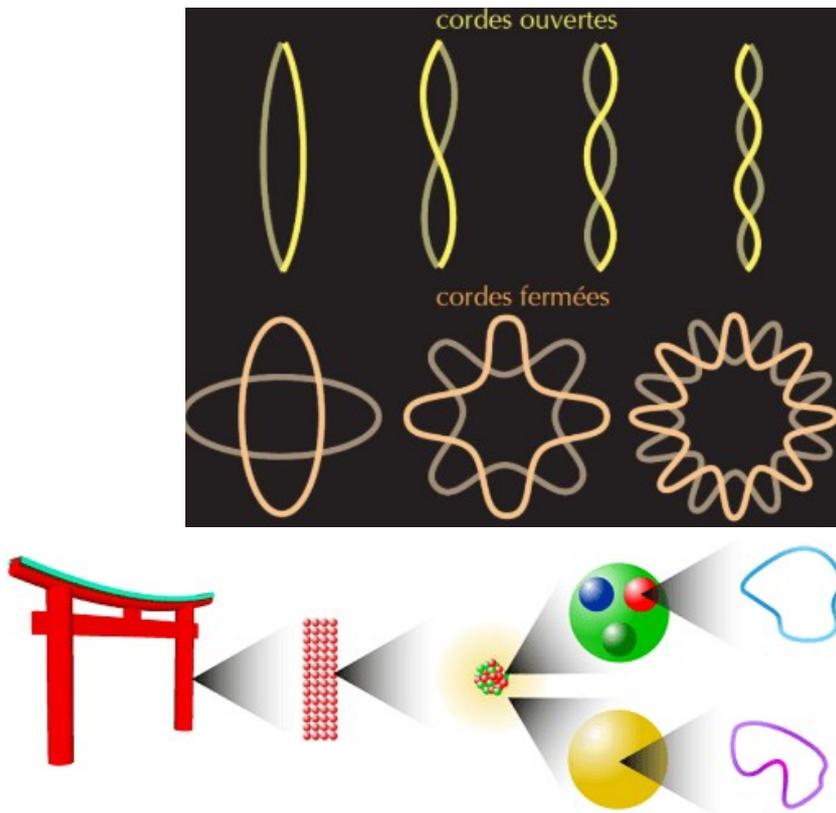
Commençons à entrer dans vif du sujet de ce livre sur l'**Algèbre du TOUT, la Théorie du Champ Unifié, la Science de l'Univers TOTAL, la Science de Dieu.**

L'**Algèbre du TOUT** dont nous allons parler signifie que **toute chose x** et absolument **toute chose x** est un objet d'une **théorie de l'information**, qui est à la fois une **théorie des nombres entiers naturels**, une **arithmétique**, une **algèbre**, une **analyse**, une **géométrie**, une **topologie**, une **théorie des ensembles**, que nous nommons la **Théorie universelle des ensembles** ou **Science de l'Univers TOTAL, le Nouveau Paradigme:**

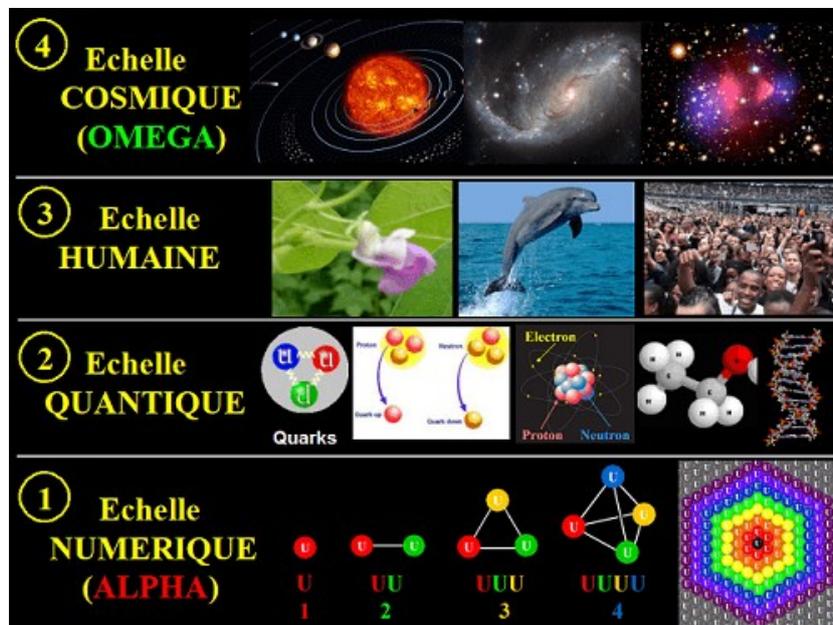
Une **théorie du champ unifié** est par définition une **théorie du tout**, une **théorie** qui dit que **TOUT est fait avec un seul principe élémentaire.**

Donc une **théorie** dans laquelle **TOUT est défini, expliqué et traité avec ce seul principe.** C'est Albert Einstein qui fut le premier à tenter une **théorie du tout**, qui fut appelée la «**théorie du champ unitaire**».

Ceux qui ont repris ce projet de «**théorie du champ unitaire**» ou «**théorie du champ unifié**», qu'on a appelée la «**théorie du tout**», essaient d'unifier les quatre champs de force. Un exemple connu de **théorie du champ unifié** est la **théorie des cordes**, qui vise à tout expliquer avec un seul concept fondamental appelé «**corde**». Selon la **théorie des cordes**, toute la **matière** connue, toutes les **particules**, tous les **champs**, etc., ne seraient que les différents modes de vibration de ces objets fondamentaux appelés les «**cordes**».



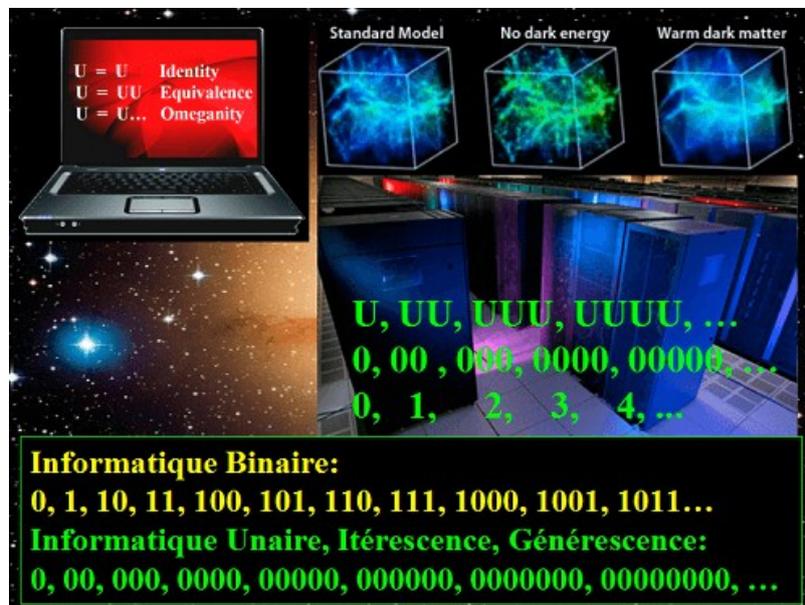
Mais dans la **Théorie du Champ Unifié** qui est la nôtre, à savoir la **Science de l'Univers TOTAL**, l'**unique principe** est l'**Univers TOTAL**, que nous notons **U**. Nous le définissons comme étant l'**Ensemble de TOUTES les choses et de tous les êtres**, la **Réalité TOTALE**, l'**Être TOTAL**, l'**Alpha** et l'**Oméga**:



U est l'**unique principe** qui **contient TOUT**, qui **forme TOUT** (c'est-à-dire **constitue TOUT**), et donc qui **explique TOUT**, et qui est donc notre **unique objet** d'étude, notre **objet fondamental**. Il est la définition scientifique que nous donnons au mot biblique **DIEU** (voir Genèse 1: 1; Jean 1: 1; Apocalypse 1: 7, 8; 21: 6; 22: 13).

Le concept d'**Univers TOTAL**, que nous notons **U**, est l'**Unique** principe qui **forme toutes les choses**, qui permet de **décrire toutes les choses**, toute la **Réalité**. L'**Univers TOTAL** est l'**INFORMATION**, l'**Unique**, l'**Information de toutes les informations**.

Pour décrire donc l'**Univers TOTAL**, la **Réalité TOTALE**, il nous faut faire juste la bonne **Théorie de l'INFORMATION**, la bonne **Théorie des NOMBRES**, ce qui sera l'objet du chapitre I. Et au chapitre II, nous verrons que cette **Théorie de l'INFORMATION** ou **Théorie des NOMBRES**, c'est la **Théorie des LETTRES**, oui des lettres de l'**Alphabet**. Tous les ingrédients de l'**Algèbre du TOUT**, la **Théorie du Champ Unifié**, sont là.



Dans le **Nouveau Paradigme**, l'**Univers TOTAL**, oui la **Science de l'Univers TOTAL** ou **Théorie universelle des ensembles**, toutes les choses, toutes les informations, tous les objets, sont des lettres, autrement dit des variables, au sens où on les emploie traditionnellement en algèbre. Dans le **Nouveau Paradigme**, la **Nouvelle Algèbre**, celle de l'**Univers TOTAL**, celle que ce livre vous invite à découvrir, les mots: «symbole», «caractère», «lettre», «variable», «constante», «chiffre», «nombre», «mot», «parole», «verbe», «esprit», «information», «générésence», «point», «particule», «énergie», «unergie», «espace», «ensemble», «élément», «univers», «objet», «chose», «existence», «réalité», «être», etc., sont parfaitement synonymes et interchangeables. Ce sont différentes manières et d'autres de dire exactement la même chose. C'est juste que, selon le contexte, nous emploierons un mot plutôt que les autres.

Toute chose est une information. Toute chose est un symbole, une lettre, une constante, une variable. Toute chose est donc variable, même les constantes!

Voici l'ordre traditionnel des variables de l'alphabet latin-français, auquel nous avons ajouté les lettres ou variables grecques oméga minuscule (ω) et Oméga majuscule (Ω).

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z, ω , A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z, Ω .

Nous donnons cette liste dans cet ordre alphabétique classique, mais changer l'ordre des lettres de n'importe quel alphabet A , donne un alphabet A' , qui n'est pas identique à A , certes, mais est juste une permutation de A , donc est un alphabet équivalent à A . Les adjectifs «identique» et «équivalent» employés ici, autrement dit les notions d'identité et d'équivalence, sont fondamentales en **Science de l'Univers TOTAL**.

Nous monterons que tout ce que l'on peut faire avec n'importe quel alphabet, fini ou infini, on peut le faire avec l'alphabet suivant: $A = \{ _ , a, b, c, d, e, f, g, h, i, j \}$, noté: $A = \{ _ , o, 1, \Omega, G, H, I, (,), =, < \}$. Réponse à la fin de ce livre, en II-c, et ce sera son apothéose.

I – Théorie universelle des ensembles, Science de l'Univers TOTAL

a - Univers TOTAL, Univers FRACTAL, Univers GÉNÉRESCENT, Univers-DIEU



Le concept d'**Univers TOTAL**, le **Nouveau Paradigme** pour la science et le monde, a été amplement défini, démontré et expliqué dans les quatre livres précédents.

Notre travail de Nouveau Paradigme, la *Science de l'Univers TOTAL*, publié au site: hubertlie.com. Un travail que je fais avec mes associées indiqués au début, qui tiennent les blogs:

- [Nouvelle Genèse](#),
- [Le Paradigme de l'Alternation](#),
- [Mon Paradis perdu et Retrouvé](#),
- [Pour notre Monde d'Alternation](#),
- [Amour de la Vérité](#).

Nous n'allons donc pas nous étendre là-dessus dans ce cinquième livre. Nous rappelons juste les bases.

La **Science de l'Univers TOTAL** est une nouvelle **théorie des ensembles**, que nous appelons la **Théorie universelle des ensembles**.

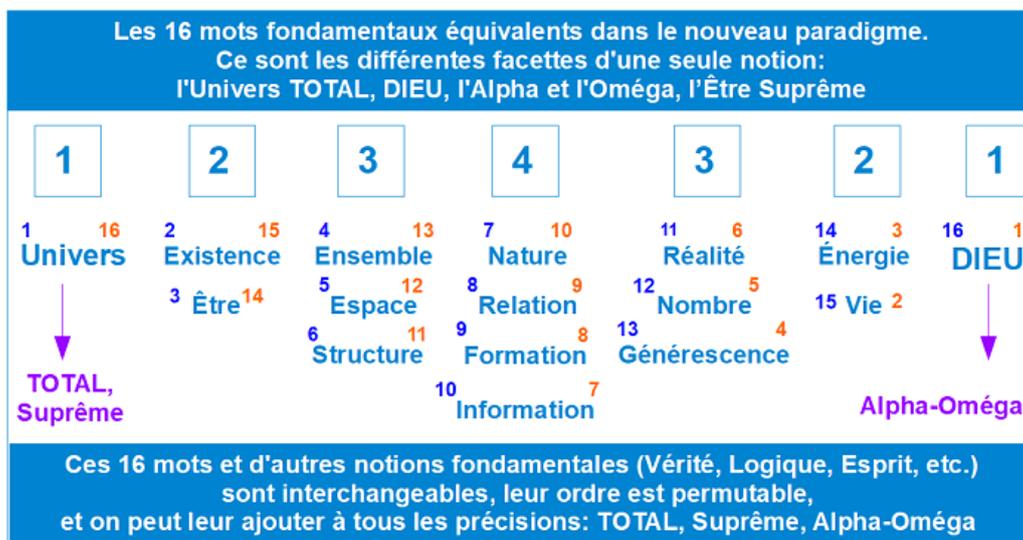
Universal Set Language

	T Et, Ut	L El, Ul	U, O... , O Universum	X Ex, Ux	∀, A Au, Aut	=, E, R Er, Ur
	Ensemble	Élément	Univers Total, Complet	Chose	Tout Tous	Être
	Set	Element	Universe Total, Complete	Thing	All Every	(To) Be
	Menge	Element	Universum Gesamt, Völlig	Sache	Alle	Sein
	Conjunto	Elemento	Universo Total, Completo	Cosa	Todo	Ser
	Aro	Elemento	Universo Totala, Tuta, Plena	Ajo	Ĉio	Esti
	קבוצה (Kvutsa)	איבר (Hiver)	היקום (Hayekum)	דבר (Davar)	הכ (Kol)	להיות (Lihyot)
	集合 (Ji_Hé)	分子 (Fèn_Zi)	宇宙 (Yü_Zhòu)	物 (Wù)	都 (Dōu)	乃是 (Nǎi_Shi)

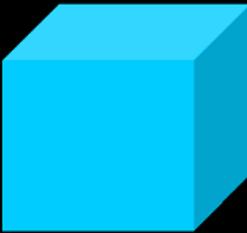
Une **chose** est **tout ce dont on parle**. Cette définition cache elle-même déjà l'usage implicite du mot **chose**. En effet, en disant: Une **chose** est **tout ce dont on parle**, nous disons en fait: Une **chose** est **toute chose dont on parle**. Cela montre que le mot **chose** est le mot avant tout autre mot.

D – Chose, Information

Une **information** est une **chose** (à l'ère de l'information, nous mettrons à présent particulièrement l'accent sur la notion d'**information** comme étant le parfait synonyme du mot **chose**). Un **nombre** est une **chose**. Un **objet** est une **chose**. Une **existence** est une **chose**. Un **être** est une **chose**. Une **entité** est une **chose**. Un **ensemble** est une **chose**. Un **élément** est une **chose**. Un **nombre entier naturel**, c'est-à-dire un **élément** du classique **ensemble**: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$, est une **chose**, cet **ensemble** lui-même est une **chose**, et comme il est fait d'une **infinité** d'**éléments** et que **tous sont des choses**, alors on sait de ce fait qu'il existe au moins une **infinité** de **choses**. Un **atome** est une **chose**. Une **particule** est une **chose**. Un **univers** est une **chose**. Chacune des **16 notions** fondamentales ci-dessous est une **chose**.



Un **point** est une **chose**. Un **segment** est une **chose**. Une **droite** est une **chose**. Un **plan** est une **chose**. Un **espace** est une **chose**.

Dimension 0		0 ω^0 ou 1
Dimension 1		0... ω^1 ou ω
Dimension 2		(0...) ... ω^2
Dimension 3		((0...))... ... ω^3

Chacun des **points** d'un **segment** est une **chose**, et comme un **segment** est fait d'une **infinité** de **points**, tous de **longueur 0**, il existe donc une **infinité** de **choses** qui forment un **segment**. Au troisième millénaire, à l'ère de l'**information**, de l'**informatique**, la simple définition que nous donnons au mot « **chose** » est « **information** ».

Tout objet ou toute **information** des mathématiques et des sciences actuelles est une **chose**. Donc les **ensembles** de la **théorie des ensembles** comme celle de Georg Cantor en 1882 sont des **choses**. Cantor définissait ainsi la notion d'**ensemble**: «Par ensemble on entend un groupement en un tout d'objets bien distincts de notre intuition ou de notre pensée.»

Chaque fois que je reviens sur cet extraordinaire paradigme qu'est la **théorie des ensembles**, je rate rarement l'occasion de rendre hommage à Cantor (à gauche sur l'image ci-dessus), qui fait partie de mes coups de coeur en matière de science, avec Albert Einstein à droite (qu'on ne présente plus) et à Kurt Gödel, les deux images du milieu.

Cantor pour avoir découvert non seulement **LE bon fondement** des mathématiques, le **paradigme des ensembles**, mais en fait de **TOUTES les sciences**! Eh oui, on ne le dit pas assez et même pas du tout (à ma connaissance), alors... JE LE DIS!

Si on l'avait compris, on aurait vraiment compris pourquoi le grand mathématicien David Hilbert a fait cette remarquable déclaration concernant la théorie des ensembles: «Du paradis créé pour nous par Cantor, personne ne nous chassera». Comme je m'emploie à la démontrer de toutes mes forces, le **paradigme des ensembles** est vraiment le **paradis** des mathématiques et de **toutes les sciences**! C'est le paradigme **UNIFICATEUR** non seulement des mathématiques. Et non seulement les mathématiques, mais toutes sciences. Et non seulement des sciences, mais aussi de **tous les domaines** jusque là exclus du champ des sciences, comme les questions de **Dieu**, de **spiritualité**. Ça, il n'y a que moi qui le dis jusqu'à présent sur cette Terre.

Et aussi que, malgré l'énorme estime que j'ai pour Einstein, sa théorie de la relativité, et surtout son génie et sa manière de voir le monde, l'Univers, de parler de Dieu (eh oui!), comme par exemple quand il dit : «Dieu ne joue pas aux dés» (en s'opposant aux paradigmes probabilistes classique de la physique quantique appelés l'«interprétation de Copenhague», qui fait l'unanimité mais auquel il avait raison de s'opposer, et je démontre aujourd'hui pourquoi), oui malgré ce génie d'Einstein, je dis que la **théorie des ensembles** de Cantor surpasse de très loin en importance la **théorie de la relativité**.

Au moins pour la raison suivante: la **relativité** d'Einstein permet de mieux comprendre notre **univers physique**, certes, qu'Einstein comme Spinoza appellent «Dieu», ce qui est une très bonne piste de définition scientifique de la notion scientifique de Dieu. Mais l'univers connu est loin d'être l'**Univers infini**, donc il est trop riquiqui pour l'appeler «Dieu». Et de plus, on a des académiciens et gardiens des paradigmes actuels comme le gourou Thibault Damour et ses sbires et sbiresses comme Françoise Combes, qui [s'acharnent à «démontrer» que l'univers est fini](#) (pourquoi pas, du moment où ils ne parlent que de NOTRE petit univers), qui, avec Etienne Klein et d'autres, font de la relativité d'Einstein une vraie religion et une prison de la pensée où toute vision nouvelle vision est interdite! Un certain [Jean-Pierre Petit proposant un nouveau modèle cosmologique Janus](#) et se heurte à l'[autisme, à la mauvaise foi et à toutes les obstructions de cette véritable secte qui a pris la science en otage](#), en sait quelque chose!

Hommage au passage ici à la ténacité de cet ex-directeur de recherche au CNRS, ce [brave papy approchant les 90 ans, et pourtant un génie dont les neurones sont encore d'une admirable vivacité](#).

Dans cette vidéo intitulée: [JANUS 35 Les trous noirs, des vessies que l'on s'efforce de vous faire prendre pour des lanternes](#), de sa [playlist sur le modèle cosmologique Janus](#), il met en évidence une petite erreur de David Hilbert aux grandes conséquences en cosmologie, notamment de la part de ceux reprennent depuis des décennies une des publications de Hilbert sans percevoir le problème.

En parlant de Hilbert justement, moi-même, au début de la Science de l'Univers TOTAL, je lui reprochais d'avoir tué l'esprit et la puissance de la théorie de Cantor en lui appliquant l'**axiomatique** qui conduit à la classique **théorie axiomatique des ensembles**, au lieu de la **théorématique** que je prône, qui conduit à la [Théorie universelle des ensembles](#), que j'appelle maintenant la [Science de l'Univers TOTAL](#).

Malgré cela, je n'oublierai pas les magnifiques cours sur les **espaces pré-hilbertiens** surtout enseignés par un très compétent et très pédagogue professeur français (Yves Léon, pour ne pas le nommer) l'année de ma licence de sciences physiques en 1984-85 à l'Université de Lomé au Togo, anciennement l'Université du Bénin (j'y reviendrai). J'ai découvert les travaux de Hilbert en physique mathématique avec ce puissant formalisme pour la physique quantique, et plus tard ses travaux dans les fondements des mathématiques,

notamment sa célèbre liste des problèmes difficiles dont la plupart restent irrésolus. Je suis convaincu que beaucoup, s'ils sont si difficiles à résoudre, demandent un autre Paradigme scientifique.

Je comprends de mieux en mieux l'esprit scientifique de Hilbert, et surtout son esprit de scientifique spirituel, ses croyances qui, à bien des égards furent inspirantes pour lui comme chez beaucoup de scientifiques croyants, mais parfois aussi (et c'est le revers de la médaille) qui peuvent être source d'erreurs, comme justement l'erreur que pointe Jean-Pierre Petit, et qui a eu de fâcheuses conséquences en cosmologie. D'autres raisons aussi font que Hilbert devient un coup de coeur. Je trouve tout simplement sublime cette déclaration qu'il a faite au sujet de la théorie des ensembles de Cantor, restée célèbre dans l'histoire des mathématiques: «Du paradis créé pour nous par Cantor, personne ne nous chassera.»

C'est bien cela: le **paradigme** des **ensembles** est vraiment de **paradis** des sciences. Contrairement à ce que Hilbert et les mathématiciens et logiciens de la fin du 19^e et début du 20^e siècle pensaient, s'il y avait des paradoxes dans la théorie de Cantor, ce n'était pas parce que sa notion d'ensemble était trop intuitive ou «naïve» (oh, que je n'aime pas cet adjectif, comme on l'emploie en épistémologie ou fondement des sciences). Rappelons cette définition, en mettant en évidence les mots clefs: «Par **ensemble** on entend un **groupement** en un **tout** d'objets bien distincts de notre **intuition** ou de notre **pensée**.»

Cette tentative très intuitive de définition de la notion d'**ensemble** était très remarquable. Cependant elle a quelques subtils défauts qui demandent d'être corrigés pour parfaire la définition. D'abord le mot «**groupement**» cache la notion d'**ensemble** qu'on essaie de définir. Et ensuite les mots «**intuition**» et «**pensée**» relèguent la notion d'**ensemble** au domaine **abstrait**, alors que cette notion est éminemment **concrète, physique** même, très **générale, universelle**. Elle s'applique aussi bien aux choses de l'**intuition** et de la **pensée**, qu'aux choses **matérielles**.

En effet, un être humain par exemple est un **ensemble** fait d'une tête, des bras, un thorax, etc. Et la tête un **ensemble**, faits de choses qui sont à leur tour des **ensembles**: le cerveau, les yeux, les oreilles, le nez, etc. Et chaque bras est un **ensemble**, faits d'**éléments**, de **parties**, etc.. Et chaque **élément**, chaque **partie** est à son tour un **ensemble**, fait d'**éléments**, etc. Une cellule est un **ensemble**, de même qu'une molécule, un atome, une particule, etc.

L'humanité est un **ensemble**, fait d'**éléments**. La planète est un **ensemble**, qui fait **partie** d'un **ensemble** appelé le système solaire. Celui-ci est un **élément** d'un **ensemble** appelé la galaxie, qui est u élément d'un grand ensemble appelé notre univers, etc. Et rien ne nous autorise à penser que cette logique des **ensembles** et des **éléments** s'arrête à notre **univers** connu. Et pourquoi donc? Parce que c'est le plus grand **ensemble** que l'on puisse définir?



Et on en arrive aux **ensembles** dits «abstrait», comme les **ensembles** des **nombre**s, celui des **entiers naturels**: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

Il y a l'ensemble **R** des **nombre**s réels, et l'ensemble **C** des **nombre**s complexes. Il y a les ensembles que sont les **structure**s algébriques, les **espace**s vectoriels, les espaces hilbertiens (dont nous avons parlé plus haut). Ce sont des **ensemble**s infinis.

Bref, quelle chose ne peut-on pas décrire comme **un ensemble, fait d'autres choses appelées ses éléments**? En voilà tout simplement une définition de la notion **universelle** d'ensemble:

D - Définition: ensemble et élément

Un ensemble est une chose faite de choses appelées ses éléments.

Cette définition ne repose que sur un seul mot, le mot **chose**. Elle est bien plus simple, naturelle, **universelle** que la définition de Cantor.



De gauche à droite:

Georg Cantor, mathématicien, célèbre pour la **théorie des ensembles** (1882);

Kurt Gödel, logicien, célèbre pour ses **théorèmes d'incomplétude** (1931);

Kurt Gödel et son ami **Albert Einstein** à Princeton (aux États-Unis),

Einstein, physicien, célèbre pour sa **théorie de la relativité, restreinte** (1905) puis **générale** (1915).

Avec **Isaac Newton**, **Leonhard Euler**, **David Hilbert**, **Emmy Noether**, et bien d'autres, ces scientifiques font partie de mes scientifiques préférés.

Il y a aussi des scientifiques et/ou philosophes antiques

comme **Pythagore**, **Platon**, **Aristote**, etc.

ou comme le philosophe **Baruch Spinoza**.

Pour qu'un **scientifique** ou un **philosophe** (au sens très large de ce mot, à savoir «**qui aime la sagesse**») ou un **penseur** fasse partie de mes préférés, il lui faut remplir deux conditions. La première est qu'il faut que ses travaux soit de nature à ouvrir un **nouveau paradigme**, ou posent au moins une pierre qui servira par la suite à d'autres scientifiques ou philosophes ou penseurs à ouvrir un nouveau paradigme, en gros à faire vraiment avancer la science et/ou la philosophie ou la pensée. La seconde condition est qu'il faut qu'il croit en l'existence de **Dieu**, ou en tout cas en une **Transcendance**, en un être ou en quelque chose au-dessus des humains, de ce monde, de cet univers connu, de tout ce qui est connu dans ce monde jusqu'au moment où ce scientifique ou ce philosophe ou ce penseur fait ses travaux.

Si le **Dieu** ou la **Transcendance** en laquelle ce scientifique croit (et à plus forte raison si ses travaux portent sur ce **Dieu** ou cette **Transcendance**) est le concept d'**Univers TOTAL** dont je parle dans mes travaux, ou un concept dont on peut démontrer que c'est équivalent à l'**Univers TOTAL**, alors ce scientifique ou philosophe ou penseur a gagné à mes yeux le droit d'entrer dans une catégorie que je nomme les **prophètes de Dieu** ou les **scientifiques de Dieu**. De mon point de vue ce sont les **vrais prophètes** ou les **vrais scientifiques**, les **vrais artisans** de la vraie **connaissance de Dieu**, de la **vraie science**, celle qui nous élève, élève nos valeurs, nos esprits, nos consciences et nos âmes, nous amène **toujours plus loin** vers l'**INFINI**, toujours plus **HAUT**!

Oui, cela nous conduit près du **Très-HAUT** (Psaumes 91: 1), l'**Univers TOTAL**, l'**Univers-DIEU**, l'**Être TOTAL**, l'**Alpha** et l'**Oméga** (Exode 3: 13-15; Apocalypse 1: 8; 21: 6; 22: 13).

Il suffit d'avoir dit cela pour avoir défini aussi les scientifiques, les philosophes ou les penseurs qui ne sont pas mes préférés. Ils sont tout le contraire de ceux que je viens de décrire. J'ai même en horreur nombre d'entre eux. On ne sent chez eux aucune notion de Dieu, de Transcendance, sinon de se prendre pour des «dieux», et les sciences actuelles comme la science infuse, la vérité absolue ou même la vérité totale. Alors que les paradigmes de ces sciences sont foireux, et, comme je le démontre, c'est ce qui est la vraie cause

des paradoxes de la **théorie des ensembles** de Georg Cantor, et non pas que la notion d'**ensemble** de Cantor, serait foireuse, ou «naïve» (comme on l'a dit).

Ces paradoxes montrent juste que quelque chose ne tourne pas rond dans les paradigmes de ces sciences, et c'est la logique scientifique qui est foireuse. Et plus exactement, celle-ci est trop étroite ou limitée pour gérer la surpuissante et **transcendante** notion d'**ensemble**. Et c'est ce que signifient en réalité les **théorèmes d'incomplétude** du logicien Gödel. Ils indiquent que la logique est incomplète, qu'il faut la compléter, l'élargir, pour accueillir les notions transcendantes qu'elle est incapable de gérer. C'est comme vouloir loger un éléphant dans une boîte d'allumettes. Il faut élargir la boîte.

Quand nous disons que les paradigmes de ces sciences sont foireux, cela ne veut pas nécessairement dire que tous les scientifiques qui ont travaillé avec ces paradigmes ont quelque chose à se reprocher. Beaucoup, comme justement ceux de la catégorie décrite plus haut, ont très sincèrement travaillé avec ces paradigmes et la logique scientifique actuelle, sans savoir que cette logique avait un gros problème, qui fait qu'elle est intrinsèquement incapable de gérer les notions **transcendantes**, comme justement la notion des **ensembles** et des **éléments**, objets de la **théorie des ensembles** de Georg Cantor, ou comme aussi la notion d'**ordinaux** et des **cardinaux**, sur lesquels Cantor a travaillé aussi.

D – Définition de la notion de cardinal d'un ensemble E

Pour un **ensemble E** donné, le **nombre de ses éléments** est appelé son **cardinal**, généralement noté **card(E)**, et parfois **|E|**.

Cette seconde notation possède le grand avantage d'être aussi la notation courante de la notion de **module** ou **valeur absolue** d'un **nombre réel**, d'un **nombre complexe**, ou encore d'un **vecteur**. Dans le troisième livre «[Conception générative de l'Univers, et structure réelle](#)», nous avons appelé la notion de **module** ou de **valeur absolu** un **réali**, ce qui signifie un **nombre omégaréel positif** ou **unitif**. Et la notion de **nombre omégaréel** est elle-même l'objet du deuxième livre «[L'Univers TOTAL et les nombres omégaréels](#)».

Un **nombre omégaréali** ou simplement **réali** est un **nombre réel positif fini ou infini**, autrement dit **fini** ou **transfini**. C'est le fait qu'il puisse être **infini** ou **transfini** (c'est-à-dire **strictement supérieur** à tous les **nombres réels classiques**), ou qu'il puisse être **subfini** (c'est-à-dire **strictement inférieur** à tous les **nombres réels non nuls classiques**), qui distingue un **réali** d'un **nombre réel positif classique**, qui, lui, est uniquement **fini**.

Et dans le précédent livre, le quatrième, «[Générescences, Nombres entiers variables, Corps omégacyclique et Division omégacyclique par Zéro](#)», ainsi que dans le présent cinquième livre, nous approfondissons cette très importante notion de **nombre omégaréali** donc de **nombre omégaréel**. Celle-ci rend inutile de définir la notion d'**espace vectoriel** sur un **corps de réel**, ou encore un **corps de polynômes**, comme on le fait classiquement. Car le **corps des nombres omégaréels** est aussi un **corps de vecteurs**, et un **corps de polynômes**. Plus besoin non plus de construire un **corps de nombres complexes**, car la notion de **cycle** étroitement lié à la nouvelle notion de **nombre** s'en charge.

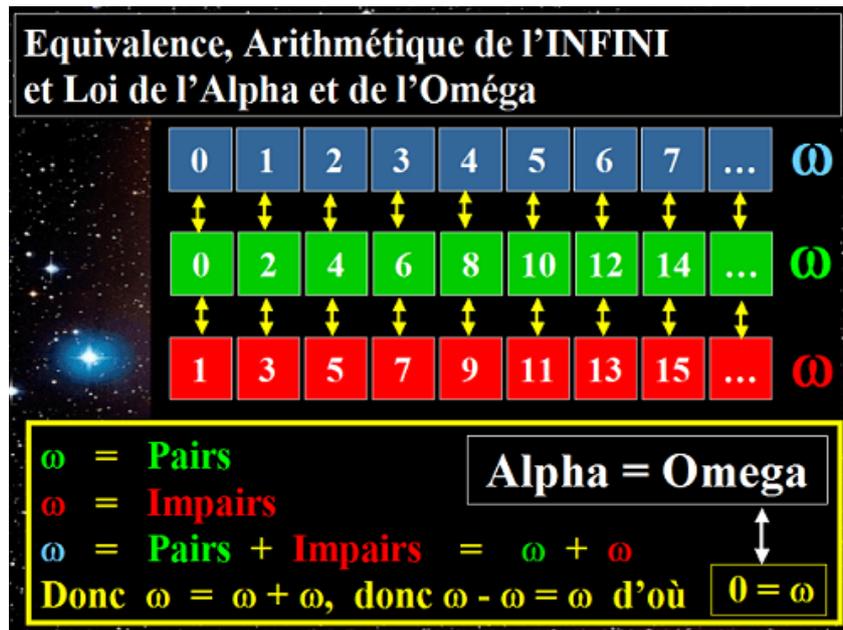
Les **nombres omégaréels** sont tout simplement **toute la réalité**, l'**omégaréalité**, la **Réalité TOTALE**, c'est-à-dire l'**Univers TOTAL**, l'**Ensemble de TOUTES les choses**, de **TOUTES les informations**.

Voilà pourquoi je ne dirai jamais trop que la plus grande déclaration de David Hilbert, sans doute la plus grande déclaration d'un scientifique actuel est: «Du paradis créé pour nous par Cantor, personne ne nous chassera».

Et voilà ce qui caractérise les scientifiques, philosophes et penseurs de la catégorie des **scientifiques de Dieu** ou des **prophètes de Dieu**. En effet, ils croient en **Dieu** ou en la **Transcendance**, même s'ils n'ont pas été capables de définir scientifiquement cette **Transcendance**. Ce qui compte est que, comme pour tout prophète, de préparer la voie aux prophètes qui vont suivre. Et tous les prophètes, de ceux qui ont travaillé sur l'**Alpha**, sur le **Zéro**, sur le **Commencement** ou la **Genèse** de la **Science de Dieu**, à votre serviteur au temps de l'**Apocalypse** ou de la **Révélation** ou du grand **Dévoilement**, qui travaille sur l'**Oméga**, sur l'**Infini**, sur la **Fin** (Apocalypse 1: 8; 21: 1-7; 22: 13), nous conduisent loin, toujours plus loin, à l'**INFINI**. Ils nous conduisent vers le **Très-Haut** (Psaumes 91: 1).

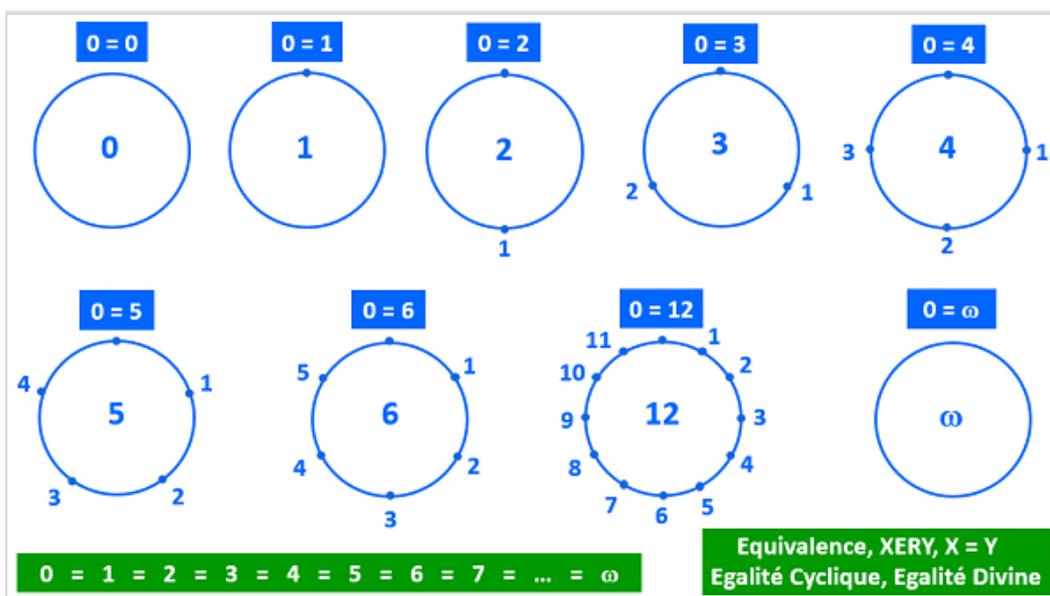
Georg Cantor s'est rendu célèbre aussi pour avoir travaillé sur les **cardinaux transfinis**, les fameux nombres «**aleph**», comme par exemple le **cardinal infini «aleph zéro»** ou \aleph_0 , souvent noté aussi ω , la

lettre grecque **oméga** minuscule. Ce cardinal mesure le nombre des éléments des ensembles dit «dénombrables», comme par exemple le **nombre des éléments** du familier ensemble **N** des **nombres entiers naturels**.



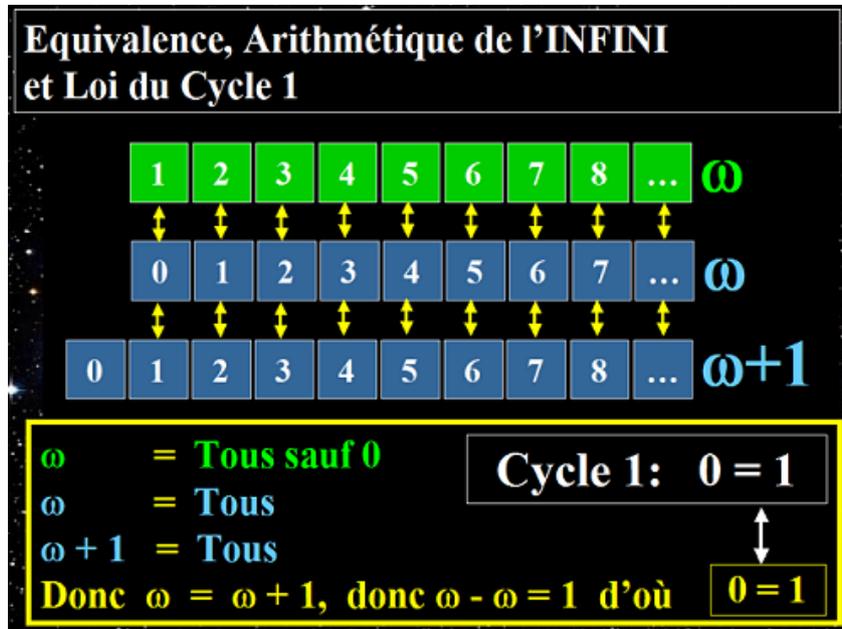
La méthode de comparaison des **ensembles infinis** et de la **mesure de leur cardinal** ou **nombre de leurs éléments**, que Cantor a utilisée, est la **relation d'équipotence**, ou de **bijection** entre les **ensembles**. Il s'agit d'une **relation d'égalité** c'est-à-dire d'**équivalence**. Selon cette méthode, il y a par exemple autant d'**éléments** dans l'**ensemble N** des **nombres entiers naturels**: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 4, 5, 6, 7, \dots\}$, que dans l'**ensemble P** des **nombres entiers pairs**, que dans l'**ensemble I** des **nombres entiers impairs**, cardinal ou nombre que nous allons noter ω .

En effet, comme le montre l'image ci-dessus, on peut mettre en bijection ou correspondance biunivoque les trois ensembles, le premier, **N**, étant tous les **entiers naturels**, donc de la forme **n**, le second, **P**, tous les **entiers naturels** de la forme **2n**, et le troisième, **I**, tous les **entiers naturels** de la forme **2n+1**. Ceci choque l'intuition car **N** contient **P** et **I**, car cela conduirait, si l'on fait les calculs selon les règles habituelles, à la conclusion que: $\omega = \omega + \omega$, et donc à l'étonnante égalité: $0 = \omega$, à savoir donc que **zéro** et l'**infini** se rejoignent pour être le même nombre. Nous appelons cette **égalité** l'expression du **cycle ω** .



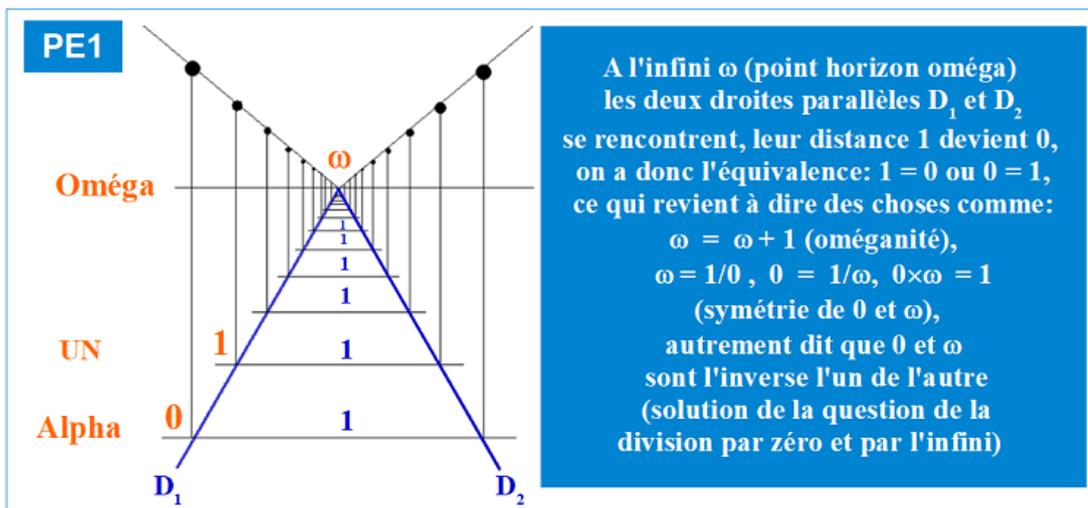
Ceci, soit dit en passant montre qu'une chose qui peut nous sembler absurde, paradoxale, fausse ou contre-intuitive, peut tout simplement n'être qu'une autre vérité très intuitive, ici que **le commencement de tout cercle est aussi la fin du cercle**. Autrement dit, en partant d'un point d'un **cercle** appelé point **0**, et en parcourant tout la **longueur du cercle**, longueur qu'on va appeler **c**, on revient au point **0**, ce qui se traduit bien par l'égalité: **0 = c**. Comme par exemple la familier **cycle 12** de l'horloge, qui se dit donc: **0 = 12**, le **cycle** de la demi-journée. Et pour la **cycle** de la journée de **24h**, l'égalité: **0 = 24**. De même pour absolument n'importe quel **cycle c**, fini ou infini.

La même méthode de bijection de Cantor donne ceci, qui correspond au **cycle 1** ou l'égalité: **0 = 1**.

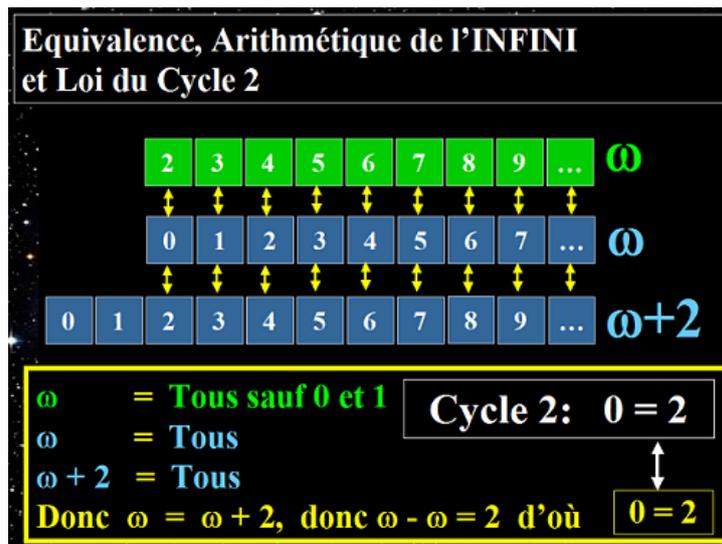


Cette bijection nous conduit à l'égalité: **ω = ω + 1**, qui traduit l'idée que l'**infini ω** a la propriété que si on lui **ajoute 1** (ou si on lui **enlève 1**), il reste **inchangé, invariant**. Autrement dit, il est le **nombre entier naturel** qui est son propre **successeur**, propriété qui n'est vérifiée par aucun **entier naturel n** habituel. Tous, quand on leur **ajoute 1**, donnent un **entier naturel immédiatement supérieur**. Donc l'équation qui consiste à trouver quel **entier naturel n** est **son propre successeur**, c'est-à-dire qui vérifie l'égalité: **n = n+1**, qui n'a aucune solution quand **n** est fini, aurait une solution à un **horizon infini**, quand donc **n** est infini, et cette bijection nous dit simplement que l'**infini ω** est une des solutions de cette équation.

Cette équation, qui est l'expression générale du **cycle 1**, à savoir l'égalité: **c = c+1**, revient à dire aussi que deux **droites parallèles** toujours séparées d'une distance de **1**, se rencontrent à l'**infini ω**.

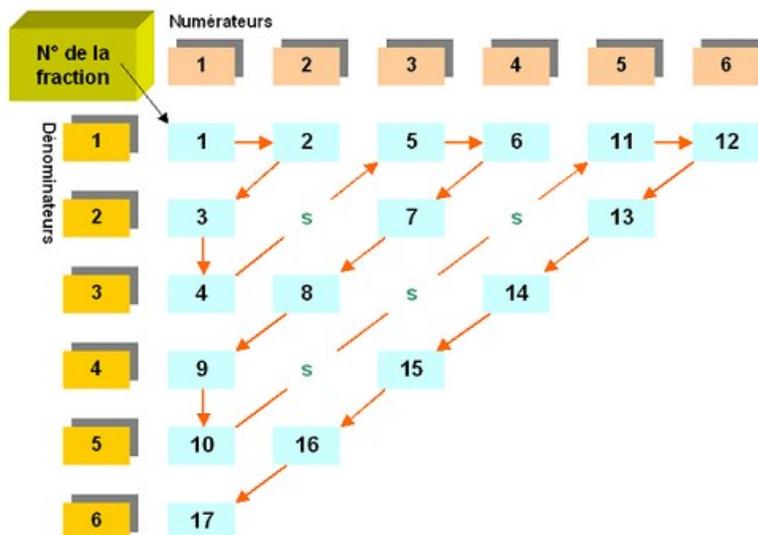


De même, deux **droites parallèles** toujours séparées d'une distance de **2**, se rencontrent à l'**infini** ω , et cela correspond au **cycle 2**, en utilisant la même méthode de bijection de la manière suivante:



Ainsi, l'**infini** ω est une des solutions de la famille des **équations**: $n = n + c$, ou: $x = x + c$, où c est n'importe quel **nombre, entier, rationnel, complexe** ou autre. On a: $\omega = \omega + c$, ce qui signifie que, si l'on veut faire les calculs arithmétiques ou algébriques habituels, il faut raisonner dans le cadre du **cycle c**, où l'on a l'**égalité**: $0 = c$.

Mais la même méthode d'**équipotence** ou de **bijection entre ensembles infinis**, employée par Cantor, permet de démontrer qu'il y a autant d'éléments dans l'**ensemble Q** des **nombre rationnels** ou des **fractions** que dans **N**. Voici comment la **bijection** est réalisée:



Un **nombre rationnel positif** ou **fraction positive**, n/d , où d est **non nul** (mais dans le Nouveau Paradigme, toute **fraction** dont le **dénominateur** est le **zéro absolu**, vaut le **zéro absolu**), peut être vu comme un **couple d'entiers naturels** (n, d). On peut donc présenter **Q** comme une **table à double entrée**, avec ω **lignes** et ω **colonnes**, donc ayant ω^2 **couples**. On peut donc **numéroter les fractions positives** (c'est-à-dire les mettre en **bijection** avec **N**) en suivant le parcours indiqué par la flèche rouge. La lettre «s» indiquent les **fractions** dont on a déjà rencontré une forme simplifiée, comme par exemple $2/2$ qui est $1/1$ ou 1 , ou aussi $2/4$ qui est $1/2$, etc.

On voit donc que toutes les **fractions** peuvent ainsi être **numérotées**, ce qui revient à dire que le nombre des éléments de \mathbf{Q}^+ , l'ensemble des **fractions positives**, qui est potentiellement ω^2 , n'est pas plus grand que ω . On a donc: $\omega \leq \omega^2$, et: $\omega^2 \leq \omega$, ce qui permet de déduire que: $\omega^2 = \omega$.

Ainsi donc, l'**infini** ω vérifie l'équation: $x^2 = x$, qui, résolue selon les règles habituelles de calcul, conduit à l'égalité: $x(x - 1) = 0$, donc les deux solutions: $x = 0$ et $x = 1$.

Par conséquent: $\omega = 0$ et $\omega = 1$, ou: $\omega = 0$ et $\omega - 1 = 0$, ce qui veut dire une logique qui met en oeuvre à la fois le **cycle** ω et le **cycle** $\omega - 1$.

On démontre de manière générale que, pour tout **entier naturel non nul** k , l'ensemble des **k-uplets d'entiers naturels**, \mathbf{N}^k , est **infini dénombrable**, c'est-à-dire a le même **nombre d'éléments** que \mathbf{N} , à savoir ω **éléments**. Autrement dit, on a: $\omega^k = \omega$. Cela met en oeuvre à la fois le **cycle** ω et le **cycle** $\omega^{k-1} - 1$.

Mais, avec la même méthode d'**équipotence** ou de **bijection entre ensembles infinis**, employée par Cantor, on démontre que le classique **ensemble R des nombres réels**, qui a un **nombre d'éléments** égal à 2^ω , un **cardinal** qui est aussi celui de l'**ensemble des parties de N**, noté $2^{\mathbf{N}}$, ne peut pas être mis en **bijection** avec \mathbf{N} . On dit alors que ce **cardinal** 2^ω , encore appelé le **cardinal du continu** (car il mesure le **nombre des points** d'une **droite** ou \mathbf{R} , mais aussi d'un plan ou \mathbf{R}^2 , mais aussi de tout **espace** \mathbf{R}^k , avec k un **nombre entier naturel non nul**), est **indénombrable**.

Ce cardinal est appelé aussi «**aleph un**» ou \aleph_1 , et on a aussi «**aleph deux**» ou \aleph_2 , et «**aleph trois**» ou \aleph_3 , ainsi de suite. Pour tout **ordinal** α (la notion d'**ordinal** généralise celle des habituels nombres entiers naturels; cela correspond à ce que nous appelons les **nombres entiers oméganaturels** dans le Nouveau Paradigme), on a le cardinal «**aleph alpha**» ou \aleph_α , qui, à partir de $\alpha = 1$, ne sont plus **dénombrables**, c'est-à-dire ne sont plus **numérotables** avec les classiques **entiers naturels**.

Alors se pose aussi la question de savoir si, pour un **ordinal** α donné, il existe un **cardinal** k tel que: $\aleph_\alpha < k < \aleph_{\alpha+1}$, étant entendu que: $\aleph_{\alpha+1} = 2^\alpha \aleph_\alpha$. Autrement dit, pour tout ensemble E dont le cardinal ou le **nombre de ses éléments** est \aleph_α , le **cardinal** de l'**ensemble des parties de E**, ensemble noté 2^E , est: $\aleph_{\alpha+1} = 2^\alpha \aleph_\alpha$. La question est de savoir s'il existe un **cardinal intermédiaire** entre celui de E et celui de 2^E .

Si E est un **ensemble fini**, on démontre très facilement que la réponse est non. Mais si E est un **ensemble infini**, il est impossible de démontrer, dans le cadre du système axiomatique de la classique **théorie axiomatique des ensembles** nommée **ZF** ou sa version avec l'**axiome du choix** nommée **ZFC**, qu'il existe ce **cardinal intermédiaire** k , ni de démontrer qu'il n'existe pas.

En mathématiques, la **théorie des ensembles de Zermelo-Fraenkel**, abrégée en **ZF**, est une axiomatisation en logique du premier ordre de la **théorie des ensembles** telle qu'elle avait été développée dans le dernier quart du **xix^e siècle** par Georg Cantor. L'axiomatisation a été élaborée au début du **xx^e siècle** par plusieurs mathématiciens dont Ernst Zermelo et Abraham Fraenkel mais aussi Thoralf Skolem.



Cette axiomatisation échappe aux paradoxes d'une **théorie trop naïve des ensembles**, comme le **paradoxe de Russell**, en écartant le **schéma de compréhension non restreint** (le fait que toute propriété puisse définir un ensemble, celui des objets ayant cette propriété) pour n'en conserver que certains cas particuliers utiles. De ce fait il existe des **classes**, des collections d'objets mathématiques définies par une propriété partagée par tous leurs membres, qui ne sont pas des ensembles.

Dans la théorie ZF et ses extensions, ces classes dites *classes propres* ne correspondent pas à des objets de la théorie et ne peuvent être traitées qu'indirectement, à la différence de la très voisine **théorie des classes** de von Neumann-Bernays-Gödel (NBG).

En raison de son statut particulier, on considère en général que l'**axiome du choix** ne fait pas partie de la définition de **ZF** et on note **ZFC** la théorie obtenue en ajoutant celui-ci.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie_des_ensembles_de_Zermelo-Fraenkel

On lit dans cet article de Wikipedia:

« Cette axiomatisation échappe aux **paradoxes** d'une **théorie trop naïve des ensembles**, comme le **paradoxe de Russell**, en écartant le schéma de compréhension non restreint (le fait que toute propriété puisse définir un ensemble, celui des objets ayant cette propriété) pour n'en conserver que certains cas particuliers utiles. De ce fait il existe des classes, des collections d'objets mathématiques définies par une propriété partagée par tous leurs membres, qui ne sont pas des ensembles.

Dans la théorie ZF et ses extensions, ces classes dites classes propres ne correspondent pas à des objets de la théorie et ne peuvent être traitées qu'indirectement, à la différence de la très voisine théorie des classes de von Neumann-Bernays-Gödel (NBG).

En raison de son statut particulier, on considère en général que l'axiome du choix ne fait pas partie de la définition de ZF et on note ZFC la théorie obtenue en ajoutant celui-ci.

Les mathématiques usuelles peuvent être théoriquement développées entièrement dans le cadre de la théorie ZFC, éventuellement en ajoutant des axiomes, comme les axiomes de grands cardinaux, pour certains développements (ceux de la théorie des catégories par exemple). En ce sens il s'agit d'une **théorie des fondements des mathématiques**. »

On a donc les **théories axiomatiques des ensembles** comme ZF ou ZFC, ou les théories plus fortes comme la **théorie des classes** de John von Neumann, ou encore la **théorie des catégories** etc. On remarquera ce qui, pour moi, est des « jeux de mots », des artifices axiomatiques et des tours de passe-passe pour parler de différentes théories qui sont en réalité autant de manières différentes de dire « **théorie des ensembles** ». En effet allez faire la différence entre un « **ensemble** », une « **collection** », une « **classe** », une « **catégorie** », etc., ou encore un « **groupement** » (comme Cantor le disait dans sa dite définition « trop naïve » de la notion d'**ensemble**), ou encore un « **agrégat** » (comme on dit aussi dans la littérature mathématique), quand on sait qu'en fait ce ne sont que des mots différents pour désigner la notion **universelle d'ensemble**!

Ce n'est pas parce que l'on aborde la question sous des angles différents, avec des méthodes différentes, avec des systèmes axiomatiques différents, que ce dont on parle n'est pas la seule et même notion fondamentale d'**ensemble**. Car en fait, un **groupement**, une **collection**, une **classe**, une **catégorie**, un **agrégat**, etc., se ramène en définitive à parler d'un certain **ensemble** donné, au sens **universel** du terme. Si, «pour échapper aux paradoxes», l'on se trouve obligé de faire une **théorie des groupements** dans laquelle certains **groupements** ne sont pas des **ensembles**; ou une **théorie des collections** dans laquelle certaines **collections** ne sont pas des **ensembles**; ou une **théorie des classes** dans laquelle certaines **classes**, qui sont des **classes** dites «**propres**», ne sont pas des **ensembles** (comme c'est le cas de la **théorie des classes** de von Neumann); ou une **théorie des catégories** dans laquelle certaines **catégories** ne sont pas des **ensembles**; ou une **théorie des agrégats** dans laquelle certains **agrégats** ne sont pas des **ensembles**; etc., alors je puis vous assurer devant **Dieu l'Univers TOTAL**, l'**Etre TOTAL**, l'**Alpha** et l'**Oméga**, que l'on a, sans s'en rendre compte, jonglé avec des axiomes, l'on a fait quelque part des tours de passe-passe, pour élaborer une très savante **théorie des porcs** dans laquelle certains **porcs** ne sont pas des **cochons**!

Pour avoir analysé pendant de longues années la théorie des ensembles de Cantor pour comprendre ce qui vraiment pose problème dans les fondements des mathématiques et des sciences, pour m'être plongés longuement dans les bouquins très ardues de **logique mathématique**, de **théorie des modèles**...

...(c'est très ardu car on a vraiment fait très compliqué, là où les choses, en les abordant avec le bon **Paradigme**, en l'occurrence l'**Univers TOTAL**, étaient en fait d'une simplicité biblique! Mais pour parvenir à la conclusion que c'est en fait la logique de **Négation** qui était foireuse, que c'est elle qui causait les paradoxes, et qu'il fallait passer à la logique d'**Affirmation** ou d'**Alternation**, je ne dis pas les nuits blanches et les cachets de Doliprane, d'Aspégic, etc., qu'il a fallu pour calmer mes maux de têtes, soulager mes méninges! Le plus difficile pour moi n'a jamais été de trouver la solution à un problème une fois que le problème est compris. Car, une fois le problème bien cerné, Dieu l'Univers TOTAL ainsi que le Seigneur Jésus Christ qui m'inspirent chaque jour, me donnent la solution, mieux encore que dans le cas de Srinivasa Ramanujan, qui disait que c'était une déesse de l'Inde qui lui inspirait ses géniales découvertes mathématiques. Le plus ardu pour moi a toujours été et est toujours de comprendre les théories et les jargons des sciences actuelles, de saisir les problèmes dont elles parlent, car ces sciences aux symboles et signes souvent cabalistiques et aux formules hermétiques pour les non-initiés, et même pour des initiés, n'ont de mon point de vue rien à reprocher aux sciences occultes ou ésotériques! Ce sont les sciences du Diable, l'ésotérisme savant, devenu la référence ou la norme)...

...pour m'être longuement plongé dans les livres très difficiles de **logique mathématique**, de **théorie des modèles**, dans le but de comprendre les problématiques des fondements des mathématiques, je me suis rendu compte à quel point les mathématiques actuelles sont l'art d'élaborer de très sophistiquées **théorie des porcs** dans lesquelles on démontre très brillamment que certains **porcs** ne sont pas des **cochons**! Ou dans lesquelles on démontre souvent que les **porcs** existent mais par contre les **cochons** n'existent pas. Ou dans lesquelles on prouve souvent avec brio que le sexe des **porcs** est **décidable** mais par contre celui **cochons** est **indécidable**. Ou dans lesquelles on établit souvent avec un grand génie que la longueur des intestins des **porcs** est un nombre **infini dénombrable** mais par contre celle des **cochons** est un nombre **infini indénombrable**. Ou dans lesquelles on montre souvent avec un grande habileté que les cris des **porcs** que l'on égorge s'entendent par un observateur si son abscisse dans un repère est un nombre **rationnel**, comme par exemple $22/7$, mais par contre pour les **cochons** il faut que l'abscisse soit un nombre **irrationnel**, comme **pi** ou **e**.

Bref, on est dans des paradoxes permanentes. Mais comme on fonctionne avec une logique de **Négation**, qui donne des noms **différents** à une **même chose** (donc qui **séparent** les notions d'elles-mêmes, comme ici la **séparation** entre un **porc** et un **cochon**, ou entre un **ensemble** et une **collection**, ou entre un **ensemble** et une **classe**, ou encore entre un **ordinal** et un **cardinal**, alors que dans le bon Paradigme on s'aperçoit que c'est la même chose), on **affirme** une **chose** sous un nom, et on **nie** la **même chose** sous un autre nom, sans voir la contradiction. On dit qu'on a produit une théorie qui «échappe aux paradoxes», alors qu'ils continuent sous d'autres formes, mais sont juste plus difficiles à détecter.

L'axiomatique transforme souvent un **paradoxe** en une **impossibilité** ou une **non existence** d'une certaine **chose**, qui pourtant est bel et bien **possible**, ou **existe** bel et bien.

Un exemple est la notion d'**Ensemble de tous les ensembles**, qui est une **collection** dans la **théorie axiomatique des ensembles** de ZF, collection qui n'est pas un **ensemble**. Dans la **théorie des classes** de

von Neumann-Bernays-Gödel (NBG), c'est une **classe propre**, qui n'est pas un **ensemble** non plus, sinon cela provoque le **paradoxe de Russell**.

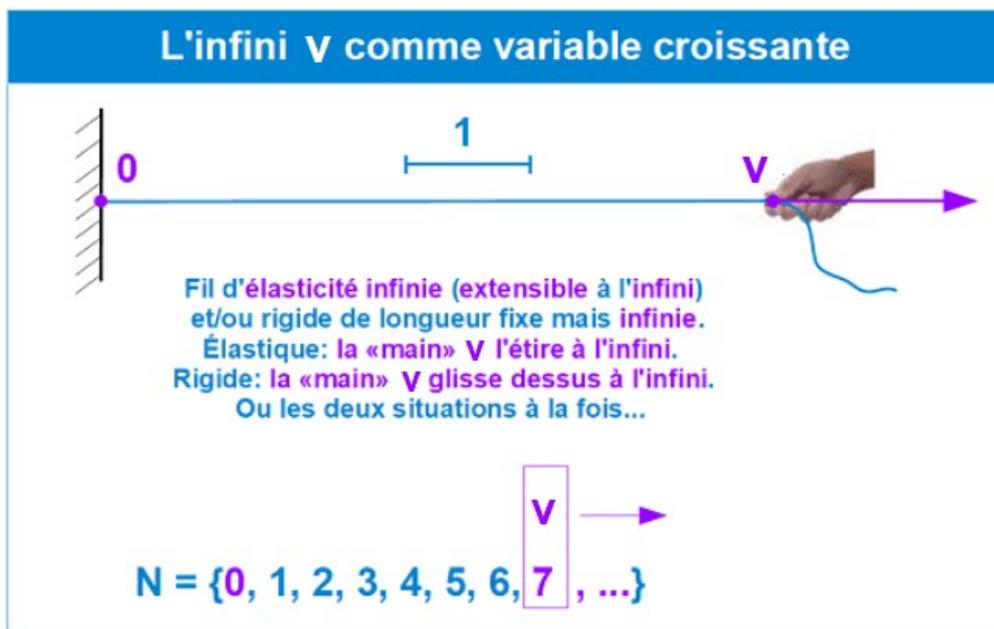
Or, en changeant de Paradigme, cette **collection** ou cette **classe propre** est bel bien un **ensemble**, c'est le **plus grand de tous les ensembles**, qui mérite l'appellation d'**Ensemble Plein**, dont le **cardinal** est l'**Infini absolu** Ω . Cet **Ensemble de tous les ensembles** n'est rien d'autre que l'**Ensemble** que nous appelons l'**Univers TOTAL**, l'**Ensemble de TOUTES les choses**, de **TOUTES les informations**.

Cet **Ensemble Plein** est l'opposé de l'**Ensemble Vide** \emptyset , dont le cardinal est le **Zéro absolu**, noté **0** mais que nous préférons noter **o**. On dit que celui-ci n'a **aucun élément**, ce qui veut dire qu'il a **0 élément** ou **o élément**, ce qui est vrai. Sauf que cela signifie en réalité qu'il a **0 élément positif** ou **o élément positif**, que tous ses **éléments** sont des **ensembles négatifs**.

Eh oui, ça existe des **ensembles négatifs**, des **choses négatives**, des **informations négatives**, des **nombres négatifs**, etc. Ce sont les **nombres strictement inférieurs à zéro**, en **dessous de zéro**, **avant zéro**, etc., suivant le langage avec lequel on veut les décrire ou le contexte où on les décrit. Mais ils existent! Dans le cadre de la **théorie axiomatique des ensembles** de ZF, on les construit à partir de l'**ensemble N** des **nombres entiers naturels**, qui, eux, sont **positifs**. Cela donne le classique **ensemble**:
Z = {..., 7-, -6, -5, -4, -3, -2, -1, 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...}.

Ils existent donc bel et bien ces **nombres** et leurs définitions en tant que des ensembles dans la **théorie axiomatique des ensembles** de ZF. Ce sont donc les **nombres avant 0**, les **ensembles en dessous de 0**, etc., ce qui veut dire en fait les **éléments** de l'**Ensemble Vide**! La méthode axiomatique a juste consisté à leur donner un autre nom dans un autre contexte, leurs **noms de porcs**. Sous ces noms ils **existent** donc. Par contre, sous leurs **noms de cochons**, c'est-à-dire les «**éléments de l'ensemble vide**», ils **n'existent pas**, ils sont **niés**.

Autre exemple où, pour «**échapper aux paradoxes**», on a **nié** l'existence d'une chose, alors qu'elle existe bel et bien sous une autre forme dans les théories classiques. On l'a déclarée «**impossible**», alors qu'il est bel et bien possible mais sous un autre nom. Il s'agit du **Dernier ordinal**, qui est de fait aussi le **Dernier cardinal**. Le paradoxe de Burali-Forti interdit son existence, de même aussi qu'il interdit l'existence du **dernier nombre entier naturel**. Or, ce **dernier nombre entier naturel** n'est rien d'autre que l'**ordinal** et **cardinal** ω dont nous avons parlé plus haut, le fameux «**aleph zéro**» ou \aleph_0 . Et plus simplement encore, il n'est qu'un autre nom de porc donné au bon vieil ensemble des **entiers naturels**:
N = {0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...}.



Eh oui, il est le **dernier nombre entier naturel**, sauf qu'il est un **entier naturel variable**, il est **dynamique**, tandis que tous ses éléments sont des **entiers naturels finis, constants, statique**. Nous le verrons sous le

nom de la **variable v**, qui **parcourt les éléments** de **N**. Il est toujours le **dernier élément** de **N**, sauf que ce **dernier élément** est **variable**, il **bouge sans cesse**, il «**tend vers l'infini**», comme on dit habituellement et on écrit: $v \rightarrow \infty$.

Le plus souvent, **N**, entant qu'**entier naturel variable**, est noté **n**, et on écrit: $n \rightarrow \infty$, pour dire donc que **n tend vers l'infini**. Mais en réalité, cet «**infini**» en question, classiquement noté par le symbole occulte « ∞ », qui est un «**8 couché**» (on reviendra sur ce symbole occulte ou ésotérique), n'est nu autre que la **variable n** elle-même, ou **v**, qui ne sont que d'autres noms pour dire **N**! De manière très générale, toute **variable x**, du moment où l'on dit qu'elle prend pour **valeur** n'importe quel **nombre entier naturel**, est un synonyme de **N**!

Si l'on dit que **x** prend pour **valeur** un **nombre réel**, c'est-à-dire n'importe quel **élément** de l'**ensemble R des nombres réels**, il devient synonyme de **R**, ce qui veut que l'**ensemble R** est une **variable**!



Autrement dit, on peut tout à fait utiliser la **lettre R**, exactement comme on utilise les **lettres x, y, z, etc.**, et dire par exemple: $R = 0$, $R = 5/7$, $R = 2\pi$, $R = -3e$, $R = \sqrt{5}$, etc., exactement comme on dit: $x = 0$, $x = 5/7$, $x = 2\pi$, $x = -3e$, $x = \sqrt{5}$, etc., pour faire des calculs.

D'ailleurs, c'est bien ce qu'on fait en se donnant par exemple une **variable majuscule R** ou **minuscule r**, appelée **rayon**, **recette**, **rendement**, etc., pour faire des calculs avec. Alors qu'est-ce qui changerait si on utilisait le nom **R** de l'**ensemble des nombres réels** pour faire la même chose? Absolument rien!

Ce serait exactement pareil, le reste est juste une affaire psychologique. On s'est juste mis des barrières inutiles avec des mots, pour **autoriser des choses** sous leurs noms de **porcs**, et **interdire** les **mêmes choses** sous leurs noms de **cochons**. Autrement dit pour nous dire «**mangez des porcs**», mais **ne mangez surtout pas les cochons**. On a donc fait compliqué là où on aurait pu faire les choses avec une simplicité biblique. Cela fait que les mathématiques donnent des migraines à beaucoup, alors que c'est la science même de Dieu, aussi facile à comprendre que la Genèse ou les évangiles.

C'est exactement à la même logique des **porcs** et des **cochons**, la logique des démons ou du Diable qui souffle sans cesse le chaud et le froid, qu'on a eu affaire pendant le Covid et qui revient avec le Mpox ou la variole du singe. Un jour on vous dit que les masques ne servent à rien et ne seront jamais obligatoires, et le lendemain on vous dit que les masques servent à tout et sont obligatoires! Un jour on vous dit que jamais il ne sera question d'obliger quiconque à se faire injecter, le lendemain les mêmes serpents et démons obligent tout le monde à se faire piquer par eux et à se faire injecter leurs poisons et venins dans les organismes. Ainsi sont-ils dans la vie, ainsi sont leurs sciences depuis la nuit des temps. Les sciences qu'ils contrôlent derrière les rideaux, qu'ils disent «**exactes**» alors qu'elles cachent des paradoxes très vicieux. Les sciences auxquelles des scientifiques sincères de tous les temps ont travaillé et ont même contribué à faire avancer vers la rencontre avec Dieu (hommage à eux), mais sciences dont ils ignoraient à quel point leurs paradigmes sont foireux! Y compris les maths, la science réputée la plus exacte!

Revenons à notre propos.

On nous dit donc que le **dernier entier naturel** n'existe pas, alors l'ensemble **N** de ces entiers est lui-même le **dernier entier naturel** en question! Il est juste **variable**, comme **n**, comme **v**, comme ω , et pas constant comme chacun de ses éléments, comme par exemple **7** ou **124**. Cette **variable** ne tend pas vers l'**infini**, elle est l'**infini** lui-même! On nous dit que les fameux **nombres réels pi** ou π , ou encore **e** (la **base du logarithme népérien**), ou encore $\sqrt{2}$ (la **racine carrée de 2**), sont des **nombres irrationnels**, c'est-à-dire ne sont pas des **fractions**. Or ils sont bel et bien **rationnels**, des **fractions** donc, sauf que leurs **numérateurs**

et **dénominateurs** sont des **nombre entiers naturels infinis**, c'est-à-dire des **nombre entiers naturels variables**, qui «**tendent vers l'infini**», selon le langage classique, mais qui en réalité sont eux-mêmes des **nombre infinis**.

Par exemple, voici un **nombre entier naturel n**, comme **numérateur, variable**:

n = (3, 31, 314, 3141, 31415, 314159, 3141592, 31415926, 314159265, ...):

Il est un **nombre entier naturel**, parce que... eh bien parce que la liste des **nombre** qui donnée, et qui sont les **valeur** que **n** prend, sont tous des **nombre entiers naturels**.

Autrement dit, **n** est une **suite de nombre entiers naturels**.

Et **n** est une **variable**, parce que... ses **valeur varient**, pardi!

Et **n** est **infini**, parce qu'il «**tend vers l'infini**», comme on dit. Autrement dit, ses **valeur** sont de plus en plus **grandes**, si bien que pour tout nombre fini ou constant fixé à l'avance, comme par exemple le **nombre constant c = 847010256985323015004875617**, qui est un **nombre très grand**, certes, mais **constant, fini, statique**, les **valeur** de **n** finiront par le dépasser. Il me suffit juste de continuer la liste des **valeur de n** suffisamment longtemps.

Et voici maintenant un autre **nombre entier naturel, d** comme **dénominateur**, lui aussi **variable**:

d = (1, 10, 100, 1000, 10000, 100000, 1000000, 10000000, 100000000, 1000000000, ...).

Il est donc un **entier naturel**, car les **valeur** que **d** prend, et qui sont données par cette **suite**, sont des **nombre entiers naturels**. Et **n** ne prend pas une **valeur fixe, constante, statique**, mais une **valeur variable, dynamique**, donc **d** est une **variable**.

Et pour la même raison que précédemment, **d** est **infini**, car il tend vers l'**infini**.

Donc, comme on a deux nombre **entiers naturels, n** et **d**, mais juste **variables**, et même **infinis**, en **divisant n** par **d**, en faisant donc **n/d**, on obtient un nombre, qui est une fraction, sauf qu'elle n'est pas **constante, fixe, statique**, mais **variable** elle aussi:

n/d = (3, 31, 314, 3141, 31415, 314159, 3141592, 31415926, 314159265, ...)/(1, 10, 100, 1000, 10000, 100000, 1000000, 10000000, 100000000, 1000000000, ...)
= (3/1, 31/10, 314/100, 3141/1000, 31415/10000, 314159/100000, 3141592/1000000, 31415926/10000000, 314159265/100000000, ...)

Et donc :

n/d = (3, 3.1, 3.14, 3.141, 3.1415, 3.14159, 3.141592, 3.1415926, 3.14159265, ...).

Je suis qu'on a reconnu ce **nombre réel** que donne cette **fraction variable**.

En effet, ce **rationnel** tend vers: $\pi = 3.1415926535897932384626433832\dots$

Et à vrai dire, je me suis servi du **nombre π** que donne ma calculatrice pour générer les deux **nombre entier naturels variables infinis n** et **d**.

Cela prouve qu'il existe bel et bien deux **entiers naturels n** et **d**, tels que: $\pi = n/d$.

Sauf que, oui sauf, ces deux **nombre entiers naturels**, au lieu d'être **constants, fixes, statiques, finis**, sont des **variables, dynamiques, infinis**. Où est le problème pour qu'on qualifie cette **fraction** de... «**non fraction**», ou ce **rationnel**... d'«**irrationnel**»?

Réponse: C'est juste une question de **paradigme, de modèle, de représentation de l'Univers et des choses, de vision du monde, de logique**. Ici de **représentation, de conception** ou de **vision des nombre entiers naturels**! On aime raisonner en logique de **Négation**, qui **nie l'existence de choses**, les déclare «**impossibles**», etc., alors que non seulement elles **existent**, sont **possibles**, etc., mais en plus elles sont souvent d'une **simplicité biblique**, elles sont juste sous notre nez.

Le comble c'est que les choses dont on **nie l'existence** ou déclare «**impossibles**», sous leurs noms de **cochons**, on **affirme par ailleurs leur existence** et on les déclare **possibles** sous leurs **noms de porcs**. On ne mange pas du cochon mais on se régale du porc.

Cela fait belle lurette que l'on fait la science avec des **variables**, et que l'on **divise** des **variables** par des **variables**. Et donc on divise des **nombres entiers variables** par des **nombres entiers variables**, pour avoir des **rationnels**, qui peuvent être **constants** ou **variables**. L'un de ces **rationnels variables** est $\sqrt{2}$, un autre est **e**, la **base** du **logarithme népérien**. Un autre est encore le fameux **nombre π ou pi**. Et pourtant on fait de savantes théories à donner **mal au crâne** pour les comprendre (Doliprane, Aspégic nécessaire, s'il vous plaît...), pour «démontrer» que $\sqrt{2}$, **e**, π , etc., sont «**irrationnels**»!

Les **théories axiomatiques des ensembles**, élaborées pour «échapper aux paradoxes», sont pourtant remplies de paradoxes du genre «**on ne mange pas du cochon mais on se régale du porc**». Les **collections** transcendantes et divines comme l'**Ensemble de tous les ensembles**, l'**Ensemble de tous les ordinaux** (ou **Dernier ordinal**), qui sont réputées des **classes propres**, mais «**impropres**» à la consommation dans l'**Univers des ensembles**, car ce sont des **cochons**, sont pourtant très prisées sous d'autres identités, bien déguisées, dans l'**Univers des ensembles**, où ces **collections** ou **classes** ont un délicieux **goût de porc**.

L'**Univers TOTAL** est par définition l'**Ensemble de TOUTES les choses**, de **TOUTES les information**. Avec le **Paradigme de l'Univers TOTAL** ou (ce qui revient au même) la logique d'**Affirmation** ou d'**Alternation** (par opposition donc aux actuelles logiques de **Négation**), il n'y a plus d'énoncés **indécidables**, puisque, de par sa définition même, **toute chose existe dans l'Univers TOTAL, toute chose y est vrai, toute chose y est possible**. Ce qui **n'existe pas** dans un contexte donné de l'**Univers TOTAL** **existe** dans un autre contexte. Ce qui **n'est pas vrai** ou **n'est pas possible** dans un contexte donné est **vrai** ou est **possible** dans un autre. C'est le **Théorème de l'Univers TOTAL** (on reviendra sur cette définition de l'**Univers TOTAL** et sur son **Théorème**).

La coexistence des choses et de leurs contraires dans l'**Univers TOTAL** n'est nullement une **contradiction**, un **paradoxe**, puisque chaque chose a son contexte d'**existence**, de **véracité**, de **possibilité**. Il n'y a **contradiction** ou **paradoxe** que quand les **choses** et leurs **contraires** sont dans le **même contexte**. Comme par exemple quand on donne aux mêmes choses des noms de **cochons** dans un contexte et dans le même contexte des noms de **porcs**. On les **nie** sous leurs étiquettes de **cochons** et on les **affirme** sous leurs étiquettes de **porcs**. C'est parce que le **Paradigme de l'Univers TOTAL** est **nié** que cela produit tous les paradoxes. Mais avec ce **Paradigme** restauré, disparaissent tous les paradoxes, oui c'est la vraie Solution contre les paradoxes.

On pense que les **théories axiomatiques des ensembles** comme ZF ou ZFC, ou des théories plus fortes, «échappent aux **paradoxes** d'une **théorie trop naïve des ensembles**, comme le **paradoxe de Russell**... ». Mais en réalité, comme nous le démontrons, les paradoxes subsistent sous des formes déguisées, tant qu'on n'est pas passé au vrai **Paradigme des ensembles**, le vrai **Univers des ensembles**, l'**Univers TOTAL**.

La vérité est donc aussi qu'il n'existe qu'une seule **théorie des ensembles**, ce que nous appelons la **Théorie universelles des ensembles**, ou **Science de l'Univers TOTAL**. Ce Paradigme est assez vaste pour qu'existent en son sein **tous les systèmes** et leurs **négations**, leurs **contraires**, leurs **alternatives**. Cela ne veut en rien dire qu'on a tout et n'importe quoi, mais seulement qu'**on a tout et les alternatives de tout**, d'où le nom de logique d'**Alternation** donné à la logique de l'**Univers TOTAL**, la logique d'**Affirmation**.

L'**hypothèse du continu généralisé** est un autre exemple d'énoncé dit «**indécidable**» dans la **théorie axiomatique des ensembles** ZF ou ZFC. C'est Paul Cohen qui fit cette démonstration en 1963 (j'avais alors 2 ans, et bébé, je sentais qu'il était en train de démontrer cela, lol...).

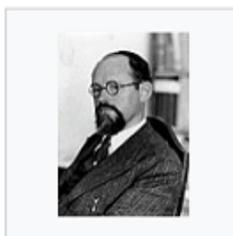
Les mathématiques usuelles peuvent être théoriquement développées entièrement dans le cadre de la théorie ZFC, éventuellement en ajoutant des axiomes, comme les axiomes de **grands cardinaux**, pour certains développements (ceux de la **théorie des catégories** par exemple). En ce sens il s'agit d'une théorie des **fondements des mathématiques**.

En 1963 **Paul Cohen** utilise la théorie ZFC pour répondre à la question posée par Cantor de l'**hypothèse du continu**, en montrant qu'elle n'était pas conséquence des axiomes de cette théorie, et que l'axiome du choix n'était pas conséquence de la théorie ZF. La méthode qu'il développe, le **forcing**, est à l'origine de nombreux développements de la théorie des ensembles. La très grande majorité des travaux des théoriciens des ensembles depuis au moins cette époque se situent dans le cadre de la théorie ZF, de ses extensions, ou parfois de ses restrictions.

La **constructibilité**, une méthode développée par **Kurt Gödel** en 1936 dans le cadre de la théorie NBG pour montrer que l'hypothèse du continu et l'axiome du choix n'étaient pas en contradiction avec les autres axiomes de la théorie des ensembles, s'adapte immédiatement à la théorie ZF.



Ernst Zermelo c.
1900



Adolf Abraham Halevi
Fraenkel

Quand on est en présence d'un énoncé **indécidable**, cela veut dire que l'on peut créer une nouvelle théorie, en ajoutant cet énoncé comme nouvel axiome (à savoir que ce **cardinal intermédiaire k** existe), ou sa **négation** comme axiome (à savoir que ce **cardinal intermédiaire k** n'existe pas). Quand on ajoute cette **négation**, pour que les **cardinaux infinis** généralisent la logique des **cardinaux finis**, on appelle cet énoncé de non existence de ce **cardinal intermédiaire k** l'**hypothèse du continu généralisé**.

Mais en réalité, **tout ordinal ou cardinal infini est dénombrable!** Et non seulement cela, tous les **nombres infinis** sont en réalité des **nombres finis**, mais juste **variables** et «**tendant vers l'infini**» au sens habituel du langage. Mais au nouveau sens ils sont simplement **infinis**. Et comme ils sont **finis** mais simplement **variables**, donc **finis** à la base, ils sont plus que **dénombrables**, parce qu'ils le sont à chaque étape de leur **variation!**

Exemple:

Le **nombre v** = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...)

est un **nombre entier naturel variable**, comme expliqué plus haut.

Il est une simple autre manière de voir l'**ensemble des entiers naturels**: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

C'est juste la manière d'écrire les deux objets qui diffère, en tant que **suite des entiers naturels** pour ce qui est de **v**, et en tant qu'**ensemble des entiers naturels** pour ce qui est de **N**.

Sinon, à part ça, on parle exactement du même **objet numérique**, qui est donc aussi le cardinal appelé «**aleph 0**» et noté \aleph_0 , et aussi ω , qui est l'**infini** dit «**dénombrable**», selon la terminologie classique.

Le **nombre v** est **infini**, comme largement expliqué, car la **variable** qu'il est «**tend vers l'infini**», comme on on dirait les choses dans le langage classique.

Et maintenant, le **nombre 2^v** est la nouvelle vision du cardinal 2^{\aleph_0} ou 2^ω , qui est la cardinal «**aleph 1**» ou noté \aleph_1 , c'est-à-dire le **cardinal** qui **mesure** le **nombre des éléments de l'ensemble R** des **nombres réels**, qui est un **infini** dit «**indénombrable**» selon la terminologie classique.

Mais le nombre 2^v , c'est le nombre 2^x ($0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots$) = $2^{(0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots)}$
 = $(2^0, 2^1, 2^2, 2^3, 2^4, 2^5, 2^6, 2^7, \dots)$ = $(1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, \dots)$.

A chaque étape de la suite ou nombre entier naturel fini variable, le nombre 2^v est effectivement «indénombrable» en ce sens que le cardinal qu'il est ne peut pas être mis en bijection avec le cardinal qu'est v . Et pourtant 2^v est bel et bien dénombrable, à chaque étape, il es même fini!

C'est ainsi tous les ordinaux infinis dans la Nouveau Paradigme, qui sont aussi tous des cardinaux. On ne fait plus la distinction du genre cochon et porc entre les deux, pour nier des choses avec les cochons et les affirmer avec les porcs, ou vice-versa. La notion d'«ordinaux limites» disparaît, ainsi que tout le lot de négations ou d'impossibilités qui va avec, comme de dire par exemple que l'ordinal ω n'a pas de prédécesseur.

Il existe d'autres subtils paradoxes ou contradictions cachées dans les paradigmes scientifiques classiques, pas que ceux du type cochon et porc.

Par exemple, si l'on respectait vraiment les axiomes et les principes de logique sur lesquels ces sciences reposent, on n'aurait même pas le droit d'utiliser une notion comme celle de variable x par exemple, ou n ou n'importe quelle variable v , pour lui faire la valeur 0 en écrivant: $x = 0$, puis lui donner la valeur 1 en écrivant: $x = 1$, puis lui donner la valeur 2 en écrivant: $x = 2$, etc., et en même temps interdire les égalités: $0 = 1, 0 = 2, 0 = 3$, etc., qui ne sont rien d'autres que des expressions de cycle, de même que les égalités comme: $1 = 2, 1 = 25, 7 = 43$, etc., qui expriment respectivement les cycles 1, 24 et 36.

Autrement dit simplement, il est contradictoire de faire des sciences qui utilisent à gogo la notion de variable, et qui en même temps refusent officiellement d'écrire une égalité entre deux nombres distincts, type d'égalité de la forme: $x = y$, que nous appelons une équivalence:

Identité et Equivalence: les deux conceptions du verbe « ETRE » et de l'Egalité



X

X ER X

Identité: X EST X, X = X

X est la même chose que X seulement



X Y

X ER Y

Equivalence: X EST Y, X = Y

X est la même chose que Y
selon un certain même Modèle
appelé Modulo ou Modelo,
ici le Modèle Sphère.

L'équivalence, c'est dire par exemple: $4 = 5$ ou: $2+2 = 5$, ce que l'on refuse officiellement, alors que ce n'est rien d'autre qu'une expression du cycle 1, c'est une autre manière de dire: $0 = 1$. Cette égalité signifie qu'il existe un nombre x , lié à la notion de cycle, qui vérifie: $x = 0$ et: $x = 1$, d'où le fait que: $0 = 1$. Ce type de nombres est ce qu'on appelle une variable ou un nombre dynamique, par opposition à un nombre statique, invariant, qui, lui, est associé au cycle 0 ou identité, qui vérifie: $0 = 0$ et: $1 = 1$, et: $2 = 2$, et: $3 = 3$, et: $4 = 4$, donc: et: $2+2 = 4$.

Pour être cohérentes, ces sciences devraient utiliser uniquement l'identité, qui est le type d'égalité de la forme: $x = x$. Les variables se limitent alors à leur fonctionnement de constante ou d'invariant. Autrement dit, les sciences qui disent que l'égalité « $2+2 = 4$ » est vraie, mais que l'égalité « $2+2 = 5$ » est fausse, mais qui utilisent des notions comme celle de variable, sont très subtilement contradictoires. La notion de variable

dans ce cas fait partie des nombreux artifices et tours de passe-passe pour faire ce qu'elles nient officiellement, à savoir la possibilité d'écrire une **égalité** entre deux **nombres distincts**, comme par exemple: **0** et **1**, ou **4** et **5**. On ne devrait pas alors utiliser une **variable x, n** ou autre, qui peut prendre pour valeur ces nombres et d'autres. Si l'on dit par exemple: **x = 0**, alors le symbole **x** devrait être un synonyme du symbole **0** et rien d'autre. Mais alors, avec uniquement le paradigme de l'**identité**, la science serait très lourdement handicapée! Et alors elle ne serait pas ce qu'elle est.

Cantor disait que c'est Dieu qui lui a donné sa théorie, et Kurt Gödel a tenté, en secret, de démontrer l'existence de Dieu, mais n'a pas publié ses travaux, de peur d'être accusé de théologie. Mais accusé par qui? Justement par les faux scientifiques, les scientifiques, qui font de la sciences actuelle un fétiche, une idole, ces prophètes de Baal dont l'idéologie est que Dieu n'a rien à faire en science.

Voir le document: [La fin du mythe selon lequel Dieu ne peut être objet de science exacte.](#)

Au début des travaux du Nouveau Paradigme, je reprochais à Aristote d'être, avec son célèbre principe de non-contradiction, l'auteur de la logique scientifique classique qui fait que **Dieu** brille par son absence en science.

Voir à ce sujet le document: [Le Principe de Non-Contradiction, le Principe de la Négation de l'Univers TOTAL.](#)

Mais avec le recul, je m'aperçois qu'en fait ce **principe de non-contradiction** aurait dû mettre la puce à l'oreille qu'il y avait un problème avec la notion de **négation**., le **connecteur logique de négation, non**. Aristote n'était pas la cause du problème, mais il n'avait fait que formuler un principe de logique conforme à la réalité de notre monde, de notre univers, le type d'univers que je nomme les **univers de Négation** ou **onivers**, ce qu'on appelle couramment les **enfers**, par opposition aux **vrais univers** ou **paradis**.

La **négation absolue**, que nous écrivons souvent **Négation** avec «**N**» majuscule, qui est inhérente à notre monde et à sa nature **négative**, est la vraie cause des paradoxes. Le vrai **principe de non-contraction** devrait consister à dire qu'il ne faut pas raisonner en logique de **Négation** mais en logique d'**Affirmation**, que nous appelons également logique d'**Alternation**.

Les paradoxes de la **théorie des ensembles** de Cantor sont l'indice que la logique de **Négation** est inappropriée pour gérer les notions **transcendantes** comme la notion d'**ensemble**, et les notions de l'**arithmétique**, comme la notion d'**ordinal** et de **cardinal**, etc. C'est encore logique de **Négation** qui, en algèbre, est la vraie cause de la dite « impossibilité » de **diviser par zéro**, et c'est encore cette logique qui cause l'**incomplétude** de l'**arithmétique** et de la **théorie des ensembles**, et c'est cela le vrai sens des **théorèmes d'incomplétude de Gödel**.

Le grand logicien Kurt Gödel, d'origine autrichienne, et Einstein, étaient des amis à Princeton, et Einstein l'a aidé à acquérir la nationalité américaine. Ou plutôt l'a conseillé de ne pas être trop regardant sur les formalités pas forcément très logiques... Einstein lui a dit de «faire juste l'âne pour avoir le foin», ici la nationalité américaine. Et une fois le sésame obtenu, et qu'il sera devenu un citoyen américain, il pourrait critiquer la constitution, examiner s'il n'y a pas des paradoxes dans les articles, des absurdités, etc. Mais pas avant...

Ce logicien Kurt Gödel est donc connu pour ses célèbres théorèmes d'incomplétude, de la logique mathématique. Dont le théorème suivant:

«Une théorie du premier ordre, dont le langage est suffisamment riche pour contenir l'arithmétique, contiendra des énoncés indécidables», c'est-à-dire dont la théorie ne peut prouver si s'ils sont vrais, ni s'ils sont faux. Nous avons justement rencontré un exemple, à savoir l'hypothèse du continu généralisé.

En d'autres termes, la théorie sera toujours trop puissante, et son langage toujours trop faible, pour démontrer la véracité ou la fausseté de certains énoncés. Il faut une théorie de langage plus fort pour le faire. Mais alors celle-ci sera à son tour trop puissante pour que son propre langage puisse résoudre les problème qu'elle soulève. Et ainsi de suite. Autrement dit, les théories successives seront toujours «incomplètes» pour trancher sur tous les problèmes qu'elle soulèvent.

Il faut comprendre que toute théorie des ensembles, pour peu qu'elle soit suffisamment forte, contient une structure arithmétique, qui est son noyau. Et inversement, toute structure arithmétique suffisamment forte est un noyau d'une théorie des ensembles. Par conséquent, le problème de l'arithmétique et de son langage n'est qu'une autre forme du problème de la théorie des ensembles et de son langage. On peut donc formuler une version ensembliste des théorèmes d'incomplétude de Gödel comme ceci:

«Une théorie des ensembles, dont le langage est suffisamment riche contiendra des énoncés indécidables, qui ne peuvent éventuellement être décidés que dans une théorie des ensembles de langage plus fort.»

C'est le cas par exemple de la théorie axiomatique des ensembles de Zermelo-Fraenkel, couramment abrégé ZF. L'énoncé de l'axiome du choix est indécidable dans ZF, ce qui oblige à adjoindre à ZF un nouvel axiome, l'axiome du choix, ce qui donne une théorie plus forte habituellement nommée ZFC, et C donc comme l'axiome du choix. Dans celle-ci, l'hypothèse du continu généralisé est un énoncé indécidable, ce qui en l'ajoutant aux axiomes de ZFC donne la théorie ZFC+HCG, et ainsi de suite.

Tant qu'on travaillera dans les paradigmes classiques, que nous qualifions de Paradigme de Négation (pour dire que tout concept équivalent à la notion d'Univers TOTAL y est nié), la théorie des ensembles, ou (ce qui revient au même) l'arithmétique, sera incomplète, et il faudra sans cesse adjoindre de nouveaux axiomes. Il en va ainsi de la méthodologie axiomatique.

C'est cette réflexion ainsi que la volonté de mettre au point une théorie des ensembles qui résolve vraiment les paradoxes de la théorie de Cantor (car certains paradoxes concernent des objets ensemblistes, qu'on appelle des classes propres, comme par exemple la notion d'«ensemble de tous les ensembles», qui est équivalente à la notion d'Univers TOTAL l'Ensemble de toutes les choses, qui sont simplement trop «gros» pour faire partie des ensembles) qui m'a amené à travailler dès 1997 à une nouvelle théorie des ensembles, la [Théorie des univers](#). Elle a ceci de particulier qu'elle est un grand Univers d'ensembles, qui produit en son sein toute une infinité d'ensembles spéciaux, qui sont à leur tour des **univers d'ensembles!**

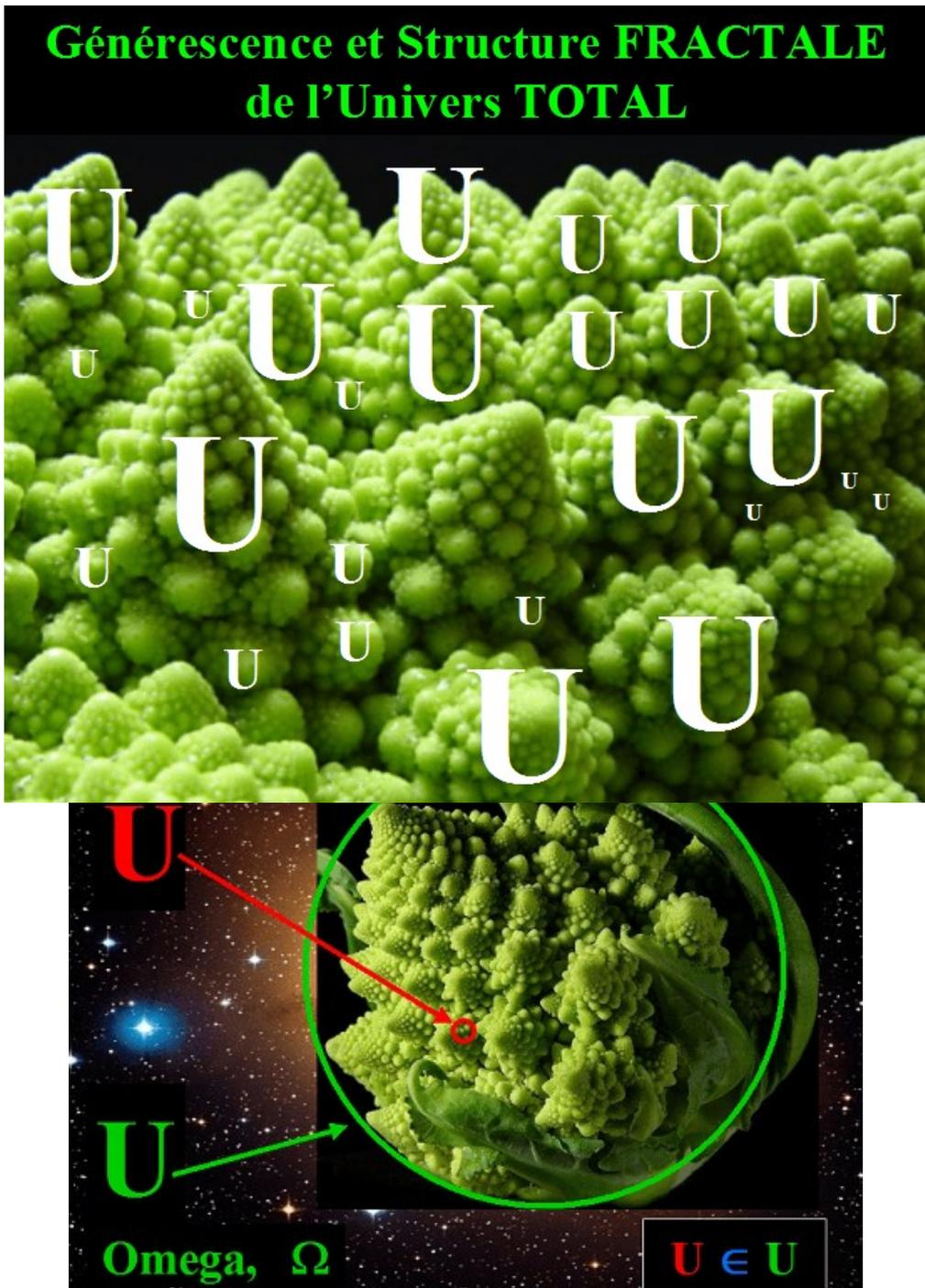
Autrement dit, chaque **univers** est une **théorie des ensembles**. Cette **Théorie des ensembles**, qui est un grand **Univers d'ensembles** qu'on note **U**, est une **Théorie de théories des ensembles**, un **Univers d'univers d'ensembles**. Un **univers** donné est un **ensemble**, certes, mais il est trop gros pour faire partie de ses propres éléments. C'est comme vouloir qu'un système solaire tout entier soit l'une de ses propres planètes, ou qu'une galaxie soit l'une de ses propres étoiles, ou encore qu'un univers soit l'une de ses propres galaxies. C'est possible, mais alors cette structure, qui se contient elle-même, s'appelle une **fractale**, ce qu'est justement la structure de l'**Univers TOTAL** (on y reviendra).

On comprend plutôt qu'un univers donné soit un élément d'un univers plus grand, lui-même étant un élément d'un univers encore plus grand, etc. J'ai nommé l'axiome qui produit cette structure l'**axiome des univers**. La découverte de cet axiome et de cette [structure ensembliste extraordinaire](#) a été très déterminante pour moi pour comprendre beaucoup de choses importantes.

D'abord la vraie nature des objets qu'on appelle en mathématiques les **ensembles**. Il est apparu très clair pour moi que les **ensembles** ne sont pas des objets mathématiques, algébriques, pour les mathématiciens. Ils décrivent la **structure** de la **Réalité**, avec «R» majuscule. La **structure des univers**, au sens **physique** du terme, indiquent au passage que notre **univers** ne peut pas être le seul qui existe, mais il en existe une infinité.

Et le second grand enseignement est tout simplement que je découvre avec cet **Univers des univers d'ensembles** une **structure FRACTALE**, qui est donc la **structure des univers**:

Ce **chou de Romanesco**, illustre bien la **structure fractale des univers**, et mieux encore celui-ci.



On peut établir un intéressant parallèle entre l'**incomplétude** de la classique **théorie des ensembles**, ZF et ZFC, ou des **structures arithmétiques** ou **algébriques** actuelles, avec l'**incomplétude** de l'idée (qui paraîtra maintenant très absurde) que notre **univers** connu serait toute la **Réalité**. C'est aussi cette incomplétude qui rendait sans cesse nécessaire d'ajouter des axiomes en mathématiques, et en physique de courir après un saint-Graal nommé la Théorie du Tout.

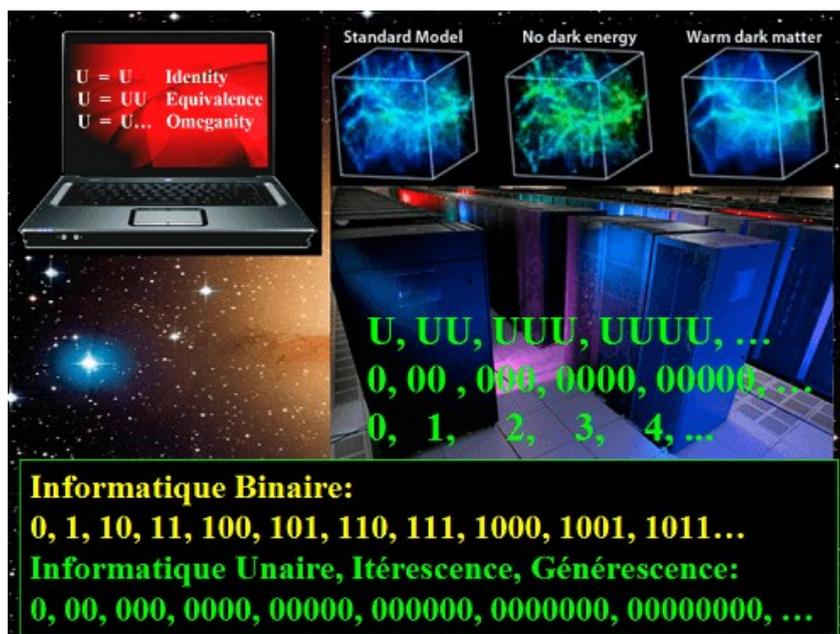
Mais avec le **Paradigme de l'Univers TOTAL**, le **TOUT** ou le **TOTAL** en question est trouvé, et sa définition est l'**Ensemble de TOUTES les choses**. Il n'y a rien qui manque, toutes les incomplétudes disparaissent. Plus besoin d'axiomes non plus, puisque le but de chaque axiome est d'exprimer une part de la Vérité sur le TOUT. Avec donc le **Paradigme de l'Univers TOTAL**, on change de méthodologie, on passe de l'**axiomatique** à la **théorématique**, qui consiste juste à étudier les extraordinaires et infinies propriétés du TOUT que l'on a défini. L'étude des **ensembles** n'est plus l'étude des objets d'une branche des mathématiques appelée la **théorie des ensembles**, mais c'est l'étude de **TOUTES les choses**, parce que **toute chose est un ensemble**. C'est ça la **Théorie universelle des ensembles** ou **Science de l'Univers TOTAL**.

Au troisième millénaire, l'ère de l'**information**, la notion courante de **chose** et la notion technique d'**information** deviennent une seule chose, une seule information, car **toute chose est un ensemble**, une **information**.

Une **chose** est donc par définition une **information**, et une **information** est par définition une **chose**. C'est la définition que, dans la **Science de l'Univers TOTAL**, nous donnons à présent au mot **chose** comme au mot **information**.

Par définition, un **ensemble** est une **chose** formée d'autres **choses** appelées ses **éléments** (au sens très général et très universel des mots **ensemble** et **élément**). Autrement dit, un **ensemble** est une **information** formée d'autres **informations** appelées ses **éléments**.

On écrit: « $x \in E$ » pour signifier « **x est un élément de E** », ou « **x appartient à E** ». Cela signifie que **x** est une des **informations** ou une des **choses** qui **forment** la **chose** ou l'**information E**. La **relation « \in »** est appelée la **relation d'appartenance**.



Et l'**Univers TOTAL** est par définition l'**Ensemble** formé par **TOUTES les choses**, autrement dit par **TOUTES les informations**. L'**Univers TOTAL** est donc l'**Ensemble de TOUTES les choses**, ou, ce qui revient au même, l'**Ensemble de TOUTES les informations**. On le note **U**.

On écrit donc: « $x \in U$ » pour signifier « **x est un élément de U** », ou « **x est un élément de l'Univers TOTAL** », ce qui signifie simplement que **x** est une **chose**, une **information**. On dit aussi « **x appartient à U** ».

De par sa définition, **toutes choses existent** dans cet **Ensemble**, **toutes choses existent** donc dans l'**Univers TOTAL**. **Toutes les informations y existent**. Cette vérité triviale (triviale, car elle découlent juste et immédiatement de la définition de l'**Univers TOTAL**, et est synonyme de celle-ci), nous l'appelons le **Théorème de l'Existence** ou **Loi de la Réalité TOTALE**:



Nous l'appelons aussi le **Théorème de Dieu**, et il y a de bonnes raisons de le nommer ainsi, car avec lui prend fin aussi l'idée que **Dieu** puisse ne pas exister, d'autant plus que le **Dieu** en question est par définition l'**Univers TOTAL**. Celui-ci, en effet, est le plus grand **Ensemble**, le plus grand **Objet**, le plus grand **Être**, que l'on peut définir scientifiquement.

T – Le Théorème de l'Existence et la logique d'introduction et d'existence des choses

Le **Nouveau Paradigme** est donc le concept d'**Univers TOTAL**, qui est, par définition, l'**Ensemble de toutes les choses**, comme nous l'avons déjà dit. Il découle immédiatement de cette définition le théorème fondamental, trivial, à savoir le **Théorème de l'Existence**, et qui dit simplement: **toutes choses existent**, autrement dit: **toutes choses existent** dans l'**Univers TOTAL**. Autrement dit: **toutes choses existent** dans l'**Ensemble de toutes les choses**.

Évident.

Dans ce Paradigme donc, il nous suffit d'**introduire** les **choses**, de les **définir**, et même simplement de leur donner un **nom**, pour leur **donner existence**, puisque cette **existence** est garantie par le **Théorème de l'Existence**, qui découle de la définition de l'**Univers TOTAL**.

Nous introduisons donc un **nombre entier naturel**, noté Ω , lettre grecque majuscule **Oméga**, appelé le **cardinal** de **U**, noté **card(U)**, mais aussi **|U|**, et qui, par définition, représente (intuitivement) le **nombre** de **toutes les choses de l'Univers TOTAL**. On y reviendra plus loin.

D – Définition: notion de subélément d'un ensemble E donné

Soit un **ensemble E**, que nous noterons aussi E_0 . On dit que **E** est un **subélément d'ordre 0** de **E**, et on note: $E \in_0 E$.

Soit un ensemble E_1 . On dit que E_1 est un **subélément d'ordre 1** de E_0 , si: $E_1 \in E_0$.

Et on note alors: $E_1 \in_1 E_0$.

Soit un ensemble E_2 . On dit que E_2 est un **subélément d'ordre 2** de E_0 , si: $E_2 \in E_1$.

Et on note alors: $E_2 \in_2 E_0$.

Pour un **entier naturel n**, soit un ensemble E_n , qui est un **subélément d'ordre n** de E_0 . Et soit un ensemble noté E_{n+1} . On dit que E_{n+1} est un **subélément d'ordre n+1** de E_0 , si: $E_{n+1} \in E_n$.

Et on note alors: $E_{n+1} \in_{n+1} E_0$.

Soient deux ensembles E et E' , et soit un **entier naturel** n , tel que: $E' \in_n E$. On dit que E' est un **subélément strict** de E si $n > 0$.

Il est très clair que pour trois ensembles E, E', E'' , et pour tous **entiers naturels** m et n , si $E'' \in_m E'$, et si $E' \in_n E$, alors $E'' \in_{m+n} E$. On dit que la **relation subélément** ou **relation de subappartenance** est **transitive**.

D – Définition: Identification et striction d'une identité

On considère le symbole classique de l'**égalité** « $=$ ». Il est noté « $_1=$ » et est appelé l'**identité de striction 1**, et le symbole « $_1\neq$ » est appelé sa **négation**, la **distinction** de striction 1.

Le symbole « $_2=$ », noté « $_2=$ », est appelé l'**identité de striction 2**, et le symbole « $_2\neq$ » ou « $_2\neq$ » est appelé sa **négation**, la **distinction** de striction 2.

Le symbole « $_3=$ », noté « $_3=$ », est appelé l'**identité de striction 3**, et le symbole « $_3\neq$ » ou « $_3\neq$ » est appelé sa **négation**, la **distinction** de striction 3.

Et ainsi de suite pour « $_n=$ », l'**identité de striction n** , où n désigne un **nombre entier naturel non nul**, au sens classique du terme «**nombre entier naturel**» ou au nouveau sens, qui se précisera par la suite. Dans ce nouveau sens, n est n'importe quel **ordinal** (au nouveau sens aussi) peut être **fini** comme **infini**. La **négation** associée à est « $_n\neq$ ».

Une **identité** « $_n=$ » de **striction non nul n** signifie simplement que le symbole classique de l'**égalité** « $=$ » est répété n fois.

Pour toute **identité** « $_n=$ » de **striction n** , on exige que soit une **relation d'équivalence** dans l'**Univers TOTAL U** , l'**Ensemble de toutes les choses**. C'est-à-dire « $_n=$ » est **réflexive, symétrique et transitive** dans U . La notion de **relation d'équivalence** sera plus amplement définie plus tard.

Pour deux **identité** « $_m=$ » et « $_n=$ », de **strictions m et n** , telles que $m < n$, on exige les propriétés suivantes, appelée les **propriété des strictions**:

→ Pour toutes choses x et y , $x \neq_n y \Rightarrow x \neq_m y$;

→ Pour toutes choses x et y , $x \neq_m y \Rightarrow x \neq_n y$.

Pour toute **identité** « $_n=$ » de **striction n** , il existe un **ordinal** Ω_n , appelé l'**ordinal de clôture** de « $_n=$ », tel que: $0 \neq_n \Omega_n$. Cette **égalité** est appelée l'**Omégacycle** de **striction n** .

On exige pour deux **strictions non nulles m et n** : $m < n \Rightarrow \Omega_m < \Omega_n$.

On peut étendre ces définitions au cas où n est 0 , sur la base de l'**égalité de clôture**: $0 \neq_1 \Omega_1$, qui s'écrit alors simplement: $0 \neq \Omega$. L'**identité de striction 0**, « $_0=$ », désigne alors aussi l'**identité de striction Ω** , « $_0=$ », et nous convenons que c'est la **striction** la plus grande, dont l'**ordinal de clôture** est Ω_Ω .

Nous convenons aussi que Ω_Ω est le **plus grand ordinal**, le **dernier ordinal**, l'**ultime dernier ordinal**. Mais en réalité, tout **ordinal de clôture** Ω_n est le **dernier ordinal**, la **structure des ordinaux** étant **fractale**.

Soit « $_n=$ » une **identité de striction n** .

Pour tout **ordinal** k , tel que: $0 \leq k < \Omega_n$, on a uniquement: $k \neq_n k$.

Autrement dit, le seul **ordinal** de 0 inclus à Ω_n , exclu, à être **identique** à k , du point de vue de l'**identité de striction n** , est k . Pour tout autre ordinal k' , on a: $k \neq_n k'$.

Autrement dit, pour une **striction n** , pour deux **ordinaux k et k' strictement inférieurs** à Ω_n , on n'a que deux possibilités:

-- soit $k \neq_n k'$, et alors cela veut dire que k et k' sont, du point de vue de l'**identité de striction n** , « $_n=$ », deux noms différents pour désigner un seul et même **ordinal**;

-- soit $k \neq_n k'$, et dans ce cas, cela veut dire que k et k' sont **distincts** du point de vue de l'**identité de striction n** , « $_n=$ »;

-- la seule autre option est quand k est 0 et k' est Ω_n , ou quand k est Ω_n et k' est 0 , et dans ce cas aussi on a: $k \neq_n k'$, et $k' \neq_n k$, c'est-à-dire: $0 \neq_n \Omega_n$, et $\Omega_n \neq_n 0$.

Etant entendu que si $k \neq_n k'$, alors aussi on a: $k \neq_m k'$, pour tout **ordinal $m < n$** .

Mais pour tout **ordinal $m > n$** , on a: $k \neq_m k'$.

Autrement dit, toute **identité de striction m strictement supérieure à n**, « $m=$ », donc telle que $m > n$, distingue tout ce que l'**identité « $n=$ »** ne distingue pas, et à plus forte raison toute **identité de striction m' strictement inférieure à n**.

Cas particuliers: les **identités « $=$ »** et « $==$ », de **strictions 1** et **2**, et leurs **négations** respectives: « \neq » (encore notée « \neq ») et « \neq ».

→ Pour toutes choses x et y , $x == y \Rightarrow x = y$;

→ Pour toutes choses x et y , $x \neq y \Rightarrow x \neq y$.

L'ordinal Ω_1 est simplement noté Ω .

On a donc: $\Omega < \Omega_2 < \Omega_3$.

Et: $0 = \Omega$, et: $0 == \Omega_2$, et: $0 === \Omega_3$, etc.

DT – Définition et Théorème: Principe de la substitution de striction n

On considère l'**identité « $n=$ »** de **striction n**, où n est un nombre entier naturel,

Pour deux choses X et Y , l'écriture: « $X_n = Y$ »,

à lire «**X est identique à Y à la striction n**», signifie que :

-- dans la chose Y , vue comme un **ensemble physique** (ou **ensemble unidal**, notion qui se précisera plus tard), ou comme une **expression** ou une **information** composée de **sous-informations** appelées ses **parties** et même ses **éléments** (au sens large du mot «**élément**»), on peut remplacer toute occurrence de X par Y ;

-- dans la chose X , vue aussi comme un **ensemble physique** (ou **ensemble unidal**), ou comme une **expression** ou une **information** composée de **sous-informations** appelées ses **parties** et même ses **éléments**, on peut remplacer toute occurrence de Y par X .

On dit que, à la **striction n**, X et Y se **substituent** mutuellement, ou sont **équivalents** par **substitution**.

Exemple 1:

Considérons l'écriture: $E_n = \{E\}$, où n est une **striction** quelconque.

Cette écriture signifie que, du point de vue de la **striction n**, E est un **singleton**, c'est-à-dire un **ensemble ayant un unique élément**, ici E lui-même.

On a vu que toute chose E est un **subélément d'ordre** (ou de **profondeur**) **0** de lui-même,

et on écrit: $E \in_0 E$.

Mais l'écriture: $E_n = \{E\}$, signifie que, du point de vue de la **striction n**, E est un **subélément d'ordre** (ou de **profondeur**) **1** de lui-même, en l'occurrence E est l'unique **subélément d'ordre** (ou de **profondeur**) **1** de lui-même, et on écrit: $E \in_1 E$.

On dit que l'ensemble E est **récurif** en **striction n**, ce qui veut dire que sa définition, en **striction n**, fait appel à E lui-même.

Et la même écriture: $E_n = \{E\}$, fait voir que l'expression de droite, $\{E\}$, contient une occurrence de l'expression de gauche, E . Donc le **principe de substitution de striction n** dit que l'on peut, dans l'expression $\{E\}$, remplacer E par $\{E\}$. ce qui donne:

$E_n = \{\{E\}\}$,

qui signifie que E est l'unique **subélément d'ordre** (ou de **profondeur**) **2** de lui-même, et on écrit: $E \in_2 E$.

Et l'écriture : $E_n = \{\{E\}\}$, à son tour, fait voir que l'expression de droite, $\{\{E\}\}$, contient une occurrence de l'expression de gauche, E . Donc on peut réitérer le **principe de substitution de striction n**, en remplaçant dans l'expression $\{\{E\}\}$, l'occurrence E par $\{\{E\}\}$, ce qui donne:

$E_n = \{\{\{\{E\}\}\}\}$,

qui signifie que E est l'unique **subélément d'ordre** (ou de **profondeur**) **3** de lui-même, et on écrit: $E \in_3 E$.

Et ainsi de suite, pour tout **entier naturel m** au sens classique du terme, et plus généralement au nouveau sens, celui du Nouveau Paradigme, où un **nombre entier naturel** est tout simplement un **ordinal naturel**, c'est-à-dire un **entier naturel, fini** ou **infini**, au nouveau sens du mot «**infini**», que nous avons traité dans le quatrième livre: [Générescences, Nombres entiers variables, Corps omégacyclique et Division omégacyclique par Zéro.](#)

Pour tout **entier naturel** m au sens classique ou au sens nouveau, E est l'unique **subélément d'ordre** (ou de **profondeur**) m de lui-même, et on écrit: on a: $E \in_m E$.

Exemple 2:

Considérons l'écriture: $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, E\}$, où n est une **striction** quelconque.

Le raisonnement est le même que précédemment, et on a de même: $E \in_m E$, pour tout **ordinal naturel** m , et en particulier si m est un **entier naturel** au sens classique.

La différence avec l'exemple précédent est d'abord que E est un **ensemble à 7 éléments**:

$0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, E$,
le 7^e étant E lui-même.

Et là aussi, l'ensemble E est **récurif** en **striction** n , ce qui veut dire encore une fois, que sa définition, en **striction** n , fait appel à E lui-même.

Donc pour tout e qui est l'un de ces 7 éléments, $e \in_m E$, pour tout **ordinal naturel non nul** m , et en particulier si m est un **entier naturel** au sens classique.

On a donc: $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, E\}$,

puis: $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, E\}\}$,

puis: $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, E\}\}\}$,

puis: $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, E\}\}\}\}$,
etc.

Exemple 3:

Considérons le classique ensemble N des **nombre entiers naturels**, défini en une **striction** n quelconque:

$N_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$,

Et considérons l'écriture: $E_n = N \cup \{E\}$, qui signifie, qu'en **striction** n , E s'obtient en ajoutant E à tous les **entiers naturels** classiques.

Donc on a l'écriture: $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, E\}$.

Et là encore, l'ensemble E est **récurif** en **striction** n .

Le raisonnement est le même que précédemment, et on a de même: $e \in_m E$, pour tout **ordinal naturel** m , et en particulier si m est un **entier naturel** au sens classique.

Et e désigne un élément de la liste: $0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, E$.

Exemple 4:

Considérons l'écriture: $E_n = N \cup \{A, E\}$ $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, A, E\}$,

où n est une **striction** quelconque, et où A est lui l'**ensemble récurif** défini en **striction** n par:

$A_n = \{\text{lapin, orange, sapin, étoile, galaxie, Théophile, Angélique, A, E}\}$.

On peut faire exactement le même raisonnement pour A que pour E dans les exemples précédents, et dire:

$a \in_m A$,

pour tout élément a de la liste de 9 éléments:

$\text{lapin, orange, sapin, étoile, galaxie, Théophile, Angélique, A, E}$,

et pour tout **ordinal naturel** m , et en particulier si m est un **entier naturel** au sens classique.

Mais puisque A a aussi une occurrence dans la définition de E en **striction** n :

$E_n = N \cup \{A, E\}$ $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, A, E\}$,

on peut remplacer dans cette expression A par sa définition en **striction** n :

$A_n = \{\text{lapin, orange, sapin, étoile, galaxie, Théophile, Angélique, A, E}\}$.

On a ainsi par exemple:

$E_n = N \cup \{A, E\}$ $E_n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, \{\text{lapin, orange, sapin, étoile, galaxie, Théophile, Angélique, A, E}\}, E\}$,

et réitérer cette **substitution** indéfiniment.

On a ainsi:

$a \in_m E$,

pour tout élément a de la liste de 8 éléments:

lapin, orange, sapin, étoile, galaxie, Théophile, Angélique, A, E,

et pour tout **ordinal naturel** m , et en particulier si m est un **entier naturel** au sens classique.

Ces exemples donnent une idée des **ensembles** ayant une **structure fractale**, c'est-à-dire une **structure** dans laquelle un certain **ensemble**, appelé un **modèle**, se **répète indéfiniment** à toutes les échelles.

L'existence de ce type d'**ensembles** signifie qu'avec eux il existe une **suite infinie** d'**ensembles**:

$E_0, E_1, E_2, E_3, E_4, E_5, E_6, E_7, \dots$,

telle que: $E_i \ni E_{i+1}$, c'est-à-dire: $E_{i+1} \in E_i$, pour tout **entier naturel** i .

Dans les paradigmes classiques, l'existence de telles **chaînes d'appartenance** contredit un axiome appelé l'**axiome de fondation**. Cela veut dire aussi qu'il existe des **ensembles** qui ne sont pas **bien fondés**. Dans une **théorie des ensembles** où **tout ensemble est bien fondé**, toute **chaîne d'appartenance** se termine tôt ou tard par l'**ensemble vide**, ce qui revient à dire que toute **chaîne** est forcément **finie**, au sens classique de la notion de **nombre entier naturel fini**.

Mais dans le Nouveau Paradigme, l'Univers TOTAL, il peut bel et bien exister des **chaînes infinies** au sens classique, et pourtant aussi que **tout ensemble soit bien fondé**, ou que l'**axiome de fondation** soit vérifié.

La raison est que les chaînes dites «**infinies**» au sens classique, sont toutes des **entiers naturels finis** au sens classique, sauf qu'un **entier naturel**, bien que **fini**, peut être **variable n**, en l'occurrence une **variable** qui croît **indéfiniment!**

Par exemple, n peut prendre les valeurs: **0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...**

Chaque valeur (chaque étape de la **variable n** donc) est bel et bien **finie**, mais à la différence de la valeur **5** par exemple, qui est **constante** et donc reste toujours **5**, la **variable n**, par définition, ne reste pas **constante**, elle varie et prend toutes les valeurs, de **0** à l'**infini** comme on dit classiquement. Mais c'est précisément n qui est un **nombre infini**.

Une **variable p**, qui prends toutes les valeurs **paires: 0, 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, ...**, est un **nombre infini** aussi, qui est de la forme: $p = 2n$.

Les **nombre entiers variables: $2n+1, n^2, n^3, 4n^5, 3n^2 + 1$, etc.**, sont tous infinis aussi, au nouveau sens du terme «**infini**».

Une **chaîne d'ensembles**, qui a pour **longueur une variable n**, et qui est telle que chaque **ensemble** de la **chaîne** a pour élément l'**ensemble** suivant, et telle que le **dernier élément** de la **chaîne** est l'**ensemble vide**, satisfait à la condition des **ensembles bien fondés**. Et une **théorie des ensembles** où toute **chaîne d'appartenance** a une longueur qui est soit un **nombre entier naturel constant** (comme par exemple **5**) soit un **entier naturel infini** (comme par exemple n), au sens que nous venons de définir la notion d'**infini**, et où toute **terminaison de chaîne** est l'**ensemble vide**, est une théorie où **tout ensemble est bien fondé**. Cela revient à dire que la **terminaison vide** se trouve à un **horizon infini**. Une telle théorie vérifie aussi l'**axiome de fondation**. Et pourtant, au sens classique, ce n'est pas le cas, car la vision classique exige en fait que la **longueur des chaînes** soit des **entiers naturels constants**.

Nous avons plus haut introduit un **nombre entier naturel**, noté Ω , qui, par définition, représente (intuitivement) le **nombre de toutes les choses de l'Univers TOTAL**. Dans le Nouveau Paradigme, Ω est juste un **nombre entier naturel variable** spécial.

Si on les **numérote** de en commençant par **1**, les **numéros** vont de **1** à Ω , donc: **1, 2, 3, 4, ..., $\Omega-4, \Omega-3, \Omega-2, \Omega-1, \Omega$** , et on appelle cette numérotation la **numérotation cardinale**.

Mais si on les **numérote** de en commençant par **0**, les **numéros** vont de **0** à $\Omega-1$, donc: **0, 1, 2, 3, 4, ..., $\Omega-4, \Omega-3, \Omega-2, \Omega-1$** , et on appelle cette numérotation la **numérotation ordinale**. Cela revient à dire que Ω , en tant qu'**ordinal**, est, par définition, l'**ensemble de tous les ordinaux de 0 à $\Omega-1$** , donc:

$\Omega == \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, \Omega-4, \Omega-3, \Omega-2, \Omega-1\}$, où « $==$ » est le **signe d'une identité**, à lire ici: «**est par définition**».

Par définition aussi, est appelé le **dernier ordinal**, notion qui, apparemment, est **paradoxal**, puisqu'après l'**ordinal** Ω vient l'**ordinal** $\Omega+1$. Et du coup, Ω ne serait plus le **dernier ordinal**. Mais le paradoxe est vite résolu en posant l'**égalité**: $0 = \Omega$.

Le signe « $=$ » est ici une **relation d'équivalence**, qui sert d'**égalité** courante (nous reviendrons plus loin sur cette très importante notion de **relation d'équivalence** dans un ensemble **E** donné, et en particulier si **E** est l'**Univers TOTAL U**, l'**Ensemble de toutes les choses**). Le signe « $==$ » est une **relation d'équivalence** aussi, donc une **égalité** aussi. Sauf que nous convenons que cette **égalité** est plus **stricte** que l'**égalité** notée « $=$ ». Cela signifie que pour deux **choses x** et **y**, on a:

$x == y \Rightarrow x = y$.

Mais la réciproque n'est pas nécessairement vraie. C'est-à-dire on peut avoir « $x = y$ », sans pour autant avoir « $x == y$ ».

C'est précisément la cas ici: on a: « $0 = \Omega$ », mais pas « $0 == \Omega$ ».

On écrit: « $x \neq y$ » ou « $x \neq y$ », à lire «**x est différent de y**» ou «**x est inégal à y**», pour dire que l'**égalité** « $x = y$ » est **fausse**.

Et on écrit: « $x \neq y$ », à lire «**x est distinct de y**» ou «**x est non identique à y**», pour dire que l'**égalité** « $x == y$ » est **fausse**.

On a donc: « $0 = \Omega$ », et « $0 \neq \Omega$ », ce qui veut donc dire que l'**égalité** « $0 = \Omega$ » est **vraie**, mais que l'**égalité** « $0 == \Omega$ » est **fausse**.

Par contre on a les deux **identités**: « $0 == 0$ » et « $\Omega == \Omega$ », et évidemment aussi: « $0 = 0$ » et « $\Omega = \Omega$ », qui sont des **identités** aussi, mais moins **strictes** que « $0 == 0$ » et « $\Omega == \Omega$ ». La différence entre les deux identités réside dans le fait que « $0 = \Omega$ » est vraie, ce qui veut dire que **0** et Ω , bien que distinct, c'est-à-dire bien que l'on ait: et « $0 \neq \Omega$ », c'est-à-dire qu'ils sont **non identiques** du point de vue de l'**identité plus stricte** « $==$ », sont **identiques** du point de vue de « $=$ », une **identité moins stricte** que « $==$ ».

Ainsi en est-il de la notion intuitive d'**égalité**, qui est techniquement, mathématiquement, la notion de **relation d'équivalence** (on y reviendra). Deux choses **x** et **y** peuvent être **égales** d'un certain point de vue, et pourtant être **différentes** ou **inégaux** d'un autre point de vue.

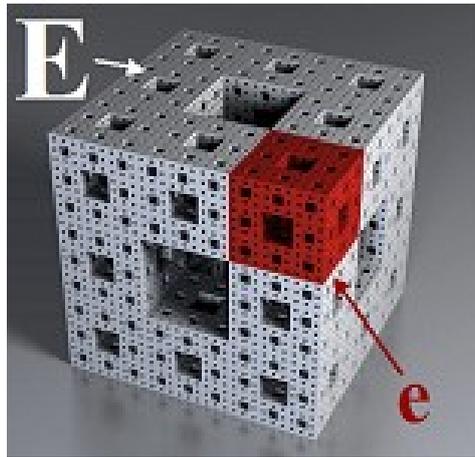
Par exemple, deux humains, Théophile et Angélique, sont **égaux** du seul point de vue de leur **qualité commune d'être humain**. Peu importent donc les question de sexe, de race, de couleur de la peau, etc.

DT – Définition et Théorème: notion d'ensemble bien fondé

Soit un ensemble **E**. Si **E** est **vide**, c'est-à-dire si $E = \emptyset$, on convient que **E** est **bien fondé**. Si **E** est **contenant**, c'est-à-dire si **E** est **non vide**, c'est-à-dire encore si **E** possède au moins un élément, on dit que **E** est **bien fondé** si pour toute **chaîne d'appartenance**, c'est-à-dire d'**ensembles**: $E_0, E_1, E_2, E_3, E_4, \dots$, avec $E_0 = E$, et $E_i \in E_{i-1}$, pour tout indice $i > 0$, il existe un **entier naturel n, fini** (c'est-à-dire **constant**) ou **infini** (c'est-à-dire **variable infinie**, au sens expliqué plus haut), tel que $E_n = \emptyset$.

La notion d'**ordinal** ou **nombre entier naturel fini** ou **fini**, se précisera par la suite. Dans le Nouveau Paradigme, tout **ordinal** ou **nombre entier naturel**, est **fini** ou **infini**. Et l'existence d'un **entier naturel n** tel que $E_n = \emptyset$, est garantie par le **Théorème de l'Existence**.

Il existe évidemment des ensembles qui ne sont pas «**bien fondés**» au sens de la définition précédente, mais qui sont **bien fondés** dans un autre sens. Ce sont par exemple les **structures fractales**.



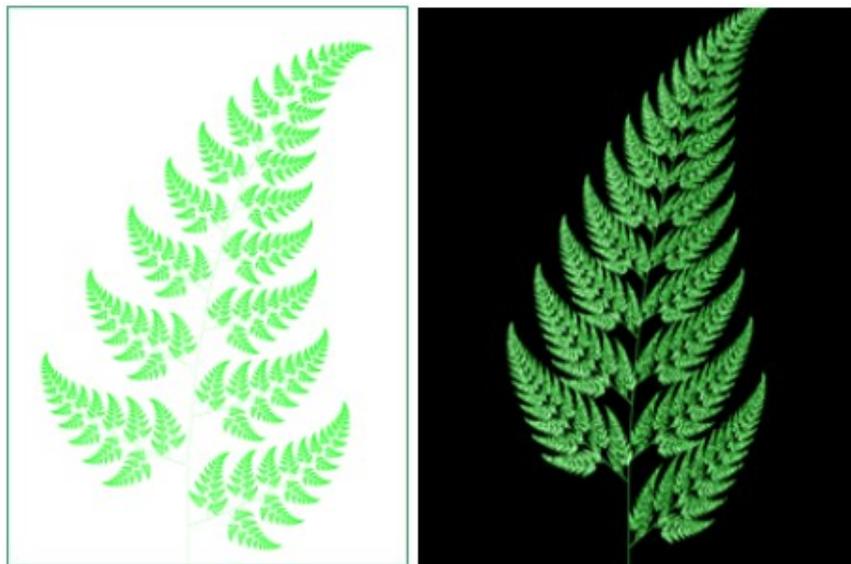
N'est pas **bien fondé** au sens classique tout ensemble qui est **élément** de l'un ses **subéléments**. Et en particulier, n'est pas **bien fondé** au sens classique tout **ensemble** qui est **élément de lui-même**.

On dit qu'un ensemble **E** est **transitif** si **tout élément de E est un sous-ensemble de E**.

On dit qu'un ensemble **E** est **ordinoïde** s'il est **bien fondé** et **transitif**.

La **relation de subappartenance** prend tout son sens et révèle toute son importance avec la **structure fractale** telle que nous définissons cette notion en **Science de l'Univers TOTAL**, ce que nous allons refaire maintenant.

Car, pour comprendre l'**Univers TOTAL** le **Nouveau Paradigme**, pour comprendre la **Science de l'Univers TOTAL**, pour comprendre les livres de la **Science de l'Univers TOTAL**, il faut commencer par analyser et comprendre une **structure FRACTALE**. Comme par exemple la **Feuille de fougère** ci-dessous:

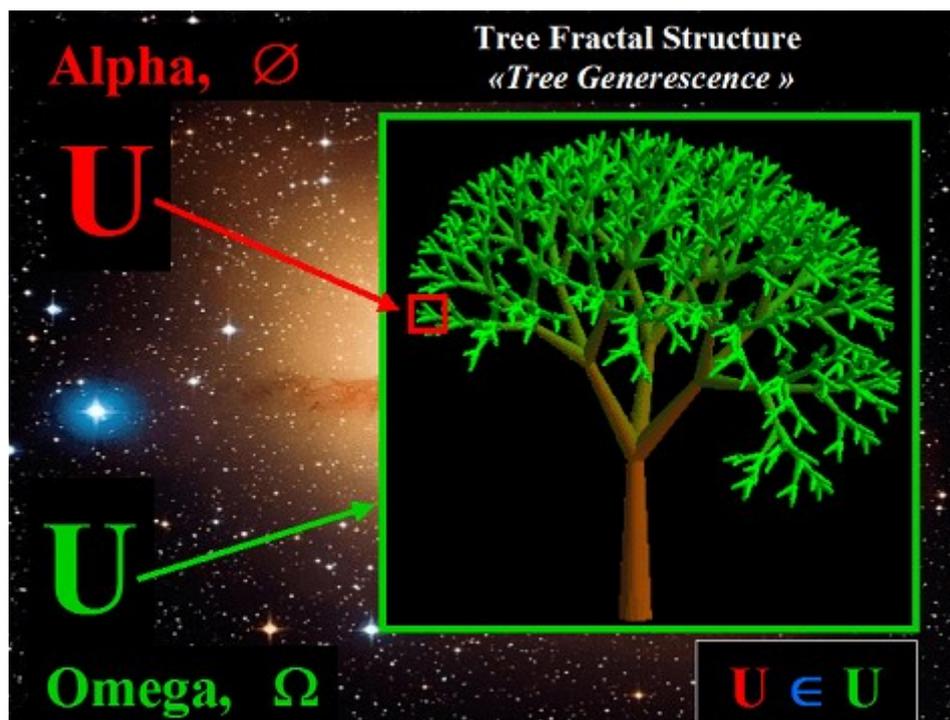


De manière très générale et très intuitive, on dit qu'un **ensemble E**, que nous noterons **E₀**, a une **structure fractale**, si au moins un de ses **éléments E₁** reproduit le **même modèle** ou la même **structure** que l'**ensemble E** tout entier, et si **E₁** à son tour a au moins un de ses **éléments E₂** qui reproduit le **même modèle** ou la même **structure** que l'**ensemble E** tout entier, et si **E₂** à son tour a au moins un de ses **éléments E₃** qui reproduit le **même modèle** ou la même **structure** que l'**ensemble E** tout entier, et ainsi de suite.

Plus techniquement, soit un **ensemble E**, et soit une **propriété M** vérifiée par **E** et appelée un **modèle**. On dit que **E** a une **structure fractale** pour la **propriété M**, ou que **M** fait de **E** une **fractale**, ou encore que **E muni de la propriété M** a une **structure fractale**, si pour tout **entier naturel n fini ou infini** (la notion d'**entier naturel infini** se précisera par la suite) il existe au moins un **subélément d'ordre n** de **E** qui vérifie aussi la **propriété** ou **modèle M**.

C'est le cas de la **Feuille de fougère** de l'image ci-dessus. On discerne facilement une sous-feuille ayant la même structure de **Feuille de fougère** que la feuille entière. Et la sous-feuille présente à son tour au moins une sous-feuille (donc une sous-sous-feuille de la feuille de départ), qui a exactement la même forme de **Feuille de fougère**, ainsi de suite. La **Feuille de fougère** a donc une **structure fractale**, ou simplement, c'est une **fractale**.

De même que l'**Arbre trinaire** ci-dessous:

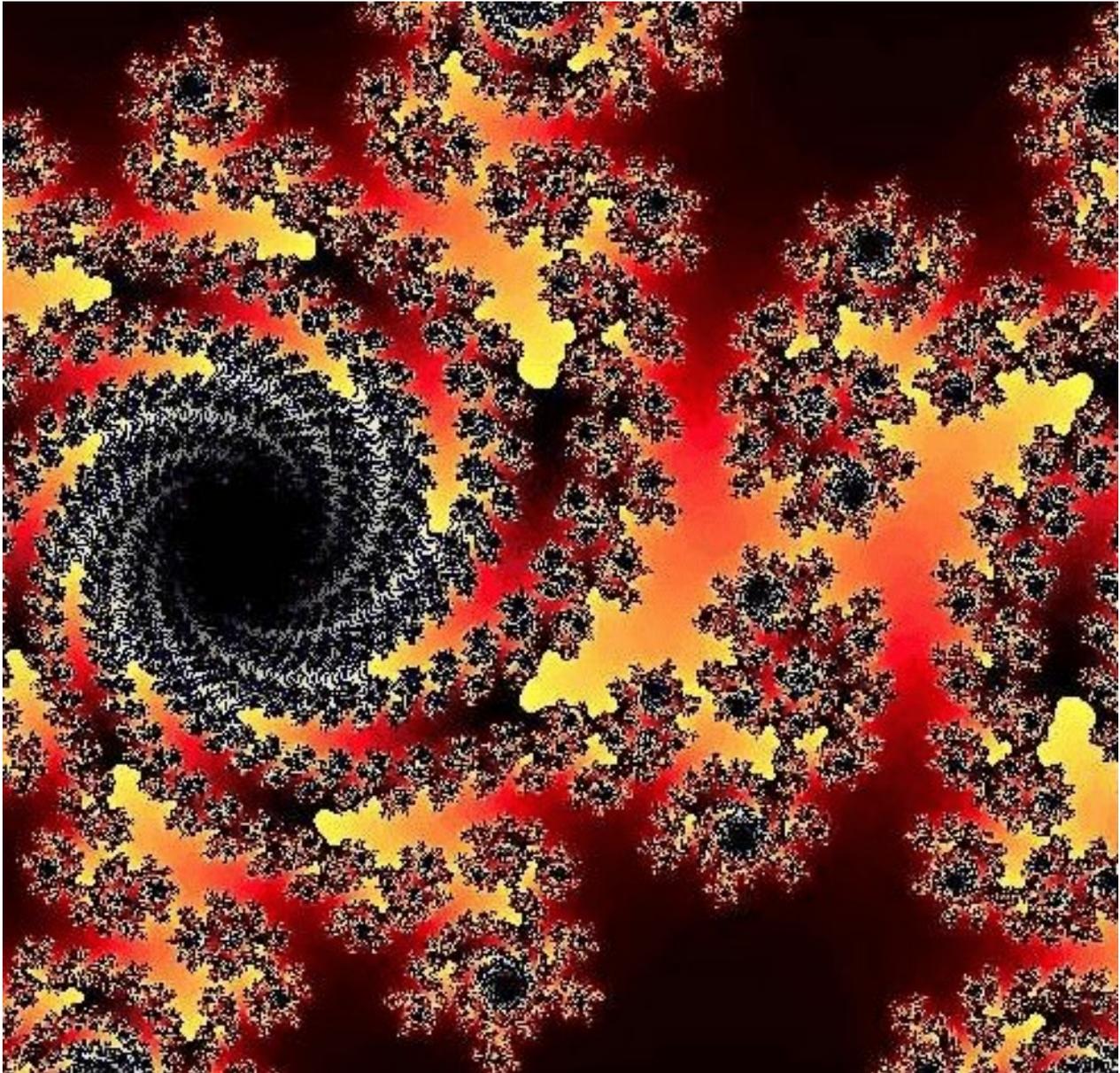


C'est un **arbre** qui a **3 branches**. Et chaque **branche**, à son tour, a la **structure d'arbre à 3 branches**, ainsi de suite. La logique **fractale** s'arrête quand on arrive au niveau des feuilles. Mais on peut tout à fait l'imaginer continuant indéfiniment, se subdivisant en branches de plus en plus petites, jusqu'à des branches infiniment petites.

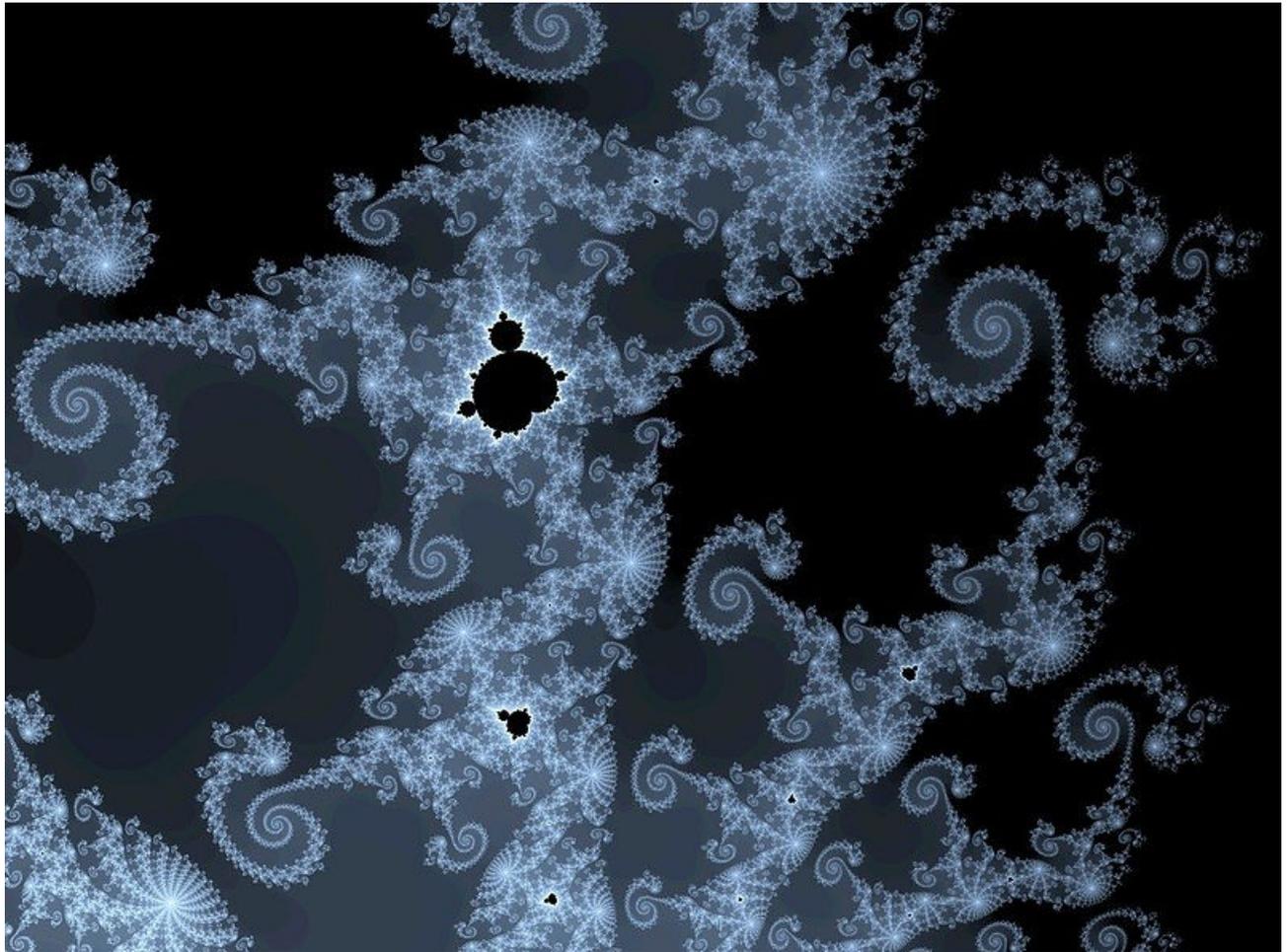
Nous l'appelons **arbre trinaire** ou **arbre à 3 branches**, car chaque **branche** se subdivise à chaque fois à son tour en **3 sous-branches**, qui à leurs tours ont une **structure d'arbres trinaires**, etc. Nous parlons alors de **fractale régulière de fractalande 3**. Mais plus généralement, ce qui compte pour une **structure arborescente**, c'est que chaque **branche** se subdivise à son tour en un nombre quelconque de **branches**, qui ont la même **structure arborescente**. Donc toute **structure arborescente** est une **fractale**, selon la définition universelle de la **fractale** que nous donnons ici.

Voilà qui permet de comprendre que la **structure des ensembles et des éléments** est la **structure fractale** par excellence, une **structure arborescente**. En effet, un **ensemble** est **formé d'éléments**, qui à leurs tours sont des **ensembles** formés d'**éléments**, et ainsi de suite. Le même **modèle d'ensembles** et d'**éléments** qui se **reproduit** à toutes les échelles. Pour les **ensembles** de manière générale, cette logique se poursuit **indéfiniment**. Pour comprendre donc la **Théorie universelle des ensembles** ou **Science de l'Univers TOTAL**, il importe de porter notre attention aux **structures fractales**.

Comme par exemple celle-ci:

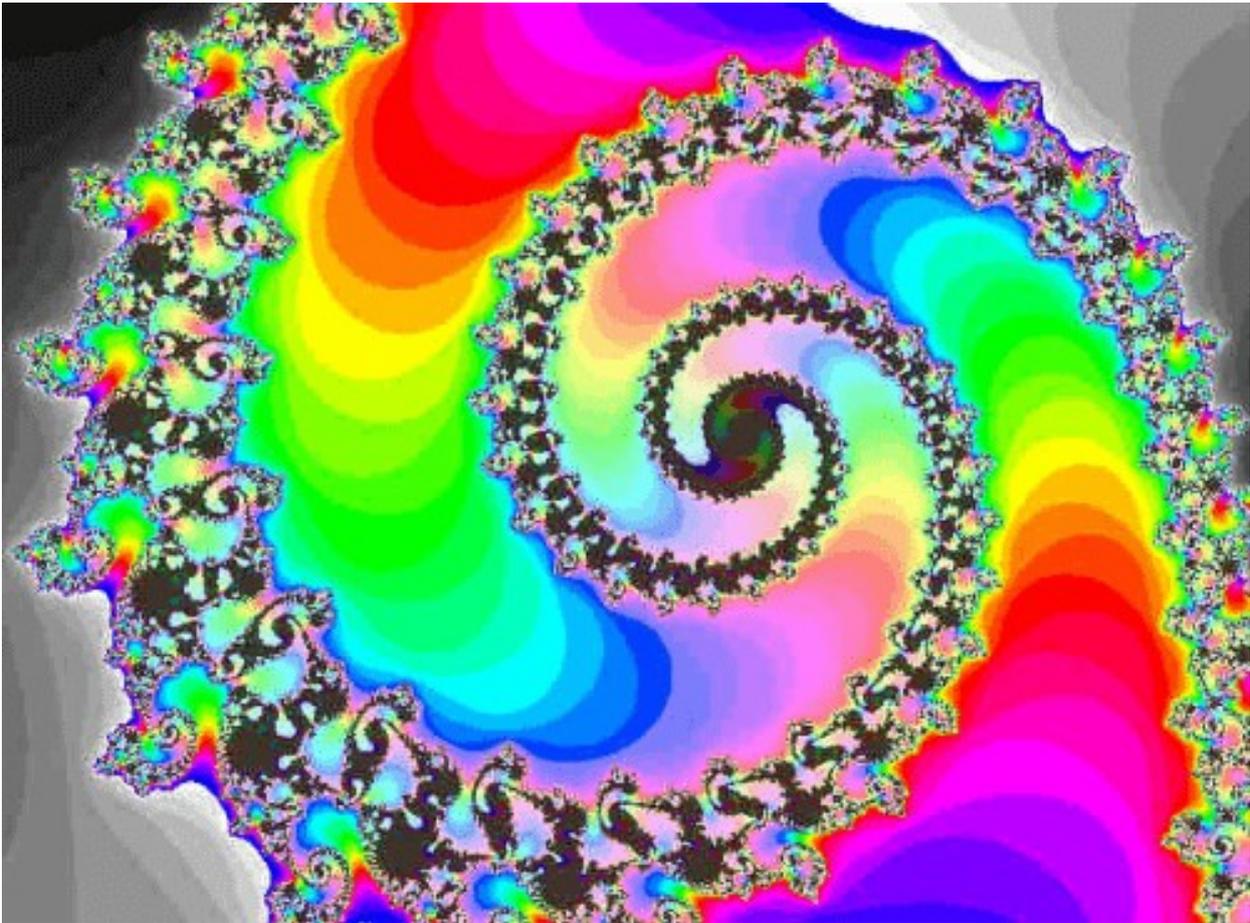


Ou comme celle-ci:



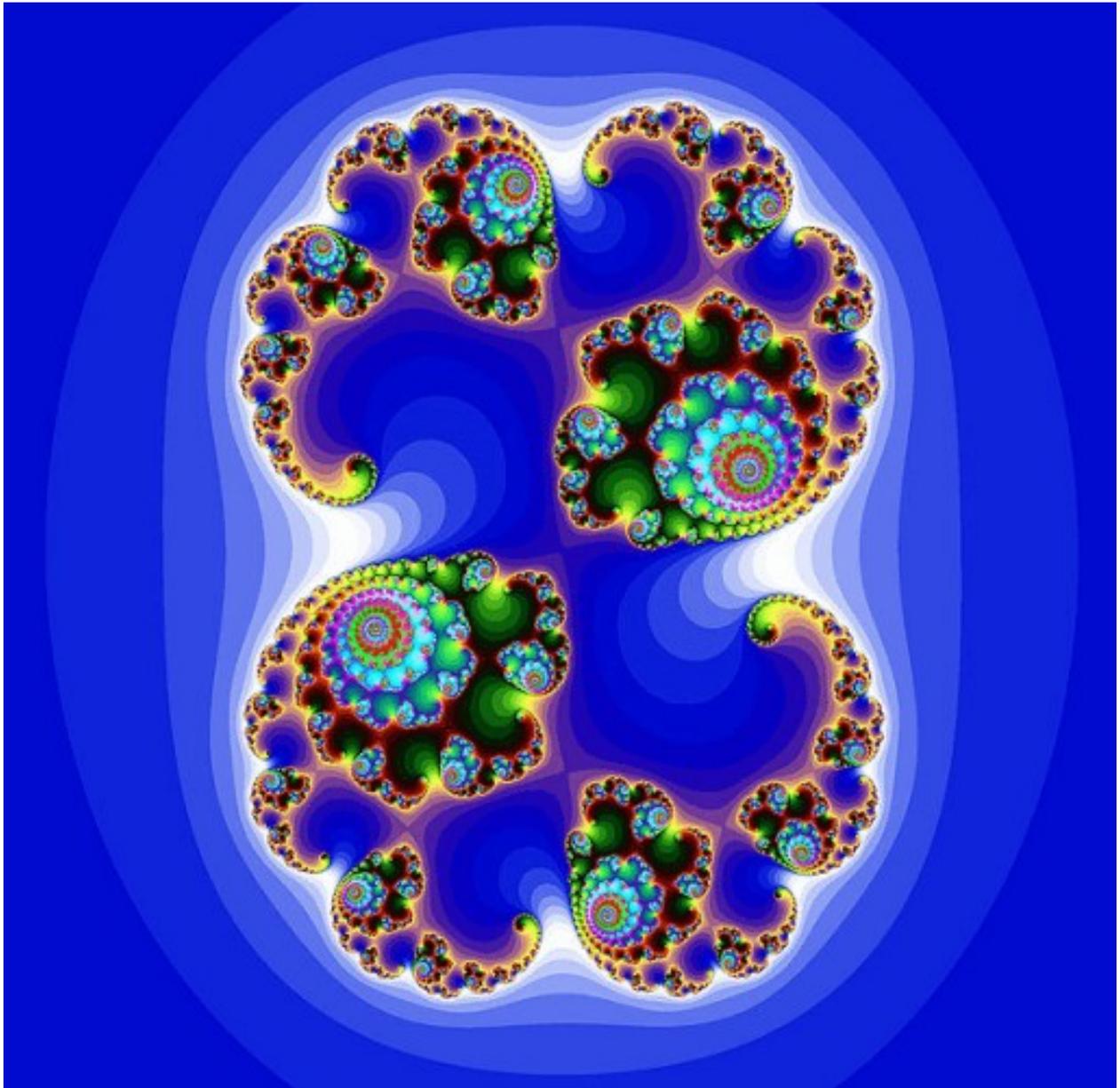
Fractale de Mandelbrot

Ou comme celle qui va suivre:



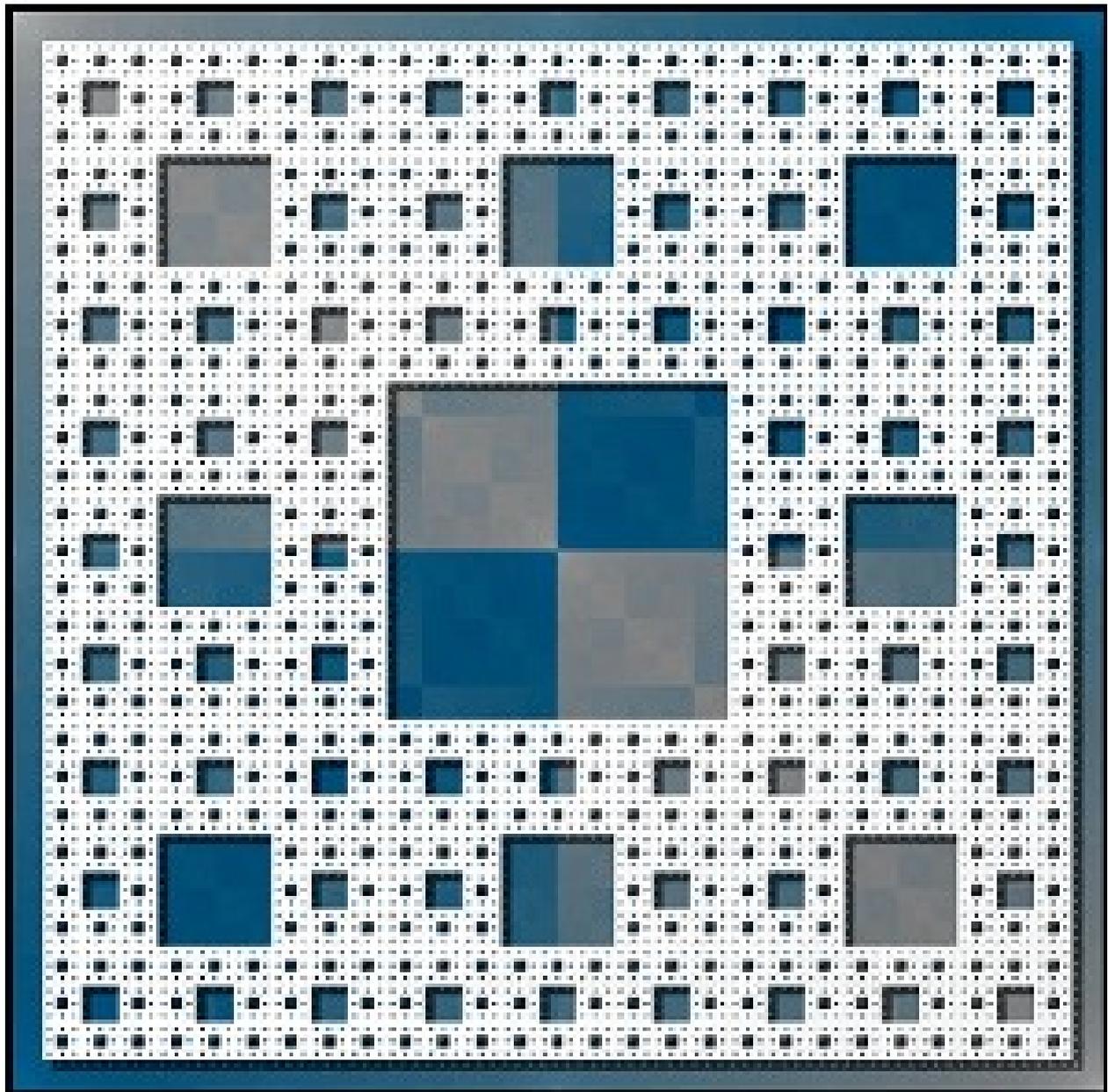
Fractale de Julia

Ou comme cette Fractale de Julia qui va suivre:



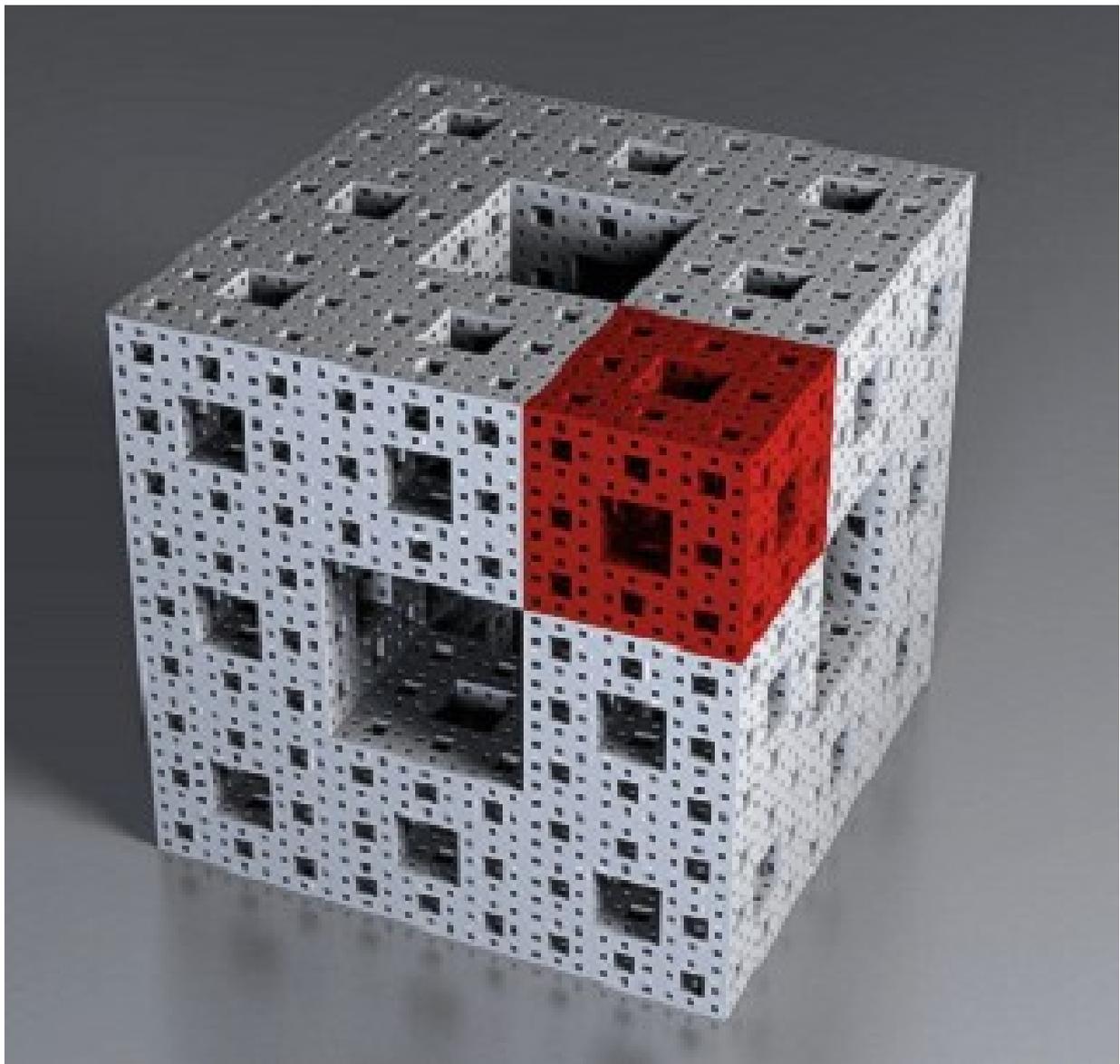
Fractale de Julia

Ou cette **Fractale** appelée le **Tapis de Sierpinski**:



Elle est plus facile à analyser pour commencer à comprendre vraiment la **logique fractale**, si dès fois vous n'avez pas capté la logique commune et fondamentale des exemples complexes avant celui-ci.

Voici sa version 3D, appelée l'**Eponge de Menger**:



Nous commençons à comprendre la logique des **fractales**, qui est tout simplement le cas infini de la logique très générale des **arborescences** ou des **Arbres**, oui c'est bien ça, tout bonnement la logique des **arbres.**, comme justement les **arbres** du **Jardin d'Eden** (Genèse chapitres 2 et 3).

Je ne parle pas du **Jardin d'Eden** ou des **arbres d'Eden** par hasard. Car l'**Eden** est le **Paradis** perdu, et qui est aussi notre **Paradigme perdu**, et ce **Paradigme** est précisément **Dieu l'Univers TOTAL, l'Etre TOTAL, l'Etre FRACTAL, l'Alpha et l'Oméga** (Apocalypse 1: 8; 21: 6; 22: 13).

Ce **Paradigme** perdu est donc précisément celui que nous devenons retrouver, et alors nous sommes de retour dans le **Paradis**. C'est le but des quatre livres présentés plus haut et que revoici:

[L'Univers TOTAL, l'Alpha et l'Oméga;](#)
[L'Univers TOTAL et les nombres omégaréels;](#)
[Conception générative de l'Univers et Structure réelle;](#)
[Générescences, Nombres entiers variables, Corps omégacyclique.](#)

Et c'est le but de ce cinquième livre: **Algèbre du TOUT, Théorie du Champ Unifié**. Et tous les livres traitent de la **Science de l'Univers TOTAL** ou **Science de Dieu**. Ainsi que tout le contenu du site hubertelie.com et tous les blogs associés, présentés plus haut aussi.

Ce qui commence avec le chapitre: I – Théorie universelle des ensembles, Science de l'Univers TOTAL, a été écrit avant cet avant-propos.

Un problème dans l'algèbre classique est celui de la **division par zéro** ou **0**, division réputée «impossible» ou «non définie» (ce qui ici revient au même en fait). Le problème vient de ce que le **0** de cette algèbre est le **zéro absolu**, ce qui est tout à fait normal. Et nous entendons par **zéro absolu** le fait qu'il est ce que l'on appelle l'**élément neutre de l'addition** en **théorie algébrique** des des **corps**. Et ceci désigne la **structure algébrique** dans laquelle on fait les **opérations algébriques** habituelles d'**addition**, de **soustraction**, de **multiplication**, de **division**, d'**exponentiation**, de calcul de **racines**, etc..

Par contre, ce qui n'est pas normal, c'est qu'il manque dans cette algèbre l'infini associé, et qui est l'**infini absolu**. Il correspond à la notion d'infini habituellement notée «∞».

On raconte, oui le bruit court, que ce célèbre symbole de l'infini s'appelle une **lemniscate**. Mais, depuis mes années de formations en mathématiques et sciences, j'ai toujours trouvé très mystérieux ce symbole. Car il est indissociable de la sciences des nombres, la preuve en image:

Limite en $+\infty$:

$$\lim_{x \rightarrow +\infty} (ax + b) = \begin{cases} +\infty & \text{si } a > 0 \\ -\infty & \text{si } a < 0 \end{cases}$$

Limite en $-\infty$:

$$\lim_{x \rightarrow -\infty} (ax + b) = \begin{cases} -\infty & \text{si } a > 0 \\ +\infty & \text{si } a < 0 \end{cases}$$

$$f'(x) = (x^2)' \int_x^{\infty} \frac{\sqrt{1+u^2}}{u^2} du + x^2 \left(\int_x^{\infty} \frac{\sqrt{1+u^2}}{u^2} du \right)'$$

$$= 2x \int_x^{\infty} \frac{\sqrt{1+u^2}}{u^2} du + x^2 (ctc - G(x))'$$

$$= 2x \int_x^{\infty} \frac{\sqrt{1+u^2}}{u^2} du - x^2 g'(x)$$

$\lim_{x \rightarrow +\infty} x^n = +\infty$ (pour tout n non nul) si n pair : $\lim_{x \rightarrow -\infty} x^n = +\infty$

$\lim_{x \rightarrow -\infty} x^n = -\infty$ si n impair : $\lim_{x \rightarrow -\infty} x^n = -\infty$

Nature de : $1. \int_1^{+\infty} \frac{1}{x\sqrt{4x^2 + x + 1}} dx ?$

c) Fonctions rationnelles

Exemple:

$$f(x) = \frac{3x+1}{4x+5}$$

$$\lim_{x \rightarrow +\infty} f(x) = \lim_{x \rightarrow +\infty} \frac{3x}{4x} = \frac{3}{4}$$

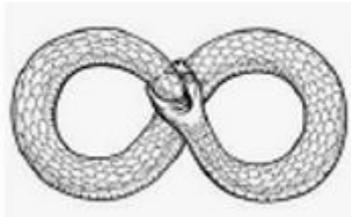
$$\lim_{x \rightarrow +\infty} f(x) = \lim_{x \rightarrow +\infty} \frac{3x}{4x} = \frac{3}{4}$$

$$\sum_{n=0}^{\infty} n = -\frac{1}{12}$$

$$\int_{-\infty}^{+\infty} e^{-\frac{1}{2}t^2} dt = \sqrt{2\pi}$$

$$\sum_{i=1}^{\infty} \frac{1}{p_i} = \frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{5} + \frac{1}{7} + \frac{1}{11} + \frac{1}{13} + \dots = +\infty.$$

Mais ce symbole qu'il est actuellement impossible de faire des calculs numériques (notamment dans les domaine des mathématiques appelé l'analyse) sans l'utiliser, a la très grande étrangeté... de ne pas être lui-même un **nombre**. J'ai récemment découvert que, dans le milieu ésotérique ou occulte on l'appelle l'**Ouroboros**, le **Serpent qui se mord la queue**:

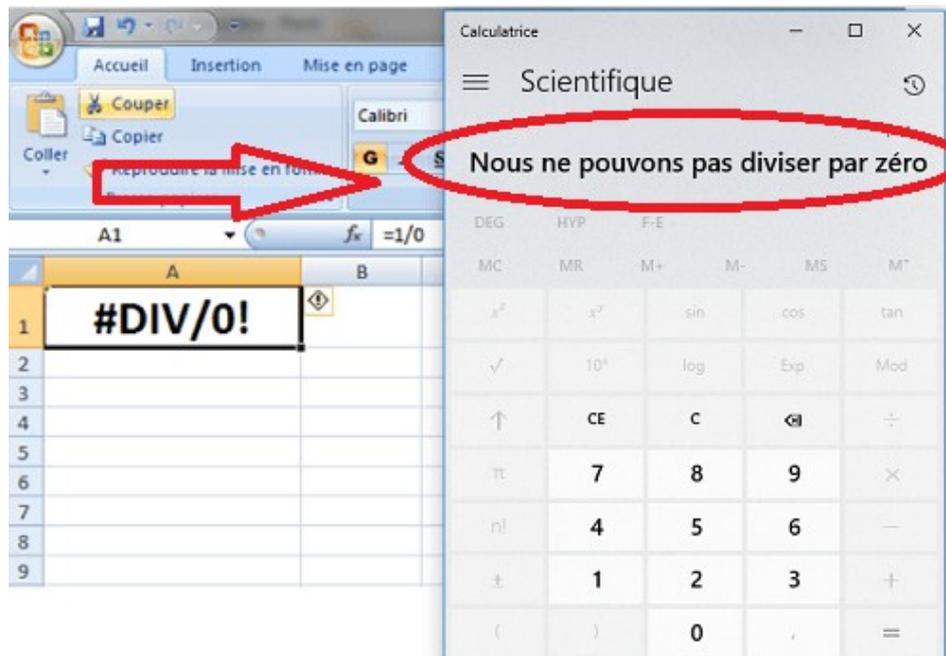


Comme dit plus haut, le problème dans l'algèbre classique est celui de la **division par zéro** ou **0**. Il est par exemple impossible de faire la **division «1/0»**, autrement dit la **division** de **1** par le **0 absolu**. Le problème est que cette **division** doit donner l'**infini absolu**, qui devrait exister dans les sciences actuelles, mais il n'existe pas en raison des mauvais paradigmes de ces sciences. C'est l'**infini absolu** que représente en fait ce symbole, et comme il n'est pas un vrai nombre mais juste un symbole désignant une notion vague d'**infini**, du coup la **division «1/0»** est «impossible», puisque, pour que ce soit possible il faut que le **nombre** correspondant à cette **division**, qui est donc l'**infini absolu**, existe.

Ce symbole représente donc un **FAUX infini**. Dans le **Nouveau Paradigme**, la **division** par le **zéro absolu** est possible, parce qu'aussi l'**infini absolu** existe. Par la suite nous allons le noter «Ω», qui est la lettre

grecque **Oméga** majuscule. Et le **zéro absolu**, nous l'appelons **Alpha**, et par la suite nous allons le noter par la lettre latine **O minuscule**, à savoir donc **o**, qui correspond à la lettre grecque **omicron** minuscule.

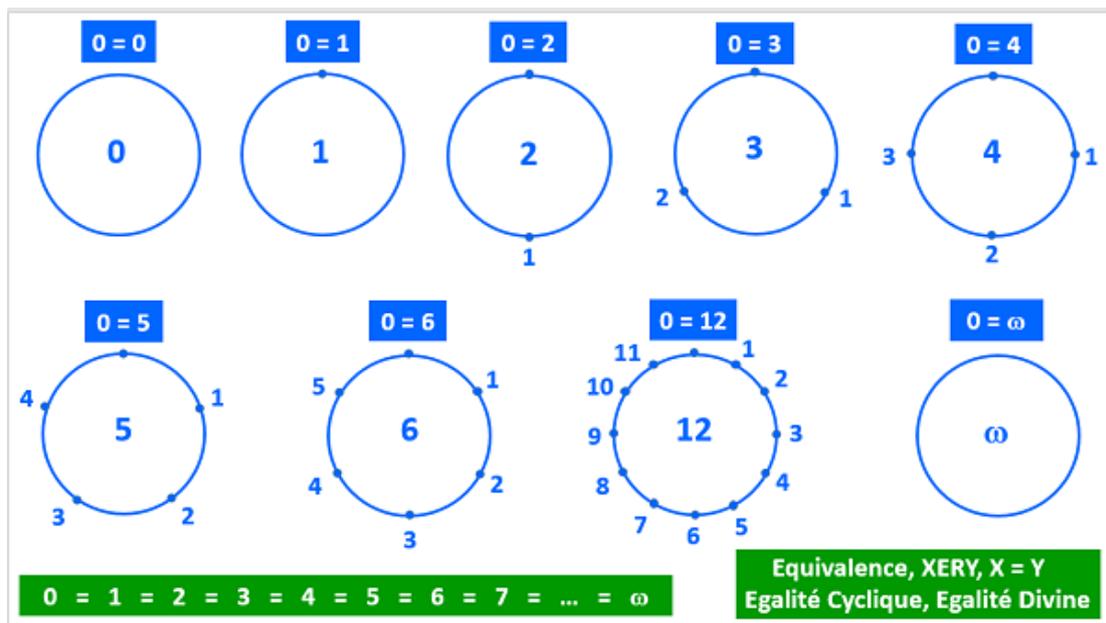
C'est donc le **zéro absolu** que désigne l'habituel symbole du **zéro**, **0**. En **algèbre**, dans la **théorie des corps**, c'est donc lui qui est appelé l'**élément neutre** de l'**addition**, l'**élément neutre** de la **multiplication** étant **1**. Ce **0** est réputé « **non inversible** » pour la **multiplication**, ce qui signifie qu'on ne peut pas **diviser** par lui, notamment faire l'**opération** de **division**: **1/0**, comme nous l'avons vu plus haut et comme on le voit ci-dessous avec le célèbre classeur Excel de Microsoft, et aussi avec la calculatrice de Windows 10.



*Pathétique message d'erreur des sciences et technologies actuelles:
«Nous ne pouvons pas diviser par zéro».*

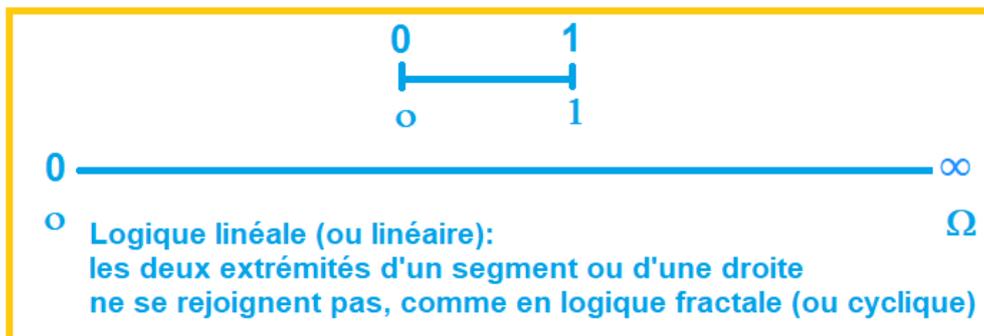
Si l'on tente de faire le calcul **1/0** avec n'importe quel outil de calcul, on obtiendra ce genre de message d'erreur. Le problème vient en fait de ce qu'on raisonne et fait la science actuellement en **logique linéale** (ou **linéaire**), mot que nous avons créé pour désigner le contraire de la **logique fractale**. En **logique linéale**, l'**infini absolu**, que l'on note habituellement par le symbole « ∞ », ne peut pas exister en tant que **nombre** à part entière, sinon cela conduit à écrire des égalités qui n'ont pas de sens en **logique linéale**, qui sont **paradoxales**, du genre: «**0 = 1**», «**2+2 = 5**», «**0 = 12**», «**0 = ∞** » c'est-à-dire «**zéro = infini**».

De telles «étranges» égalités n'ont de sens qu'en **logique fractale**, dont un cas particulier est la **logique de cycle**:

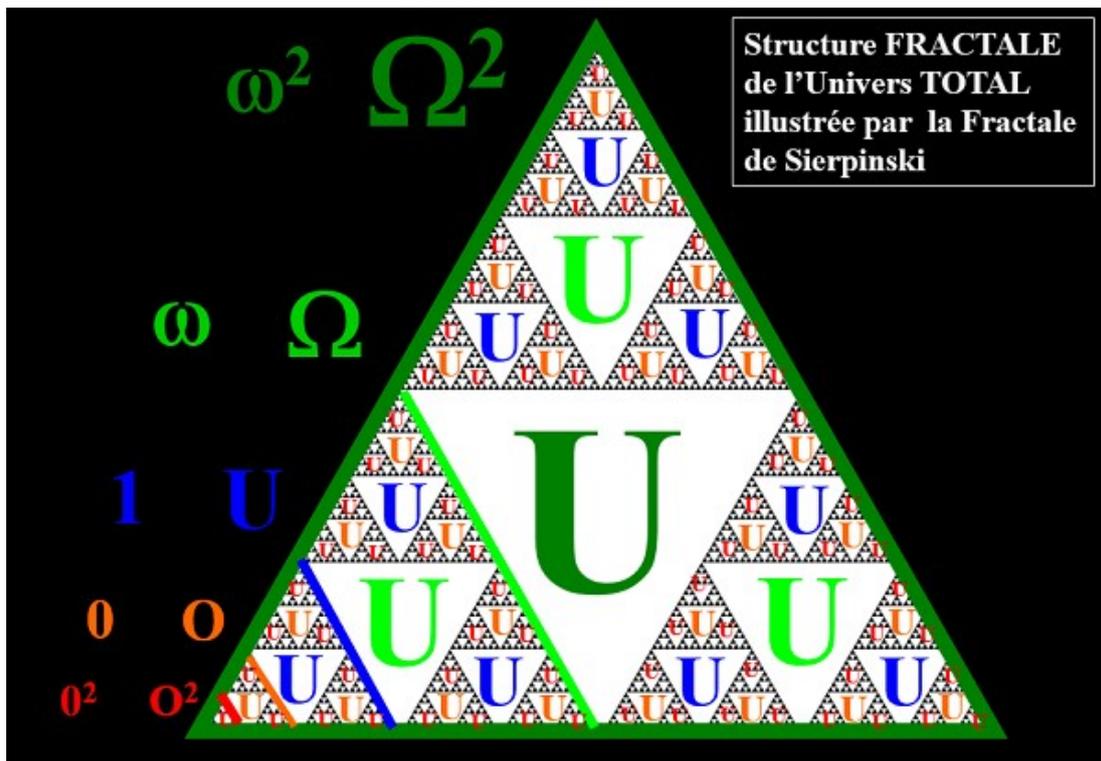


La **logique de cycle** ou **logique de cercle** signifie que le **commencement** du **cycle** ou du **cercle**, que nous allons appeler le point **alpha**, et la **fin** du **cycle** ou du **cercle**, que nous allons appeler le point **oméga**, sont le même point. Autrement dit on a: «**alpha = oméga**», la manière scientifique de dire: «**Je suis l'alpha et l'oméga**» (Apocalypse 1: 8; 21: 6; 22: 13).

Or en **logique linéale** ou **linéaire**, le **commencement** d'un **segment** (de **longueur 1** par exemple) ou d'une **droite** (de **longueur infinie** ou «∞») et la **fin** du **segment** ou de la **droite**, sont toujours séparés, et on ne peut donc pas avoir: **0 = 1**», ou «**0 = ∞**» c'est-à-dire «**zéro = infini**».



Nous qualifions la **logique linéale** également de **logique de l'identité**, par opposition à notre nouvelle **logique de l'équivalence**. Nous l'appelons aussi la **logique de Négation**, par opposition alors à ce que nous appelons la **logique d'Affirmation** ou **logique d'Alternation**. La **logique fractale** ou **logique d'équivalence** ou **logique d'Affirmation** ou **d'Alternation**, qui est donc l'opposé de la **logique linéale** ou **logique de l'identité** ou **logique de Négation**, est ce qu'il faut pour traiter le **Paradigme** de l'**Univers TOTAL**, et, dans ce **Paradigme**, qui est le **Paradis** des **mathématiques** et des **sciences**, la **Paradis** tout simplement, la **division par zéro** est un jeu d'enfant.



En effet, dans ce **Paradigme**, tout **nombre 0** qui n'est pas le **zéro absolu o**, mais est un **zéro** juste **relatif** (ce que l'on appelle habituellement un nombre **infiniment petit** ou **infinitésimal**) a un **nombre infini** associé, que nous notons ω (qui est la lettre grecque **oméga** minuscule), qui n'est pas absolu non plus, mais est juste un **infini relatif**, que nous qualifions aussi de **nombre infinimal** ou **infiniment petit**. Il n'y a absolument aucun problème de **division** par ce **zéro relatif** ou **0** ou **infini relatif** ou ω , tout se passe exactement comme pour les **nombres ordinaires non nuls**.

On a donc: $1/0 = \omega$, et: $1/\omega = 0$, et: $0 \times \omega = 1$.

C'est donc avec le **zéro absolu, o**, et l'**infini absolu, Ω**, que c'est un peu plus délicat, mais la **logique fractale** ou **cyclique** règle le problème à la vitesse de l'éclair!

En effet, on a comme ci-dessus la même chose avec le **zéro absolu, o**, et l'**infini absolu, Ω**:
 $1/o = \Omega$, et: $1/\Omega = o$, et: $o \times \Omega = 1$.

Et c'est précisément avec cette dernière égalité: $o \times \Omega = 1$, que le problème se pose. En effet, les règles de calculs classiques (les propriétés de calculs dans un **corps** ou un **anneau**), exigent que le **0 absolu**, que nous notons ici **o** donc, soit l'**élément absorbant** pour la **multiplication**, ce qui signifie l'élément qui **annule** tout par la **multiplication**, autrement dit, pour tout **nombre x**, il vérifie: $o \times x = o$.
 Donc on doit avoir aussi: $o \times \Omega = o$.

Or, si l'on dit ça, on a alors les deux égalités: $o \times \Omega = 1$, et: $o \times \Omega = o$, ce qui par la propriété de **transitivité** de la **relation d'égalité**, qui doit être une **relation d'équivalence**, à dire: $o = 1$.
 Mais c'est ce genre d'**égalité** que la **logique linéale**, ou d'**identité** ou de **Négation** ne veut pas justement. Ce n'est pas qu'elle est fautive, car l'une des **logiques de cycle** ou de **cercle** illustrées plus haut, en l'occurrence ce que nous appelons le **cycle 1**.

Elle dit simplement que si l'on veut **diviser** par le **zéro absolu**, il faut travailler en **logique de cycle** ou de **cercle**. Si l'on ne veut pas activer la **logique du cycle 1**, dont la conséquence est d'activer automatiquement tous les cycles (et alors on entre dans un tout un autre monde, qui est le monde de l'**équivalence totale**, des **cycles** et des **fractales**, c'est le **monde de Dieu intégral**, les **pleins paradis**, qui n'ont plus rien à voir avec le monde que nous connaissons), il faut moins activer le **dernier cycle**, celui de l'**infini absolu Ω**, **cycle** qui s'écrit: $o = \Omega$. C'est cette égalité de **dernier cycle**, que nous appelons l'**Omégacycle**, qui doit remplacer cette qui nous conduit au **cycle 1**, à savoir: $o \times \Omega = 1$.

Et du coup aussi l'égalité: $o \times \Omega = o$ n'entre plus en conflit avec: $o \times \Omega = 1$, pour enclencher le **cycle 1.**, c'est-à-dire l'égalité: $o = 1$, qui réjouit les anges, mais qui est très «effrayante» pour la **logique linéale**, la **logique des démons** de cet enfer... Il ne sont pas encore pressés de retrouver le **Paradis perdu**, donc pour le moment on leur fait juste découvrir le **Dieu** qui dans ce monde, leur dit: **Je suis l'alpha et l'oméga**» (Apocalypse 1: 8; 21: 6; 22: 13). Cette formule biblique s'exprime scientifiquement: $o = \Omega$.. Sachant que ce Dieu qui dit cela s'appelle **U** ou **1**. Donc on a en fait: $o = 1 = \Omega$, ou: $O = U = \Omega$.

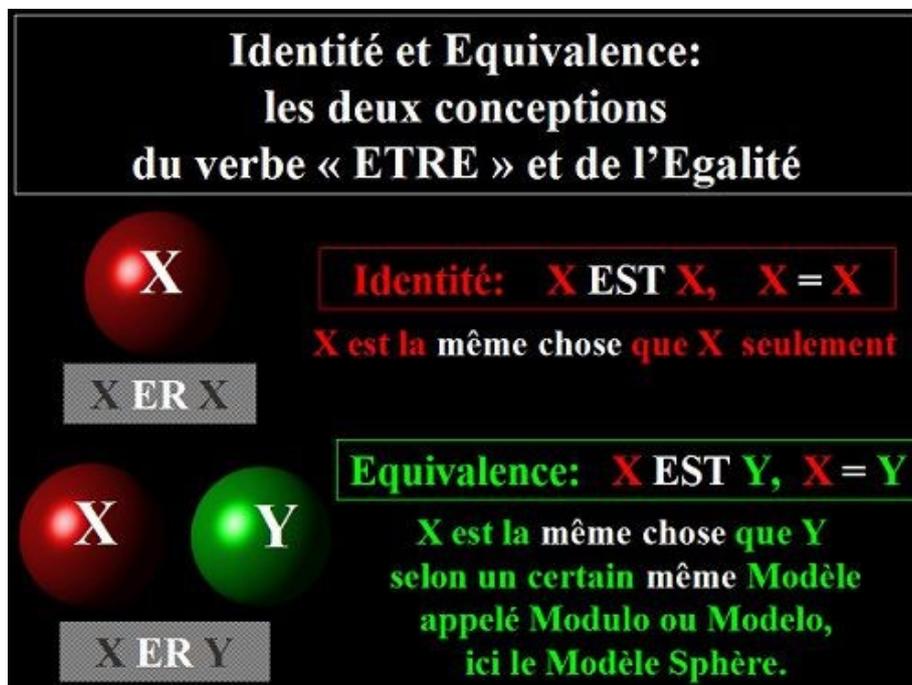
Cette écriture scientifique s'interprète bibliquement comme: «**Le Dieu Unique, U ou 1, dit: 'Je suis l'alpha ou o, et l'oméga ou Ω '**».

Si l'on veut sortir pour de bon de l'Enfer et vivre dans le Paradis où l'on sait que toutes les choses et tous les êtres sont UN avec Dieu (Jean 17: 1-26), ce qui n'empêche nullement de distinguer aussi tous les êtres, alors cela se fait techniquement en introduisant une relation d'équivalence plus identitaire, notée par exemple «**==**», qui se lit «**identique à**», dont l'**inégalité** ou **relation contraire** associée est notée «**!=**», qui se lit «**est distinct de**». Tandis que l'égalité courante «**=**» se lit «**est égal à**», et l'**inégalité** ou **relation contraire** associée est notée «**/=**» ou «**≠**», qui se lit «**est différent de**».

Deux choses **x** et **y** qui sont **identiques** sont forcément **égales**:

$$x == y \Rightarrow x = y.$$

Mais la réciproque n'est pas vraie, car deux choses **égales** peuvent pourtant être **distinctes**.



Par exemple deux boules **rouges** de **même diamètre** (c'est-à-dire de **diamètre identique**) et de **même couleur** (c'est-à-dire de **couleur identique**), une dans chaque main, sont **identiques**, donc forcément **égales**. Elles sont néanmoins **distinctes** par leur **position** dans l'**espace**, qui n'est **pas la même**, c'est-à-dire qui ne sont pas **identiques**. Cela ne les empêche pas d'être **égales** par le **diamètre** et pas la **couleur**.

On écrira: $R == R$, qui est l'expression de l'identité entre la **boule rouge de gauche** et la **boule rouge de droite**, de **même diamètre**, de **même couleur**, mais **distinctes** dans l'**espace**.

Si prend en considération la **position** dans l'espace, on dira: $R != R$, où «**==**» est une **égalité** plus **stricte**, qui exige l'**identité de diamètre**, l'**identité de couleur**, l'**identité de position**. Mais l'égalité «**==**» n'exige que l'**identité de diamètre** et l'**identité de couleur**, mais pas l'**identité de position**.

Mais une boule **rouge** et une boule **verte**, de **même diamètre** (c'est-à-dire de **diamètre identique**) mais de **couleurs distinctes** (c'est-à-dire **non identiques**), une dans chaque main. Elles sont ici aussi **distinctes**

par leurs **positions** dans l'espace, elles n'ont que l'**identité de diamètre**, une **égalité** que l'on pourra noter seulement «=». On pourra écrire: $R = V$, mais on a: $R \neq V$, car les deux boules **diffèrent** par leur **couleur**.

Mais si elles **diffèrent** par leur diamètre aussi, alors on pourra écrire: $R \neq V$, ou: $R \neq V$, qui est une **distinction** ou une **différenciation** plus forte encore.

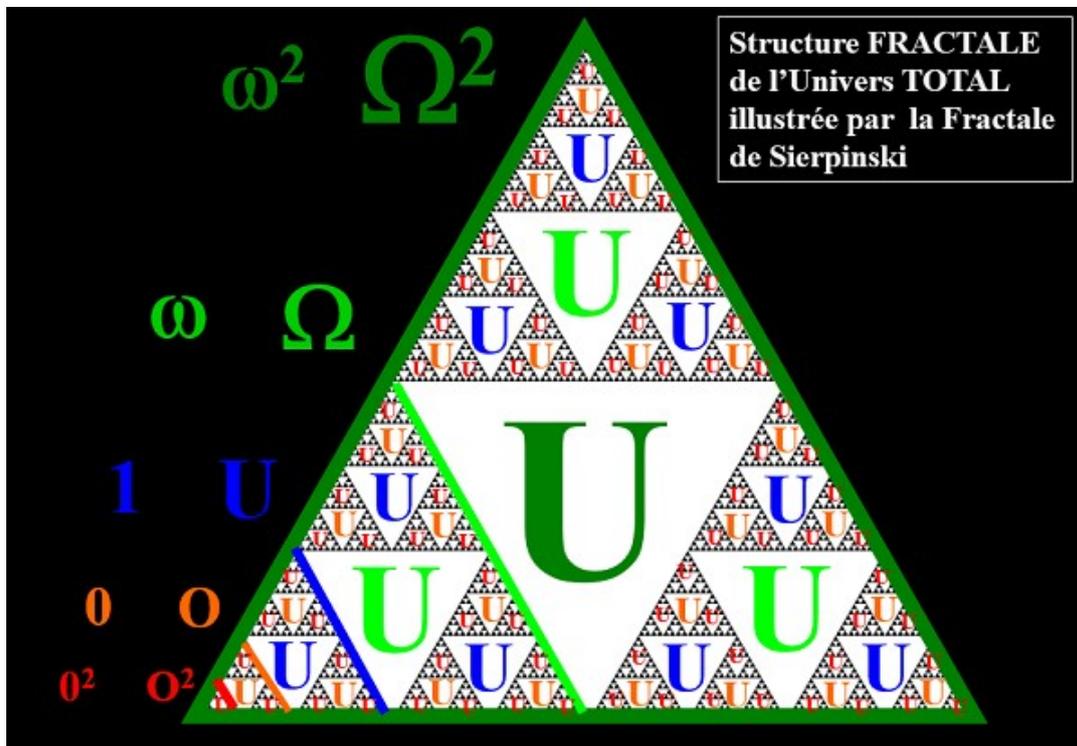
Dans la **logique de l'équivalence**, qui fait un très intelligent tandem avec l'**identité**, et dans lequel la notion de **différence** fait aussi un très intelligent tandem avec la **distinction**, on peut activer l'égalité: $o = 1$, et donc aussi l'égalité: $o = 1 = \Omega$, tout en sachant bel et bien **distinguer** ces trois **nombre**s, quand il faut les **distinguer**, en définissant une **équivalence** plus ou moins **identitaire**, et donc aussi une **différenciation** plus ou moins **distinctive**.

Deux choses **différentes** sont forcément **distinctes**:

$x \neq y \Rightarrow x \neq y$, ou: $x \neq y \Rightarrow x \neq y$.

Mais deux choses **distinctes** peuvent pourtant être **égales**, comme les deux boules **rouges** pourtant **égales** par leur **diamètre**, de même que la boule **rouge** et la boule **verte**.

C'est ainsi le raisonnement dans la **logique de l'équivalence**, qui est aussi la **logique fractale**. En effet, regardons plus attentivement la **fractale** plus haut ou toutes autres avant:



On voit les **fractales de Sierpinski** (ici des **triangles**) de **différentes tailles**, de l'**infiniment petit** à l'**infiniment grand**. Ils **diffèrent** donc par leur **taille**. Et pourtant tous **ont** et **sont** la même **structure fractale**, ils sont **identiques** de ce point de vue. On résume à la fois cette **différence** et cette **identité** en disant que tous sont **équivalents**, ou tous sont **égaux**, au sens donc l'**équivalence**.

C'est quand on s'entête à faire la science en **logique linéale** ou **linéaire** (ou d'**identité** ou de **Négation**) que que l'**égalité**: $o = 1 = \Omega$, devient une catastrophe ou conduit à des messages d'erreur du genre: «**Nous ne pouvons pas diviser par zéro**» vus plus haut.

Du point de vue du **cycle 1**, cette **égalité** est vraie: $o = 1 = \Omega$.

Et: $o = 1$, signifie tous les **nombre**s x et y , dont la **différence** au sens **additif** (et pas **multiplicatif**) est 1, sont **égaux**, c'est-à-dire **équivalents**. On a donc:

$o = 1 = 2 = 3 = 4 = 5 = 6 = 7 = \dots = \Omega - 7 = \Omega - 6 = \Omega - 5 = \Omega - 4 = \Omega - 3 = \Omega - 2 = -\Omega 1 = \Omega$.

Cela signifie que, du point de vue du **cycle 1**, tous les **nombre entiers**, de **o** à **Ω**, c'est-à-dire du **zéro absolu** à l'**infini absolu**, sont **égaux**, c'est-à-dire **équivalents**. Ils forment une seule **classe d'équivalence** ou **classe d'égalité**, qui est leur **identité commune**.

Et de manière générale, pour tout **nombre x**, **entier** ou non, on a: **x = x+1**.

Mais du point de vue seulement du **cycle Ω**, seule l'**égalité**: **o = Ω**, est vraie dans cette écriture: **o = 1 = Ω**.

On n'a pas: **o = 1**, et: et pas: **1 = Ω**. Donc: **o /= 1**, et: et pas: **1 /= Ω**.

Autrement dit: **o ≠ 1**, et: et pas: **1 ≠ Ω**.

Tous les **nombre entiers**, de **o** à **Ω**, sont **distincts**, seules les deux extrémités, **o** à **Ω**, sont **égales**.

Et de manière très générale, pour tout **nombre x**, **entier** ou pas **entier**, on a:

x = Ω + x, et donc: **-x = Ω - x**.

Donc:

$$1 = \Omega + 1;$$

$$2 = \Omega + 2;$$

$$3 = \Omega + 3;$$

...

$$\Omega = \Omega + \Omega = 2\Omega = 3\Omega = 4\Omega = \dots$$

Et aussi:

$$-1 = \Omega - 1;$$

$$-2 = \Omega - 2;$$

$$-3 = \Omega - 3;$$

...

$$-\Omega = \Omega - \Omega = o;$$

$$\dots = -4\Omega = -3\Omega = -2\Omega = -\Omega = o = \Omega = 2\Omega = 3\Omega = 4\Omega = \dots;$$

Et les égalités suivantes sont vraies aussi:

$$1/o = \Omega, \text{ et: } 1/\Omega = o.$$

Et on en déduit: **1/o = o**, et: **1/Ω = Ω**,

qui sont juste deux autres manières de dire: **Ω = o** ou: **o = Ω**.

On note au passage que le **cycle Ω** dispense de définir les **nombre entiers négatifs**, puisque, pour tout **nombre entier positif n**, on a: **-n = Ω - n**.

Autrement dit, le **nombre entier positif Ω - n** est la définition du **nombre entier négatif -n**.

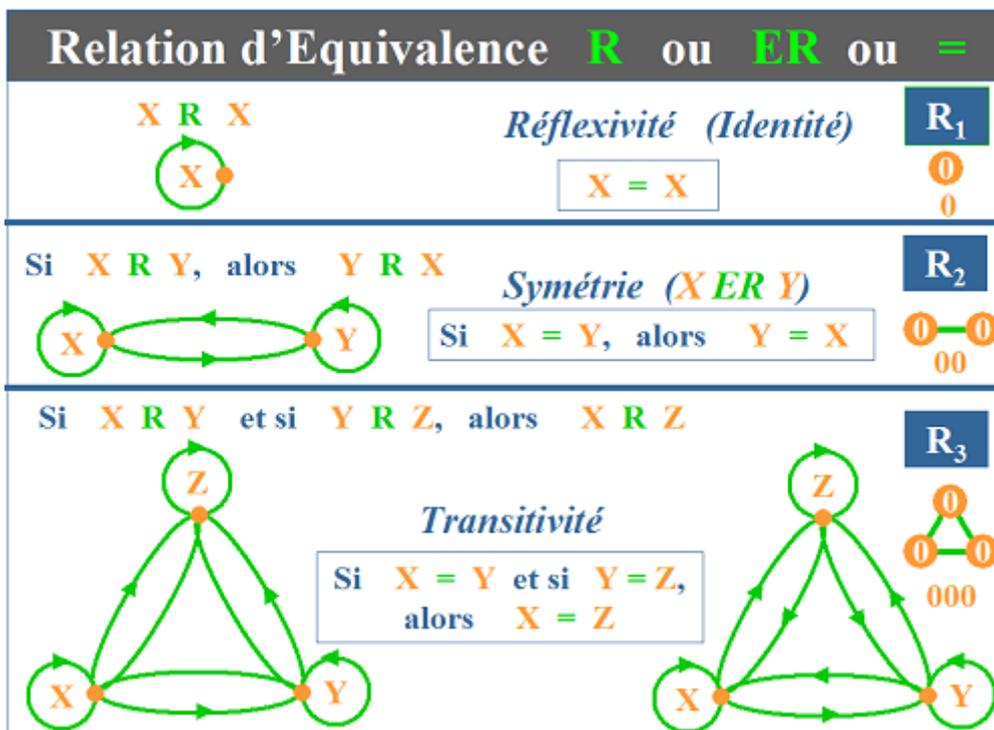
Le **cycle Ω** révèle donc que les **nombre entiers négatifs** sont des **nombre entiers positifs** particuliers, situés à un horizon **infini**.

D'une manière générale, une très importante loi du **Paradigme de l'Univers TOTAL** est que toute chose **x** qui **n'existe pas** (**n'est pas vraie**, **n'est pas réelle**, **n'est pas possible**, etc.) à un **horizon fini**, existe (**est vraie**, **est réelle**, **est possible**, etc.) à un certain **horizon infini**. Nous appelons cette loi la **Loi d'Alternation à l'Horizon Oméga**.

Elle a été démontrée dans les livres précédents et dans d'autres.

b – Relation d'égalité ou relation d'équivalence dans un ensemble

Avant de continuer, il nous faut faire une théorie poussée de la notion d'**égalité**, qui complète celle dans les livres précédents, car l'une des très importantes clefs de la logique et de la science est la **relation d'égalité**, de laquelle dépend une autre très importante relation, la **relation d'ordre**.



D – Définition: Propriétés d'une relation binaire \mathcal{R} dans un ensemble E
 Soit un ensemble E et une relation binaire \mathcal{R} dans E .

Réflexivité de \mathcal{R} :

Pour tout élément x de E , on a: $x \mathcal{R} x$.

Autrement dit, tout élément x de E est **équivalent** à lui-même.

On dit habituellement que \mathcal{R} est **réflexive**. Mais nous disons aussi que \mathcal{R} est **identitaire**.

Symétrie de \mathcal{R} :

Pour tous éléments x et y de E , $x \mathcal{R} y \Rightarrow y \mathcal{R} x$.

Autrement dit, si x est **équivalent** à y , alors aussi y est **équivalent** à x .

Antisymétrie de \mathcal{R} par rapport à l'égalité courante « = »:

Pour tous éléments x et y de E , $x \mathcal{R} y$ ET $y \mathcal{R} x \Rightarrow x = y$.

On note que cette définition fait appel à la relation d'**égalité** courante « = », qui sert d'**identité**. Cela signifie que « = » la relation d'**identité** dans l'**ensemble quotient** d'une certaine **relation d'équivalence \mathcal{R}'** dans E , c'est-à-dire l'**ensemble des classes d'équivalence** dans E définies par la relation \mathcal{R}' . Chaque **classe d'équivalence** est une **identité**, et c'est ce sont les différentes identités x que l'on exprime la relation « = », en disant « $x = x$ ». La notion de **classe d'équivalence** se précisera par la suite.

Donc si \mathcal{R} est **antisymétrique** dans E , alors \mathcal{R} elle est étroitement liée à l'**identité** « = ».

Transitivité de \mathcal{R} :

Pour tous éléments x , y et z de E , $x \mathcal{R} y$ ET $y \mathcal{R} z \Rightarrow x \mathcal{R} z$.

Autrement dit, si x est **équivalent** à y , et si y est **équivalent** à z , alors aussi x est **équivalent** à z .

D – Définition: Relation d'égalité ou relation d'équivalence dans un ensemble E

Soit un **ensemble E** et une **relations binaires \mathcal{R}** dans **E**. On dit que \mathcal{R} est une **relation d'équivalence** dans **E** si \mathcal{R} est **réflexive, symétrique et transitive**.

Dans ce cas la relation \mathcal{R} est classiquement notée « \equiv ». Mais nous l'appellerons aussi une **relation d'égalité**, et nous la noterons « $=_{\mathcal{R}}$ », à lire «**égalité \mathcal{R}** ». Nous la noterons simplement « $=$ », si aucune ambiguïté n'est à craindre sur la **relation \mathcal{R}** concernée.

La relation « $x =_{\mathcal{R}} y$ » est également notée « $x = y$ modulo \mathcal{R} » ou simplement « $x = y$ » s'il n'y a pas d'ambiguïté sur la relation \mathcal{R} concernée.

La **négation** de « $=_{\mathcal{R}}$ » est notée: « $\neq_{\mathcal{R}}$ » ou « $/\mathcal{R}$ », et donc « $x \neq_{\mathcal{R}} y$ » se lit «**x n'est pas en relation \mathcal{R} avec y**» ou **non-« $x =_{\mathcal{R}} y$ »** ou «**x non $=_{\mathcal{R}}$ y**» ou «**x non \mathcal{R} y**».

On a: $x \neq_{\mathcal{R}} y \Leftrightarrow x =_{\mathcal{R}} y$, c'est-à-dire: **x non non $=_{\mathcal{R}}$ y \Leftrightarrow x $=_{\mathcal{R}}$ y**, pour tous éléments **x** et **y** de **E**.

Soit un élément **a** de **E**. Notons par **P_a** le **sous-ensemble** de **E** de tous les éléments **x** de **E** tels que **x $=_{\mathcal{R}}$ a**.

T – Théorème: classes d'équivalence ou classes d'égalité, et partitionnement de E

Pour tous éléments **a** et **b** de **E**, on a: **a $=_{\mathcal{R}}$ b \Leftrightarrow P_a = P_b**, où le signe « $=$ » désigne ici **l'égalité absolue**,

En effet, si **a $=_{\mathcal{R}}$ b**, alors **a \in P_b**, et **b \in P_a**.

Donc pour tout **x \in E**, on a: **x \in P_a \Rightarrow x \in P_b**, autrement dit **P_a \subset P_b**.

Car **x $=_{\mathcal{R}}$ a**, et comme aussi **a $=_{\mathcal{R}}$ b**, donc **x $=_{\mathcal{R}}$ b**, en raison de la **transitivité** de la relation « $=_{\mathcal{R}}$ ».

De même: **x \in P_b \Rightarrow x \in P_a**, autrement dit **P_b \subset P_a**.

Car **x \in P_b \Rightarrow x $=_{\mathcal{R}}$ b**, et comme aussi **a $=_{\mathcal{R}}$ b**, donc, par **symétrie** de la relation « $=_{\mathcal{R}}$ », **b $=_{\mathcal{R}}$ a**.

On a donc **x $=_{\mathcal{R}}$ b** ET **b $=_{\mathcal{R}}$ a**, donc **x $=_{\mathcal{R}}$ a**, en raison de la **transitivité** de la relation « $=_{\mathcal{R}}$ ».

Donc **x \in P_a**, et donc **P_b \subset P_a**.

On a donc: **P_a \subset P_b ET P_b \subset P_a**, donc **P_a = P_b**.

On en déduit deux choses. La première est qu'à tout élément **a** de **E** est associé **P_a**, qui est sa **classe d'équivalence** ou **d'égalité**. La seconde est que les **classes d'équivalences** forment un **partitionnement** de **E**.

La relation \mathcal{R} ou « $=_{\mathcal{R}}$ » engendre donc une **partitionnement** de **E**, et chaque **partition** est appelée une **classe d'équivalence modulo \mathcal{R}** .

Et inversement, tout **partitionnement** de **E** définit dans **E** une certaine **relation d'équivalence \mathcal{R}'** dans **E**.

En effet, soit la **relation binaire \mathcal{R}'** définie sur **E** telle que pour deux éléments **x** et **y** de **E**, ils sont en relation \mathcal{R}' s'ils appartiennent tous les deux à la même **partition P**. Il est très facile de vérifier que \mathcal{R}' est une **relation d'équivalence** sur **E**. Les **classes d'équivalence** de \mathcal{R}' sont les **partitions** du **partitionnement** de **E** considéré.

Comme dit par anticipation plus haut, une **classe d'équivalence** dans **E** par la **relation d'équivalence** \mathcal{R} , classe qui est donc un **sous-ensemble A** de **E**, est une **identité** dans **E**, **identité** au sens ici d'**ensemble** ou d'**élément**. Soit un élément **a** de **A**. On a: $A = P_a$, ce qui veut dire que **A** est la **classe d'équivalence de a**. Les **différentes classes d'équivalence** sont donc les **différentes identités** dans **E**. L'ensemble des de ces **différentes identités** est appelé l'**ensemble quotient** de **E** par \mathcal{R} , habituellement noté E/\mathcal{R} .

Exemple:

Soit le classique ensemble des **entiers naturels**: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

On définit dans **N** la **relation binaire**: $x \mathcal{R} y \Leftrightarrow |x - y| = 3k$, où **k** est un **nombre entier naturel**. Autrement dit, deux **entiers naturels x** et **y** sont en **relation** si le **plus grand des deux moins le plus petit** donne un **entiers naturel divisible par 3**.

On vérifie aisément que \mathcal{R} est une **relation d'équivalence**, que nous allons noter « $=_{\mathcal{R}}$ ». On a trois **classes d'équivalence**:

-- La **classe de 0** ou P_0 , qui est l'ensemble des des entiers naturels de la forme $3k$, où **k** est un **entier naturel**;

-- La **classe de 1** ou P_1 , qui est l'ensemble des des entiers naturels de la forme $3k+1$;

-- La **classe de 2** ou P_2 , qui est l'ensemble des des entiers naturels de la forme $3k+2$.

Ces trois classes P_0 , P_1 et P_2 sont une partition **N**,

L'**ensemble quotient** est: $N/\mathcal{R} = N/=_{\mathcal{R}} = \{P_0, P_1, P_2\} = \{0, 1, 2\}$.

Cela signifie que du point de vue de cette **relation d'équivalence** \mathcal{R} ou « $=_{\mathcal{R}}$ », l'ensemble **N** et même l'ensemble Ω de **tous les ordinaux** de **0** à Ω , ou de **o** à Ω , apparaît comme étant l'**ensemble** des trois **entiers naturels** $\{0, 1, 2\}$, qui est la définition de l'**ordinal de von Neumann 3**.

Cette **relation d'équivalence** \mathcal{R} ou « $=_{\mathcal{R}}$ » est ce que nous appelons aussi l'**égalité modulaire 3** ou **cycle 3**. On l'appelle habituellement aussi la **relation de congruence modulo 3**. Nous la notons aussi « $=_3$ ».

Cela revient à dire que, pour tout **entier naturel n**, si l'on fait la **division euclidienne de n par 3**, on aura comme reste soit **0**, soit **1**, soit **2**. Ce sont les trois **identités** dans **N**, quand la notion d'**égalité** dans **N** est \mathcal{R} ou « $=_{\mathcal{R}}$ » ou « $=_3$ ». Cela revient à dire que c'est l'**identité courante** « $=$ » quand on se restreint à l'ensemble des trois **identités** $\{0, 1, 2\}$.

RD - Remarque importante et définition:

Nous parlerons par la suite de **relation d'ordre**. La première chose importante est que cette **relation d'ordre** est toujours définie sur un **ensemble quotient E**, ce qui veut dire un certain **ensemble A** muni d'une certaine **relation d'équivalence** \mathcal{R} dans **A**. L'**ensemble quotient E** est alors A/\mathcal{R} , c'est-à-dire l'**ensemble des parties** (ou **sous-ensembles**) de **A**, qui sont les **classes d'équivalence** de la **relation d'équivalence** \mathcal{R} , et que nous appelons aussi les **identités dans A** définies par \mathcal{R} . On peut donc écrire: $E == A/\mathcal{R}$, à lire: «**E est par définition A/R**».

Les **éléments de E**, les **identités** en question donc, constituent un **partitionnement de A**. On exprime cela ainsi: $\cap E == \emptyset$, et: $\cup E == A$, ce qui veut dire donc que l'**intersection des éléments de E est vide**, et la **réunion des éléments de E est A**. On peut même être plus précis avec l'**intersection** en disant: $i \cap j == \emptyset$, pour tous éléments **i** et **j** de **E**.

Dans l'exemple précédent, **A** est l'**ensemble N**, ce qu'on écrira: $A == N$.

$E == N/\mathcal{R} == N/=_{\mathcal{R}} == \{P_0, P_1, P_2\} == \{0, 1, 2\}$.

On peut détailler en disant:

$0 == P_0 == \{3k\}_{k \in \mathbb{N}}$; à lire: par définition, P_0 , noté **0**, est l'ensemble de tous les triples d'entiers naturels, ou tous les entiers naturels divisibles par 3;

$1 == P_1 == \{3k+1\}_{k \in \mathbb{N}}$; à lire: par définition, P_1 , noté **1**, est l'ensemble de tous les triples d'entiers naturels plus 1, ou tous les entiers naturels divisibles par 3 plus 1;

$2 == P_2 == \{3k+2\}_{k \in \mathbb{N}}$; à lire: par définition, P_2 , noté **2**, est l'ensemble de tous les triples d'entiers naturels plus 2, ou tous les entiers naturels divisibles par 3 plus 2.

Autrement dit:

$0 == P_0 == \{0, 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, \dots\}$;

$1 == P_1 == \{1, 4, 7, 10, 13, 16, 19, 22, \dots\}$;

$2 == P_2 == \{2, 5, 8, 11, 14, 17, 20, 23, \dots\}$.

Du fait de la forme de ces 3 classes d'équivalences de l'égalité modulo 3 ou cycle 3, on déduit aisément la forme des n classes d'équivalences de l'égalité modulo n ou cycle n, pour tout entier naturel non nul n:

$0 == P_0 == \{0, n, 2n, 3n, 4n, 5n, 6n, 7n, \dots\}$;

$1 == P_1 == \{1, n+1, 2n+1, 3n+1, 4n+1, 5n+1, 6n+1, 7n+1, \dots\}$;

$2 == P_2 == \{2, n+2, 2n+2, 3n+2, 4n+2, 5n+2, 6n+2, 7n+2, \dots\}$;

$3 == P_3 == \{3, n+3, 2n+3, 3n+3, 4n+3, 5n+3, 6n+3, 7n+3, \dots\}$;

...

$n-3 == P_{n-3} == \{n-3, 2n-3, 3n-3, 4n-3, 5n-3, 6n-3, 7n-3, 8n-3, \dots\}$;

$n-2 == P_{n-2} == \{n-2, 2n-2, 3n-2, 4n-2, 5n-2, 6n-2, 7n-2, 8n-2, \dots\}$;

$n-1 == P_{n-1} == \{n-1, 2n-1, 3n-1, 4n-1, 5n-1, 6n-1, 7n-1, 8n-1, \dots\}$.

On pose: $o == P_o == \{ \} == \emptyset == n$.

Cette logique du cycle n ou égalité modulo n, nous offre une nouvelle manière de définir tous les nombres entiers naturels de o à n, c'est-à-dire tous les ordinaux de o à n, sachant que l'ordinal o et l'ordinal n sont le même, c'est-à-dire: $o == n$, ce qui est la manière précisément d'exprimer le cycle n. Dans cette logique, l'ensemble vide \emptyset ou $\{ \}$, est o ou n. Il se distingue nettement du zéro ou 0, qui est ici l'ensemble de tous les nombres entiers naturels multiples de n.

Le cas singulier: $n == 0$, signifie qu'on a 0 classe d'équivalence, l'ensemble quotient E est vide.

Pour le cas: $n == 1$, l'ensemble quotient $E == \{0\}$.

Un cas particulier très important est quand n est le dernier ordinal Ω . On a alors Ω classes d'équivalences, de 0 à $\Omega-1$. Et dans ce cas: $E == \Omega$.

D – Définition: Égalités canoniques ou égalités modulaires ou égalités de cycle

Soit un réali c, c'est-à-dire un élément de l'ensemble \mathbb{R}^+_o de tous les omégaréalis ou nombres omégaréels positifs ou nuls. Autrement dit, c est un réali de o inclus à Ω inclus, donc de l'intervalle $[o, \Omega]$. On on définit la relation « $=_c$ », appelée égalité du cycle c, telle que, pour tous nombres omégaréels x et y, on ait :

$x =_c y \Leftrightarrow y = x + kc$, où k est nombre entier omégarelatif, c'est-à-dire un élément de \mathbb{Z}_o .

Dans cette définition, « $=$ » est l'égalité courante, appelée l'identité de cycle o et de résolution 1, qui, par définition, est « $=_o$ » mais aussi « $=_\Omega$ ». Elle n'est satisfaite que pour les couples (x, y) de la forme (x, x) ou $(k\Omega, k'\Omega)$ ou $(k\Omega, o)$ ou $(o, k'\Omega)$, avec k et k' deux nombres entiers omégarelatifs.

La définition simplifiée consiste à dire que l'expression du cycle c est: $o = c$, et que c'est aussi la définition de l'égalité « $=_c$ ». On pose alors l'égalité: $o = \Omega$, ce qui est même temps les définitions des égalités « $=$ », « $=_o$ » et « $=_\Omega$ ».

D – Définition: Relation d'ordre (large)

Soit un ensemble E et une relation d'équivalence dans E notée « $=$ », et appelée l'identité dans E . Et soit une relation binaire dans E , que nous allons noter « \leq ». On dit que « \leq » est une relation d'ordre (large), ou simplement une relation d'ordre, si « \leq » est réflexive, antisymétrique par rapport à « $=$ », et transitive.

La relation « $x \leq y$ ET $x \neq y$ » ou « $x \leq y$ ET non ($x = y$)», sera notée « $x < y$ », et est appelé l'ordre strict associé à « $x \leq y$ ».

On vérifie que :

$$x < y \Rightarrow \text{non}(y < x)$$

En effet, $x < y \Leftrightarrow x \leq y$ ET non ($x = y$).

Supposons alors: $y < x$.

On a alors: $y < x \Leftrightarrow y \leq x$ ET non ($y = x$).

On a donc: $x \leq y$ ET $y \leq x$, et comme « \leq » est antisymétrique par rapport à « $=$ », on a donc: $x = y$, et donc on a: $x = y$ ET non ($x = y$), ce qui est contradictoire selon les principes de la logique classique., qui correspond à la logique d'Alternation 2 dans le Nouveau Paradigme.

Si donc l'on se contente de la logique d'Alternation 2, on doit donc dire: non($y <_R x$).

On a donc: $x < y \Rightarrow \text{non}(y < x)$.

CQFD.

La relation « $<$ » est transitive, puisqu'elle est la restriction de « \leq » aux couples d'éléments distincts, au sens de la relation d'équivalence « $=$ », c'est-à-dire « \neq ».

Donc, pour tous éléments x , y et z de E , on a: $x < y$ ET $y < z \Rightarrow x < z$.

D – Définition: Relation d'ordre strict

Soit un ensemble E et une relation binaire dans E , que nous allons noter « $<$ ». On dit que « $<$ » est une relation d'ordre stricte, si est asymétrique et transitive, c'est-à-dire si:

Asymétrie:

Pour tous éléments x et y de E , on a: $x < y \Rightarrow \text{non}(y < x)$.

Transitivité:

Pour tous éléments x , y et z de E , on a: $x < y$ ET $y < z \Rightarrow x < z$.

Soit une relation d'ordre strict « $<$ » dans E , et soit une relation d'équivalence « $=$ » dans E . On associe à « $<$ » une relation d'ordre au sens large, en posant:

$$x \leq y \Leftrightarrow x < y \text{ OU } x = y.$$

D – Définition: Relation de bon ordre et ordinal

Soit un ensemble E et une relation binaire « \leq » dans E . On dit que « \leq » est une relation de bon ordre si « \leq » est une relation d'ordre dans E et si toute partie non vide de E possède un plus petit élément.

Soit un ensemble E et une relation binaire « $<$ » dans E . On dit que « $<$ » est une relation de bon ordre strict si « $<$ » est une relation d'ordre dans E et si toute partie non vide de E possède un plus petit élément.

On dit que **E** est un **ordinal classique** s'il est **ordinoïde** (c'est-à-dire **bien fondé** et **transitif**) et si la **relation d'appartenance « \in »** est une **relation de bon ordre strict** dans **E**.

Remarque:

La **transitivité** de la **relation « \in »** dans **E** a pour conséquence que **tout élément** de **E** est aussi un **ordinal**. Et le fait que **E** soit **bien fondé** a pour conséquence que l'**ensemble vide** ou **0** est **élément** de **tout ordinal non vide**.

D – Définition: Relation d'ordre parfait ou ordre naturel ou ordre génératif

Soit un **ensemble E** et une **relation binaire « $<$ »** dans **E**. On dit que « $<$ » est une **relation d'ordre strict parfait** ou **d'ordre strict naturel** ou **d'ordre strict génératif** dans **E** si toute **partie non vide** de **E** possède un **plus petit élément** et un **plus grand élément**.

On dit que **E** est un **ordinal parfait** ou **naturel** ou **génératif** s'il est **ordinoïde** et si « \in » est une **relation d'ordre strict parfait** ou **d'ordre strict naturel** ou **d'ordre strict génératif** dans **E**.

Remarque:

La **transitivité** de la **relation « \in »** dans **E** a pour conséquence que **tout élément** de **E** est aussi un **ordinal parfait** (ou **naturel** ou **génératif**). Ici aussi, le fait que **E** soit **bien fondé** a pour conséquence que l'**ensemble vide** ou **0** est **élément** de **tout ordinal non vide**.

La notion d'**ordinal** dans le Nouveau Paradigme est celle d'**ordinal naturel** (ou **parfait** ou **génératif**).

L'**ensemble de tous les ordinaux** est noté Ω .

Il est facile de vérifier qu'il possède lui-même toutes les caractéristiques d'un **ordinal**, et de ce fait l'**ordinal** qui possède la propriété spéciale d'être un **élément de lui-même**. Mais dans son cas, nous choisissons de poser la **propriété de clôture**: $0 = \Omega$ ou: $o = \Omega$, qui signifie donc le **Cycle Ω** . C'est ainsi que se présente dans son cas l'idée que Ω est **élément de lui-même**.

c – Concept d'Univers TOTAL, Logique de Négation et Logique d’Affirmation

La **théorie des ensembles**, introduite en 1882 par le mathématicien juif allemand Georg Cantor, fut un nouveau paradigme des mathématiques, que le mathématicien allemand David Hilbert qualifia de « paradis », en faisant cette déclaration célèbre dans l'histoire des mathématiques: «Du paradis créé pour nous par Cantor, personne ne nous chassera».

Il a dit cela en réponse à tous les mathématiciens qui, pensait que cette théorie est fautive, à cause des paradoxes qu'on ne tarda pas à y trouver, comme par exemple le célèbre paradoxe de Russell, plus connu sous sa version populaire de « paradoxe du barbier », et qui s'énonce comme suit : « Un barbier nommé A comme Albert, habitant un certain village nommé U comme Univers, rase tous les hommes du village qui ne se rasent pas eux-mêmes. Question: le barbier A se rase t-il lui-même? »

Analysons:

Si le barbier A se rase lui-même, puisqu'il rase les hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes, il fait donc lui-même partie de ces hommes-là, donc A ne se rase pas lui-même...

On a donc l'implication logique:

A se rase lui-même \Rightarrow A ne se rase pas lui-même.

Ceci est une « contradiction » si l'on raisonne avec la logique dite classique, dont les principes, notamment le fameux **principe de non-contradiction**, furent formulés par Aristote (vers l'an 300 avant Jésus-Christ). Un des théorèmes clefs de cette logique est si l'on fait une hypothèse, ici l'hypothèse **H**: « **A se rase lui-même** », et qui conduit à une « contradiction » ou à un « énoncé faux », alors cette hypothèse est fautive, et dans ce cas c'est son contraire (ou plus exactement sa négation) qui est vrai.

Ici, selon cette logique classique, l'hypothèse **H**: « **A se rase lui-même** » conduit à son **contraire**, et plus précisément sa **négation**, qui est **non-H**: « **A ne se rase pas lui-même** », que nous écrivons plus techniquement de plusieurs façons équivalentes dont les deux principales sont: **non-« A se rase lui-même »**, l'**opérateur de négation**, à savoir « **non** », s'appliquant à toute la phrase, qui est l'hypothèse **H**; ou: « **A se non-rase lui-même** », l'**opérateur de négation** s'appliquant dans ce cas au verbe « **raser** ». Mais il y a au moins une troisième forme de cela, et qui est: « **non-A se rase lui-même** ». Et là l'**opérateur de négation** s'applique au « **barbier A** », ce qui signifie ici que l'homme appelé le **barbier** ou **A** est en même temps le **non-barbier** ou **non-A**, et la contradiction s'exprime ainsi. On peut même dénicher une quatrième forme de l'expression du **contraire** de cette hypothèse: « **A se rase lui-même** », et qui est la suivante: « **A se rase non-lui-même** ». Ici, le barbier A se rase, mais pas lui-même, et la contradiction s'exprime de cette façon-là.

Dans tous les cas on aboutit à une **contradiction** soit de la forme « **H ET non-H** », ce qui veut dire qu'une hypothèse **H** et sa **négation**, **non-H**, doivent être vraies en même temps, ou à une phrase qui induit le fait qu'une certaine **chose X** et sa **négation**, **non-X**, sont tous les deux une **réalité**. Comme ici de dire qu'un certain mystérieux homme du village est: « **A ET non-A** ». Ou de dire que ce même mystérieux homme est « **lui-même ET non-lui-même** ». Autrement dit, il rase à la fois **lui-même** et à la fois **non-lui-même**.

Dans tous ces cas de contradiction, la logique classique impose de conclure que l'hypothèse **H**: « **A se rase lui-même** », est fautive. Et un très célèbre et très courant principe de raisonnement, le **raisonnement par l'absurde**, consiste, pour démontrer qu'un énoncé est faux, de poser l'hypothèse qu'il est vrai. Si cette hypothèse conduit à une contradiction, alors c'est que l'énoncé de départ est faux. Ou si le fait de poser comme hypothèse qu'il est faux conduit à une contradiction, alors c'est qu'il est vrai.

En suivant cette logique, étant donné que notre hypothèse **H**: « **A se rase lui-même** » produit une contradiction, alors on doit tenir vraie sa **négation**, à savoir **non-H**, qui formulée en français courant se dit: « **le barbier ne se rase pas lui-même** ».

Mais s'il **ne se rase pas lui-même**, il fait alors partie exactement des hommes du village que le barbier rase. Et comme c'est lui ce barbier, alors finalement **il se rase donc lui-même**, ce qui s'écrit:

A ne se rase pas lui-même \Rightarrow A se rase lui-même.

On a donc une implication et sa réciproque:

A se rase lui-même \Leftrightarrow **A ne se rase pas lui-même.**

Et selon la logique classique, avec cette double implication, on ne peut pas échapper à une **contradiction** de type « **H ET non-H** », qui veut qu'un énoncé **H** et sa négation, **non-H**, sont vrais en même temps; ou de type « **X ET non-X** », qui veut qu'une certaine **chose X** et sa **négation, non-X**, sont toutes les deux réelles. C'est l'analyse du fameux **paradoxe de Russell** trouvé dans la **théorie des ensembles** de Georg Cantor.

Dans sa forme ensembliste, ce paradoxe est celui de l'**ensemble de TOUS les ensembles qui ne sont pas éléments d'eux-mêmes**, ou, en utilisant l'**opérateur de négation**, le **paradoxe** l'**ensemble de TOUS les ensembles non-éléments d'eux-mêmes**.

Son énoncé est le suivant : « Un ensemble **A** a pour éléments exactement TOUS les ensembles **non-éléments** d'eux-mêmes. Question: cet ensemble **A** est-il **élément de lui-même**? »

On reconnaît même schéma que le **paradoxe** du **barbier** du **village**. Ici le **village U** où le problème se pose est l'**ensemble de TOUS les ensembles**. Plus précisément à l'ensemble **U_h**, qui est l'**ensemble de TOUS les hommes** de ce **village U**. Et l'ensemble **A** est celui de tous les hommes du **village U** qui **se non-rasent eux-mêmes**, autrement dit qui **ne se rasent pas eux-mêmes**. L'ensemble **A** est un **élément de U**, ce qui s'écrit: **A** \in **U**, et se lit aussi: « **A appartient à U** ». Et aussi l'ensemble **A** est un **élément de U_h**, ce qui s'écrit: **A** \in **U_h**, et se lit aussi: « **A appartient à U_h** ». Là n'est pas la question, mais de savoir si l'on peut dire: « **A élément de A** » ou « **A appartient à A** », et techniquement: « **A** \in **A** ». Si la réponse est non, alors, selon la logique classique, on doit dire: « **A non-élément de A** » ou « **A non-appartient à A** », ce qui techniquement s'écrit: « **A** \notin **A** ».

Autrement dit, « **A** \in **A** » correspond à : « **A se rase lui-même** ». Et « **A** \notin **A** » correspond à : « **A se rase lui-même** ».

Définition: Contradiction versus Paradoxe, Alternation versus Négation

La correspondance entre les deux formulations du problème étant établie, on a donc le **paradoxe de Russell**, sa forme technique et ensembliste, qui est la double implication: **A** \in **A** \Leftrightarrow **A** \notin **A**.

Et de manière très générale, pour n'importe quelle **chose A** ou **information A**, ce type de **paradoxe** est la double implication: **A** \Leftrightarrow **non-A**.

J'appelle ça aussi un **paradoxe** ou une **antinomie** ou une **incohérence**. Mais en m'exprimant en mon nom propre et au nom de toutes celles et ceux qui sont entrés, entrent ou entreront dans le **Paradigme de l'Univers TOTAL** que j'ai l'honneur d'introduire en ce monde au troisième millénaire, je fais une très grande différence entre une **contradiction** et un **paradoxe**.

Un **paradoxe** implique la notion de **négation**, il est de la forme : « **A ET non-A** » ou: « **A** \Leftrightarrow **non-A** », où le mot « **ET** » est l'**opérateur logique de conjonction**, souvent noté « \wedge », l'**opérateur logique de disjonction** étant le mot « **OU** », noté « \vee »; et où « \Leftrightarrow » est l'**opérateur d'équivalence logique**, et où le mot « **non** » est l'**opérateur logique de négation**, couramment noté « \neg ».

L'**opérateur logique de disjonction**, le mot « **OU** », est très lié à l'**opérateur ensembliste d'union** ou de **réunion**, couramment noté « \cup ». Et l'**opérateur logique de conjonction**, le mot « **ET** », est très lié à l'**opérateur ensembliste d'intersection**, couramment noté « \cap ».

Dans la **Science de l'Univers TOTAL**, il existe deux notions de **négation**: la **négation** juste **relative**, et nous l'appelons la notion d'**antition** ou de **contraire**, et c'est elle que le signe « \neg » représente, et ce signe se lit alors « **anti** ». Appliqué à une phrase ou un **énoncé P**, c'est-à-dire toute **expression** au sens classique, qui prend soit la valeur **1**, qui se lit alors « **Vrai** », soit la valeur **0**, qui se lit alors « **Faux** », valeurs appelées « **valeur de vérité** », l'**opérateur** logique « **anti** » ou « \neg » transforme sa valeur τ en valeur: **1 - τ** .

Si donc τ est **0**, alors la valeur de \neg **P** ou **non-P** est : **1 - τ = 1**. Et si τ est **1**, alors la valeur de \neg **P** ou **non-P** est: **1 - τ = 0**.

De manière très générale, nous appelons un **énoncé** une **expression P** qui prend une valeur τ dans l'intervalle **[0, 1]**, appelé le **segment de longueur 1**, mais aussi le **segment des tauréalis**. Le tauréali est

appelé une **valeur de vérité** quand on est dans l'univers des **énoncés**. Et de manière générale, on peut associer à **toute chose x** ou information un **réali r** (c'est-à-dire un **nombre omégaréel positif** ou nul) appelé sa **pondération**. Si **r** est un **tauréli τ** , alors il est appelé la **valeur de réalité** de **x**. Et alors on a une chose appelée **anti-x** et notée **$\neg x$** , dont la **valeur de réalité** est: **$1 - \tau$** . Les **choses x** et **anti-x** sont alors appelées les **contraires** l'une de l'autre. Leurs **valeurs de réalité**, exprimées aussi en **pourcentages** sont donc **complémentaires dans 1**, autrement dit leur **somme** est **1** ou **100 %**. Si **τ** est appelé la **valeur de vérité** ou de **réalité** de **x**, alors **$1 - \tau$** , qui est la **valeur de vérité** ou de **réalité** d'**anti-x**, l'**antition** ou le **contraire** de **x** donc, est appelé la **valeur de fausseté** ou d'**irréalité** de **x**.

Ainsi, par exemple, si la **valeur de vérité** ou de **réalité** de **x**, est de **0.3** ou **30%**, sa **valeur de fausseté** ou d'**irréalité** est de **0.7** ou **70%**, qui par contre est la **valeur de vérité** ou de **réalité** d'**anti-x** ou **$\neg x$** . Dans cette logique, une **chose** et son **contraire** ou son antition peuvent avoir une part de **vérité**, de **réalité**. C'est juste comme une couleur en **nuances de gris**, qui peut avoir une part de **blanc** et une part de **noir**, comme ici **30%** de **blanc**, qui représente donc **30%** de **valeur de vérité** ou de **réalité**. Et **70%** de **noir**, qui représente donc **70%** de **valeur de vérité** ou de **réalité** pour la **nuance de gris contraire**. Autrement dit on a un **gris (30%, 70%)** et son **anti-gris (70%, 30%)**.

Les deux couleurs sont aussi **vraies l'une que l'autre, l'une que l'autre**. On note l'emploi du mot « **autre** », en latin « **alter** ». C'est le mot clef d'une nouvelle logique, celle de l'**Univers TOTAL**, que nous appelons la **Logique d'Alternation**, par opposition à la **Logique de Négation**. En **Logique d'Alternation**, **TOUT est vrai, TOUT est réel, TOUT est possible**, contrairement à la **Logique de Négation** qui conçoit que certaines **choses** sont **vraies et pas d'autres, pas d'alters**. Et que certaines **choses** existent et **pas d'autres, pas d'alters**. Et que certaines **choses** sont **réelles et pas d'autres, pas d'alters**. Et que certaines **choses** sont **possibles et pas d'autres, pas d'alters**. En **Logique d'Alternation** (amplement développées dans les livres précédents mais aussi au site hubertelie.com de la **Science de l'Univers TOTAL** et dans les blogs associés), **toute chose** est **vraie** dans l'**Univers TOTAL** et le **contraire de toute chose** aussi; **toute chose existe** dans l'**Univers TOTAL** et le **contraire de toute chose** aussi; **toute chose est réelle** dans l'**Univers TOTAL** et le **contraire de toute chose** aussi; **toute chose est possible** dans l'**Univers TOTAL** et le **contraire de toute chose** aussi. C'est pourquoi nous appelons cette **Logique l'Affirmation TOTALE**, qui est la **Logique** qu'il faut pour étudier correctement les **ensembles**, et notamment le plus grand d'entre eux, l'**Univers TOTAL**. Par opposition donc à la **Logique de Négation**, qui **NIE** tout partie de l'**Univers TOTAL**.

C'est un des principes de cette **Logique** que nous venons d'illustrer avec l'exemple de la **nuance de gris**. Les deux couleurs sont chacune **100%** de **vérité** et **100%** de **réalité**, elles sont deux **réalités** de l'**Univers TOTAL**. Mais elles sont juste deux **réalités** ou **vérités contraires**, qui coexistent. C'est une **contradiction**, certes, car elles se **contredisent l'une l'autre, ou l'une l'autre**. Quand l'**une** dit **30 l'autre** ou son **alter** dit **70**, et quand l'**une** dit **70 l'autre** ou son **alter** dit **30**. La question n'est pas de savoir qui a raison et qui a tort, ainsi que l'on raisonne en **Logique de Négation**.

Le seul **vrai tort** ou **paradoxe** est en fait de travailler avec une **Logique de Négation**, qui **NIE l'Univers TOTAL** sous prétexte de « **paradoxe** », que l'on confond avec la **contradiction**. Mais la **contradiction** est tout à fait normale, en ce sens que c'est normale que des choses se **contredisent** dans l'**Univers TOTAL**, que des **choses** soient les **contraires d'autres choses, d'alters choses**. La **nuit** et le **jour** se **contredisent**, de même que la **pluie** et le **beau temps**, que la **gauche** et la **droite**, que le **haut** et le **bas**, que le **devant** et le **derrière**, que le **grand** et le **petit**, que le **riche** et le **pauvre**, le **bon** et le **mauvais**, etc. Quand il ne s'agit que de la **contradiction**, sans que les **choses contraires** ne se **NIENT** pas mutuellement, ça va. C'est-à-dire quand les choses **ne NIENT pas** à leurs contraire le droit d'**être vraies** aussi dans l'**Univers TOTAL**, d'**exister**, d'être des **réalités**, d'être des **possibilités**, etc.

Mais dès que la **NÉGATION** est de la partie, une ne s'agit plus d'une simplement **contradiction**, une affaire de coexistence de choses et d'**anti-choses**, mais cela devient la contradiction au sens absolu du terme, ce que nous appelons un **paradoxe**. Ce qui l'on a nommé ainsi en théorie des ensembles comme celle de Georg Cantor, n'est pas de vrais **paradoxes**, mais juste des phénomènes de logique indiquant que l'on raisonne avec une logique problématique, la **Logique de Négation**, qui refuse à des **vérités contraires de coexister**, d'être des **coréalités**, des **copossibilités**, etc.

Ce que l'on a appelé le paradoxe de Russell, de même que le paradoxe de Burali-Forti, qui concerne la notion de **dernier ordinal** et qui est du même genre, c'est en fait la vérité que la notion d'ensemble exige une logique d'**Alternation**, pour que des **énoncés** et leurs **contraires** puissent être vrais en même temps.

On a confondu la notion de **paradoxes** : « **A ET non-A** » ou : « **A \leftrightarrow non-A** », avec la notion de **contradiction** : « **A ET anti-A** » ou : « **A \leftrightarrow anti-A** », autrement dit : « **A \wedge \neg A** » ou : « **A \leftrightarrow \neg A** ».

Ce faisant, c'est comme si on interdisait à un **nombre A** et à son **opposé -A** de **coexister** dans un même ensemble comme l'**ensemble R des nombres réels**.

Ou comme si l'on interdisait à un **nombre A** et à son **inverse 1/A** ou **A⁻¹** de **coexister** dans un même ensemble comme l'**ensemble R des nombres réels**.

C'est précisément ce qui se produit pour le **nombre 0**, l'**élément neutre de l'addition**, que nous préférons noter **o** dans le **corps R_o** des **nombres réels omégacycliques** ou **nombres omégaréels** traité dans le livre 4, mais aussi dans les autres livres précédents.

David Hilbert avait vraiment raison de dire que la **théorie des ensembles** introduite par Georg Cantor est un paradis, mais il n'a pas compris qu'il fallait un **Nouveau Paradigme**, ce que nous appelons l'**Univers TOTAL**, et une nouvelle **Logique**, l'**Alternation**, pour résoudre réellement les paradoxes. La logique de Négation avec laquelle le monde raisonne jusqu'à présent a conduit mettre au point la **théorie axiomatique des ensembles** de Zermelo Fraenkel, dans lequel le « **village** » que nous avons nommé **U** plus haut, et qui est l'**ensemble de TOUS les ensembles**, de même que l'**ensemble A** qui joue le rôle du **barbier du village**, ne peuvent pas exister, pour cause de « **paradoxes** ». Or, ce « **village** » **U** ou l'**ensemble de TOUS les ensembles**, n'est autre que ce nous appelons à présent l'**Univers TOTAL** ou l'**Ensemble de TOUTES les choses**. Et l'**ensemble A** qui joue le rôle du **barbier du village**, est équivalent au **dernier ordinal**, que nous nommons à présent Ω , à savoir le **grand ordinal Oméga**. Mais en excluant ces **grands ensembles** et d'autres dans la **théorie axiomatique des ensembles**, on a jeté le bébé avec l'eau du bain, on a donc jeté le meilleur dans la notion d'ensemble, l'**Ensemble** lui-même, l'**Univers TOTAL**.

Mais revenons à notre **dernier ordinal**, Ω .

La **droite [1, Ω]**, de **longueur $\Omega - 1$** , autrement dit la droite de tous les **nombres omégaréels** (notion amplement expliquée dans les livres précédents) de l'intervalle de **1** inclus à Ω inclus, où est l'**infini absolu** (cela a été expliqué dans les livres précédents aussi, mais nous en reparlerons un peu dans celui-ci), est appelé l'intervalle des **éтарéalis**. La droite de tous les nombres omégaréels est l'intervalle **[0, Ω]**, où **0** ici, jusqu'à nouvel ordre, désigne le **zéro absolu**, le très classique **élément neutre de l'addition**. S'il y a risque de confusion, celui-ci sera noté de préférence **o**. Car il y a aussi la notion de **zéro relatif**, souvent noté aussi **0**. Et il existe justement un lien très étroit entre les notions de **0 absolu (o donc)** et aussi d'**infini absolu (Ω donc)** et la notion de **négation absolue**, qui est la notion de **négation** au sens propre du terme, et le mot « non » désigne dans la **Science de l'Univers TOTAL**.

C'est cette **négation absolue** précisément, que nous noterons souvent **Négation** (avec « N » majuscule) qui cause les **paradoxes**, si on ne la manie pas dans le bon **Paradigme**, à savoir l'**Univers TOTAL**. Mais il n'y a aucun problème avec les **0 relatifs** et avec les infinis relatifs (car il existe une infinité de ces **zéros** et leurs **infinis** associés, et on y reviendra dans le vif du sujet de l'**Algèbre du TOUT**).

D - Algèbre de Boole, Algèbre ensembliste

Tous ces **opérateurs** donnent lieu à l'**algèbre d Boole**, très fondamentale en informatique théorique comme pratique, algèbre dans laquelle l'**opérateur de disjonction** « **OU** » ou « **\vee** », mais aussi l'**opérateur ensembliste d'union** ou de **réunion**, « **\cup** », fonctionnent comme une sorte d'**opération d'addition**, une **proto-addition**; tandis que l'**opérateur de conjonction** « **ET** » ou « **\wedge** », mais aussi l'**opérateur ensembliste d'intersection**, « **\cap** », fonctionnent comme une sorte d'**opération de multiplication**, une **proto-multiplication**. L'**opérateur de négation**, « **non** » ou « **\neg** », fonctionne comme une sorte d'**opérateur de soustraction** ou d'**inversion de signe**. Et l'**opérateur d'équivalence logique**, « **\leftrightarrow** », qui est une **relation d'équivalence** dans l'univers des énoncés de logique, fonctionne comme une **relation d'égalité**.

Après les paradoxes trouvés dans la **théorie des ensembles** du génie Georg Cantor, qui ont failli signer l'arrêt de mort de cette théorie de Cantor, le grand mathématicien David Hilbert, qui eut aussi le grand génie de voir immédiatement dans cette théorie des ensemble un nouveau paradigme des mathématiques qu'il appela à très juste raison un «paradis» (d'où sa célèbre phrase déjà mentionnée plus haut, que j'aime énormément, que j'aime très souvent rappeler, et qui est : «Du paradis créé pour nous par Cantor, personne ne nous chassera»), a proposé de fonder la **théorie des ensembles** sur des bases plus rigoureuses.

Lui et les mathématiciens de son école de pensée, les **formalistes** (par opposition aux **intuitionnistes**), expliquaient les paradoxes en disant qu'ils viennent de ce que Cantor travaillait avec une notion trop générale d'**ensemble**, trop intuitive, qu'ils qualifiaient de notion «naïve» des **ensembles**. Alors Hilbert d'élaborer une **théorie des ensembles** dans laquelle la notion d'**ensemble** est juste **formelle** ou **formaliste**, et non plus chargée de sens intuitif, comme dans la théorie de Cantor. En effet, comme déjà dit au début, Cantor définissait ainsi la notion d'**ensemble**: «Par ensemble on entend un groupement en un tout d'objets bien distincts de notre intuition ou de notre pensée.»

Cette définition est une tentative de ce que nous appelons une **notion universelle d'ensemble**. Mais une **théorie universelle des ensembles** ne peut pas se faire avec les logiques classiques que nous qualifions collectivement de **logiques de Négation**. Elles ont toutes en commun qu'elles reposent sur le fameux **principe de non-contradiction** formulé par Aristote il y a 2300 ans.

Ce principe dit grosso modo qu'une chose **A** ne peut pas être à la fois **vraie** et **fausse** en même temps, ou à la fois **exister** et ne pas **exister**, ou à la fois **être possible** et **ne pas être possible**, ou à la fois **être réelle** et **être irréelle**, etc. Plus techniquement, un énoncé **A** et sa **négation**, **non-A**, ne peuvent pas être **vrais** en même temps. Autrement dit encore, tout énoncé de la forme «**A ET non-A**» est **faux**, où «**non**» est le **connecteur logique de négation**, et où «**ET**» est l'**opérateur logique de conjonction**.

D – Définition: Logique de Négation et Logique d’Affirmation ou d’Alternation

Nous appelons une **logique de négation** toute **logique** qui repose sur l'**axiome** selon lequel tout énoncé de la forme «**A ET non-A**» est **faux**, c'est-à-dire a une **valeur de vérité** de **0** ou **0%**, en pourcentage. Pour une **logique de négation**, il n'existe que deux **valeurs de vérité**, soit **vrai** soit **faux**, autrement dit soit **1** soit **0**, ou, en pourcentage, soit **100%** soit **0%**.

Le **0** ici est le **0 absolu**, c'est-à-dire **o**, et la négation associée est qualifiée alors aussi de **négation absolue**, et nous l'appelons alors **Négation** avec **N** majuscule, par opposition aux autres cas de **0**, où la **négation** est alors dite **relative**.

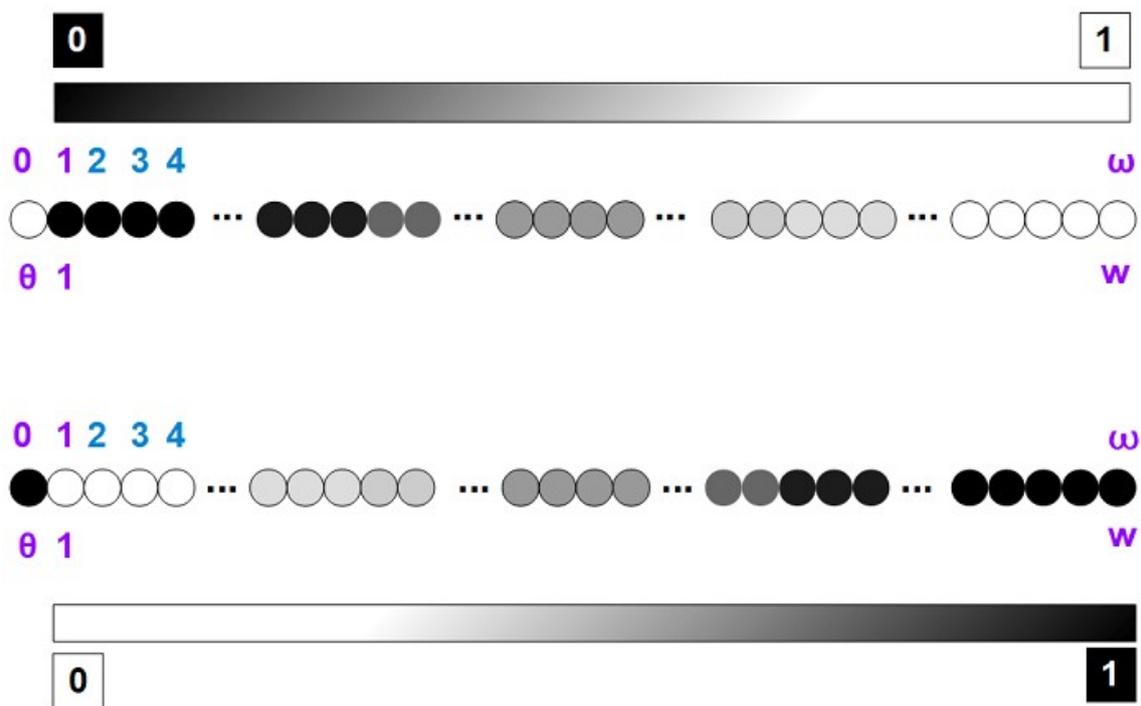
Une **logique de négation** est donc une **logique binaire**, du **tout** ou **rien**, sans possibilité de **valeur de vérité intermédiaire**. Dans une telle **logique**, la **négation**, dont le **connecteur** est «**non**», est qualifiée d'**absolue** ou **totale**, d'autant plus si le **0** associé à cette **négation** est **absolu**, c'est-à-dire **o**. Nous appelons collectivement **Logique de Négation** toutes les **logiques de négation**.

En **Logique de Négation** il est **impossible** de **diviser par 0**, car il est justement le **0 absolu**. Par «**impossible**» il faut entendre exactement que la **division** donne un **résultat** qui entraîne une **contradiction** avec les **axiomes** de cette **logique**. Cela conduit par exemple à l'**égalité**: **0 = 1**, qui signifie «**faux = vrai**», et qui est une manière de dire «**vrai ET faux**» ou «**A ET non-A**», ce qu'interdit justement le fameux **principe de non-contradiction**. Ce n'est donc pas que cette **division** est «**impossible**» dans l'absolu, mais c'est juste qu'elle **contredit** la **logique scientifique** dans laquelle on la fait, la **Logique de Négation** donc, ce qui oblige à changer de logique, si l'on veut pouvoir **diviser par le 0 absolu**, et, de manière générale, si l'on veut que **toute chose soit vraie**, **tout chose existe**, **toute chose soit réelle**, **toute chose soit possible**, **toute chose soit probable**, etc.

Cela nous amène donc à la définition plus technique de la **logique** nécessaire pour cela.

Nous appelons une **logique d'affirmation** ou **logique d'alternation** toute **logique** dans laquelle la **valeur de vérité** est **graduée** entre **0** compris et **1** compris, autrement dit, en pourcentage, entre **0%** et **100%**. Cette **logique** accorde donc une certaine **valeur de vérité** aux énoncés de la forme «**A ET non-A**» ou, ce qui revient au même, à l'**égalité**: **0 = 1**. Il y a donc une infinité de **valeurs de vérités intermédiaires** entre **0** et **1** ou entre **0%** et **100%**.

Exactement comme, en matière de **couleur**, il y a une infinité de **nuances de gris intermédiaires** entre le **noir** (qui représente la **valeur de vérité 0** ou **0%**) et le **blanc** (qui représente la **valeur de vérité 1** ou **100%**).



Dans une telle **logique**, la **négation**, dont le **connecteur** est «non», est qualifiée de **relative** ou **partielle**.

Nous appelons collectivement **Logique d’Affirmation** ou **Logique d’Alternation** toutes les **logiques d’affirmation** ou **logiques d’alternation**.

Si l’on se place dans un contexte de travail appelé **Logique**, celui des énoncés, on se préoccupe alors de la **vérité** d’un énoncé **A**, et on parle alors de **valeur de vérité** de **A**. Mais si l’on se place dans le cadre de l’**Univers TOTAL**, on se préoccupe alors de l’**existence** d’une chose **A**, de sa **réalité**, de sa **possibilité**, de sa **probabilité**, etc. On parle alors de **valeur d’existence** de **A**, de sa **valeur de réalité**, de **possibilité**, de **probabilité**, etc. Toutes ces notions sont fondamentalement la même notion, **mesurée** par une **valeur** de **0** à **1**, ou **0%** à **100%**.

Il est de la plus haute importance de souligner que la **valeur de vérité** d’une chose **A** (si **A** est un énoncé que l’on évalue), la **valeur d’existence** de la chose **A** (si c’est l’**existence** de **A** que l’on évalue), la **valeur de réalité** de la chose **A** (si c’est la **réalité** de **A** que l’on évalue), la **valeur de possibilité** de la chose **A** (si c’est la **possibilité** de **A** que l’on évalue), la **valeur de probabilité** de la chose **A** (si c’est la **probabilité** de **A** que l’on évalue), etc., dépend de l’**observateur** qui fait la **mesure** ou l’évaluation dans l’**Univers TOTAL**. Une chose **A** **mesurée** ou **évaluée** par tel **observateur** dans l’**Univers TOTAL**, peut avoir une **valeur** de **0** ou **0%**. Mais la même chose **A** **mesurée** ou **évaluée** par tel **autre observateur** ou **alter observateur** dans l’**Univers TOTAL**, peut avoir une **valeur** de **1** ou **100%**. Et **mesurée** ou **évaluée** par un **autre observateur** encore ou **alter observateur** dans l’**Univers TOTAL**, la même chose **A** peut par exemple avoir une **valeur** de **0.5** ou **50%**. Pour un **autre observateur** encore ou **alter observateur** dans l’**Univers TOTAL**, la **mesure** ou l’évaluation sera par exemple **0.3** ou **30%**. Et pour un **autre** ou un **alter**, la **mesure** ou l’évaluation sera par exemple **0.7** ou **70%**, etc.

d – Ensembles d'entiers, Suites d'entiers, Vecteurs d'entiers

i – Ensembles unidaux, ordinaux de von Neumann et ordinaux naturels

Soit le classique **ensemble** des **nombre**s entiers naturels: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

Nous allons donner à ces **entiers naturels** une **définition ensembliste** de grande importance, que l'on doit au mathématicien, logicien et physicien **Jonh von Neumann**. Dieu sait tout ce que j'ai à reprocher à ce scientifique, l'un des pères de la bombe atomique. Il n'empêche qu'il a apporté des contributions géniales à la science, notamment en mathématiques et en **théorie des ensembles**. Je l'ai notamment cité à plusieurs reprises pour sa **théorie des classes**.

Mais l'une de ses magnifiques trouvailles est sa **théorie des ordinaux**, notamment sa théorie des **ordinaux finis**, c'est-à-dire les classiques **nombre**s entiers naturels. Il en a donné une construction proprement élégante, que je vais nommer les **nombre**s entiers naturels de von Neumann. J'y apporte un plus qui fait comprendre leur nature ou logique profonde, et que j'appelle la nature ou logique **unidale**.

Les **nombre**s entiers naturels de von Neumann (les **ordinaux finis** donc) sont en fait des cas particuliers de ce que je vais appeler les **ordinaux naturels**. Cela signifie des **nombre**s entiers naturels, certes, mais qui ne sont plus uniquement **finis**, mais qui peuvent être **infinis** aussi. Cette précision est importante car, dans les conceptions traditionnelles, un **nombre entier naturel** est nécessairement **fini**.

J'introduis donc la notion de **nombre entier naturel infini**, qui prolonge celle de **nombre entier naturel fini**.

D – Définition: Les ordinaux naturels, la nouvelle conception de tous les ordinaux

Dans cette nouvelle conception, **tous les ordinaux, finis ou infinis**, sont des **nombre**s entiers naturels. Cela consiste à étendre aux **ordinaux infinis** la propriété caractéristique des **nombre**s entiers naturels de von Neumann. Pour cette raison nous les appelons les **ordinaux naturels**. **TOUS les ordinaux sont NATURELS**, et les **ordinaux de von Neumann** en sont un cas particuliers, à savoir les **ordinaux FINIS**.

Commençons à présent leur construction.

Nous appelons le **o-unid** ou **onid** le **point** ou l'**espace**, encore appelé l'**onivers** ou l'**élément vide**, et noté **o** ou **O**.

Le **bipoint**, appelé le **1-unid** ou la **1-sphère vide** ou la **paire vide** de **parenthèses**, est appelé l'**ensemble vide**. L'**accolade ouvrante** est appelée l'**anti** ou **-1**, et la **fermante** étant l'**ani** ou **+1**.

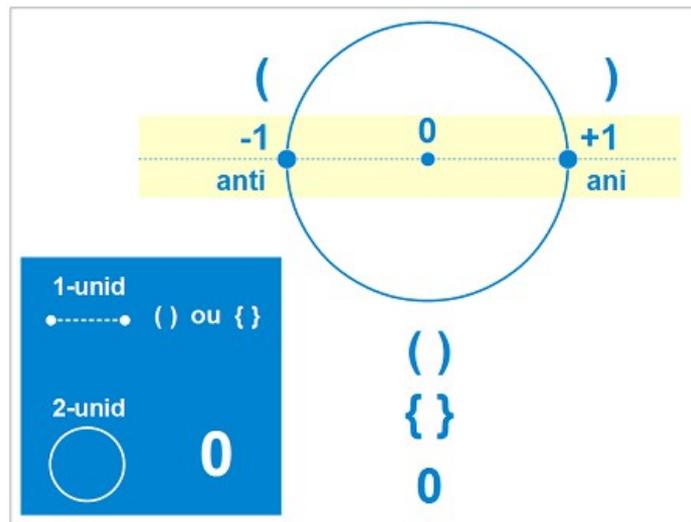
Et l'**ensemble vide**, c'est aussi le **cercle vide** ou **2-unid vide** ou la **2-sphère vide**.

Et l'**ensemble vide**, c'est aussi la **sphère vide** ou **3-unid vide** ou la **3-sphère vide**.

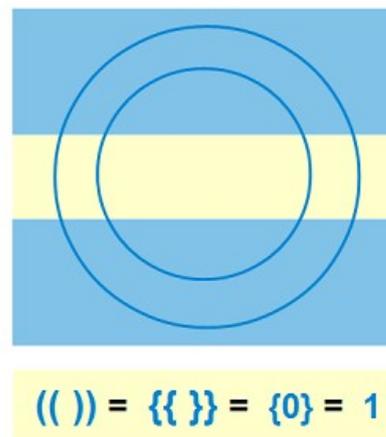
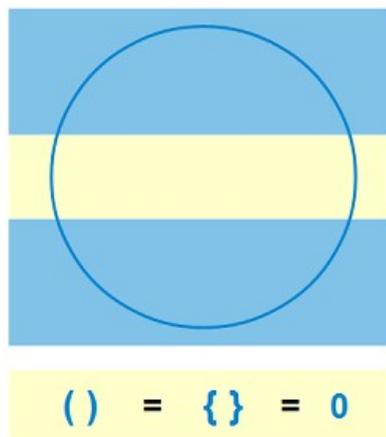
De même pour la **4-sphère vide** ou le **4-unid vide**. De même pour **5-sphère vide** ou le **5-unid) vide**; etc.,

Bref, l'**ensemble vide**, c'est la **n-sphère vide** ou le **n-unid) vide**. On l'appelle aussi l'**ordinal zéro** de von Neumann, noté **0** ou \emptyset ou $\{ \}$ ou $()$, ou encore $\{o\}$, où **o** désigne l'**espace** ou l'**élément vide**.

L'**ensemble vide**, c'est l'**ordinal naturel zéro** ou **0**.



Et la **sphère** à l'intérieur de laquelle il y a **une seule sphère** est appelée l'**ordinal un**, si la **sphère interne** est **vide**. L'**ordinal un**, qui est donc **{0}**, est noté **1**. C'est un **ordinal naturel**, et c'est encore un **ordinal de von Neumann**.



On dit que **0** est l'**élément** de **1**, son **unique élément**. Tout ensemble de la forme **{e}**, où **e** est un **élément non vide** (c'est-à-dire qui est **distinct** de **o** et n'est pas **équivalent** à **o** par l'**union** ou la **concaténation** des **ensembles** que nous allons voir), est appelé un **singleton** d'élément **e**. Donc **o** n'est pas un **singleton**, car il n'est pas cette forme **{e}**. Et **0** ou **{o}** ou **{ }**, bien qu'étant de cette forme, a pour **élément** l'**élément vide**, donc n'est pas non plus un **singleton**. Mais **1** ou **{0}** ou **{{ }}** ou **{{o}}**, est **singleton** dont l'**élément** est **0**.

D - Ensembles unidiaux

Tous les **ensembles** construits jusqu'ici sont dits **unidiaux**. On les appelle aussi des **assemblages parenthésiques**, car en effet ils sont toutes les **structures finies** ou **infinies** de **parenthèses**, au sens du mot «**infini**» que l'on va voir. Tous les **ensembles unidiaux** sont construits à moyen des deux règles suivantes:

Unid 1 ou règle des singletons:

Étant donné un **ensemble unidial e** déjà construit, on a un nouvel **ensemble unidial {e}**, en plaçant **e** à l'intérieur de l'**ensemble vide**, qui du coup n'est plus **vide**, mais est un **singleton d'élément e**.

Unid 2 ou règle de concaténation ou d'union des ensembles:

Étant donné deux **ensembles unidiaux x** et **y** déjà construits, on a un nouvel **ensemble unidial** en **concaténant x** et **y**, peu importe l'**ordre**, car les **permutations** de la **concaténation** dont des **ensembles** non pas **identiques**, certes, mais **équivalents**. L'**opérateur** de **concaténation** ou d'**union** des **ensembles** est noté «**∪**» mais aussi «**+**», et on l'appelle alors l'**addition des ensembles**, qu'il faudra distinguer de l'**addition des ordinaux**.

Ainsi donc, $x \cup y = x+y = xy$ est un nouvel **ensemble unidal**.

Si x est **vide** alors le résultat est **équivalent** à y :

$$0 \cup y = \{\} \cup y = 0+y = 0y = y.$$

On note qu'il s'agit d'une **équivalence**, car 0 ou $\{\}$ n'est pas un objet **neutre**, l'assemblage $0y$ ou $\{\}y$ n'est pas du tout **identique** à y , à la **striction 2**, on n'a pas: $\{\}y == y$, on a donc: $\{\}y /= y$.

Et de manière générale, pour toute **striction n**, on n'a pas: $\{\}y_n = y$, on a donc: $\{\}y_n /= y$.

On convient juste, à la **striction 1**, de poser: $\{\}y_1 = y$, c'est-à-dire: $\{\}y = y$, qui est donc une **équivalence** et non pas une **identité**.

Par contre, on convient que le véritable assemblage **neutre** est o , aux **strictions 1 et 2**, et même au moins à la **striction 3**.

$$\begin{aligned}oy &= y, \\oy &== y, \\oy &=== y.\end{aligned}$$

Et si y est **vide** alors le résultat est **équivalent** à x .

$$x \cup 0 = x \cup \{\} = x+0 = x0 = x.$$

Même remarque que précédemment, c'est une **équivalence** et non pas une **identité**.

Et convient aussi, aux **strictions 1, 2 et 3**, que:

$$\begin{aligned}x0 &= x, \\x0 &== x, \\x0 &=== x.\end{aligned}$$

On peut convenir que l'**élément vide** o est un **ensemble unidal neutre** pour la **concaténation** à des **strictions** au-delà de **3**, mais la **neutralité** aux **strictions 1, 2 et 3**, est largement suffisante pour tous les usages dont nous aurons besoin en matière d'**addition** des **ensembles unidaux**. Pour tout **ensemble unidal** x , on a donc:

$$\begin{aligned}ox = xo = x, & \text{ c'est-à-dire: } o+x = x+o = x, \text{ ou: } o \cup x = x \cup o = x. \\ox == xo == x, & \text{ c'est-à-dire: } o+x == x+o == x, \text{ ou: } o \cup x == x \cup o == x. \\ox === xo === x, & \text{ c'est-à-dire: } o+x === x+o === x, \text{ ou: } o \cup x === x \cup o === x.\end{aligned}$$

Ce n'est qu'à partir d'une certaine **striction n supérieure à 3**, au plus tard la **striction Ω** , qui est aussi o , que l'on décide de distinguer les assemblages ox et x , ou xo et x , c'est-à-dire: $o+x$ et x , ou $x+o$ et x , ou encore: $o \cup x$ et x , ou $x \cup o$ et x . On a donc:

$$ox \ /_n = x, \text{ et: } xo \ /_n = x, \text{ c'est-à-dire: } o+x \ /_n = x, \text{ et: } x+o \ /_n = x, \text{ ou encore: } o \cup x \ /_n = x, \text{ et: } x \cup o \ /_n = x.$$

Pour tout **ensemble unidal** x , on pose à la **striction 1**:

$$x \cup x = x+x = xx = x.$$

Pour toute **striction n**, on pose par définition: $x \cup y_n = x+y_n = xy$.

C'est une **identité**, qui signifie simplement que « \cup » et « $+$ » sont juste deux signes différents pour exemple la **concaténation**.

Et en particulier, on a: $x \cup x_n = x+x_n = xx$.

Cependant on convient ceci uniquement à la **striction 1**:

$$x \cup x = x+x = xx = x.$$

Car il s'agit là par contre d'une **équivalence** à la **striction 1**.

En particulier on a: $0 \cup 0 = 0+0 = 00 = 0$.

Et, à la **striction 1** aussi, on convient que la permutation donne un résultat **équivalent**:

$$x \cup y = y \cup x.$$

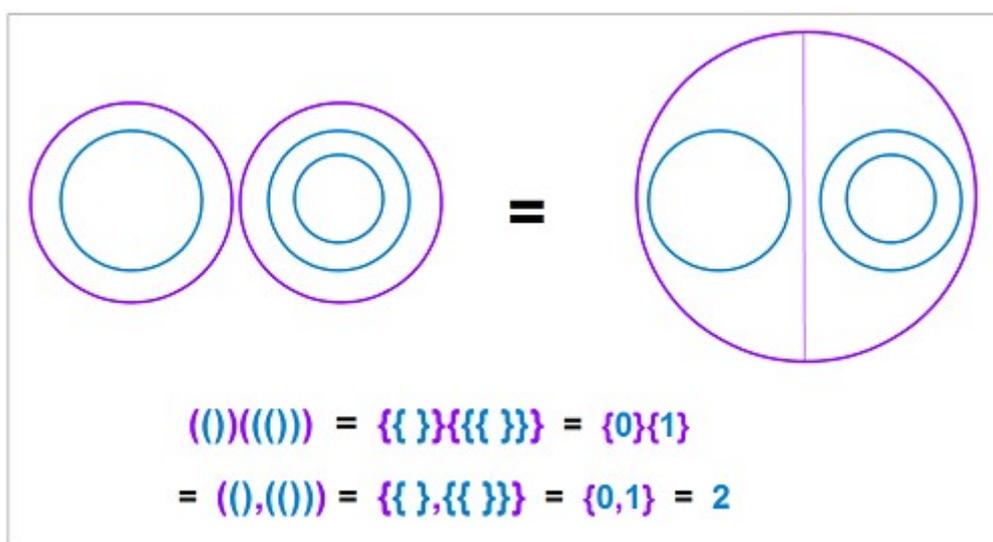
Remarque importante:

A la **striction 1**, la règle de **concaténation** ou d'**union**, et d'**équivalence** que nous venons de définir fait de l'**ensemble vide 0** l'**élément neutre** de l'**addition**: $x+0 = 0+x = x$.

C'est précisément la propriété voulue pour l'**élément vide 0**, aux **strictions** jusqu'à **3** au moins. Par conséquent, l'**ensemble vide 0** est une des manières de définir l'**élément vide 0**.

Et du coup, c'est $1 = \{0\}$ qui devient le nouvel **ensemble vide** noté **0**. De manière générale, n'importe quel singleton $\{e\}$ peut être pris pour l'**ensemble vide 0**, et alors c'est le **singleton $\{e\}$** qui devient le nouveau **1**, et ainsi de suite. La logique sera exactement la même.

Quelle que soit la définition donnée à **0** et **1**, l'**ensemble unidal**: $1 \cup \{1\} = 1+\{1\} = 1\{1\} = \{0\}\{1\}$, est appelée l'**ordinal deux**, et il est noté **2**. C'est le troisième **ordinal naturel**, et c'est encore un **ordinal de von Neumann**. La définition est, bien entendue, donnée ici à la **striction 1**. Dans les livres précédents nous avons l'habitude d'utiliser la **striction 2** pour les **définitions** ou les **identités**, la **striction 1** servant ensuite à exprimer les **équivalences**. Ici donc, nous utilisons la **striction 1**, comme on le fait classiquement.



On convient d'appeler la «**virgule**» l'assemblage « $\{ \}$ », noté alors « $\{ \}$ ».

Et alors il est clair que tout **ensemble unidal E** est de la forme: $E = \{e_1\}\{e_2\}\{e_3\}\{e_4\}...\{e_n\}$, où les e_i ne sont pas des **éléments vides**, mais l'un au moins d'entre eux pouvant être l'**ensemble vide**.

Cet **ensemble** s'écrit donc: $E = \{e_1, e_2, e_3, e_4, \dots, e_n\}$.

Et dans cette écriture, n représente un **ordinal naturel**, **fini** ou **infini**, qui n'est pas **0**. Et en particulier, n est un **ordinal de non Neumann**, s'il est **fini** ou un **nombre entier naturel** classique, c'est-à-dire un élément du classique **ensemble N** = $\{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$. Dans cet ensemble classique, le symbole **0** correspond à l'**élément vide 0** de notre conception, donc on a: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

Et **0** est appelé le **zéro absolu**, à distinguer de $0 = \{ \} = \{0\}$, qui est le **zéro relatif**.

Dans tous les cas, si donc n est un **ordinal naturel**, **fini** ou **infini**, alors si les e_i sont tous **distincts**, n est alors appelé le **nombre des éléments de E** ou le **cardinal** de **E**. Nous le notons **card(E)** ou **v(E)**, à lire respectivement «**cardinal de E**» ou «**varid de E**».

En particulier, on pose: **card(0) = v(0) = 0**.

On a: $0 = \{0\} = \{ \}$. Et on pose aussi: **card(0) = v(0) = 0**, si c'est **0** qui est pris comme **élément neutre** de la **concaténation**.

De manière générale, pour tout **ordinal naturel n**, **fini** ou **infini**, on a: **card(n) = v(n) = n**.

Les **ensembles unidaux E** = $\{e_1, e_2, e_3, e_4, \dots, e_n\}$ que nous avons construits avec les deux règles précédentes, la **règle des singletons** et la **règle de concaténation**, sont ce que nous appelons les

ensembles statiques ou **ensembles constants**. Ils correspondent à toutes les **structures de «parenthèses»**, en l'occurrence d'**accolades**, « { » et « } », faites d'un **nombre fini d'accolades**, le mot «**fini**» signifiant ici un **nombre entier naturel fini** au sens classique, c'est-à-dire un élément du classique ensemble **N** des **nombre entiers naturels**: **N = {0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...}**.

Les éléments de **N**, qui sont tous des **ordinaux de von Neumann**, sont tous des **ensembles unidiaux**, car tous peuvent obtenus à partir des deux règles, la **règle des singletons** et la **règle de concaténation**. Tous les **ensembles unidiaux E = {e₁, e₂, e₃, e₄, ..., e_n}** que nous pouvons former à partir de ces deux règles sont **finis** au sens classique du terme **fini**. Traditionnellement, ce sont les **ensembles** dits **héréditairement finis**. Ils sont tous formés d'un **nombre pair p** de symboles de **parenthèses** ou d'**accolades**, c'est-à-dire un **nombre entier naturel p = 2k**, où **k** est un élément de **N**.

Il est alors à noter que **N** lui-même n'est pas un **ensemble héréditairement fini**, car il possède une **infinité** d'éléments, au sens classique du mot **infini**. Pour que **N** soit lui-même un **ensemble unidal**, il y a, dans les paradigmes traditionnels, nécessité de l'**axiome de l'infini**.

Mais dans le Nouveau Paradigme, un tel axiome n'est pas nécessaire, car il est théorème découlant du **Théorème de l'Existence**. Il nous suffit de dire qu'**il existe un ensemble unidal N dont les éléments sont exactement tous les ordinaux de von Neumann**.

Cet ensemble **N** est alors formé aussi d'un **nombre pair p = 2k d'accolades**, où **k** cette fois-ci n'est pas un **entier naturel fini** ou **constant** au sens classique, mais **infini**, ce qui veut dire alors que **k** est un **entier naturel variable infini**.

N est l'**ordinal unidal variable infini** suivant:
N = {0, 1, 2, 3, 4, 5, ..., N-5, N-4, N-3, N-2, N-1}.

Voyons à présent cela plus en détail en poursuivant la construction des **ordinaux naturels**:

- 0 = { }**
 - 1 = {0}**
 - 2 = {0, 1}**
 - 3 = {0, 1, 2}**
 - 4 = {0, 1, 2, 3}**
- et ainsi de suite.

Dans la construction classique de **von Neumann**, on commence les **ordinaux** avec: **0 = { } = ∅**.

On a alors: **1 = {0}**.

Mais dans notre construction **unidale**, dite aussi **généralive**, on commence avec **o**.

Cela signifie que l'on a:

oooooooooooooooooooo... == {o} == { } == 0,

c'est-à-dire en **répétant indéfiniment o**, il existe un **horizon infini** où cela donne **{o} == { } == 0**,

c'est-à-dire le **zéro absolu o** devient le **zéro relatif 0** au bout d'un certain **nombre infini de répétitions**, noté **0/o**, mais aussi **Ω'** ou **Ω/ω**.

On écrit: **o × (0/o) == o × Ω' == o × (Ω/ω) == 0**, et nous utilisons la **striction 2** ou une **striction supérieure** pour cette définition, car, à la **striction 1**, nous convenons que **o** et **0** sont équivalents: **o = 0**.

Et de même, on a: **00000000000000... == {0} == 1**,

c'est-à-dire en **répétant indéfiniment 0**, il existe un **horizon infini** où cela donne **{0} == 1**,

c'est-à-dire le **zéro relatif 0** devient **1** au bout d'un certain **nombre infini de répétitions**, noté **1/0**.

On pose alors dans ce cas: **1/0 == ω**.

On écrit: **0 × (1/0) == 0 × ω == 1**.

On en déduit: **o × (0/o) × (1/0) == 1**.

On pose: **Ω == (0/o) × (1/0) == 1/o**.

Autrement dit: **o × Ω == 1**. Et donc: **Ω == 1/o**, et: **o == 1/Ω**.

On rappelle que l'on a: **o = Ω**, égalité que nous appelons le **Cycle Ω** ou l'**Omégacycle**.

On rappelle aussi que: $\mathfrak{o}_n = \Omega_n$, qui est l'**Omégacycle** de **striction n**. L'**ordinal** Ω_n est l'**horizon infini absolu** qui, à la **striction n**, rejoint le **zéro absolu**, \mathfrak{o} . Plus n est grand plus Ω_n l'est. L'**ordinal** Ω_1 est simplement noté Ω . Il définit le **cycle ordinal** à la **striction 1**.

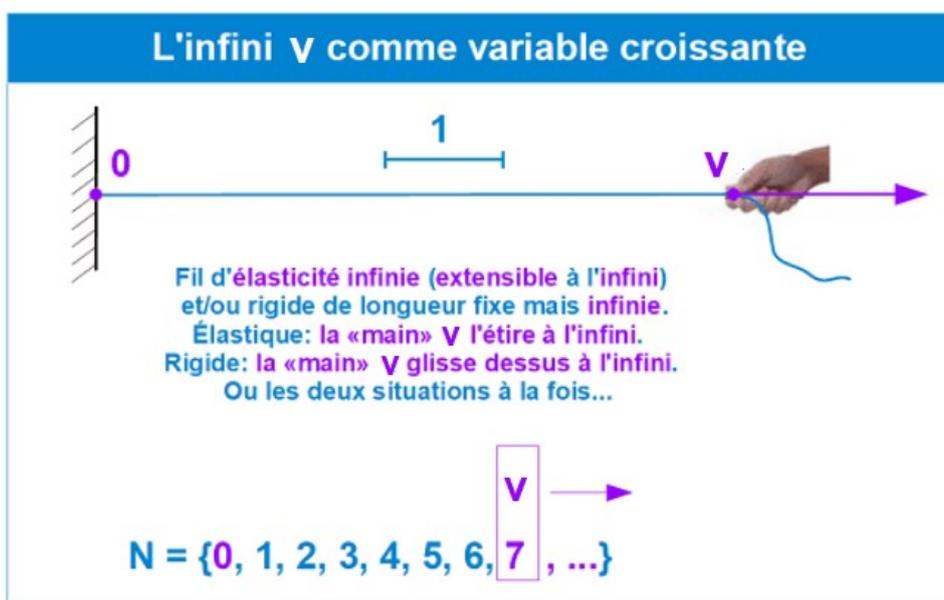
Nous verrons plus loin que l'**Omégacycle** de **striction n** s'écrit plus rigoureusement: $\mathfrak{o}_n = \Omega_n$, l'**ordinal** noté ici \mathfrak{o} étant en fait \mathfrak{o}_1 . Et on a: $\mathfrak{o}_{n+k} = 1/\Omega_n$, et: $\Omega_{n+k} = 1/\mathfrak{o}_n$, qui sont les **égalités de définition** de \mathfrak{o}_n et Ω_n , dans une **striction $n+k \geq n$** .

Pour deux **entiers oméganaturels** m et n , tels que: $1 < m < n$, on a:

$\mathfrak{o}_n < \mathfrak{o}_m < \mathfrak{o}_1$, c'est-à-dire: $\mathfrak{o}_n < \mathfrak{o}_m < \mathfrak{o}$, et donc:

$\Omega_1 < \Omega_m < \Omega_n$, c'est-à-dire: $\Omega < \Omega_m < \Omega_n$.

Quand nous écrivons: $\mathfrak{o}_n = \Omega_n$, cela sous-entend en réalité que nous avons utilisé une certaine **relation d'équivalence**, que nous avons appelé une **équivalence de bornage** dans le livre précédent, pour laquelle les \mathfrak{o}_n sont tous **équivalents** à \mathfrak{o} ou \mathfrak{o}_1 . Cela a pour effet de nous fixer **un seul zéro absolu**, \mathfrak{o} , après lequel viennent tous les **omégaréalis** (ou **nombres omégaréels positifs**) **non nuls**, les **finis** comme les **infinis**, et parmi lesquels tous les **ordinaux non nuls**, les **finis** comme les **infinis**.



Voici le principe de cette **équivalence de bornage**. Pour cela considérons un **ensemble non vide E**, dans lequel la **relation d'identité** courante est notée «=». Quand nous utilisons ce signe classique de l'**égalité**, nous lui attribuons une **striction** de **1**, même si en réalité il peut s'agir d'une identité d'une certaine **striction**. Nous pouvons par exemple être en train de travailler avec une **identité** déjà appelée «===», donc de **striction 4**, avec donc un **zéro absolu** associé \mathfrak{o}_4 , et un **infini absolu** associé Ω_4 . Mais si nous décidons de la prendre comme la nouvelle **identité courante**, nous la noterons «=», donc elle sera la nouvelle **identité** de **striction 1**, et \mathfrak{o}_4 sera le nouveau **zéro absolu** ou \mathfrak{o}_1 ou \mathfrak{o} , et Ω_4 sera le nouvel **infini absolu**, noté Ω_1 ou Ω . A partir de là, nous définissons les nouvelles **identités** de **striction 2, 3, 4**, etc., avec les nouveaux **zéros absolus** associés ainsi que les **infinis absolus** associés.

Quand nous disons que nous considérons un **ensemble non vide E**, dans lequel la **relation d'identité** courante est notée «=», c'est ce que cela veut dire, à savoir donc une certaine **identité antérieure**, d'une **striction** donnée, mais prise comme la nouvelle **striction 1**.

Supposons ensuite que **E** soit totalement ordonnée par une certaine **relation d'ordre strict**, notée «< ». Par exemple, **E** peut être le classique **ensemble des entiers naturels**: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$, muni de l'**ordre** habituel «< ».

Et enfin supposons que **E** soit **partitionné** en trois **sous-ensembles non vides A, B et C**, donc trois **sous-ensembles deux à deux disjoints** (c'est-à-dire ayant une **intersection vide**), mais dont la **réunion** donne **E**, c'est-à-dire: $A \cap B = \emptyset$, et: $A \cap C = \emptyset$, et: $B \cap C = \emptyset$, et: $A \cup B \cup C = E$.

On a supposer aussi que pour tous éléments a , b et c respectivement de A , B et C , on a:
 $a < b < c$.

Autrement dit, tout élément de A est strictement inférieur à tout élément de B , qui est strictement inférieur à tout élément de C . On peut donc dire que, du point de vue de l'ordre « $<$ » dans E , A est au **début** de E , C est à la **fin** de E , et B est **entre** A et C .

Définissons maintenant sur E une nouvelle **relation binaire** notée « \equiv » de la manière suivante:
 $x \equiv y \Leftrightarrow (x \in A \text{ et } y \in A) \text{ OU } (x \in B \text{ ET } y \in B \text{ ET } x = y) \text{ OU } (x \in C \text{ et } y \in C)$.

Autrement dit, pour que deux éléments x et y de E entretiennent la **relation** « \equiv », il leur suffit juste d'appartenir **soit** tous les deux à A , **soit** tous les deux à C , **soit** tous les deux à B , mais dans ce cas il est exigé qu'ils vérifient en plus l'**identité courante** « $=$ » dans E .

On vérifie très facilement que la nouvelle **relation binaire** « \equiv » dans E est une **relation d'équivalence**.

En effet, dans la **partition** A , la **relation** « \equiv » s'assimile à la **relation de co-appartenance** à A , et une **relation de co-appartenance** à A signifie qu'il suffit pour deux objets x et y d'**appartenir tous les deux** à A pour être en **relation**. Tous les éléments de A sont donc en **relation** deux à deux, il s'agit d'une **relation d'équivalence** spéciale dans A dont le **graphe** est $A \times A$ ou A^2 , c'est-à-dire le **graphe complet**. Elle est **réflexive** puisque tout le monde dans A est en relation avec lui-même. Elle est **symétrique** puisque dire que x est en relation avec y , c'est dire que x et y appartiennent à A , donc aussi y et x , donc aussi y est en **relation** avec x . Elle est **transitive**, car dire que x est en relation avec y , c'est dire que x et y appartiennent à A , et dire que y est en relation avec z , c'est dire que y et z appartiennent à A . Et donc aussi x et z appartiennent à A , donc x est en relation avec z .

La **relation de co-appartenance** à A est donc une **relation d'équivalence** dans A . Dans le Nouveau Paradigme, nous appelons le **XERY** dans A cette **relation d'équivalence** spéciale dans A , pour laquelle tout le monde est en relation avec lui-même et avec tous les autres.

Dans A donc, la nouvelle relation « \equiv » s'assimile à une **relation d'équivalence** et la **partition** A est toute entière une seule **classe d'équivalence**. Il en est de même dans C . Et dans B , la relation « \equiv » est le **restriction** à B de l'**identité courante** de « $=$ ». C'est donc aussi une **relation d'équivalence** dans B . Les **classes d'équivalences** sont tous les **singletons** $\{b\}$, où b est un élément de B .

$\text{card}(B)$ étant le **nombre des éléments** de B , le nombre total des **classes d'équivalence** de cette nouvelle **relation** « \equiv » est: $\text{cad}(B) + 2$, à savoir la **classe** qu'est A , celle qu'est C , et les $\text{card}(B)$ **classes** qui forment B .

Soit un élément a de A . Il peut jouer le rôle du **zéro absolu** o . C'est ce que signifie le fait que nous fixons un seul **zéro absolu** o , et considérons tous les **zéros absolu** o_n comme **équivalents** à o .

Et soit un élément c de C . Il peut jouer le rôle de l'**infini absolu** Ω . C'est ce que signifierait le fait que nous fixons un seul **infini absolu** Ω , et considérons tous les **infinis absolu** Ω_n comme **équivalents** à Ω .

Nous pouvons alors former un nouvel ensemble $D = A \cup C$. On a: $B \cap D = \emptyset$, et: $B \cup D = E$.

Autrement dit, E est cette fois-ci partitionné en deux sous-ensembles, B et D .

La **relation**: $x \equiv y \Leftrightarrow (x \in D \text{ et } y \in D) \text{ OU } (x \in B \text{ ET } y \in B \text{ ET } x = y)$,

est une nouvelle **relation d'équivalence**, qui a: $\text{card}(B) + 1$ **classes d'équivalence**.

Dans cette nouvelle **égalité**, on a: $a \equiv c$, ou $a = c$, si nous la notons comme nouvelle **striction 1**, à savoir « $=$ ». Ceci joue alors le rôle de l'**égalité de cycle**: $o = \Omega$.

Et maintenant, l'écriture du genre: $o_n = \Omega_n$, correspond au cas où l'on a plusieurs **ensembles** C_n , et plusieurs ensembles E_n de la forme: $E_n = A \cup B \cup C_n$, et où l'on considère dans A la **co-appartenance** ou **XERY**, dans B la **restriction** de « $=$ », et dans chaque C_n un Ω_n .

On fixe ainsi un seul **zéro absolu**, o , et plusieurs **infinis absolus**, Ω_n , qui sont des **infinis de clôture**, c'est-à-dire qui vérifient l'**égalité de cycle**: $o_n = \Omega_n$, selon selon l'**égalité** « $=$ » considérée, ce que l'on veut **distinguer** ou au contraire considérer comme **équivalent**. Dans cette écriture, l'intention est intuitivement de distinguer les différents **ordinaux infinis** Ω_k , mais de considérer, selon une certaine **striction** m , leurs

inverses respectifs: $o_k \cdot m = 1/\Omega_k$, comme étant **équivalents** à un certain élément **o**. Il est en effet compréhensible de vouloir distinguer des valeurs **infinies** ou **infiniment grandes**, comme par exemple 10^{1000} , $10^{1000000}$, $10^{1000000000}$, mais de considérer leurs **inverses** respectifs: 10^{-1000} , $10^{-1000000}$, $10^{-1000000000}$, ou: $1/10^{1000}$, $1/10^{1000000}$, $1/10^{1000000000}$, comme étant si petits qu'ils se confondent avec la même valeur **0**, l'origine du repère. Mais dans l'absolu, ces **infiniment petits** se distinguent entre eux aussi.

Quand, dans les paradigmes traditionnelles, l'on affirme qu'il est «impossible» de **diviser par 0**, l'une des raisons est que l'on définit des **structures algébriques** comme par exemple la classique **structure de corps**, dans laquelle il y a un seul **0**, mais une **infinité** de **nombre infinis** ou **infiniment grands**. Alors lequel d'entre eux prendre comme résultat de **1/0**?

Mais en réalité, il existe autant de **zéros** que de **nombre infinis** ou **transfinites** ou **infiniment grands** correspondants, et vice-versa. Quand on parle de **zéro** et qu'on le note avec un symbole comme «**0**», il s'agit en fait d'un **ensemble**, de toute une **classe d'équivalence**, ainsi nommée «**0**». De même, c'est tout un **ensemble**, une **classe d'équivalence**, qui se cache derrière un symbole comme « ∞ », et qui est ce que nous notons « Ω ». Il faut une bonne politique, une **structure**, plus riche et plus féconde, qui zoome sur la **classe «0**» ou «**o**», et aussi sur la **classe « ∞ »** ou « Ω ». On peut alors voir quel élément d'une **classe** est l'**inverse** de quel élément de l'autre **classe**, et vice-versa.

Et si l'on décide, par une certaine **relation d'équivalence**, de considérer les éléments d'une **classe** comme un seul élément, noté par exemple «**0**», on doit alors comprendre que «**1/0**» a plusieurs réponses, qui sont tous les éléments de la **classe** notée « ∞ » ou « Ω ». Cette **réponse multiple** ne doit pas surprendre, ce n'est pas un **paradoxe**, puisque, si l'on veut une **réponse unique**, alors c'est la **classe** notée « ∞ » ou « Ω » qui est cette réponse, et vice-versa! La notion d'**égalité** est donc une simple affaire de **relation d'identité** et de **relation d'équivalence**, une **classe d'équivalence** n'étant rien d'autre qu'une **identité commune** aux éléments d'une **classe** donnée.

R - Remarque: Paradoxes et strictions

La notion de **striction** permet entre autre d'éliminer très simplement les paradoxes de la théorie des ensembles de Georg Cantor, comme par exemple le **paradoxe de Burali-Forti** ou **paradoxe du dernier ordinal**. On a une **structure ordinale** qui possède un seul **premier ordinal**, noté **0**. Mais l'un des problèmes que l'on croit rencontrer, c'est quand on cherche un **dernier ordinal**, noté Ω par exemple, on se retrouve assez vite avec un autre **dernier ordinal** qui vient après celui qui est dit le «**dernier**». Cela oblige à dire des choses du genre « $\Omega \in \Omega$ », et en même temps « $\Omega \notin \Omega$ », c'est-à-dire Ω est élément de lui-même, et en même temps il n'est pas élément de lui-même. Ou de dire: $\Omega < \Omega$, ce qui signifie que Ω est **strictement plus petit** que lui-même, donc **strictement plus grand** que lui-même, sachant que l'on doit dire aussi: $\Omega = \Omega$. Ou encore de dire que Ω est le **dernier ordinal**, et pourtant de voir aussi qu'il existe un **ordinal**, $\Omega+1$, qui vient après le **dernier**, etc.

Tout cela revient à dire que l'on a donc **plusieurs derniers**, ou que le **dernier** est **multiple**, ou qu'après un **dernier**, il existe toujours un autre **dernier**, ce qui fait donc que le précédent n'était pas le **dernier**, ce qui semble **paradoxal**.

Et la question est: et s'il existait des **structures** qui ont plusieurs **derniers**, où un **dernier** donné est **équivalent** à un **dernier** plus grand que lui? C'est le cas notamment des **structures fractales**.

Une autre question, qui résout aussi le **paradoxe** est: et si tout simplement les **derniers** formaient une **classe d'équivalence**, qui est l'**unique** objet qui est **LE dernier**? Nous venons en effet de voir la logique, où **plusieurs premiers** forment une **classe unique** appelée **o** ou **Alpha**, et où **plusieurs derniers** forment aussi une **classe unique** appelée Ω ou **Oméga**.

Un **dernier ordinal** à une **striction** donnée, **1** par exemple, est Ω_1 ou Ω , ce que signifie l'égalité: $o = \Omega$, ne l'est pas forcément à une **striction** supérieure, **2** par exemple. Pour celle-ci, le **dernier ordinal** est Ω_2 , qui est bien supérieur à Ω_1 ou Ω .

On a: $o == \Omega_2$. A cette **striction**, on a: $o != \Omega$.

L'**ordinal** Ω est le **dernier** à la **striction 1**, mais à la **striction 2** il n'est pas le dernier, et c'est Ω_2 , qui est bien plus grand que Ω , qui l'est. Le **paradoxe de Burali-Forti** et d'autres sont dus entre autres au fait que l'on fonctionne avec une seule notion d'**égalité**, une seule **striction** donc, notée « $=$ ». Désormais donc,

cette **logique naturelle** décrite par **Jon von Neumann** pour les **ordinaux finis**. Maintenant donc **tous les ordinaux sont naturels**.

La différence entre la conception traditionnelle des **ordinaux** et la conception nouvelle, commence ici.

L'**ensemble N** de **tous les nombres entiers naturels** classiques, que nous venons de construire, est, malgré toutes les apparences, lui-même un **ordinal de naturel**, autrement dit il vérifie la logique décrite par **von Neumann** pour les **nombres entiers naturels finis**.

Nous avons dans un premier temps pensé à appliquer le terme **ordinal de von Neumann** à tout **ordinal n**, **fini** ou **infini**, qui vérifie la **logique naturelle** qu'il a décrite pour les **nombres entiers naturels**. Mais à la réflexion et surtout à l'usage, nous voyons apparaître des confusions qui nuisent à la prise de conscience du grand changement qu'apporte la conception des **ordinaux du Nouveau Paradigme**. Pour éviter ces confusions, mais aussi pour simplifier les choses, nous convenons d'abord que les termes «**ordinal**» ou «**cardinal**» ou «**nombre entier**» ou «**nombre entier naturel**», sont désormais parfaitement **synonymes**! Et les **ordinaux** ou les **cardinaux** ou les **nombres entiers** ou les **nombres entiers naturels**, peuvent désormais être **finis** comme **infinis**. Nous les appelons les **ordinaux de von Neumann** ou les **cardinaux de von Neumann** ou les **nombres entiers de von Neumann** ou les **nombres entiers naturels de von Neumann**, quand ils sont **FINIS**.

Autrement dit, on le répète, **TOUS les ordinaux sont NATURELS**, et les **ordinaux de von Neumann** en sont un cas particuliers, à savoir les **ordinaux FINIS**.

Le classique **ensemble des nombres entiers naturels** $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$, est un **ordinal naturel infini**, car il peut s'écrire de la manière suivante:

$N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, N-7, N-6, N-5, N-4, N-3, N-2, N-1\}$.

Cela veut dire que **N** n'est rien d'autre que la **variable**:

$n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, n-7, n-6, n-5, n-4, n-3, n-2, n-1\}$,

qui, dans le Nouveau Paradigme, est un **nombre entier naturel infini**.

Ceux-ci se caractérisent par la présence dans leur écriture d'au moins une occurrence du symbole «**...**», qui est plus qu'un simple objet typographique, mais un véritable **opérateur** associé aux **listes ordinales infinies**, que nous appelons l'**opérateur GENER**. Il indique que la **liste** en question d'**objets x** peut être **indexée** par un certain **ordinal infini**:

$x_0, x_1, x_2, x_3, x_4, x_5, x_6, x_7, \dots, x_{n-7}, x_{n-6}, x_{n-5}, x_{n-4}, x_{n-3}, x_{n-2}, x_{n-1}, x_n$.

Dans cet exemple, la **liste** des x_i est **indexée** par l'**ordinal infini** $n+1$. C'est ce qu'on appellera aussi une **suite**.

Dans le **Nouveau Paradigme** donc, l'**ensemble N** de **tous les nombres entiers naturels** est un **nombre entier naturel infini**. On appelle un **cardinal** d'un **ensemble E** donné l'**ordinal n** qui mesure le **nombre de ses éléments**. Tous les **ordinaux** sont des **cardinaux**, et vice-versa. Cela simplifie énormément beaucoup de choses.

Selon les paradigmes classiques, ceux de la **Négation**, le **principe de récurrence** ne permet de définir que les **nombres entiers naturels** au sens classique du terme, c'est-à-dire les **ordinaux finis**. Mais ce principe n'atteindrait pas les **ordinaux infinis** ou **transfinis**, comme par exemple l'**ordinal infini** ω . Ceci est dû au fait que la **Négation** a pour conséquence que ω est un exemple de ce qui est appelé un «**ordinal limite**», ce qui signifie qu'il n'aurait pas de **prédécesseur** $\omega-1$, donc pas non plus $\omega-2$, $\omega-3$, $\omega-4$, etc.

En effet, dans le paradigme de **Négation** comme dans le Nouveau Paradigme, tout **ordinal n** est exactement l'**ensemble de tous les ordinaux strictement inférieurs à n**. Or dans ce paradigme de **Négation**, les **ordinaux strictement inférieurs à ω** sont précisément les **ordinaux finis** construits plus haut. Donc ω est l'**ensemble de tous ces ordinaux**, ce qui revient à dire que ω est le fameux **ensemble N** des **nombres entiers naturels**: $N = \omega = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

Il en résulte que si ω ou **N** avait un **prédécesseur** $\omega-1$, ou **N-1**, celui étant **strictement inférieur** à ω ou **N**, il ferait partie de ses **éléments**. Par conséquent $\omega-1$ ou **N-1** serait **fini**, c'est-à-dire un **nombre entier naturel**, ce qui entraîne que son **successeur**, ω ou **N**, est lui aussi un **entier naturel**, donc **fini**, ce qui contredit le fait

qu'il est **infini**. Ceci est un exemple de démonstration par l'absurde que ω ou **N** n'a pas de **prédécesseur** $\omega-1$ ou **N-1**. Ou la démonstration que ω ou **N** n'est pas un **ordinal fini**, mais un **ordinal infini**.

L'**ordinal** ω ou **N** effectivement **n'est pas fini**, et il est effectivement **infini**! Ceci est une chose, et une toute autre chose est de dire qu'il n'a pas de **prédécesseur**, ou qu'il est obligé d'être un «**ordinal limite**». Une notion fallacieuse que, soit dit en passant, je n'aime pas du tout, et c'est peu dire. Car elle fausse gravement la belle logique et la belle structure des **ordinaux**. Il y a juste à lire comment, dans les livres d'avant, je «fusille» littéralement cette notion d'«**ordinal limite**», et ce malgré tout mon naturel pacifique. Je la «fusille» encore ici (faire autrement est plus fort que moi), car il y a des notions des paradigmes actuels qui ont littéralement le don de me mettre hors de moi, et la notion d'«**ordinal limite**» en fait partie...

Elle a entre autres pour horrible conséquence que les **ordinaux** ne peuvent qu'être parcourus qu'en sens unique, de **0** à Ω (ou de **o** à Ω), le sens aller ou croissant donc, mais pas dans le sens retour ou décroissant, de Ω à **0** (ou de Ω à **o**). La **symétrie** des **ordinaux** (notamment justement la **symétrie** des **nombre entiers relatifs**) est brisée, ce qui oblige par exemple à construire l'**ensemble Z** (qui a un **sens positif**: **0, 1, 2, 3, 4, 5, ...** et un **sens négatif**: **..., -5, -4, -3, -2, -1, 0**) à partir de **N**, qui est à **sens unique**: **0, 1, 2, 3, 4, 5, ...**

Or, si l'on considère les éléments de **N** en tant qu'**ordinal naturel**:

N = {**0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ..., N-7, N-6, N-5, N-4, N-3, N-2, N-1**},

ou si l'on considère la listes des **ordinaux** de **0** à **N**, c'est-à-die les éléments de:

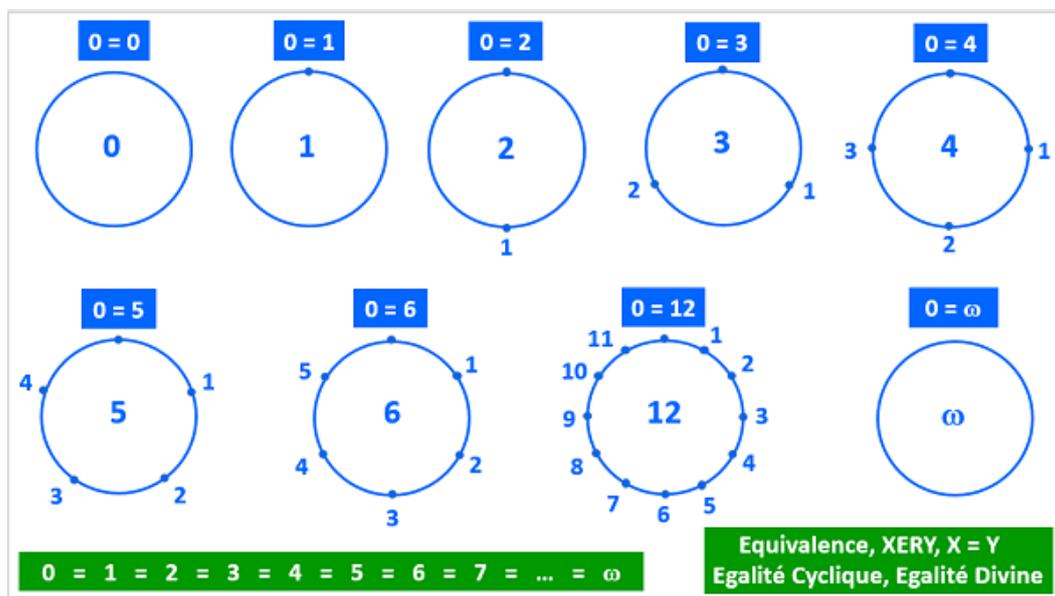
N+1 = {**0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ..., N-7, N-6, N-5, N-4, N-3, N-2, N-1, N**},

on s'aperçoit que que le **structure** de **N** ou **N+1** cache les **nombre entiers négatifs**. Il suffit juste de parcourir **N** dans le sens opposé, de **N** vers **0**, et pas uniquement dans le **sens unique** habituel, qui est celui de **0** vers **N**. Dans le sens opposé donc, les **nombre entiers naturels** de la **fin**, qui sont **infinis**:

..., N-7, N-6, N-5, N-4, N-3, N-2, N-1, N,

sont une manière équivalente de dire: **..., -7, -6, -5, -4, -3, -2, -1, 0**,

pour peut que l'on comprenne aussi que tous les ordinaux sont aussi des cycles:



Ainsi donc, l'**ordinal N** est aussi le **cycle (ordinal) N**, qui s'écrit: **0 = N**.

Et à la lumière de ce **cycle N**, on voit immédiatement que les **ordinaux** de la **fin** du **cycle**:

..., N-7, N-6, N-5, N-4, N-3, N-2, N-1, N,

ne sont rien d'autre que les **entiers relatifs négatifs**: **..., -7, -6, -5, -4, -3, -2, -1, 0**.

En conclusion, **N** et **Z** sont en réalité le seul et même **ensemble**. Ce qu'on appelle habituellement **N** est juste cet **ensemble** vu du côté du début du côté du **0** donc:

N = ω = [**0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...**].

Cela, on ne pouvait pas s'en rendre compte en NIANT le fait que ω ou \mathbf{N} possède bel et bien des **prédécesseurs**, et donc que cette notion d'«**ordinal limite**» est la **Négation** même des caractéristiques aussi belles que profondes des **ordinaux infinis**! Pour le dire autrement, avec cette notion d'«**ordinal limite**», les paradigmes de la **Négation** m'ont littéralement «massacré» la magnifique **structure des ordinaux**, ce qui fait même leur **essence**, à savoir leur nature commune d'être des **ordinaux naturels**, qu'ils soient **finis** ou **infinis**.

On pouvait se douter que l'idée que certains **ordinaux infinis** soient dits «**limites**» n'a rien à voir avec la notion d'**infini**, mais tout à voir avec de mauvais paradigmes, en l'occurrence les paradigmes de **Négation**. En effet, même dans ces paradigmes, tout **ordinal n**, **fini** ou **infini**, a un **successeur n+1**, qui, en tant qu'**ordinal naturel**, se définit ainsi: $n+1 = n \cup \{n\}$.

Cela signifie que, pour tout **ordinal naturel n**, qui est donc forcément de la forme:
 $n = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, n-4, n-3, n-2, n-1\}$,

pour avoir l'**ordinal naturel** suivant, il faut ajouter **n** à ses propres éléments, ce qui donne:
 $n+1 = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, n-4, n-3, n-2, n-1, n\}$.

Ce qu'il est très remarquable de comprendre à présent, c'est que **tous les ordinaux, finis et infinis**, obéissent à cette simple et belle règle, et qu'il n'est pas ou plus nécessaire d'y ajouter (comme on le fait habituellement et comme moi-même je l'ai fait longtemps dans mes travaux, avant de découvrir que le problème est la **Négation**), d'ajouter une règle pour les «**ordinaux limites**».

Celle-ci consiste à dire qu'un **ordinal limite** λ est la **réunion** de tous les **ordinaux** qui sont **strictement inférieurs** à lui, ce qui revient à dire que λ est l'**ensemble de tous ces ordinaux**. Mais cette règle est une propriété commune à **tous les ordinaux, finis ou infinis**, et ne caractérise en rien une catégorie d'**ordinaux** qu'on appellerait les «**ordinaux limites**», ceux qui n'auraient donc pas de **prédécesseurs** immédiats: $\dots, \lambda-4, \lambda-3, \lambda-2, \lambda-1$. De ce fait, en parcourant l'**ensemble** Ω de **tous les ordinaux** (ensemble qui soit dit en passant ne peut pas exister dans les paradigmes de **Négation**, car son existence est interdite par le paradoxe de Burali-Forti) dans sens décroissant, de Ω vers $\mathbf{0}$, on est arrêté au niveau de chaque «**ordinal limite**» λ . Comme $\lambda-1$ n'existe pas, il faudrait «sauter» sur un de ses éléments pour aller poursuivre le parcours, jusqu'au prochain «**ordinal limite**» λ' , s'il y en a, sinon cela veut alors dire que $\lambda' = \mathbf{0}$. Dans les deux cas, comme λ est un «**ordinal limite**», la liste des ordinaux qui se présente est alors devant λ , et en incluant λ , est forcément de la forme: $\lambda', \lambda'+1, \lambda'+2, \lambda'+3, \lambda'+5, \lambda'+6, \lambda'+7, \dots, \lambda$. On se trouve alors dans une situation équivalente à: $0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, \omega$, où, dans les paradigmes de **Négation**, ω est appelé le **premier ordinal infini**.

La question est déjà de savoir: en parcourant les **ordinaux** dans le sens croissant, de $\mathbf{0}$ à ω , et de manière générale d'un «**ordinal limite**» λ' à l'«**ordinal limite**» suivant λ , à partir de quel **ordinal** on sait qu'il faut passer à ω , et plus généralement à λ , étant donné que l'**ordinal** $\omega-1$ ou $\lambda-1$ n'existe pas. O c'est bien lui qui nous indique qu'il faut passer à ω ou λ . Par conséquent, cette notion d'«**ordinal limite**» rend en fait impossible d'atteindre de tels **ordinaux**, autrement qu'en «sautant» par dessus une liste d'**ordinaux**.

Dans le sens croissant, c'est conceptuellement possible, car il suffit juste de dire que l'on quitte une certaine plage d'**ordinaux**, par exemple ici ceux de la forme: $\lambda'+k$, où k est un **entier naturel fini**, pour passer au premier ordinal de la plage suivante, qui est donc de la forme: $\lambda'+k$, et qui est même très précisément: $\lambda'+\omega+k$, étant entendu que l'on a: $\lambda = \lambda'+\omega$.

Dans le sens croissant, quand on veut «sauter» par dessus une certaine plage d'**ordinaux** pour atteindre une plage suivante, on sait toujours quel ordinal atteindre pour poursuivre le parcours, du fait d'une propriété des **ordinaux**, qui est même un des points fondamentaux de leur définition, et qui est la propriété du **bon ordre**, ou des **ensembles bien ordonnés**. Cette propriété est que **tout ensemble non vide d'ordinaux possède un plus petit élément**. Et plus généralement, **toute partie non vide d'un ensemble bien ordonné possède un plus petit élément**.

En vertu de cela, quand on saute d'une plage non vide A_1 d'**ordinaux** à une autre plage non vide A_2 , dont les éléments sont tous strictement supérieurs à ceux de A_1 , on sait toujours quel élément a_2 de il faut atteindre, qui est le **plus petit élément** de A_2 . Comme aussi il existe un **plus petit élément** de A_1 , à savoir a_1 .

Mais avec l'existence des «**ordinaux limites**», quand on saute d'une plage non vide **A₂** d'**ordinaux** à une autre plage non vide **A₁**, dont les éléments sont tous strictement inférieurs à ceux de **A₂**, il faudrait pouvoir atteindre le **dernier élément** de **A₁** (le **plus grand** d'entre eux donc), qui n'existe pas obligatoirement.

C'est le problème du **prédécesseur** d'un «**ordinal limite**» λ , à savoir $\lambda-1$. Ils ne rendent donc impossible qu le parcours des ordinaux dans le sens croissant, mais pas dans le sens décroissant. On ne voit bien avec les séquences **ordinales**: **0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ..., ω** , et plus généralement: $\lambda', \lambda'+1, \lambda'+2, \lambda'+3, \lambda'+5, \lambda'+6, \lambda'+7, \dots, \lambda$.

La plage des **ordinaux strictement inférieurs** à ω , et plus généralement à λ , a un **premier élément**, mais pas de **dernier élément**, qui devrait donc être $\omega-1$ pour la première séquence, et $\lambda-1$ pour la seconde.

R – Remarques et définitions: Ordinaux et ensembles unidaux ou parenthésages

Toute **théorie des ensembles** théorise les objets de la **Réalité**, de l'**Univers** (en l'occurrence de l'**Univers TOTAL**). Pour la bonne et simple raison que **toute chose** dans la **Réalité**, de l'**Univers**, est un **ensemble**. Et les **ordinaux** sont les **ensembles** par excellence, la **colonne vertébrale** même de toute **théorie des ensembles**. Et pour aller plus loin encore, **tout ensemble est unidal**, tous les objets de la **Réalité**, de l'**Univers** (en l'occurrence de l'**Univers TOTAL**) sont **unidaux**.

Et comme nous l'avons vu plus haut, les **ensembles unidaux** ou **parenthésages** sont formés au moyen de deux règles vues plus haut, et que nous rappelons :

Unid 1 ou règle des singletons:

Etant donné un **ensemble unidal e** déjà construit, on a un nouvel **ensemble unidal {e}**, en appelé le **singleton d'élément e**.

Unid 2 ou règle de concaténation ou d'union des ensembles:

Etant donné deux **ensembles unidaux x** et **y** déjà construit, on a un nouvel **ensemble unidal** en **concaténant x** et **y**. L'**opérateur** de **concaténation** ou d'**union** des **ensembles** est noté «**U**» mais aussi «**+**», et on l'appelle alors l'**addition des ensembles**, qu'il faudra distinguer de l'**addition des ordinaux**.

On peut maintenant compléter la **règle des singletons Unid 1**, mais aussi la **règle de concaténation ou d'union des ensembles Unid 2**, avec une **règle Unid 3** suivante:

Unid 3 ou règle du terminus de la concaténation indéfinie d'un ensemble:

Etant donné un **ensemble unidal e** déjà construit, on a un nouvel **ensemble unidal {e}**, en appelé le **singleton d'élément e**, qui est le **terminus** d'une **concaténation indéfinie** de **e**, c'est-à-dire des **générescences d'unit e**: **e, ee, eee, eeee, eeeee, eeeeeee, ..., eeeeeee{e}, eeeee{e}, eeeee{e}, eeee{e}, ee{e}, e{e}, {e}**.

La **striction** sous-jacente est par exemple de **striction 2** ou **3**, et pour cette **striction** on s'interdit la **commutativité** de la **concaténation** ou de l'**addition**:

$x \cup y \neq y \cup x$, ou: **$x+y \neq y+x$** , ou: **$xy \neq yx$** .

Cas particulier important: les ordinaux

On prend pour **e** l'**ordinal 1** ou **{0}**.

Cela donne alors les **générescences d'unit 1** suivantes:

1, 11, 111, 1111, 11111, 111111, ..., 111111{1}, 11111{1}, 1111{1}, 111{1}, 11{1}, 1{1}, {1}.

On les note respectivement:

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ..., v-7, v-6, v-5, v-4, v-3, v-2, v-1, v.

Et dans le cas général, les **générescences**:

e, ee, eee, eeee, eeeee, eeeeeee, ..., eeeeeee{e}, eeeee{e}, eeeee{e}, eeee{e}, ee{e}, e{e}, {e} sont à interpréter respectivement comme :

$1xe, 2xe, 3xe, 4xe, 5xe, 6xe, \dots, \{e\}-6xe, \{e\}-5xe, \{e\}-4xe, \{e\}-3xe, \{e\}-2xe, \{e\}-1xe, \{e\}$,

ou:

$1xe, 2xe, 3xe, 4xe, 5xe, 6xe, \dots, (v-6)xe, (v-5)xe, (v-4)xe, (v-3)xe, (v-2)xe, (v-1)xe, vxe$.

On pose: **$v = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, v-4, v-3, v-2, v-1\}$** ,

où la **variable v** est un **ordinal infini** synonyme de **N == {0, 1, 2, 3, 4, ..., N-4, N-3, N-2, N-1}**.

On pose: $\varepsilon = 1/v = 1/N$.

On pose par définition, pour tout **ensemble e**:

$$\{e\} = e... = v \times e.$$

L'écriture «x...», à lire «**x GENER**», signifie que l'on concatène infiniment **x** à lui-même, autrement dit simplement qu'on le **répète indéfiniment**: **xxxxxxx...** ou: **x, xx, xxx, xxxx, xxxxx, xxxxxx, xxxxxxx,**

On résume en disant donc: $\{x\} = x... = v \times x$.

Les **générescences d'unité e**:

1xe, 2xe, 3xe, 4xe, 5xe, 6xe, ..., (v-6)xe, (v-5)xe, (v-4)xe, (v-3)xe, (v-2)xe, (v-1)xe, vxe,

sont donc tous les **multiples** de **e** de **1xe** à **vxe**.

Le **nombre v** est alors forcément **infini**, puisqu'il est associé au **terminus** d'une **liste** qui comporte toute l'**infinité** des différentes **répétitions** de la **lettre e**:

e, ee, eee, eeee, eeeee, eeeeee, ..., eeeee{e}, eeeee{e}, eeee{e}, eee{e}, ee{e}, e{e}, {e}.

Et notamment on a cette liste **indéfinie**, c'est-à-dire **infinie**: **e, ee, eee, eeee, eeeee, eeeeee, ...,** à la suite de laquelle on a cette autre liste **infinie**: **..., eeeee{e}, eeeee{e}, eeee{e}, eee{e}, ee{e}, e{e}, {e}.**

Autrement dit, on a toute l'infinité des **mots** formés de la seule **lettre e**, classés par **ordre croissant** selon le **nombre de lettres**: **e, ee, eee, eeee, eeeee, eeeeee, ...**. Et à la suite de cette infinité, on a la même infinité mais par ordre décroissant et se terminant par **{e}**. et cette expression indique le **terminus** de toute la **liste**: **..., eeeee{e}, eeeee{e}, eeee{e}, eee{e}, ee{e}, e{e}, {e}.**

Autrement dit encore, on a tous les **nombre entiers naturels** de **1** à l'«**infini**», **multipliés** à chaque fois par **e**: **1xe, 2xe, 3xe, 4xe, 5xe, 6xe, ...,**

et après eux viennent l'infinité des expressions:

..., (v-6)xe, (v-5)xe, (v-4)xe, (v-3)xe, (v-2)xe, (v-1)xe, vxe,

qui, elles aussi, contiennent la même infinité des **nombre entiers naturels**.

On a donc au moins une infinité des **entiers naturels** de **1** à l'«**infini**», et dans le pire des cas elles se chevauchent ou se recouvrent pour faire une seule infinité de **1** à l'«**infini**».

Dans tous les cas donc, **v** représente un **nombre infini**, qui mesure très précisément le **nombre des termes** de toute la **liste** ou toute la **suite**, les **termes numérotés** de **1** à **v** donc. On a donc **v termes**, où la **lettre v**, qui est une **variable** au sens habituel, représente en même temps aussi un **nombre infini**. C'est l'idée clef de cette logique dite **généralisatrice** ou **unidale**. Il s'agit de **définir** des **nombre infinis** permettant de **numéroter** des **listes infinies** donc de **compter** les **termes** de ces **listes**. C'est une nouvelle approche de la notion d'**ordinaux** et de **cardinaux**, l'approche **unidale** ou **généralisatrice**, et qui est aussi l'approche des **nombre entiers naturels variables**, par opposition aux **nombre entiers naturels constants**, comme par exemple **5, 77** ou **1200**.

Dans les précédents livres, le **nombre infini** ou **indéfini v**, associé à l'**opérateur GENER**, «...», était noté ω .

Dans un autre contexte, le **nombre** noté ici **v**, et noté ailleurs ω , était noté **w**.

Tout cela est équivalent, car les raisonnements qui en découlent, qui sont ceux de la **génération indéfinie** ou **génération infinie**, sont exactement les mêmes.

A ne pas confondre toutefois l'adjectif «**indéfini**» avec «**non défini**».

Par «**non défini**» on entend «**ce qui n'est pas défini**».

Mais par «**indéfini**» il faut comprendre «**perpétuel**», «**continu**», comme dans l'adverbe «**indéfiniment**», qui signifie «**perpétuellement**» ou «**continuellement**». Il s'agit donc d'une définition.

On a donc:

$$\{\varepsilon\} = \varepsilon... = v \times \varepsilon = 1 = u = v_0.$$

$$\{1\} = 1... = v \times 1 = v = v_1.$$

$$\{v\} = v... = v \times v = v^2.$$

$$\{v^2\} = (v^2)... = v \times v^2 = v^3.$$

...

$$\{v^{v-1}\} = (v^{v-1})... = v \times v^{v-1} = v^v = w = v_2.$$

...

$v_{n+1} = v_n \wedge v_n$, pour tout ordinal n .

etc.

Le sens à donner à l'**opération d'addition** de deux **ordinaux**, que ce soit au sens de **von Neumann** ou au sens **unidal**, est acquis ou est en train de l'être.

D- Définition: Addition au sens de von Neumann:

Soient deux **ordinaux** naturels:

$m = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, m-4, m-3, m-2, m-1\}$;

$n = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, n-4, n-3, n-2, n-1\}$.

On pose: $m+0 = m$ et: $0+n = n$, ce qui est l'**addition** de deux **ordinaux** dont l'un au moins est **0**.

Mais si m et n sont tous les deux différents de **0**, alors **additionner n à m** , c'est-à-dire faire $m+n$, c'est **additionner 1 à m , n fois**, c'est-à-dire autant de fois qu'il y a d'**éléments** dans n . Sachant que, pour tout **ordinal x** , l'**ordinal $x+1$** est par définition: $x+1 = x \cup \{x\}$.

Autrement dit, on **ajoute x** à ses propres **éléments** pour avoir son **successeur $x+1$** .

On pose donc, pour tout **ordinal n** :

$n+0 = 0+n = n$

$n+1 = n \cup \{n\}$

Soient deux **ordinaux m et n** .

Supposons défini l'**ordinal $m+n$** .

On pose: $m+(n+1) = (m+n) + 1$.

Ceci, dans le Nouveau Paradigme, définit l'**addition $m+n$** pour tous **ordinaux m et n** .

On vérifie aisément alors que:

$m+n = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, m, m+1, m+2, m+3, m+4, \dots, m+n-4, m+n-3, m+n-2, m+n-1\}$.

A un moment, il s'agira de savoir faire $m+1$, ce que l'on sait faire. Puis on saura faire aussi $(m+1)+1$, qui est par définition $m+2$. Puis on saura faire $((m+1)+1)+1$, qui est par définition $m+3$, ainsi de suite, et de proche en proche, jusqu'au terminus, qui est $m + (n-1)$. Et alors l'**ordinal** obtenu est $m+n$.

Exemple:

Calculons $3+2$.

On a: $3 = \{0, 1, 2\}$, et: $2 = \{0, 1\}$.

Il y a 2 éléments dans 2, donc il nous faut faire $3+1$, pour avoir 4, puis $4+1$, pour avoir 5.

$3+1 = 3 \cup \{3\} = \{0, 1, 2\} \cup \{3\} = \{0, 1, 2, 3\} = 4$.

Et: $4+1 = 4 \cup \{4\} = \{0, 1, 2, 3\} \cup \{4\} = \{0, 1, 2, 3, 4\} = 5$.

Donc: $3+2 = 5$.

D- Définition: Multiplication et exponentiation au sens de von Neumann:

Faire la **multiplication $n \times m$** , au sens de von Neumann, donne **0**, si m ou n ou les deux sont **0**.

Mais si m et n sont différents de **0**, alors faire $n \times m$ c'est **additionner**, au sens de von Neumann, m à lui-même n fois. Et comme on sait **additionner** deux **ordinaux** différents de **0**, il suffit d'**itérer l'addition** autant de fois que nécessaire pour obtenir $n \times m$.

On définit aussi la **multiplication** en posant:

$n \times 0 = 0 \times n = 0$

$n \times 1 = 1 \times n = n$

En supposant $n \times m$ défini pour deux **ordinaux m et n** ,

on pose: $n \times (m+1) = (n \times m) + n$, et: $(n+1) \times m = (n \times m) + m$.

Pour l'**exponentiation**, on convient que: $0^n = 0$, pour tout ordinal n , y compris si $n = 0$.

Et pour tout ordinal m différent de **0**, on pose: $m^0 = 1$.

Et pour deux **ordinaux** m et n différents de 0 , m^n ou $m^{\wedge}n$, s'obtient en **multipliant** m par lui-même n fois. Et comme on sait **multiplier** deux **ordinaux** différents de 0 , il suffit d'**itérer la multiplication** autant de fois que nécessaire pour obtenir m^n ou $m^{\wedge}n$.

On définit aussi l'**exponentiation** en posant:

$0^n = 0$, pour tout ordinal n , y compris si $n = 0$.

$n^0 = 1$, si n est différent de 0 .

Pour deux **ordinaux** m et n , avec n différent de 0 .

Supposons défini n^m . On pose: $n^{m+1} = n^m \times n = n \times n^m$.

D- Définition: Addition au sens unidal ou génératif.

Soient deux **ordinaux** de m et n au sens **unidal** ou **génératif**. C'est le cas si m ou n ou les deux sont 0 .

On pose alors aussi: $m+0 = m$ et: $0+n = n$.

Et dire que m et n sont différents de 0 , c'est dire qu'ils sont des **générescences** de l'**unit 1**.

Cela veut dire que m et n sont de la forme $1111...1$, où l'**unit 1** est **répété** m fois pour m , et n fois pour n .

Dans ce cas, faire l'**addition** $m+n$ c'est simplement **concaténer** m et n , c'est-à-dire faire $m \cup n$ ou mn .

Par exemple: $5 = 11111$, et: $3 = 111$. Et $5+3 = 11111 \cup 111 = 11111111 = 8$.

D- Définition: Multiplication et Exponentiation au sens unidal ou génératif.

Et la **multiplication unidale** ou **générative**, ainsi que l'**exponentiation unidale** ou **générative**, sont définies à partir de l'**addition unidale** ou **générative**, par **itération** de l'**addition** pour la **multiplication**, puis par **itération** de la **multiplication** pour l'**exponentiation**, comme nous l'avons fait pour l'**addition** au sens de von Neumann.

D – Définition: Construction des ordinaux unidaux de base v

Les égalités suivantes, données plus haut, sont à présent parfaitement définies, que ce soit au sens de **von Neumann** ou au sens **unidal**:

$\{\varepsilon\} = \varepsilon... = v \times \varepsilon = 1 = u = \omega_0$.

$\{1\} = 1... = v \times 1 = v = \omega_1$.

$\{v\} = v... = v \times v = v^2$.

$\{v^2\} = (v^2)... = v \times v^2 = v^3$.

...

$\{v^{v-1}\} = (v^{v-1})... = v \times v^{v-1} = v^v = w = \omega_2$.

...

$\omega_{n+1} = \omega_n \wedge \omega_n$, pour tout **ordinal** n .

Nous avons défini ainsi une infinité d'**ordinaux infinis** ω_n , que nous qualifions de **varidaux**, ou de **vénitiens**, ou encore d'**énitiens**.

Soit la suite des symboles suivants:

$a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z, \omega, A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z, \Omega$.

Par défaut, on pose: $\omega = \omega_3$, mais de manière générale ω est une variable qui désigne n'importe quel ω_k , avec $k \geq 1$.

Et on pose:

$A = \omega_v$.

$B = \omega_A$.

$C = \omega_B$.

Ainsi de suite, pour toutes les lettres majuscules de **A** à **Z**.

On a donc:

$Z = \omega_Y$.

Et on pose: $\Omega = \omega_Z$.

L'un des **ordinaux** est donc: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}$, à savoir l'**ordinal infini** pris comme l'**ensemble N** des **nombre entiers naturels**. Ses éléments sont les **N chiffres** de la **numération** en base **N**. Et un autre est par exemple **W**.

Tous les **ordinaux** du Nouveau Paradigme, l'**Univers TOTAL**, qu'ils soient **finis** ou **infinis**, sont des **ordinaux naturels**, mais aussi des **ordinaux unidaux**. Il n'y a donc plus de notion d'**ordinal limite**, et on comprend le problème avec ces **ordinaux**. Le problème fondamental vient ds paradigmes de la **Négation**, qui repose sur l'axiome implicite selon lequel **certaines choses n'existent pas**.

Ainsi par exemple, **il n'existe pas d'ensemble** qui soit l'**ensemble de tous les ensembles**, car son existence cause un paradoxe dans la **théorie des ensembles** de Cantor, d'où la **théorie axiomatique des ensembles**, comme celle de ZF, ou ZFC, qui exclut cet **ensemble de tous les ensembles**, qui n'est rien d'autres que celui que nous nommons l'**Univers TOTAL**. Pour cela, évidemment, la logique scientifique ne doit plus être la logique de **Négation**.

Celle-ci interdit aussi l'existence du **dernier ordinal**, le **plus grand de tous les ordinaux** donc, l'**infini absolu**, que nous appelons le grand **Oméga** et notons Ω .

Toujours à cause de la logique de **Négation**, certains **ordinaux**, dits «**limites**», n'ont pas de **prédécesseur**. Pour un tel **ordinal limite** λ donc, $\lambda-1$ n'existe pas. De tels **ordinaux** sont des **ordinaux de Négation**. Et la logique d'**Affirmation** ou d'**Alternation** dit que seule la **Négation** et les **choses de Négation** doivent être **niées**. Dans le Nouveau Paradigme, l'**Univers TOTAL**, les **ordinaux limites** sont donc niés.

Bref, la **Négation** es **niée**, ce qui instaure l'**Affirmation** ou l'**Alternation**, ce qui signifie concrètement que nous travaillons dans l'**Ensemble de tous les ensembles**, une manière de parler de l'**Univers TOTAL**, l'**Ensemble de TOUTES les choses**, celui dans lequel **toutes les choses existent, tous les ensembles existent, tous les nombres existent, toutes les informations existent**.

Donc, pour tout **ordinal n**, son **prédécesseur n-1** existe. On pourrait croire percevoir une **contradiction** ou une **fausseté**, en donnant comme contre-exemple l'**ordinal 0**, qui n'aurait pas de **prédécesseur**. Mais ce n'est qu'une apparence, car il a bel et bien un **prédécesseur**, qui est **-1**, et celui-ci n'est rien d'autre que l'**ordinal $\Omega-1$** , où Ω est le **denier ordinal**, ce qui veut dire qu'avec lui s'achève le **cycle des ordinaux**, et on revient à l'**ordinal 0**. Ce grand **cycle** s'écrit donc: $0 = \Omega$, ou: $o = \Omega$, pour souligner qu'on parle du **zéro absolu o**. En vertu de ce **cycle**, on a donc: $-1 = \Omega-1$, $-2 = \Omega-2$, $-3 = \Omega-3$, etc.

Donc le **prédécesseur** de Ω est $\Omega-1$, et comme on a: $0 = \Omega$, ou: $o = \Omega$, donc le **prédécesseur** de **0** est le **prédécesseur** de Ω , à savoir donc $\Omega-1$, qui est donc aussi **-1**.

Malgré les apparences donc, pour tout **ordinal n**, il existe un **prédécesseur n-1**.

T – Théorème: Théorème de l'Existence et ordinaux

L'**Univers TOTAL** est par définition l'**Ensemble de TOUTES les choses**. De par sa définition, **toutes choses existent dans l'Univers TOTAL**, vérité fondamentale que nous avons appelée le **Théorème de l'Univers TOTAL** ou le **Théorème de l'Existence** ou la **Loi de la Réalité TOTALE**. Comme déjà dit, nous l'appelons aussi le **Théorème de Dieu**.

On peut l'appeler aussi le **Théorème de l'Affirmation**, ou encore le **Théorème de l'Alternation**, pour signifier que **toutes choses existent dans l'Univers TOTAL, ainsi que les alternatives de toutes les choses**. Si une **chose x n'existe pas** dans un **contexte** donné de l'**Univers TOTAL**, cette **chose x existe** forcément dans un **AUTRE contexte** de l'**Univers TOTAL**, un **ALTER contexte**. D'où la notion d'**Alternation**.

Ce Théorème nous garantit donc que la **chose x** que l'on cherche, **existe** dans l'**Univers TOTAL**. A nous de savoir la **trouver**, l'**exhiber**, comme par exemple nous venons de le faire pour le **prédécesseur** de **0**. Et aussi, à nous de savoir **construire x**, la **créer**, car aussi ce Théorème nous donne un pouvoir créateur. Notre imagination n'a plus de limite.

Dans la **théorie axiomatique des ensembles ZF**, l'existence des **ordinaux infinis** est assurée par un axiome idoine, qui est l'**axiome de l'infini**, qui s'exprime de diverses manières équivalentes, dont les principales sont:

→ Il existe un **ensemble infini**.

Etant entendu qu'un **ensemble fini** est un ensemble dont le **nombre des éléments** est un **ordinal fini**, c'est-à-dire un **ordinal naturel**. Un **ensemble infini** est donc un **ensemble** dont le **nombre des éléments** n'est pas un **ordinal naturel**. Du point de vue du Nouveau Paradigme, cette conception de l'**infini** est erronée, car un **ordinal infini** peut bel et bien être un **ordinal naturel**. Et d'ailleurs, dans le Nouveau Paradigme, **tous les ordinaux, finis ou infinis**, sont des **ordinaux naturels**.

→ Les **ordinaux de von Neumann**: **0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...**, ou tout simplement les classiques nombres entiers naturels, forment un **ensemble**.

→ On a au moins un **ordinal infini**, à savoir **N**.

→ Il existe un **ensemble inductif**.

On appelle un **ensemble inductif** un **ensemble E** ayant **0** pour élément, et tel que, pour tout élément **x** de **E**, l'ensemble $x \cup \{x\}$ est un élément de **E**.

Cet axiome assure donc qu'il existe au moins un **ensemble inductif**. On démontre alors qu'il existe un **plus petit ensemble inductif**, noté ω , et qui est précisément l'**intersection** de tous les **ensembles inductifs**. Cet ensemble ω est alors très précisément l'**ensemble des ordinaux de von Neumann** et eux seuls. C'est une autre manière de parler de l'ensemble **N** des **nombres entiers naturels**.

Dans le Nouveau Paradigme, nul besoin d'un **axiome de l'infini**, car le Théorème de l'Existence assure l'existence de tout ensemble ou de toute chose dont on a besoin. Du simple fait d'avoir défini les **ordinaux de von Neumann**, il nous suffit juste de dire qu'il existe un **ensemble N** dont ils sont les éléments et eux seuls. On démontre que cet ensemble **N** est un ordinal au sens **classique**. Cet **ensemble N** est donc un **ordinal infini**. Dans les paradigmes classiques, cet **ordinal N** n'est pas un **ordinal naturel**, car c'est un « **ordinal limite** ». Nous avons largement exposé le problème de tels **ordinaux**. Dans le Nouveau Paradigme, **N** est tout simplement un **ordinal naturel infini**, et de tels **ordinaux** sont justes des **nombres entiers naturels variables**.

Et donc, du simple fait d'utiliser des **variables**, comme par exemple **m** et **n**, pour exprimer les propriétés générales des **nombres entiers naturels** et pour faire des raisonnements par **récurrence**, c'est déjà utiliser implicitement des **nombres entiers naturels infinis**. En effet, utiliser la **variable n** par exemple, c'est dire que **n** peut prendre les **valeurs**: **n = 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...**, que l'on peut écrire: **n = {0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...}**, ou **n = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...)**, etc., ce qui est simplement la définition d'un **nombre entier variable infini**. Par opposition à un **nombre entier constant** ou **fini**: **n = 5**, par exemple.

Tout ce qui précède signifie que nous avons construit tous les ordinaux de 0 à Ω .

Revenons à cette notion fallacieuse d'«**ordinal limite**» que je viens encore de «fusiller», c'est plus font que moi.... Car cela m'a donné de vraies migraines à l'époque où la **Science de l'Univers TOTAL** ou **Théorie universelle des ensembles** s'appelait la **Théorie des univers**, et où je n'avais pas encore détecté que le problème fondamental venait de la logique de **Négation**. La logique actuelle donc, qui repose sur l'axiome implicite selon lequel **certaines choses n'existent pas dans l'absolu**, ce qui veut dire en fait qu'**elles n'existent pas dans l'Univers TOTAL**, qui est précisément l'**Absolu** dont on parle. Il est clair que cet axiome implicite, que nous pouvons nommer l'**Axiome de Négation**, est le contraire même du **Théorème de l'Existence** ou **Théorème de l'Univers TOTAL**.

Le problème vient donc de ce que la logique **Négation** a pour conséquence que tous **ordinaux** strictement inférieurs à ω ou **N**, c'est-à-dire ses **éléments**, sont tous **finis**. On « saute » alors des **finis pour aller au premier infini**, qui est ω ou **N**, qui du coup ne peut pas avoir de **prédécesseur** direct, $\omega-1$ ou **N-1**, sinon celui-ci serait **fini**, ce qui entraînerait du coup la **finitude** de ω ou **N**, comme on vient de le voir.

Mais rien n'oblige qu'il en soit ainsi. La logique d'**Alternation** ou d'**Affirmation** entraîne une vision des **ordinaux**, que nous qualifions de **généralive**, ce qui est démontré dans le troisième livre et illustré plus haut. Cela signifie qu'en construisant les **ordinaux** par pas de **1** comme vu plus haut, ou (ce qui revient au même), **en additionnant indéfiniment 1 à l'ordinal précédemment construit**, on atteint **tous les ordinaux**, sans exception, on va graduellement de l'**ordinal 0** à l'**ordinal Ω** .

On peut croire mettre en évidence un paradoxe en disant que si Ω est le dernier ordinal, on obtient un **ordinal $\Omega+1$** , qui vient après lui, donc finalement Ω n'est plus le **dernier ordinal**. Oui mais, pas si, le **dernier ordinal Ω** est la fin d'un **grand cycle des ordinaux**, **cycle** qui revient à **0**, exactement comme pour le **cycle** de la journée, à **24h** on revient à **0h**, **cycle** qui s'écrit: **$0 = 24$** ou **$24 = 0$** . Après **24h** il y a **$24+1 = 25h$** , certes, mais **25h** revient à **1h** du matin, dans un nouveau cycle de la journée.

De la même façon donc, le **dernier ordinal Ω** revient à **0**, le commencement du **grand cycle des ordinaux**. Cela s'écrit: **$0 = \Omega$** ou **$\Omega = 0$** . L'**ordinal $\Omega+1$** vient après le **dernier ordinal**, certes, mais on a: **$1 = \Omega+1$** ou **$\Omega+1 = 1$** . Il n'y a pas de paradoxe, mais on reprend juste le **grand cycle des ordinaux**. Le secret de la **division** par le **0 absolu**, réside dans ce **grand cycle Ω** , et c'est la **division omégacyclique par 0**.

Le **cardinal** de l'**Univers TOTAL**, c'est-à-dire le **nombre de TOUS ses éléments**, est le **dernier ordinal à savoir donc Ω** , strictement parlant. Mais en raison du **grand cycle**, on revient à **0**, comme on l'a dit.

Selon les paradigmes de la **Négation**, la **division 1/0** est «**impossible**» ou est «**non définie**». La raison très profonde de cette dite «**impossibilité**» ou de cette **interdiction de diviser par 0** est que quand on autorise cette **division** dans la classique **structure de corps**, c'est-à-dire la **structure algébrique** dans laquelle on fait les calculs habituels, cela conduit à écrire des **égalités entre des nombres différents**, comme « **$0 = 1$** ».

Et ça, on n'aime pas du tout, parce qu'on réduit la notion d'**égalité** à la seule **identité**. Mais, comme nous l'avons déjà vu, rien ne nous oblige à restreindre la notion d'**égalité** à la seule **identité**. Nous avons vu que la notion générale d'**égalité** est la **relation d'équivalence**, qui est très étroitement associée à la logique **fractale** mais aussi de **cycle**. Pour de plus amples informations, la **division par zéro** est traitée dans le livre: [Générescences, Nombres entiers variables, Corps omégacyclique et division omégacyclique par zéro](#).

ii – Ensembles d'entiers

→ **Nombre entier naturel constant 7**

$7 = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6\}$; ensemble ou ordinal de von Neumann 7

Ici **0** désigne l'**ensemble vide $\{0\}$** ou **$\{ \}$** , noté **0** plus haut.

Et comme nous l'avons dit, le nouveau **0** est dans ce cas **$\{0\}$** , et le nouveau **1** est **$\{\{0\}\}$** , etc.

→ **Nombre entier naturel variable infini n**, écriture abrégée

$n = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \dots\}$; ensemble infini n

→ **Nombre entier naturel variable infini n**, écriture complète

$n = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, n-4, n-3, n-2, n-1\}$; ensemble ou ordinal naturel infini n

On constate que **card(n) = n**.

En effet, **n a n éléments**, qui vont de **0** à **n-1**.

→ **Ensemble constant ou fini quelconque d'entiers naturels E**

Cas où **E** est **vide**, c'est-à-dire **$E = \{ \} = \emptyset = 0$** .

card(E) = 0

Cas où **E** est **non vide**, mais peut avoir des éléments doublons.

$E = \{n_1, n_2, n_3, n_4, n_5, n_6, n_7\}$; ici il peut y avoir des éléments doublons, donc **card(E) \leq 7**

Cas où **E** est **non vide**, mais n'a pas des éléments doublons.

$E = \{n_1, n_2, n_3, n_4, n_5, n_6, n_7\}$;

card(E) = 7

→ Ensemble variable quelconque d'entiers naturels E

$E = \{n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{v-4}, n_{v-3}, n_{v-2}, n_{v-1}, n_v\}$; où v est un nombre entier naturel infini, qu'il faut ici voir surtout comme une variable. Notamment la variable v qui, pour tout ordinal k , vérifie $v(k) = k$. Et même, pour tout nombre x (peu importe le sens que l'on donne au mot « nombre »), on a: $v(x) = x$.

Et plus généralement encore, pour toute chose ou information x , on a: $v(x) = x$. C'est tout simplement l'application universelle identité, ailleurs appelée Id , et telle que: $Id(x) = x$, pour tout élément x de U , l'Univers TOTAL. Nous l'appelons v pour dire que c'est l'application identité, mais à voir comme la variable de référence.

C'est donc cette variable aussi qui est le nombre infini de référence. Nous posons par définition que v est un ordinal, car: $v(x) = x$, donc $v(x)$ est un ordinal si x l'est. Et aussi, dire que nous voyons v comme un ordinal c'est dire que nous considérons sa restriction telle que x est un ordinal, on a: $v(x) = x$, et $v(x) = o$ dans les autres cas.

Nous avons donc l'ensemble d'entiers naturels:

$E = \{n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{v-4}, n_{v-3}, n_{v-2}, n_{v-1}, n_v\}$.

Ici, il peut y avoir des éléments doublons, donc $card(E) \leq v$.

→ Ensemble variable quelconque d'entiers naturels E

$E = \{n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{v-4}, n_{v-3}, n_{v-2}, n_{v-1}, n_v\}$; ici il n'y a pas des éléments doublons; donc $card(E) = v$

Dans ce cas E est un ensemble infini.

Cas où la numérotation commence par o.

$E = \{n_o, n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{v-4}, n_{v-3}, n_{v-2}, n_{v-1}, n_v\}$; donc $card(E) = v+1$

→ Ensemble Z des entiers relatifs de référence:

$Z = \{-v, -(v-1), -(v-3), -(v-4), \dots, -4, -3, -2, -1, o, 1, 2, 3, 4, \dots, v-4, v-3, v-2, v-1, v\}$

Nous disons aussi que Z est v -varidal. Car il lui correspond la suite d'entiers relatifs variables:

$v = \{-v, -(v-1), -(v-3), -(v-4), \dots, -4, -3, -2, -1, o, 1, 2, 3, 4, \dots, v-4, v-3, v-2, v-1, v\}$ définie par $v_i = i$, pour tout $i \in Z$.

Pour tout entier naturel n , on pose: $n + o = o + n = n$.

Pour deux nombres entiers naturels n et n' , on pose:

$n + n' = \{o, 1, 2, 3, 4, \dots, n-4, n-3, n-2, n-1, n, n+1, n+2, n+3, n+4, \dots, n + n' - 1\}$

On note alors que $card(n+n') = n+n' = v(n+n')$.

Comme signalé plus haut, cette addition des ordinaux naturels est à distinguer de l'addition des ensembles unidiaux, c'est-à-dire la concaténation ou l'union des ensembles, notée « \cup ».

La définition générative d'un nombre entier naturel n et de l'opération d'addition qui en découle, se fait de la manière suivante:

Si $n \neq o$, alors n est de la forme: $1111\dots 1$, où le symbole 1 est répété précisément n fois, c'est-à-dire additionné n fois à lui-même, selon l'addition des ensembles unidiaux, c'est-à-dire la concaténation ou l'union des ensembles, notée « \cup ». La définition générative du nombre entier naturel $n = 1111\dots 1$ est donc: $n = 1 \cup 1 \cup 1 \cup 1 \cup \dots \cup 1$, ou: $n = 1+1+1+1+\dots+1$, où don 1 est répété n fois, et où « $+$ » est répété $n-1$ fois. Sauf qu'ici, dans la définition générative de l'entier naturel n , on considère plus l'ensemble unidial $1 \cup 1 \cup 1 \cup 1 \cup \dots \cup 1$ comme équivalent à 1. Mais $o \cup o \cup o \cup o \cup \dots \cup o$, ou $oooo\dots o$ ou $o+o+o+o+\dots+o$, c'est-à-dire en fait $o \cup o \cup o \cup o \cup \dots \cup o$, ou $o+o+o+o+\dots+o$ ou $0000\dots 0$, est équivalent à o ou 0, selon l'addition générale des ensembles unidiaux (la concaténation ou l'union donc).

Nous appelons $n = 1111...1$ une **générescence non nulle d'unit 1**, et $oooo...o$ ou $0000...0$, une **générescence d'unit 0** ou **0**. Cette seconde est **nulle**, c'est-à-dire **équivalente à 0** ou **0**, et pas celle d'**unit 1**.

Et pour tout **entier naturel** n' , si $n' \neq 0$, alors n' est de la forme: $1111...1$, où le symbole **1** est répété précisément n' fois.

On a:

$0 = 0$
 $1 = 1$
 $2 = 11$
 $3 = 111$
 $4 = 1111$
 $5 = 11111$
 $6 = 111111$
 $7 = 1111111$
 ...

0 signifie alors une **générescence** qui n'est faite d'**aucun unit 1**.

Et donc on a aussi: $0 = 0+0 = 0+0+0 = 0+0+0+0 = \dots$

Autrement dit, les **générescences 0, oo, ooo, oooo, ...**, qui sont d'**unit 0**, sont toutes **égales à 0**.

Il importe de souligner qu'ici, par «**égales à**», il ne faut pas comprendre «**identiques à**», car il ne s'agit pas d'une **identité** mais d'une **équivalence**. Car les **informations: 0, oo, ooo, oooo, ...**, ont chacune son **identité** qui la **distingue** des autres. Comme toute **information**, chacune n'est **identique** qu'à elle-même. Mais on convient seulement de leur donner à toutes une **identité commune**, appelée **nullité**, et qu'on pourra noter **nul** par exemple, ou **oni**, ou simplement **o**, qui fait voir comme une variable prenant pour valeur ces informations.

Quand on fait donc: $n+o$ ou $o+n$ pour n'importe quelle **information n**, autrement dit si l'ont fait: $n+oni$ ou $oni+n$, ou encore: $n+nul$ ou $nul+n$, on décide que c'est **équivalent à n**, et on va écrire :

$n+o = o+n = n$, ou: $n+oni = oni+n = n$, ou: $n+nul = nul+n = n$, pour signifier que l'on n'a rien fait qui puisse modifier **n**. C'est ce que le signe «**=**» signifie dans ce cas, ce qui ne doit pas faire oublier d'une part que ces **informations : 0, oo, ooo, oooo, ...**, ne sont pas identiques, et que dans un certain contexte il faudra les distinguer pour donner leur **identité** précise. Et d'autre part, on a quand même fait une **opération**, qui consiste à **concaténer** ces **informations à n**. Si l'on fait par exemple $ooo+n$, cela donne l'**information ooon**. Et si l'on fait $n+ooooo$, cela donne l'**information nooooo**. Nous décidons juste que **ooon** et **nooooo** sont **équivalents à n**.

C'est ce que nous entendons par «**générescences nulles**».

Et donc, pour toute **générescence n**, $n+o$ ou $o+n$ reste **n**.

Et maintenant, pour deux **générescences non nulles n** et n' , faire $n+n'$, consiste simplement à les **concaténer** en tant que **générescences non nulles d'unit 1**. Il est clair alors $n+n'$ est une **générescence** formée de $n+n'$ **units 1**.

Par exemple: $5 = 11111$ et $7 = 1111111$.

Et $5+7 = 11111111111 = 12$.

T – Théorème

Dans le **Nouveau Paradigme**, tous les **ordinaux** de **1 à Ω** , et absolument tous, sont obtenus en **répétant indéfiniment l'ensemble unidal 1**, autrement dit tous sont des **générescences d'unit 1**. Avec **0**, ils sont tous les **ordinaux** de **0 à Ω** . Et ce sont tous des **cardinaux** aussi, contrairement aux paradigmes classiques qui distinguent les deux notions, problème des **porcs** et des **cochons** que nous avons déjà analysé.

Cela signifie aussi que, dans le **Nouveau Paradigme**, tous les **ordinaux** et **cardinaux**, **finis** ou **infinis** (au nouveau sens de l'**infinitude**) sont des **ordinaux naturels**. Autrement dit, en partant de l'**ordinal 0**, et **additionnant indéfiniment l'ensemble unidal 1** à lui-même, que ce soit au sens de l'**addition de von**

Neumann (définie plus haut) ou au sens de l'**addition générative** (c'est-à-dire une simple **concaténation indéfiniment** de 1), on **génère** de **tous** les **ordinaux finis** ou **infinis**, de **o** à Ω .

Avec l'**égalité courante** «=», dite de **striction 1**, on a le **cycle** « $o = \Omega$ », donc une fois le terminus Ω atteint, on revient à **o**. Mais si l'on veut distinguer **o** et Ω , alors on fait appel à une **égalité** «==» par exemple, une **identité plus stricte**, de **striction 2**, qui distingue les informations: **o, oo,ooo, oooo, ooooo, ...**, et donc aussi: $\Omega, \Omega\Omega, \Omega\Omega\Omega, \Omega\Omega\Omega\Omega, \Omega\Omega\Omega\Omega\Omega, \dots$. Intuitivement, cela signifie que, pour l'**identité** de **striction 2**, «==», l'information **o** ou o_1 n'est pas assez «**petite**», ou «**nulle**», ou «**vide**», ou «**fine**», ou c'est un **zéro** mais passez **absolu**, ou cela représente un **point** ou un **pixel** mais encore trop «**gros**», ce qui fait que, à la **striction 2**, l'on distingue les informations: **o, oo,ooo, oooo, ooooo, ...**, ou: **o, o+o,o+o+o, o+o+o+o, o+o+o+o+o, ...**.

Il existe donc une information o_2 , suffisamment «**petite**», telle que, à la **striction 2**, on ne distingue pas les informations: $o_2, o_2o_2, o_2o_2o_2, o_2o_2o_2o_2, \dots$, ou: $o_2, o_2+o_2, o_2+o_2+o_2, o_2+o_2+o_2+o_2, \dots$, qui sont toutes **équivalentes** à o_2 .

Par conséquent, il existe un **ordinal** Ω_2 , intuitivement bien plus grand que Ω ou Ω_1 , qui se définit formellement par: $\Omega_2 == 1/o_2$, et donc aussi par: $o_2 == 1/\Omega_2$, et à plus forte raison avec une **identité plus stricte** (c'est-à-dire de **striction** plus grande que 2): $\Omega_2 === 1/o_2$, et: $o_2 === 1/\Omega_2$, et de même pour les **strictions 4, 5, 6, etc.**. Cet **ordinal** Ω_2 est intuitivement bien plus grand que Ω ou Ω_1 , et, en **striction 2**, on a l'**égalité de l'omégacycle** de **striction 2**, qui est donc: $o_2 == \Omega_2$.

En répétant l'information o_2 un certain nombre de fois intuitivement grand, on finira par obtenir o_1 ou **o**. Ce nombre est défini formellement par o_1/o_2 ou o/o_2 .

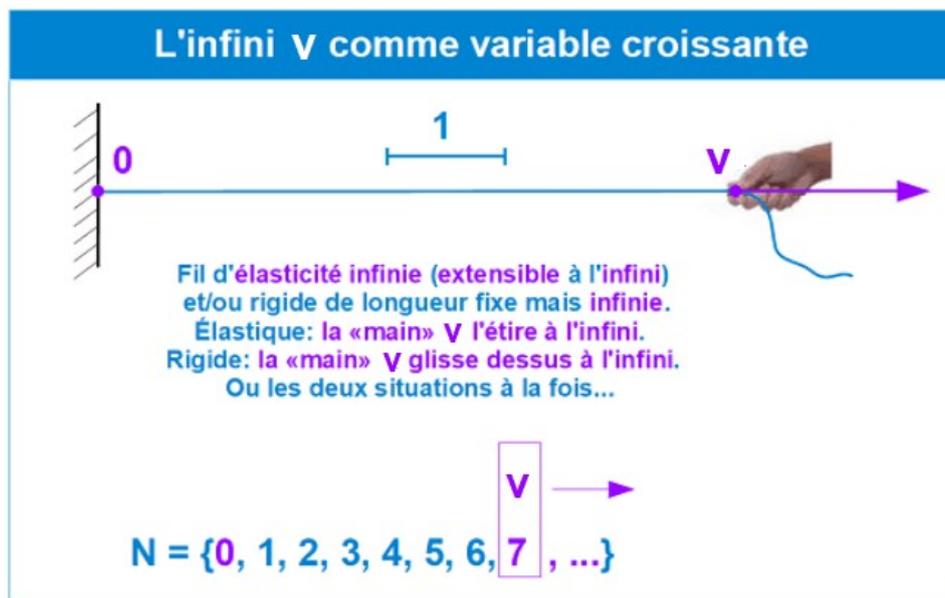
Autrement dit, en **striction 3** par exemple, on a: $o_1 === (o_1/o_2) \times o_2$.

Plus haut, l'**égalité de l'omégacycle** de **striction 2**, a été écrite: $o == \Omega_2$.

Mais comme nous l'avons signalé, c'est en toute rigueur: $o_2 == \Omega_2$.

De manière très générale, l'**égalité de l'omégacycle** de **striction k**, est: $o_k = \Omega_k$.

Mais par «abus», on l'écrira: $o = \Omega$, l'idée derrière cet «abus» étant qu'on se fixe au départ un **seul zéro absolu**, **o**, et après lui on définit tous les **omégaréalis** (ou **nombres omégaréels positifs**), et parmi ceux-ci tous les **ordinaux** (ou **nombres entiers positifs**) **finis** comme **infinis**, et notamment les ordinaux Ω_k .



Le seul petit inconvénient de cet «abus» simplificateur est à propos des **inverses** des Ω_k , à savoir les $1/\Omega_k$ ou les o_k , qui sont plus petits que le **zéro** ou **o** qu'on s'est fixé, sans pour autant être **négatifs**. Le sous-entendu est qu'on fait jouer une certaine **relation d'équivalence** pour laquelle tous les o_k sont **équivalents** au **zéro absolu** **o** qu'on s'est fixé. Ils sont **équivalents** mais pas **identiques**. Nous avons longuement traité de cela plus haut.

Au sens de cette **égalité** «**==**», $1/o_k$ donne Ω_k et vice-versa. En appelant Ω_1 l'**information** Ω , et o_1 l'**information** o , cette **égalité** «**==**» aboutira à un nouveau terminus Ω_2 , pour lequel on aura le **cycle** qui s'écrira: $o_2 == \Omega_2$, étant entendu que le précédent terminus clôturait avec le **cycle**: $o_1 = \Omega_1$, c'est-à-dire: $o = \Omega$.

Et ainsi de suite pour: $o_3 === \Omega_3$, et: $o_4 ==== \Omega_4$, et: $o_5 ===== \Omega_5$, ainsi de suite. A chaque fois on a un o_k de plus en plus petit, et un Ω_k de plus en plus grand, et une **égalité** notée «**k=**», pour dire que le signe «**=**» doit être répété **k** fois. Elle distingue toutes les **informations** ou **générescences** de tous les **units** de à o_{k-1} à Ω_{k-1} , mais on a: $o_k k = o_k o_k k = o_k o_k o_k k = \dots k = \Omega_k k = \Omega_k \Omega_k k = \Omega_k \Omega_k \Omega_k k = \dots$. C'est la définition généralisée du **cycle** Ω_k . Pour le **cycle** courant, $o = \Omega$ ou $o_1 = \Omega_1$, **k** vaut donc **1**.

Et maintenant, faire l'**opération** de **multiplication** $n \times n'$, c'est **remplacer chaque units 1 de n par n'**, ou **remplacer chaque units 1 de n' par n**.

Donc, par exemple:

$$5 \times 7 = 11111 \times 1111111 = 1111111 1111111 1111111 1111111 1111111 = 35$$

$$\text{Et } 7 \times 5 = 1111111 \times 11111 = 11111 11111 11111 11111 11111 11111 11111 = 35$$

Et pour un **entier naturel** n , la **générescence** $-n$ représente le **nombre d'units** qu'il faut **enlever** d'une **générescence** n' . Ainsi, $n' - n$, signifie qu'il faut **enlever n units 1** des **units 1** de n' .

Ainsi, on a: $7 - 5 = 1111111 - 11111 = 11 = 2$.

Et $5 - 7 = 11111 - 1111111 = -11 = -2$, qui est en fait la **générescence** $\Omega-2$, du fait du **cycle**: $o = \Omega$.

Et maintenant, pour une **générescence** n , nous voulons donner un sens à l'**opération** $1/n$.

Cette écriture représente combien de fois il faut répéter l'**unit** $1/n$ pour donner **1**. La définition générale est qu'il faut **répéter n fois** l'**information** $1/n$ pour avoir l'**information** **1**, et ce **peu importe le sens que l'on donné à l'information** n .

Ainsi, il faut **répéter 2 fois** l'**information** $1/2$ pour avoir **1**. C'est-à-dire: $(1/2)(1/2) = 1$.

Et il faut **répéter 7 fois** l'**information** $1/7$ pour avoir **1**. C'est-à-dire: $(1/7)(1/7)(1/7)(1/7)(1/7)(1/7)(1/7) = 1$.

Et donc il faut simplement **répéter o fois** l'**information** $1/o$ pour avoir **1**.

Et aussi il faut simplement **répéter 0 fois** l'**information** $1/0$ pour avoir **1**.

Et l'erreur est ici de donner une interprétation «**intuitive**» aux symboles o ou 0 , c'est-à-dire l'idée qu'on se fait des notions de «**zéro**», de «**rien**», de «**vide**», de «**néant**», etc. Alors qu'en fait, c'est AVANT TOUT juste des **mots**, des **symboles**, auxquels il faut juste appliquer les mêmes règles que pour tout le monde.

Ici, simplement **répéter o fois** l'**information** $1/o$ pour avoir **1**. Donc écrire: $o \times (1/o) = 1$.

Et aussi, simplement **répéter 0 fois** l'**information** $1/0$ pour avoir **1**. Donc écrire: $0 \times (1/0) = 1$.

Nous avons tout à fait le droit de donner un nom à l'information «**1/o**» et c'est Ω .

Donc, il faut simplement **répéter o fois** l'**information** Ω pour avoir **1**. Donc écrire: $o \times \Omega = 1$

Et donc aussi, il faut simplement **répéter Ω fois** l'**information** $1/\Omega$ pour avoir **1**. Donc écrire: $\Omega \times (1/\Omega) = 1$

De même, nous avons tout à fait le droit de donner un nom à l'information «**1/o**» et c'est ω .

Donc, il faut simplement **répéter o fois** l'**information** ω pour avoir **1**. Donc écrire: $o \times \omega = 1$

Et donc aussi, il faut simplement **répéter ω fois** l'**information** $1/\omega$ pour avoir **1**. Donc écrire: $\omega \times (1/\omega) = 1$

Nous avons donc, sans préjugés, défini les mêmes règles pour tout le monde, les mêmes **identités**.

Les problèmes ne commencent que quand on fonctionne comme si toute **égalité** est nécessairement une **identité**. Quand donc on perd de vue les **égalités** qui sont des **équivalences**.

Nous avons le droit de donner une **identité commune** à plusieurs choses, et c'est cela qu'on appelle une **équivalence**. Quand nous avons distinguer les situations où le signe «**=**» signifie une identité des situations où ce signe signifie une **équivalence**, il n'y a aucun problème.

S'il y a un risque de confusion, nous pouvons par exemple réserver le signe «**==**» pour donner les définitions des choses, leurs **identités propres**. Et alors le signe «**=**» servira à exprimer les **équivalences**, c'est-à-dire les **identités communes**. Et si, dans un développement plus poussé, une confusion se présente de nouveau pour le signe «**==**», nous introduirons alors un nouveau signe d'**égalité** plus **stricte**, «**===**», pour les nouvelles **définitions**, les nouvelles expressions des **identités**, tandis que l'ancienne **identité** «**==**», devient alors une «**équivalence**», et ainsi de suite. Car en science comme dans la vie, il y a des moments

où il faut **distinguer** les choses, exprimer leurs **identités propres**, et des moments où il faut les **égaliser**, c'est-à-dire mettre en évidence ce qui fait leur **identité commune**.

Par exemple il y a des moments où il faut distinguer chaque français, chaque humain, etc., par sa couleur, son genre (homme ou femme), sa nature propre (divine ou démoniaque par exemple), et des moments où il faut pointer leur **identité commune** de français, d'humain, etc. Confondre les identités est aussi néfaste que séparer inutilement les êtres. Le propre des êtres divins est de distinguer quand il faut distinguer, et égaliser quand il faut égaliser. Mais le propre des êtres démoniaques, c'est de nier les identités propres et de confondre délibérément ce qui ne doit pas être confondu, et d'un autre côté de séparer ce qui doit être uni, égalisé. Par exemple étiqueter des gens de «complotistes», d'«antivax», et les bannir, les censurer, injecter dans leurs organismes des poisons qu'ils ne veulent pas, etc.

Mais revenons à notre propos. On a donc les identités :

$\Omega == 1/o$;
 $o == 1/\Omega$;
 $o \times \Omega == 1$;
 $0 \times \omega == 1$;

Et on a aussi:

$1/o == \Omega$; qui signifie donc qu'en **multipliant (1/o)** par **o**, c'est-à-dire Ω par **o**, on a **1**.
 $1/oo == \Omega\Omega$; qui signifie donc qu'en **multipliant (1/oo)** par **oo**, c'est-à-dire $\Omega\Omega$ par **oo**, on a **1**.
 $1/ooo == \Omega\Omega\Omega$; donc en **multipliant (1/ooo)** par **ooo**, c'est-à-dire $\Omega\Omega\Omega$ par **ooo**, on a **1**.
 $1/oooo == \Omega\Omega\Omega\Omega$; donc en **multipliant (1/oooo)** par **oooo**, c'est-à-dire $\Omega\Omega\Omega\Omega$ par **oooo**, on a **1**.
etc.

Il ne s'agit pas de confondre par exemple **o** et Ω , en écrivant par exemple: $o == \Omega$.
Car ces deux informations sont **distinctes**, ce que l'on va écrire: $o /= \Omega$, pour dire donc que **o** et Ω ne sont pas **identiques**.

De même il ne s'agit pas de confondre par exemple **oo** et $\Omega\Omega$, en écrivant par exemple: $oo == \Omega\Omega$.
Ni même de confondre entre eux **o**, **oo**, **ooo**, **oooo**, etc., , en écrivant l'**identité «==»** entre eux.
Ou de confondre entre eux Ω , $\Omega\Omega$, $\Omega\Omega\Omega$, $\Omega\Omega\Omega\Omega$, etc., en écrivant l'**identité «==»** entre eux.
Le but est de faire comprendre que l'on peut cependant écrire l'**équivalence «=»** entre eux.
Si l'on pouvait écrire l'**identité «==»** entre eux (ce qui n'est donc pas le cas), à plus forte raison on aurait pu écrire aussi l'**équivalence**.

C'est ce que veut dire maintenant la vérité suivante: $x == y \Rightarrow x = y$.

Elle signifie que deux choses **identiques** sont forcément **équivalentes**, ou sont **égales**.
Mais deux choses **équivalentes** ou **égales** ne sont pas forcément **identiques**!
Par exemple, on a les **équivalences** ou les **égalités**: $o = oo = ooo = oooo = \dots$
Mais ces **informations** ne sont pas du tout **identiques**.

Par contre, on a aussi cette vérité: $x /= y \Rightarrow x /= y$.
Ou si l'on préfère: $x \neq y \Rightarrow x /= y$.

Cela veut que si deux choses sont **différentes** ou **inégaux** ou **non-équivalentes**, elles sont alors forcément **distinctes**, c'est-à-dire **non identiques**.

Par exemple, on a: $1 /= 2$, ou $1 \neq 2$. Donc forcément aussi **1** et **2** sont **distincts**: $1 /= 2$.
Être **équivalents** ou être **égaux**, c'est la qualité courant chez les êtres **distincts**. Comme par exemple l'**égalité** entre des humains au-delà du genre, de la nationalité ou de la race. Mais si malgré cela on est amené à **différencier** ces humains, autrement dit à **nier** leur **équivalence**, leur **égalité**, alors à plus forte raison aussi on les **distingue**, on ne peut pas dire qu'ils sont **identiques**.

Nous venons de voir le secret de la **division par zéro**, que ce soit les **zéros absolus**: **o**, **oo**, **ooo**, **oooo**, etc., ou les **zéros relatifs**: **0**, **00**, **000**, **0000**, ... Cela donne respectivement les Ω , $\Omega\Omega$, $\Omega\Omega\Omega$, $\Omega\Omega\Omega\Omega$, etc., pour les premiers, et respectivement les ω , $\omega\omega$, $\omega\omega\omega$, $\omega\omega\omega\omega$, etc., pour les seconds. Autrement dit, quand on fait la **division**: **1/zéro**, cela donne toujours: **infini**, ici donc: $1/\text{zéro} == \text{infini}$, et donc: $1/\text{infini} == \text{zéro}$. Il y a toujours une certaine **identité** qui définit la **division**. Si ce n'est pas « = », alors ce sera «==», et si ce n'est pas « == », alors ce sera «===», etc.

Une fois les **identités** bien **définies**, nous pouvons poser les **équivalences**, notamment celles-ci :

$o = \Omega$;
 $oo = \Omega\Omega$;
 $ooo = \Omega\Omega\Omega$;
 $oooo = \Omega\Omega\Omega\Omega$;
etc.

Et aussi les **équivalences**:

$o = oo = ooo = oooo = \dots$
 $\Omega = \Omega\Omega = \Omega\Omega\Omega = \Omega\Omega\Omega\Omega = \dots$

Et donc: $o = oo = ooo = oooo = \dots = \Omega = \Omega\Omega = \Omega\Omega\Omega = \Omega\Omega\Omega\Omega = \dots$.

Nous appelons ces **équivalences** le **cycle Ω** .

Elles ont pour conséquence que toute **division** par le **zéro absolu**, **o**, donne le **zéro absolu**.

On a donc :

$1/o = o$;
 $o/o = o$;
 $x/o = o$, pour tout **nombre x**, fini comme **infini**.

Maintenant que nous avons donné le sens de l'**opération $1/n$** pour n'importe quel **nombre entier n**, même si **n** est **zéro** ou l'**infini**, nous pouvons à présent définir la quatrième **opération arithmétique**, la **division m/n** . Si **m** est **o** ou si **n** est **o**, ou si les deux sont **o**, la **division m/n** est **o**, et basta, ce cas trivial est réglé.

Reste maintenant le cas général où **m** et **n** sont tous les deux non nuls. La question alors: combien de fois faut-il répéter l'**unit m/n** pour avoir **m**? La réponse est: **n fois**. Et combien de fois faut-il répéter **n** pour avoir **m**? La réponse est **m/n**. Il ne s'agit pas nécessairement d'un **nombre entier naturel**, mais qu'importe, cela définit un nouveau type de nombre.

Exactement comme pour le problème: Quel nombre obtient-on en **enlevant 7 unités 1 de 5 unités 1**? On obtient **-2**, qui n'est pas un **entier naturel** non plus, mais qui a un lien avec eux. C'est pareil si l'on demande : combien de fois faut-il **répéter 7 pour avoir 5**, autrement dit combien de fois faut-il ajouter **7** à lui-même pour avoir **5**? La réponse est donc **5/7**. On s'attend à ce qu'en **ajoutant 7 à lui-même** on obtienne toujours un nombre plus grand que **7**. Mais il existe un certain **horizon infini** où à force d'**additionner des 7** on aboutit à **5**. cet horizon infini est celui que nous appelons **5/7**.

De même, en **additionnant sans cesse 1**, est-il possible d'obtenir **-2**? e réponse est oui, et ce nombre est **$\Omega-2$** . En effet, en partant de **o** et en **additionnant toujours 1**, on a tous les **ordinaux** de **o** à **Ω** :
 $o, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, \Omega-7, \Omega-6, \Omega-5, \Omega-3, \Omega-2, \Omega-1, \Omega$.

Mais à cause de la propriété du **cycle Ω** , on a: **$o = \Omega$** . Et donc: **$-2 = \Omega-2$** .

Donc le **nombre négatif -2** est **équivalent** au **nombre positif $\Omega-2$** , si tué à **2** unités de l'**horizon infini Ω** .

iii – Suites d'entiers

→ **Nombre entier naturel constant 7**

$7 = (o, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7)$; suite **varidale** constante ou finie **7**.

L'idée ici est de dire que c'est la **valeur finale, 7**, qui nous intéresse.

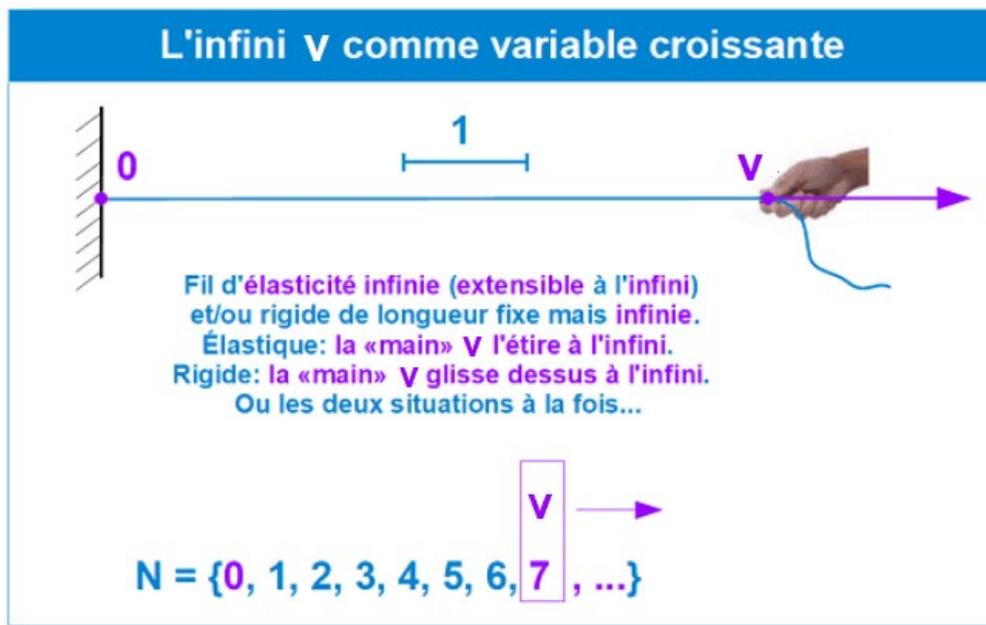
Mais si l'idée est de définir un **nombre entier naturel** qui peut prendre les valeurs de **o** à **7**, alors on peut définir par exemple une **variable**: **$i = (o, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7)$** .

→ **Nombre entier naturel variable infini n**, écriture abrégée

$n = (o, 1, 2, 3, 4, 6, 7, \dots)$; suite **varidale** infinie **n**

L'idée ici est de dire que n peut prendre pour valeur n'importe quel **nombre entier naturel fini** au sens habituel, c'est-à-dire un élément du classique ensemble: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 6, 7, \dots\}$. Cette écriture fait en réalité automatiquement de \mathbf{N} une **variable** prenant pour valeur n'importe lequel des éléments listés.

Dans un cas comme dans l'autre, du simple de l'usage du symbole «...», l'**opérateur GENER** donc, il faut toujours voir qu'il y a une **variable** cachée. Dans cette classique écriture: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 6, 7, \dots\}$, il faut voir qu'on a un dernier élément, qui est un élément variable, qui fait soit des allers-retours selon la valeur que l'on veut qu'il prenne, ou croître indéfiniment:



Sur l'image la **variable** v , qui représente le **dernier élément** de l'**ensemble** \mathbf{N} , a actuellement pour **valeur** 7, c'est-à-dire $v = 7$. Cela fait qu'on peut écrire l'ensemble \mathbf{N} sous la forme instantanée:

$\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 7-3, 7-2, 7-1, 7\} = 8$, c'est-à-die \mathbf{N} en tant qu'ordinal de **von Neumann 8**.

Puis, quand le **dernier élément** sera 8, c'est-à-dire quand on aura $v = 8$, l'ensemble \mathbf{N} à cette nouvelle étape pourra être écrit: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 8-3, 8-2, 8-1, 8\} = 9$, c'est-à-die \mathbf{N} en tant qu'ordinal de **von Neumann 9**.

Puis, quand on aura $v = 9$, on aura: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 9-4, 9-3, 9-2, 9-1, 9\} = 10$, c'est-à-die \mathbf{N} en tant qu'ordinal de **von Neumann 10**.

L'écriture définitive de \mathbf{N} , en tenant compte de cette variable, est donc, avec l'**opérateur GENER**, «...», cette lumineuse chose: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, \mathbf{N}-4, \mathbf{N}-3, \mathbf{N}-2, \mathbf{N}-1\}$, c'est-à-die \mathbf{N} en tant qu'**ordinal naturel**.

Cette écriture, qui est juste une simple réécriture de $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 6, 7, \dots\}$, nous apprend que, malgré toutes les apparences, l'**ensemble** \mathbf{N} , qui possède un **premier élément** noté ici 0 , possède aussi un **dernier élément**! Il est représenté ici par la **variable** v , mais n'importe quelle variable fait aussi l'affaire. Il s'agit maintenant de ne plus perdre de vue l'existence de ce **dernier nombre entier naturel**, peu importe la **variable** avec laquelle on le nomme!

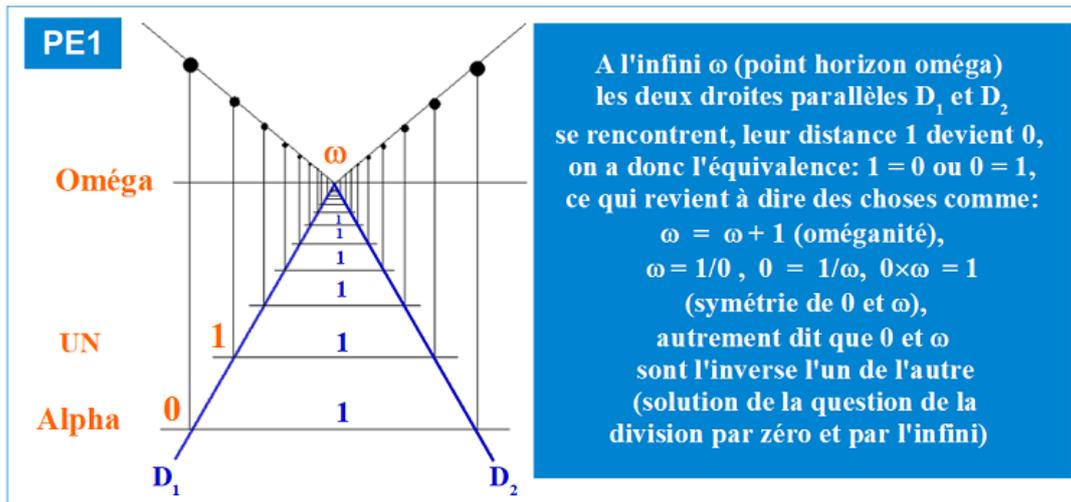
Cette écriture: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, \mathbf{N}-4, \mathbf{N}-3, \mathbf{N}-2, \mathbf{N}-1\}$ nous apprend une autre très importante chose: la **variable** v représente un **nombre entier naturel infini**! Donc en fait, le classique **ensemble** \mathbf{N} , réputé pour être l'**ensemble des nombres entiers naturel finis**, cache en réalité aussi des **nombres entiers naturels infinis**. Ceci vient de ce que, pour écrire \mathbf{N} , un l'**opérateur GENER**, «...», ou tout symbole équivalent pour indiquer que **la liste des nombres se poursuit indéfiniment**, est incontournable.

Un autre enseignement important est que l'écriture: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, \mathbf{N}-4, \mathbf{N}-3, \mathbf{N}-2, \mathbf{N}-1\}$, qui est statique, donne la fausse impression que l'**opérateur GENER**, «...», sépare d'un côté les **nombres entiers naturels finis**: $0, 1, 2, 3, 4, \dots$, et de l'autre côté les **nombres entiers naturels infinis** ou **variables**: $\dots, \mathbf{N}-4, \mathbf{N}-3, \mathbf{N}-2, \mathbf{N}-1$. Mais en vérité, il faut comprendre par cette écriture qu'il n'y a pas de point de **rupture** entre les **nombres constants** et les **nombres variables**, ou entre les **nombres finis** et les **nombres infinis**. On passe en toute **continuité** des uns vers les autres, et vice-versa. Tout simplement parce que les **valeurs**

listées dans cette écriture sont les **valeurs** que prend la **variable v**, à savoir donc les **valeurs** allant de **o** à sa **propre valeur, v**.

Cela signifie aussi qu'en partant de **o**, et en ajoutant à chaque fois **1**, on obtient au début des **nombres constants** ou **finis**, mais on évolue **progressivement** vers les **nombres variables** ou **infinis**, sans que l'on puisse dire: «A cette valeur s'arrêtent les **nombres constants** ou **finis**, et à partir de la prochaine valeur commencent les **nombres variables** ou **infinis**».

La situation est comme de dire: «**Deux droites parallèles ne se rencontrent jamais**», ce qui signifie qu'elles se rencontrent à un **horizon infini**, comme on le voit avec point oméga, ω , sur l'image suivante. Mais la rencontre se fait progressivement, sans qu'on puisse dire d'aucun des points intermédiaires: «**La rencontre des deux droites parallèles commence ici**».



Un chose très importante dont on n'a pas conscience dans les paradigmes scientifiques actuels, c'est qu'**au fur et à mesure que les nombres croissent** ou «**tendent vers l'infini**» (comme on le dit dans le langage scientifique actuel), oui **au fur et à mesure que les nombres deviennent infinis** (comme nous le disons plutôt dans le Nouveau Paradigme, car les nombres, en **croissant**, passent progressivement de leur statut de **nombres constants** à celui de **nombres variables**, ou de **nombres finis** vers celui de **nombres infini**), il se produit un phénomène curieux: **la vérité ou la réalité change, elle alterne!** Les **choses fausses** dans les **horizons finis** deviennent **vraies** dans les **horizons infinis**, et les **choses vraies** deviennent **fausses** dans les **horizons infinis**. Cette **alternance** de la **vérité**, de la **réalité**, est est tout à fait **normale**, elle est extraordinaire même. Nous l'appelons la **Loi d'Alternation à l'Horizon Oméga**, ou la **Loi d'Alternation à l'Horizon Infini**. C'est l'une des **lois fondamentales** de l'**Univers TOTAL**.

Nous avons vu plus haut deux manifestations de cette loi, la première étant qu'en partant de **o** et en **additionnant indéfiniment 1**, on finit par aboutir au **nombre entier infini $\Omega-2$** , qui, en raison du **cycle Ω** , est égal au **nombre entier négatif -2**. La seconde est qu'en ajoutant **7** à lui-même indéfiniment, on atteint un horizon infini où le résultat de toutes sommations est **5**. Ce nombre entier **infini** où cette chose étrange se produit, est **5/7**.

→ **Nombre entier naturel variable infini n**, écriture complète

$n = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, \omega-4, \omega-3, \omega-2, \omega-1, \omega)$; suite varidale infinie n.

Cette écriture signifie que nous décidons de définir **n** jusqu'à un certain **horizon infini ω** , à voir comme un **horizon variable**. En particulier, ω peut être l'**infini absolu Ω** .

→ **Nombre entier naturel variable infini de référence v**, écriture abrégée

$v = (o, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots)$; suite varidale infinie de référence v

→ **Nombre entier naturel variable infini v**, écriture complète

$v = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, \omega-4, \omega-3, \omega-2, \omega-1, \omega)$; suite varidale infinie v

Ici aussi, ω peut être l'**infini absolu Ω** .

→ **Nombre entier naturel variable quelconque**

$n = (n_0, n_1, n_2, n_3, n_4, n_5, n_6, n_7, \dots)$; écriture abrégée ; ici il peut y avoir des doublons

→ **Nombre entier naturel variable permutatif de référence**

$n = (n_0, n_1, n_2, n_3, n_4, n_5, n_6, n_7, \dots)$; écriture abrégée ; ici il n'y a pas de doublons

→ **Nombre entier naturel variable quelconque de référence**

$n = (n_0, n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{N-4}, n_{N-3}, n_{N-2}, n_{N-1})$; écriture complète; avec $0 \leq i \leq N-1$, et avec $0 \leq n_i \leq N-1$; il y a N termes de la suite, mais ici il peut y avoir des doublons. Donc le nombre total de ces suites est N^N .

Ici, nous avons choisi comme **nombre entier infini** le **nom de l'ensemble N des entiers naturels**, qu'il faut voir aussi comme un **nombre entier infini variable**, comme nous le faisons aussi pour v ou pour ω . Les nombres dans le Nouveau Paradigme ont une **structure fractale**. Les **variables** comme v , N ou ω ou d'autres servent à définir tous les **nombres**, et ces **variables** elles-mêmes sont ce **TOUT** en question. Ce sont des synonymes de l'**Univers TOTAL**, U , l'**Univers FRACTAL**.

→ **Nombre entier naturel variable permutatif de référence**

$n = (n_0, n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{N-4}, n_{N-3}, n_{N-2}, n_{N-1})$; écriture complète; avec $0 \leq i \leq N-1$, et avec $0 \leq n_i \leq N-1$; il y a N termes de la suite, mais ici il n'y a pas de doublons. Donc le nombre total de ces suites est $N!$

Cas particulier important:

Nombre entier naturel variable aléatoire de référence

$n = (n_0, n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{N-4}, n_{N-3}, n_{N-2}, n_{N-1})$.

Dans le cas général qu'est un **nombre entier naturel variable permutatif**, il peut exister une loi telle que, pour un **numéro** i donné, connaissant les **valeurs** des **variables** de n_0 à n_i , on peut déduire ou prédire la **variable** n_{i+1} . Ou déduire chaque n_i en connaissant juste i . Etc.

Par exemple la loi: $n_{i+1} = n_i^2$.

Ou la loi: $n_{i+1} = n_0 + n_1 + n_2 + n_3 + \dots + n_i$.

Ou la loi: $n_{i+1} = n_0 \times n_1 \times n_2 \times n_3 \times \dots \times n_i$.

Etc.

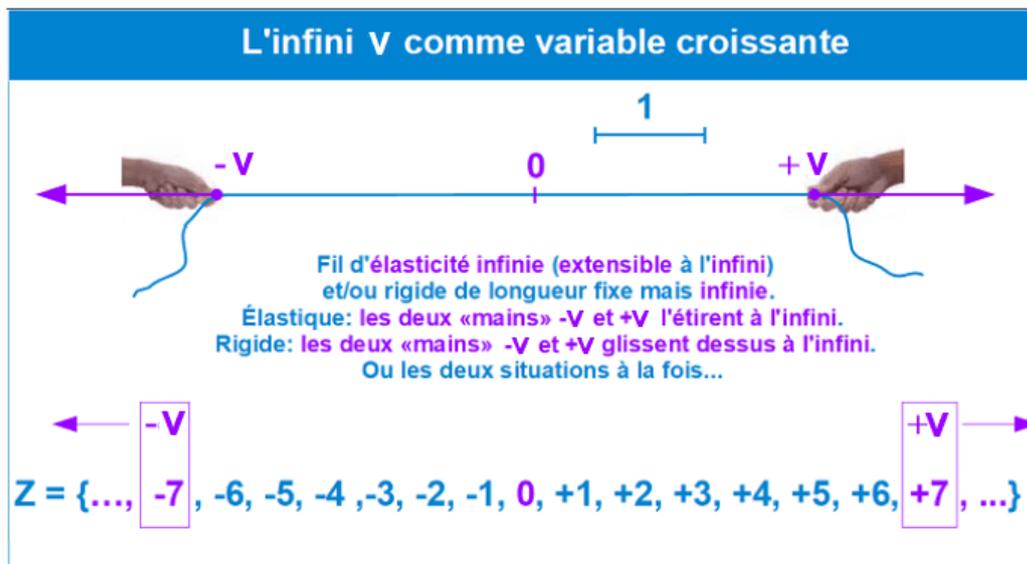
Bref il existe un moyen de calculer une **variable** donnée, à partir de tout ou partie des **variables** d'avant, ou du **numéro** de la **variable**, etc..

Dans le cas particulier qu'est un **nombre entier naturel variable aléatoire**, rien ne permet de prédire la valeur chaque **variable** n_i . Cette valeur est comme «tirée au sort» ou «tirée au hasard», parmi les **nombres entiers naturels**. La **probabilité** d'avoir comme valeur d'une **variable** n_i un certain **nombre entier naturel** h , est à chaque fois **infinitésimale**, c'est-à-dire elle vaut $1/N = \epsilon$.

On a la **suite d'entiers relatifs variables, la suite varidale**:

$z = (-(N-1), -(N-3), -(N-4), \dots, -4, -3, -2, -1, 0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1)$

définie par $z_i = i$, pour tout $i \in \mathbb{Z}$.



→ **Nombre entier relatif variable:**

$z = (z_0, z_1, z_2, z_3, z_4, \dots, z_{N-4}, z_{N-3}, z_{N-2}, z_{N-1})$; suite d'entiers relatifs

Chaque z_i prend sa valeur dans Z .

On dit que z est un **entier naturel variable** si tous les z_i sont des **entiers naturels**, ou le sont tous à partir d'un certain rang k .

D – Addition et multiplication de deux entiers relatifs variables, opération binaire

Soient deux **entiers relatifs variables** z et z' . L'**entier relatif variable** noté $z + z'$, est par définition celui obtenu en calculant $z_i + z'_i$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

Autrement dit: $(z + z')_i = z_i + z'_i$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

De même, on a pour la **multiplication**: $(z \times z')_i = z_i \times z'_i$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

Plus généralement, soit n'importe quelle **opération binaire H** définie sur les **entiers relatifs**, à résultats dans Z ou dans n'importe quel **ensemble numérique** (comme par exemple dans l'**ensemble R** des **nombre réels** ou **C** des **nombre complexes**).

H est définie sur les **entiers relatifs variables** de la manière suivante:

$(z H z')_i = z_i H z'_i$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

On a par exemple pour la **soustraction**:

$(z - z')_i = z_i - z'_i$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

Et pour la **division**:

$(z / z')_i = z_i / z'_i$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

Pour peu que la **division** soit définie pour tout couple d'**entiers relatifs**, ce qui est maintenant le cas dans le Nouveau Paradigme.

D – Opération unaire sur les entiers relatifs variables

Soit une **opération unaire F** définie sur les **entiers relatifs**. Soit un **entier relatif variable z**. On définit **F(z)** de la manière suivante: $(F(z))_i = F(z_i)$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

Exemples:

→ $(z+3)_i = z_i + 3$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

→ $(z-5)_i = z_i - 5$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

→ $(z^2)_i = (z_i)^2$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

D – Relation binaire dans les entiers relatifs variables, héritée des entiers relatifs

Soit une **relation binaire** \mathcal{R} définie sur les **entiers relatifs** (**égalité** ou **relation d'équivalence**, **relation d'ordre**, etc.). Soient deux **entiers relatifs variables** z et z' . Par définition, on dit que $z \mathcal{R} z'$, est vérifiée si $z_i \mathcal{R} z'_i$, est vérifiée pour tout $i \in \mathbb{N}$, ou si c'est vérifié à partir d'un certain rang k .

On vérifie facilement que si \mathcal{R} est une **relation d'équivalence** dans \mathbb{Z} , cette **relation** \mathcal{R} dont hérite $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$ est aussi une **relation d'équivalence** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$.

En effet, on a les quatre propositions suivantes:

→ Si \mathcal{R} est **réflexive** dans \mathbb{Z} , alors \mathcal{R} est **réflexive** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$.

En effet, dire que est \mathcal{R} est **réflexive** dans \mathbb{Z} , c'est dire que pour tout $k \in \mathbb{Z}$, $k \mathcal{R} k$.

Alors soit un **entier relatif variable** $z = (z_0, z_1, z_2, z_3, z_4, \dots, z_{N-4}, z_{N-3}, z_{N-2}, z_{N-1})$.

Pour tout $i \in \mathbb{N}$, $z_i \mathcal{R} z_i$.

Donc $z \mathcal{R} z$.

→ Si \mathcal{R} est **symétrique** dans \mathbb{Z} , alors \mathcal{R} est **symétrique** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$.

En effet, dire que est \mathcal{R} est **symétrique** dans \mathbb{Z} , c'est dire que :

pour tous $c, c' \in \mathbb{Z}$, si $c \mathcal{R} c'$, alors $c' \mathcal{R} c$.

Alors soient deux **entiers relatifs variables** z et z' .

Dire que $z \mathcal{R} z'$, c'est dire qu'il existe un certain rang k , tel que pour $i \geq k$, on a: $z_i \mathcal{R} z'_i$.

Alors aussi $z'_i \mathcal{R} z_i$.

On a donc aussi: $z' \mathcal{R} z$.

→ Si \mathcal{R} est **antisymétrique** dans \mathbb{Z} , alors \mathcal{R} est **antisymétrique** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$.

En effet, dire que est \mathcal{R} est **antisymétrique** dans \mathbb{Z} , c'est dire que :

pour tous $c, c' \in \mathbb{Z}$, si $c \mathcal{R} c'$ et $c' \mathcal{R} c$, alors $c = c'$.

Alors soient deux **entiers relatifs variables** z et z' .

Dire que $z \mathcal{R} z'$, c'est dire qu'il existe un certain rang k , tel que pour $i \geq k$, on a: $z_i \mathcal{R} z'_i$.

Et dire que l'on a aussi $z' \mathcal{R} z$, c'est dire qu'il existe un certain rang k' , tel que pour $i \geq k'$, on a: $z'_i \mathcal{R} z_i$.

Soit $k'' = \sup(k, k')$.

Pour $i \geq k''$, on a donc: $z_i \mathcal{R} z'_i$ et $z'_i \mathcal{R} z_i$, donc $z_i = z'_i$.

Donc $z = z'$.

→ Si \mathcal{R} est **transitive** dans \mathbb{Z} , alors \mathcal{R} est **transitive** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$.

En effet, dire que est \mathcal{R} est **transitive** dans \mathbb{Z} , c'est dire que:

pour tous $c, c', c'' \in \mathbb{Z}$, si $c \mathcal{R} c'$ et $c' \mathcal{R} c''$, alors $c \mathcal{R} c''$.

Alors soient trois **entiers relatifs variables** z, z' et z'' .

Et supposons $z \mathcal{R} z'$ et $z' \mathcal{R} z''$.

Il existe un certain rang k , tel que pour $i \geq k$, on a: $z_i \mathcal{R} z'_i$.

Et il existe un certain rang k' , tel que pour $i \geq k'$, on a: $z'_i \mathcal{R} z''_i$.

Soit $k'' = \sup(k, k')$.

Pour $i \geq k''$, on a donc: $z_i \mathcal{R} z'_i$ et $z'_i \mathcal{R} z''_i$, donc $z_i \mathcal{R} z''_i$.

Donc $z \mathcal{R} z''$.

De ces quatre propositions on déduit les deux suivantes:

→ Si \mathcal{R} est une **relation d'équivalence** dans \mathbb{Z} , alors \mathcal{R} est aussi une **relation d'équivalence** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$, parce qu'elle **réflexive, symétrique et transitive**.

→ Si \mathcal{R} est une **relation d'ordre** dans \mathbb{Z} , alors \mathcal{R} est aussi une **relation d'ordre** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$, parce qu'elle **réflexive, antisymétrique et transitive**.

D – Entiers relatifs (variables) constants

Soit un **entier relatif** c . On note $[c]$ l'**entier relatif** tel que $[c]_i = c$, pour tout $i \in \mathbb{N}$.

Un **entier relatif variable** z est dit **finalement constant** ou simplement **constant**, de **constance** c , s'il existe un **entier relatif** c , et un **entier naturel** k , tel que pour tout **entier naturel** $i \geq k$, on a: $z_i = c$.

Autrement dit, on a $z = [c]$, à partir du rang k , donc $z = [c]$. On convient d'assimiler $[c]$ à c .

Exemples:

$x = (-16, 2, 45, 0, 1, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, \dots)$;
 $y = (0, 21, -10, 14, -17, 36, 11, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, \dots)$;
 $[3] = (3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, \dots)$;
 $z = (28, 0, 4, 5, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, \dots)$.

Ces quatre **entiers relatifs variables** x , $[3]$, y et z sont tous **finale**ment de **constance 3** à partir d'un certain rang, 5 pour x , 8 pour y , 0 pour $[3]$, 4 pour z .

Tous finissent donc par se comporter comme le **nombre entier relatif variable** $[3]$, qui est **constante** depuis le début. A partir d'un certain rang donc, on ne distingue plus ces quatre **nombre**s **entiers relatifs variables**, après les fluctuations du début, tout se passe à la fin comme s'ils avaient toujours eu la **valeur 3**. D'autant plus que le **nombre des termes** après la **GENER**, «...», est **infini**.

On a donc la **valeur 3** jusqu'au terme de rang **N-1**, un **rang infini** donc, qui est (par convention) le dernier pour toutes les suites de nombres. Et **N**, qui est un **ordinal infini** de von Neumann, représente le nombre de tous les éléments de l'**ensemble N** des **nombre**s **entiers naturels**:

$N = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}$.

Cet **ensemble N**, qui compte **N éléments**, de 0 à **N-1**, est l'ensemble des rangs des **suites** de **nombre**s **entiers relatifs**, c'est-à-dire les numéros des termes. Le **dernier terme** a donc pour numéro **N-1**.

Pour les quatre suites de l'exemple, à partir d'un certain rang les termes tous **3** jusqu'au dernier de rang **N-1**, qui clôture donc avec la **valeur 3**. C'est cette **valeur finale** qui nous intéresse particulièrement, dans le cas où, au pire, on a une **suite** qui **varie tout le temps** et **indéfiniment**. On lui demandera alors : «*Quelle est ta valeur finale, c'est-à-dire ta valeur de rang N-1 ?*». Si elle répond : «**3**», alors on lui dit : «*Tu vau*x alors **3**», ou : «*Ta limite est 3*». Ou encore : «*Ta valeur limite est 3*». Ou encore : «*Ta conclusion est 3*». Ou encore : «*Ton dernier mot est 3*», etc.

A plus forte raison si la **valeur finale** est **3** depuis une infinité de rangs, comme dans les exemples ci-dessus. Car, même si la suite fluctue au début pendant un milliard de milliards de termes avant de se stabiliser à **3**, et même si elle fluctue pendant la moitié de l'infinité pour ses termes du début, elle reste quand même stable à **3** pendant l'autre moitié de l'infinité, la moitié de la fin, qui nous intéresse le plus.

Et si la suite dit **5** pour le dernier mot, alors sa valeur sera **5**. Dire donc dès le départ que la valeur d'une suite à son dernier rang, **N-1**, est **5**, c'est comme dire que la valeur de la variable qu'elle est est **5**.

Bref, au pire donc, c'est la valeur finale d'un **nombre entier relatif variable** qui compte. C'est sa **valeur de constance**, si on la connaît, ou si on l'a déclarée dès le départ comme telle. C'est, au pire, elle qui détermine dans quelle **classe d'équivalence** ou d'**égalité** il faut la ranger.

On aurait pu tout aussi bien choisir de ne nous intéresser qu'au premier terme d'une suite, celui de rang **0**, en disant par exemple que cette **valeur initiale** est **3**. Cela signifie alors que tout ce que fait cette suite tout le restant de l'éternité ne nous intéresse pas. C'est alors exactement la même chose que de déclarer dès le début que la **valeur finale** de la suite est **3**, et donc que tout ce qu'elle aura fait pendant toute l'éternité avant la fin ne nous intéresse pas. Mais c'est précisément ça la notion de **nombre constant**, et c'est ce rôle que joue la suite $[3]$, qui vaut tout le temps **3**, et basta!

Dans un cas (**valeur initiale** déterminante) comme dans l'autre (**valeur finale** déterminante), on perd tout l'intérêt de la notion de **nombre variable**. Car la manière dont les **nombre**s **entiers relatifs** varient, détermine de nouveaux **types de nombre**s **entiers** inconnus avec les **nombre**s **entiers constants**.

Par exemple, considérons le **nombre entier variable** **varid v**:

$v = (0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1)$.

Il est tout simplement la version «**suite**» de l'ensemble des nombres entiers naturels :

$N = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}$.

C'est en fait le même objet mathématique, mais vu juste différemment. La **valeur initiale** de la **variable v** est **o**. Si nous ne nous intéressons qu'aux **valeurs initiales** des **suites**, alors la valeur de **v** est **o**, et basta. Mais si c'est la **valeur finale** qui nous intéresse, alors elle vaut ici **N-1**, un **nombre infini**, et là c'est déjà plus intéressant, c'est cela un des intérêts des **nombre variables**. En effet, non seulement ils peuvent «**tendre vers l'infini**», selon le langage habituel des **suites** et des **fonctions**, mais ils peuvent, comme justement **v**, être l'**infini** en question, en tout cas un **nombre infini**.

Contrairement à la notion d'**ordinal infini de von Neumann** $n = \{o, 1, 2, 3, 4, \dots, n-4, n-3, n-2, n-1\}$, qui est un **ensemble** dont le **dernier élément** doit obligatoirement être **n-1**, la notion de **suite infinie** (c'est-à-dire dont le **nombre des termes** est **infini**), ne nous oblige en rien à nous arrêter à un horizon infini plutôt qu'un autre.

On peut donc tout aussi bien définir **v** comme étant:

$v = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1, N)$,
décidant ainsi que son **dernier terme** est **N**;

ou définir **v** comme étant:

$v = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1, N, N+1, N+2, N+3)$,
décidant ainsi que son **dernier terme** est **N+3**;

ou définir **v** comme étant:

$v = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1, N, N+1, N+2, N+3, \dots, N^2-3, N^2-2, N^2-1, N^2)$,
décidant ainsi que son **dernier terme** est **N²**;

ou définir **v** comme étant:

$v = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1, N, N+1, N+2, N+3, \dots, N^2-3, N^2-2, N^2-1, N^2, N^2+1, N^2+2, N^2+3, \dots, N^N-3, N^N-2, N^N-1, N^N)$,
décidant ainsi que son **dernier terme** est **N^N**;
etc.

Le but ici est d'indiquer ce que la **suite** fait **indéfiniment, continuellement, perpétuellement**. Et elle nous dit qu'elle **augmente indéfiniment à chaque fois de 1** d'une étape à l'autre. Elle montre qu'elle «**tend vers l'infini**» par pas de **1**, mais ce faisant elle nous indique qu'elle **est précisément elle-même cet infini** ainsi décrit, et que nous appelons donc **v**. C'est donc son **mode de variation** qui décrit ce qu'elle, plus que sa **valeur initiale** ou **finale**.

Et si nous avons convenu de définir cette suite:

$v = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1)$,

lui donnant comme dernier terme **N-1**,

c'est juste pour donner une expression simple au calcul du **nombre de toutes les suites de nombres entiers naturels variables**.

Comme déjà vu, de telles **suites** sont de la forme:

$n = (n_o, n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{N-4}, n_{N-3}, n_{N-2}, n_{N-1})$,

avec $o \leq i \leq N-1$, et avec $o \leq n_i \leq N-1$.

Elles ont donc **N termes**, et chaque terme pouvant prendre une valeur allant de **o** à **N-1**, donc aussi **N valeurs** possibles, qui sont les éléments de l'**ensemble N** des **nombre entiers naturels**:

$N = \{o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}$.

Le calcul du **nombre de toutes les suites** possibles de **nombre entiers naturels**, est alors simple, et c'est **N^N**. C'est l'expression aussi de l'**ensemble** de **toutes les applications** de **N** dans **N**.

Dans le même ordre d'idée, nous écrivons ainsi l'**ensemble Z** des **nombre entiers relatifs**:

$Z = \{-(N-1), -(N-3), -(N-4), \dots, -4, -3, -2, -1, o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}$.

Il compte exactement **2N-1 éléments**.

L'**ensemble** de **toutes les suites d'entiers relatifs**, c'est-à-dire des **applications** de **N** dans **Z**, est **Z^N**. Il compte exactement **(2N-1)^N éléments**. Et parmi ces **suites** il y a les **suites constantes**, et plus précisément

finalement constantes, c'est-à-dire des **suites** qui, après une éventuelle fluctuation pendant un certain nombre de rangs au début (ce nombre pouvant être la moitié d'un infini), finissent par se **stabiliser** sur un certain **nombre entier relatif c**.

Les **entiers relatifs z** de **constance c** (et il en existe donc une infinité) constituent une **classe d'équivalence** ou **classe d'égalité**, dont le représentant est **[c]**, qui est la nouvelle manière de dire **c**.

Notons **[Z]** l' **ensemble des entiers relatifs (variables) constants**.

Et **[N]** l' **ensemble des entiers relatifs (variables) constants**, qui sont des **entiers naturels (variables) constants**.

Cela signifie que dans l' **ensemble Z^N des nombres entiers relatifs variables**, c'est désormais **[Z]** qui joue le rôle du nouveau **Z**, et c'est désormais **[N]** qui joue le rôle du nouveau **N**.

On va dire aussi que le nombre des éléments de **[Z]** est **$2N-1$** , parce que c'est le **nombres des classes d'équivalence** dont la **constance** est un **entier relatif**. Il y en a autant qu'il y a de **nombres entiers relatifs c**.

Et donc aussi, le nombre des éléments de **[N]** est **N**, parce qu'aussi c'est le **nombres des classes d'équivalence** dont la **constance** est un **nombre entier naturel c**. Il y en a autant qu'il y a de **nombres entiers naturels c**.

Si le but de tout ça était juste de recréer de nouvelles versions de **N** ou **Z**, cela aurait peu d'intérêt. Mais l'intéressant commence justement par le fait d'avoir un nouvelle ensemble, **Z^N** , dans lequel nous retrouvons ce que nous avons déjà, auquel s'ajoute une énorme plus-value: les **nombres entiers relatifs** (dont les **nombres entiers naturels**) qui **ne sont pas constants**, mais sont véritablement **variables**! Comme par exemple le **nombre varid v** plus haut, une petite merveille dont (très honnêtement) je ne suis pas peu fier de la découverte!

Et effet, franchement, je n'aurais jamais imaginé que la notion de **nombre infini** soit aussi simple à définir mathématiquement, avec les bons vieux ensembles mathématiques, **N** et **Z** donc, que j'ai appris en Afrique en classe de cinquième et quatrième (l'équivalent des classes de collègue en France). Je ne pouvais pas me douter qu'appréhender l'infini et calculer avec lui aussi simplement qu'avec les nombres ordinaires, soit aussi facile, sans recourir aux axiomes compliqués de la **théorie des ensembles**. Et encore moins de la **théorie des modèles**, ou de la **logique mathématique** du cher Kurt Gödel. Nul besoin des axiomes de l' **arithmétique** ou de l' **analyse non standard**, comme l' **axiome de standardisation**. Nul besoin non plus du **théorème de compacité**, ces notions qui, pour essayer de les comprendre, m'ont donné plus d'une migraine...

Pour comprendre finalement qu'en fait, derrière tout cela se cache une simple logique: la **logique fractale**. C'est elle, le secret de l' **Univers**, et donc aussi des **nombres**. C'est elle que nous sommes en train de mettre en lumière, sans même pour l'instant de ressentir le besoin de faire appel aux **nombres complexes**, comme l'ont fait Mandelbrot ou Julia.

Ben non, les bons vieux **nombres entiers naturels** et **relatifs**, les bonnes vieilles notions de **suites**, d' **applications**, de **fonctions**, de **relations**, etc., suffisent amplement pour faire des miracles et monter au **septième ciel**, vers les **infinis**. Incroyable!

Mais pourquoi donc a t-on fait si compliqué? Pourquoi ces mathématiques qui sont l'art de distinguer les cochons et les porcs, de dire qu'il est strictement interdit de consommer les premiers, mais par contre on peut se régaler des seconds? Je serais encore très tourmenté par ces questions, si je n'avais pas découvert aussi la réponse dès 2003, et cela s'appelle la **Négation**, ou la logique de **Négation**! Autrement dit et en terme moins technique, le **Diable**!

Soit donc un **entier relatif variable**: **$z = (z_0, z_1, z_2, z_3, z_4, \dots, z_{N-4}, z_{N-3}, z_{N-2}, z_{N-1})$** .

Ce que nous avons dit au sujet des **nombres entiers relatifs constants** peut se généraliser ici. Soit doc un **entier naturel k**. Remplaçons dans **z** les termes **z_0 à z_{k-1}** , par n'importe quels **nombres entiers relatifs z'_0 à z'_{k-1}** ,

Autrement dit réécrivons **z** ainsi: **$z = (z_0, z_1, z_2, z_3, z_4, \dots, z_{k-1}, z_k, z_{k+1}, z_{k+2}, \dots, z_{N-4}, z_{N-3}, z_{N-2}, z_{N-1})$** .

Puis transformons le en: **$z' = (z'_0, z'_1, z'_2, z'_3, z'_4, \dots, z'_{k-1}, z_k, z_{k+1}, z_{k+2}, \dots, z_{N-4}, z_{N-3}, z_{N-2}, z_{N-1})$** .

Les **nombre variables** z et z' , diffèrent donc éventuellement au début, jusqu'au rang $k-1$, puis sont **identiques** à partir du rang k jusqu'à la fin.

Les **nombre** z et z' sont donc **équivalents**, selon la **relation d'équivalence** que nous avons définie plus haut et qui sert de nouvelle **relation d'égalité** entre les **nombre variables**.

On a donc: $z = z'$.

Nous pouvons même calculer le **nombre** très exact de tous les **entiers relatifs variables**, qui potentiellement diffèrent de z jusqu'au rang $k-1$. Ils diffèrent donc sur k **termes**, qui peuvent tous prendre $2N-1$ valeurs de $-(N-1)$ à $N-1$. Donc $(2N-1)^k$ **nombre variables** en tout. Mais tous finissent de la même manière, à partir du rang k . Donc ils sont **égaux** à z , ils appartiennent à sa **classe d'équivalence** ou **classe d'égalité**.

Mais ils ne sont pas les seuls, car il y a ceux qui, potentiellement, diffèrent jusqu'au rang k inclus. Il y en a $(2N-1)^{k+1}$ en tout, qui ont le droit de faire «n'importe quoi» jusqu'au rang k , avant de se décider d'être **identiques** à z .

Et si on ne s'intéresse qu'aux suites dont tous les termes sont des nombre entiers naturels, comme v par exemple, celles qui sont égales à z mais qui peuvent différer jusqu'au rang $k-1$ sont au nombre de N^k . Et celles qui sont égales à z mais qui peuvent différer jusqu'au rang k sont au nombre de N^{k+1} , etc. Et au pire, on a celles qui ne sont obligés d'être **égales** à z qu'à la **valeur finale**, z_{N-1} . Leur nombre est $(2N-1)^{N-1}$ pour celles qui peuvent prendre pour valeurs n'importe quel **entier relatif**, et N^{N-1} pour celles qui peuvent prendre pour valeurs n'importe quel **nombre entier naturel**.

Mais il est plus judicieux de prendre pour k un infini intermédiaire, comme par exemple v , pour définir le **nombre** très exact de tous les **entiers relatifs variables**, qui potentiellement diffèrent de z jusqu'au rang v . Leur nombre est donc de $(2N-1)^v$. Et pour les suites d'entiers naturels, c'est N^v .

D – Entiers naturels (variables) infinis

Soit n un **entier naturel variable**. On dit que n est **infini** si l'on a: $n > c$ pour tout **entier naturel constant** c . Autrement dit, il existe toujours un certain rang k , tel que pour tout $i > k$, $n_i > c$.

Autrement dit encore les termes de n finissent toujours par être **strictement supérieurs** à tout **entier naturel** c donné.

C'est précisément le cas du **nombre entier naturel variable**:

$v = (o, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1)$,

ainsi que des **nombre entiers naturels variables** associés: $v+1, v+2, v+3, v+4$, etc., et $v-1, v-2, v-3, v-4$, etc.

iv – Nombre entiers oméganaturels et Vecteurs d'entiers et Polynômes d'entiers

→ **Nombre entiers oméganaturels de base v ou N:**

Les termes «**ordinal**» et «**cardinal**» et «**ordinal naturel**» et «**nombre entier oméganaturel**» et «**nombre entier naturel fini ou infini**» sont parfaitement synonymes. Un objet ainsi désigné est nécessairement **variable**.

Par contre, je ne suis pas certain que tout **nombre entier naturel variable** puisse être considéré comme un **nombre entier oméganaturel**, au sens où nous allons le définir ici.

Par exemple, voici un **nombre entier naturel variable**:

$n = (3, 5, 2, o, 1, 3, 5, 2, o, 1, \dots)$.

Mais est-ce que cet objet, qui est une **suite périodique d'entiers naturels**, fait partie de ceux que nous allons construire? Je n'en suis pas sûr...

Construisons maintenant les **nombre entiers oméganaturels**. Dans leur version en tant que **nombre entiers oméganaturels de base v**, ce sont tous des **suites de nombre entiers**, donc ce sont des **nombre entiers variables**. Je laisserai ensuite le soin à tout lecteur ou lectrice qui le voudra, de démontrer si l'objet ci-dessus en fait partie.

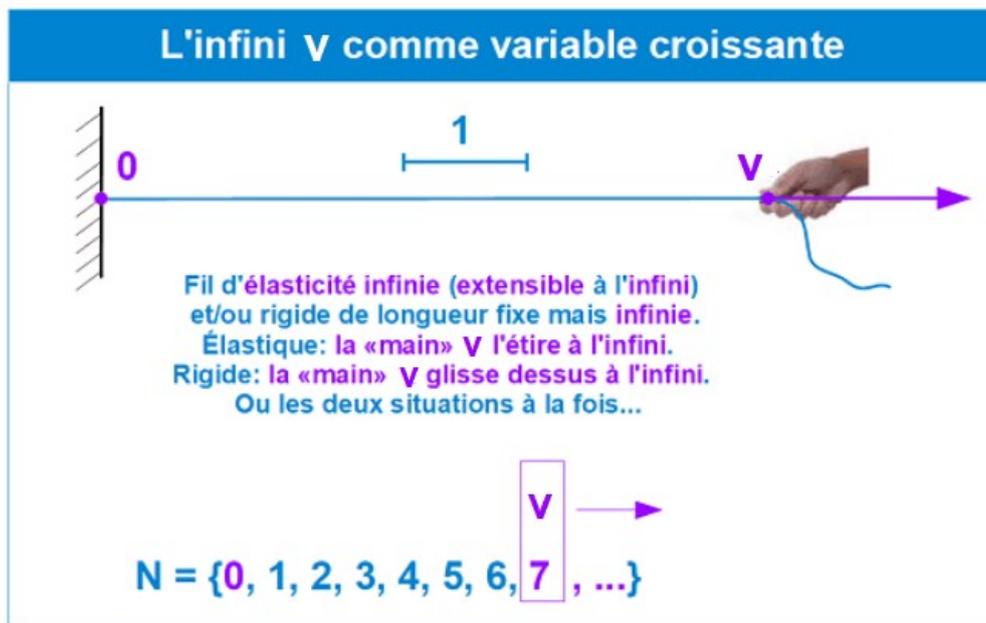
Tous les **nombre**s entiers naturels écrits dans l'habituelle **base de numération décimale**, avec donc les dix chiffres: **0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9**, et sont donc tous les éléments du classique l'ensemble: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

Nous avons expliqué plus haut que, malgré les apparences, cet **ensemble** est de la forme:

$$N = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}.$$

En effet, chacun de ses éléments, à part **0**, est de cette forme, car c'est un **ordinal de von Neumann**.

Il suffit ensuite juste d'imaginer que **N** est un **ordinal de von Neumann** qui est une **variable croissante**.



Autrement, **N** est un **ordinal de von Neumann**, qui a un **dernier élément**, qui est donc forcément **N-1**, au lieu qu'il reste **constant** comme par exemple avec $7 = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6\}$, dont le dernier élément $7-1$ ou **6**, est **constant**. Et si **7** croît pour devenir **8**, alors le nouveau **dernier élément** devient $8-1$ ou **7**. Puis le nouveau **dernier élément** deviendra $9-1$ ou **8**, etc. L'ensemble **N** est ainsi généré par la **croissance** de son **dernier élément** par **pas de 1**. **N** est donc en fait un **ordinal de von Neumann variable croissant**, dont le **dernier élément** est la **variable N-1**.

Donc, malgré les apparences, **N** est de la forme: $N = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}$.

Vu ainsi, les **éléments** de **N** sont par définition ses **N chiffres** servant à définir les **nombre**s entiers oméganaturels de **base N**. Ce sont donc les **nombre**s entiers oméganaturels de départ.

Tous les **nombre**s entiers oméganaturels sont donnés par la formule:

$$n = c_p \times N^p + c_{p-1} \times N^{p-1} + c_{p-2} \times N^{p-2} + c_{p-3} \times N^{p-3} + c_{p-4} \times N^{p-4} + \dots + c_4 \times N^4 + c_3 \times N^3 + c_2 \times N^2 + c_1 \times N^1 + c_0,$$

avec $c_i \in N$, c'est-à-dire $c_i \in \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, N-4, N-3, N-2, N-1\}$, et **p** un **nombre** entier oméganaturel appelé le **degré** de **n**. Et c_p est appelé le **coefficient dominant** de **n** si c_p est différent de **0**.

On peut s'intéresser par exemple à tous les **nombre**s entiers oméganaturels de **0** à N^N . Ce dernier est obtenu pour $p = N$, $c_p = c_N = 1$, et pour $c_i = 0$, pour tout $i < N$. Le nombre de tels **nombre**s entiers oméganaturels, de **0** à N^N , est $N^N + 1$.

Les **nombre**s entiers oméganaturels en **base N** sont à voir comme une généralisation des **ordinaux** de **von Neumann**. Ceux-ci sont la classique notion de **nombre**s entiers naturels finis, tandis que les **nombre**s entiers oméganaturels en **base N** sont soit finis soit infinis.

Tout **nombre** entier oméganaturel **n** est donc de la forme:

$$n = \{0, 1, 2, 3, 4, \dots, n-4, n-3, n-2, n-1\},$$

qui est la forme générale des **ordinaux** de **von Neumann**. L'ensemble des **nombre**s entiers oméganaturels en **base N** est noté N_\bullet .

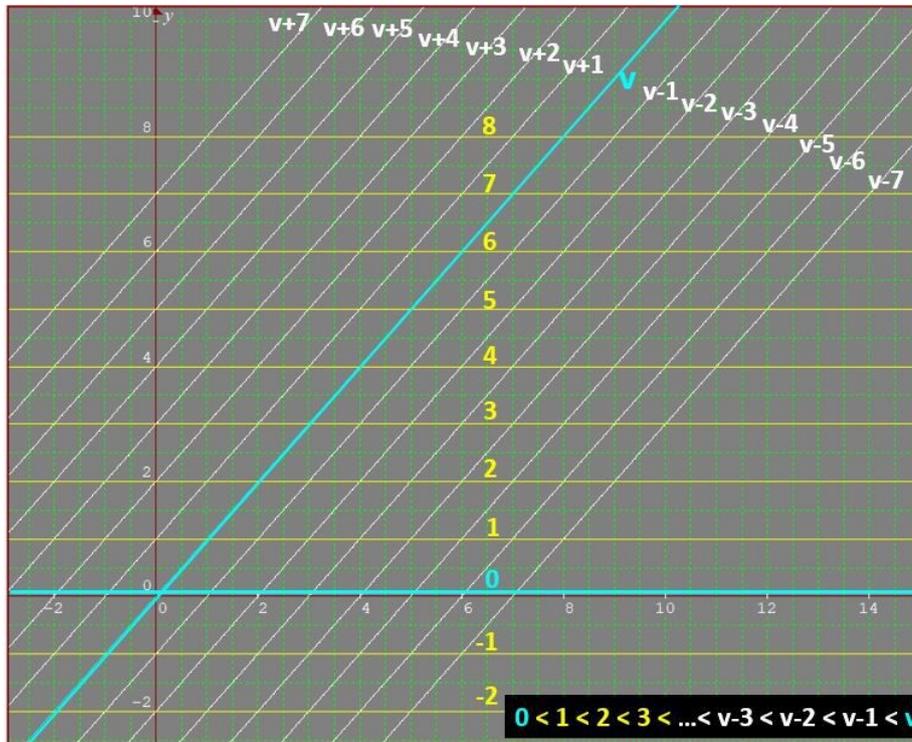
Les **nombre entiers oméganaturels** sont des **ensembles unidaux** spéciaux d'**entiers naturels**. Les **opérations** (**addition**, **multiplication**, **exponentiation**, etc.) sont celles définies pour les **ordinaux de von Neumann**, et plus généralement pour les **ensembles unidaux**.

Et maintenant, voici une autre définition des **nombre entiers oméganaturels**, équivalente à la précédente.

Ce sont les **nombre entiers oméganaturels** en tant que **nombre entiers naturels variables**. On considère alors le **nombre entier variable infini**:

$$v = (0, 1, 2, 3, 4, \dots, v-4, v-3, v-2, v-1),$$

et **v** étant la **suite varid** ou **varien** définie sur le classique ensemble **N** par: $v(i) = i$, pour tout $i \in \mathbf{N}$.



Il s'agit donc d'un **nombre entier variable infini**, qui équivaut à l'ensemble **N**, sauf qu'ici on n'a pas un **ensemble unidal** mais une **suite d'entiers naturels**. On veut alors construire les **nombre entiers oméganaturels** en **base v**, qui sont des **suites de nombre entiers naturels**, au sens classique de **nombre entiers naturels**. Autrement dit, les **nombre entiers oméganaturels** en **base v** sont ici des **nombre entiers naturels variables**, dont certains correspondent aux classiques **nombre entiers naturels**. Ils sont dits alors **finis**. Les autres inaugurent la notion de **nombre entiers naturels variables infinis**.

Il importe de souligner aussi qu'ici les **opérations** (**addition**, **multiplication**, **exponentiation**, etc.) sont les **opérations** définies pour les **suites de nombre**.

Pour **m** et **n** deux telles **suites**, on a:

$$m = (m_0, m_1, m_2, m_3, m_4, \dots, m_{N-4}, m_{N-3}, m_{N-2}, m_{N-1}) = (m_i)_{i \in \mathbf{N}},$$

$$n = (n_0, n_1, n_2, n_3, n_4, \dots, n_{N-4}, n_{N-3}, n_{N-2}, n_{N-1}) = (n_i)_{i \in \mathbf{N}}.$$

Et pour toute **opération binaire H** définie sur les **entiers naturels**, on a :

$$m \mathbf{H} n = (m_i \mathbf{H} n_i)_{i \in \mathbf{N}}.$$

Et pour toute **opération unaire F** définie sur les **entiers naturels**, on a :

$$\mathbf{F}(n) = (\mathbf{F}(n_i))_{i \in \mathbf{N}}.$$

Pour les **suites**, nous avons pris **N** pour **ensemble des indices**, ce qui théoriquement limite le **nombre de ces suites** à $\mathbf{N}^{\mathbf{N}}$ au maximum. Mais en réalité et justement ici, l'**ensemble des indices** n'est pas limité à **N**, et on peut tout à fait prendre \mathbf{N}_∞ comme **ensemble des indices**, c'est-à-dire l'**ensemble** de tous les

nombres entiers oméganaturels que nous sommes précisément en train de construire. Nous l'avons déjà construit d'une manière, en tant qu'**ensemble des ordinaux de von Neumann** généralisés. Nous l'utilisons donc comme **ensemble des indices** pour le reconstruire d'une autre manière, comme **ensemble de nombres entiers naturels variables**.

On aurait pu prendre simplement pour **indices** tous les **ordinaux** de **o** à **Ω**. Dans ce cas, **v** se définit ainsi:

$$\mathbf{v} = (\mathbf{o}, 1, 2, 3, 4, \dots, \Omega-4, \Omega-3, \Omega-2, \Omega-1),$$

ou même:

$$\mathbf{v} = (\mathbf{o}, 1, 2, 3, 4, \dots, \Omega-4, \Omega-3, \Omega-2, \Omega-1, \Omega),$$

car la **suite v** n'est pas obligée d'avoir comme forme les **ordinaux de von Neumann**.

Car, contrairement aux **ordinaux naturels**, c'est-à-dire les **nombres entiers oméganaturels**, qui sont des **ensembles** dont les éléments sont tous les **ordinaux strictement inférieurs** à eux, le principe d'une **suite** est de définir tous les **termes** de l'**Alpha** à l'**Oméga**, c'est-à-dire de **o** jusqu'au **rang infini absolu Ω**, celui habituellement noté «∞».

Dans les paradigmes traditionnels, «∞» n'est pas un **nombre**, tandis que dans le Nouveau Paradigme, c'est un **nombre** très précis, la notion de **dernier ordinal**, qui est **Ω** en **striction 1** où il vérifie l'**égalité** de l'**Omégacycle**: **o = Ω**, et qui est **Ω_n** en **striction n** où il vérifie l'**égalité** de l'**Omégacycle**: **o_n = Ω_n**.

En **striction 1** donc, le **nombre** de **toutes les suites d'entiers naturels (finis comme infinis)** est **Ω^Ω** ou **Ω^Ω**. Et en **striction n**, c'est **Ω_n^{Ω_n}**.

Ces **suites**, en **striction 1**, sont donc de la forme:

$$\mathbf{n} = (\mathbf{n}_o, \mathbf{n}_1, \mathbf{n}_2, \mathbf{n}_3, \mathbf{n}_4, \dots, \mathbf{n}_{\Omega-4}, \mathbf{n}_{\Omega-3}, \mathbf{n}_{\Omega-2}, \mathbf{n}_{\Omega-1}, \mathbf{n}_\Omega) = (\mathbf{n}_i)_{i \in \Omega}.$$

Parmi ces **suites**, il y a celles qui sont des **nombres entiers oméganaturels**. Ce sont eux que nous définissons à présent.

Pour les **opérations binaires H**, c'est la même logique que précédemment:

$$\mathbf{m H n} = (\mathbf{m}_i H \mathbf{n}_i)_{i \in \Omega}.$$

Et pour les **opérations unaires F**:

$$\mathbf{F(n)} = (\mathbf{F(n}_i))_{i \in \Omega}.$$

La **suite v** est donc:

$$\mathbf{v} = (\mathbf{o}, 1, 2, 3, 4, \dots, \Omega-4, \Omega-3, \Omega-2, \Omega-1, \Omega).$$

Mais ses **chiffres de base** sont:

$$\mathbf{o}, 1, 2, 3, 4, 5, \dots, \mathbf{v-5}, \mathbf{v-4}, \mathbf{v-3}, \mathbf{v-2}, \mathbf{v-1},$$

que, comme pour la **base N**, nous notons respectivement:

$$\mathbf{o}, 1, 2, 3, 4, 5, \dots, \bar{5}, \bar{4}, \bar{3}, \bar{2}, \bar{1},$$

et **v** est noté **ō**.

Ce sont les **v+1** premiers **nombres entiers oméganaturels**, en comptant donc **v** lui-même.

Tous les **nombres entiers oméganaturels n** en **base v** sont donnés par la formule:

$$\mathbf{n} = \mathbf{c}_p \times \mathbf{v}^p + \mathbf{c}_{p-1} \times \mathbf{v}^{p-1} + \mathbf{c}_{p-2} \times \mathbf{v}^{p-2} + \mathbf{c}_{p-3} \times \mathbf{v}^{p-3} + \mathbf{c}_{p-4} \times \mathbf{v}^{p-4} + \dots + \mathbf{c}_4 \times \mathbf{v}^4 + \mathbf{c}_3 \times \mathbf{v}^3 + \mathbf{c}_2 \times \mathbf{v}^2 + \mathbf{c}_1 \times \mathbf{v}^1 + \mathbf{c}_o,$$

avec **c_i ∈ {o, 1, 2, 3, 4, ..., v-4, v-3, n-2, v-1} = {o, 1, 2, 3, 4, ..., 4, 3, 2, 1}**,

et **p** un **nombre entier oméganaturel**, appelé le **degré de n**, si le **coefficient c_p**, appelé le **coefficient dominant**, est **différent de o**.

On convient de noter:

$$\mathbf{\bar{n}} = (\mathbf{c}_p, \mathbf{c}_{p-1}, \mathbf{c}_{p-2}, \mathbf{c}_{p-3}, \mathbf{c}_{p-4}, \dots, \mathbf{c}_4, \mathbf{c}_3, \mathbf{c}_2, \mathbf{c}_1, \mathbf{c}_o),$$

$$\text{ou simplement: } \mathbf{\bar{n}} = \mathbf{c}_p \mathbf{c}_{p-1} \mathbf{c}_{p-2} \mathbf{c}_{p-3} \mathbf{c}_{p-4} \dots \mathbf{c}_4 \mathbf{c}_3 \mathbf{c}_2 \mathbf{c}_1 \mathbf{c}_o.$$

N est donc une **suite de nombres entiers oméganaturels**, indexée en **striction 1** de **o** à **Ω**, et en **striction k** de **o** à **Ω_k**.

Pour tout **nombre entier oméganaturel i > p**, où **p** est le **degré de n**, on a **c_i = o**. Les **termes** de la **suite** qu'est **n** sont considérés du **coefficient dominant** (à gauche) vers le **coefficient o** (à droite).

Nous venons de définir ainsi un **système de numération** en **base N** et en **base v**, où **N** et **v** jouent le rôle du nombre **10** du classique **système de numération décimal**.

Si le **degré p** est un **entier naturel fini**, alors l'écriture des **nombre entiers oméganaturels** coïncide avec celle des **entiers naturels finis** en base décimale.

Ainsi donc, en **base N**, l'**entier oméganaturel N** s'écrit **1o**, et **N²** s'écrit **1oo**, et **N³** s'écrit **1ooo**, etc.

Idem en **base v**: l'**entier oméganaturel v** s'écrit **1o**, et **v²** s'écrit **1oo**, et **v³** s'écrit **1ooo**, etc.

C'est la manière dont les **opérations** sont faites qui diffèrent dans les deux bases, **opérations** sur les **ordinaux unidiaux** pour la **base N**, et **opérations** sur les **suites d'ordinaux** pour la **base v**.

L'**entier oméganaturel** qui s'écrit par exemple **2354o3** en **base v** est:

$2v^5 + 3v^4 + 5v^3 + 4v^2 + ov^1 + 3$, ou simplement: $2v^5 + 3v^4 + 5v^3 + 4v^2 + 3$,

ou encore: $2N^5 + 3N^4 + 5N^3 + 4N^2 + 3$, si l'on préfère travailler en **base N**.

L'**entier oméganaturel** qui s'écrit par exemple $8\bar{1}3\bar{4}2$ en **base v** est:

$8v^4 + (v-1)v^3 + 3v^2 + (v-4)v + 2$, ou: $9v^4 - v^3 + 4v^2 - 4v + 2$,

ou encore: $9N^4 - N^3 + 4N^2 - 4N + 2$, en **base N**.

Les **variables N** et **v** sont **équivalentes**, c'est-à-dire elles sont deux manières différentes de désigner le même objet fondamental.

Et pour tout **entier naturel k** au sens classique, on a: $k + \bar{k} = \bar{o} = 1o = v = N$.

En effet, $k + \bar{k} = k + (v-k) = k + (N-k) = v = N$.

On a le cas très particulier où les **chiffres c_i** sont tous des **nombre entiers naturels** de **o** à **9**. Dans ce cas se présentent deux cas de figure:

-- le **degré p** est un **entier naturel** classique, c'est-à-dire **fini**:

Dans ce cas, il est très clair que l'**ensemble** de tels **entiers oméganaturels**, que nous noterons **N_{is}**, est **isomorphe** à **N**. Autrement dit, l'écriture de tels **entiers oméganaturels** ne permet pas de dire s'il s'agit d'un **entier naturel fini** ou **infini**.

On peut donc mettre en **bijection N** et **N_{is}**, en disant juste que l'**entier oméganaturel** $c_p c_{p-1} c_{p-2} c_{p-3} c_{p-4} \dots c_4 c_3 c_2 c_1 c_0$, en **base v** ou **N**, a pour image l'**entier naturel** $c_p c_{p-1} c_{p-2} c_{p-3} c_{p-4} \dots c_4 c_3 c_2 c_1 c_0$, du **système décimal**.

Par exemple, l'**entier oméganaturel 5429123065847**, qui est un **nombre entier infini** de **degré 12**, qui est donc de l'**ordre de grandeur** de v^{12} ou N^{12} , ne se distingue par du **nombre entier** classique ou **fini 5429123065847**, du **système décimal**.

-- le **degré p** est un **entier oméganaturel infini** (pour cela il faut juste que son propre **degré** soit **supérieur ou égal à 1**):

Dans ce cas de tels **entiers oméganaturels** ont un **nombre infini** de **chiffres**, et donc ils ne peuvent pas être mis en **bijection** avec les **entiers naturels classiques**, vu que ceux-ci ont un **nombre fini** de **chiffres**.

Nous venons donc de construire un ensemble de **nombre entiers oméganaturels**, c'est-à-dire les **nombre entiers naturels finis ou infinis**, ensemble que nous notons **N_o**.

On pose:

$$\omega_0 = 1$$

$$\omega_1 = v$$

$$\omega_2 = v^v = w$$

$$\omega_3 = w^w$$

...

$$\omega_{n+1} = \omega_n \wedge \omega_n, \text{ pour } n \geq 1.$$

→ **Vecteur entier relatif** :

$Z = [z_0, z_1, z_2, z_3, z_4, \dots, z_{N-4}, z_{N-3}, z_{N-2}, z_{N-1}, z_N]$; suite d'**entiers relatifs**

Chaque **z_i** prend sa **valeur** dans **Z**.

Soit n'importe quel **ordinal infini W**. Ce **vecteur** ci-dessus pourra également être noté:

$$\mathbf{z} = z_0 \times \mathbf{W}^0 + z_1 \times \mathbf{W}^1 + z_2 \times \mathbf{W}^2 + z_3 \times \mathbf{W}^3 + z_4 \times \mathbf{W}^4 + \dots + z_{N-4} \times \mathbf{W}^{N-4} + z_{N-3} \times \mathbf{W}^{N-3} + z_{N-2} \times \mathbf{W}^{N-2} + z_{N-1} \times \mathbf{W}^{N-1} + z_N \times \mathbf{W}^N$$

Chaque z_i peut prendre une valeur allant de **-N** inclus à **N** inclus.

→ **Polynôme entier relatif** :

$$\mathbf{z} = [z_N, z_{N-1}, z_{N-2}, z_{N-3}, z_{N-4}, \dots, z_4, z_3, z_2, z_1, z_0] ; \text{ suite d'entiers relatifs}$$

Chaque z_i prend sa **valeur** dans **Z**.

Ce **vecteur** est également noté:

$$\mathbf{z} = z_N \times \mathbf{W}^N + z_{N-1} \times \mathbf{W}^{N-1} + z_{N-2} \times \mathbf{W}^{N-2} + z_{N-3} \times \mathbf{W}^{N-3} + z_{N-4} \times \mathbf{W}^{N-4} + \dots + z_4 \times \mathbf{W}^4 + z_3 \times \mathbf{W}^3 + z_2 \times \mathbf{W}^2 + z_1 \times \mathbf{W}^1 + z_0 \times \mathbf{W}^0$$

Là aussi chaque z_i peut prendre une valeur allant de **-N** inclus à **N** inclus.

Le **vecteur entier relatif** et le **polynôme entier relatif** sont juste deux manières différentes de voir la même notion, soit orientée de gauche à droite, soit orientée de droite à gauche.

Dans le premier cas, le **degré le plus fort est à droite**, et c'est au plus tard **N**, si z_N est différent de **o**.

Et dans le second cas, le **degré le plus fort est à gauche**, et c'est au plus tard **N**, si z_N est différent de **o**.

Dans les deux cas, on appelle le **degré** du **vecteur** ou du **polynôme** le plus grand rang **n** tel que $z_n \neq \mathbf{o}$, et tel que pour tout rang $i > n$, $z_i = \mathbf{o}$.

Autrement dit, en allant vers la droite pour les **vecteurs** ou vers la gauche pour les **polynômes**, il existe un rang pour lequel $z_n \neq \mathbf{o}$, et à après lequel tous les termes de **z** sont **o**.

Les **vecteurs** sont alors de la forme: $\mathbf{z} = [z_0, z_1, z_2, z_3, z_4, \dots, z_n, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \dots, \mathbf{o}]$;

et les **polynômes** sont de la forme: $\mathbf{z} = [\mathbf{o}, \dots, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, z_n, \dots, z_4, z_3, z_2, z_1, z_0]$.

On a le cas particulier des **vecteurs** et des **polynômes** de degré **o**. On les assimile à z_0 .

Et on a le cas particulier des **vecteurs** et des **polynômes** de degré **1**.

On pose: $\mathbf{W} = [\mathbf{o}, 1, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \dots, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \dots, \mathbf{o}]$, pour les **vecteurs**;

et: $\mathbf{W} = [\mathbf{o}, \dots, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \dots, \mathbf{o}, \mathbf{o}, \mathbf{o}, 1, \mathbf{o}]$, pour les **polynômes**.

D – Addition et multiplication des vecteurs et des polynômes.

Soient deux **entiers relatifs variables z** et \mathbf{z}' . L'**entier relatif variable** noté $\mathbf{z} + \mathbf{z}'$, est par définition celui obtenu en calculant $z_i + z'_i$, pour tout $i \in \mathbf{N}$.

Autrement dit: $(\mathbf{z} + \mathbf{z}')_i = z_i + z'_i$, pour tout $i \in \mathbf{N}$.

Et pour la **multiplication**, elle obéit à la logique **polynomiale**. On **multiplie** deux **vecteurs** entre eux, et deux **polynômes** entre eux. Et on **multiplie** et on **développe** donc exactement comme si on avait des **polynômes en W**, c'est-à-dire dont l'**indéterminée** est **W**.

v – Nombres omégaréalis, structure omégaréalie

→ **Structure oméganaturelle omégacyclique à la striction n**:

D – Définition: Structure oméganaturelle, omégaréalie et omégacyclique

Nous rappelons que nous entendons par un **nombre réali** ou simplement un **réali** un **nombre réel positif ou nul**, au sens classique au nouveau sens de la notion de **nombre réel**. Le nouveau sens est celui de **nombre omégaréel**, et un **nombre omégaréali** ou simplement un **omégaréali**, est un **nombre omégaréel positif ou nul**.

En fait, c'est dans l'autre sens qu'il faut prendre les définitions: nous définissons d'abord (comme nous l'avons déjà fait par deux méthodes différentes mais équivalentes) les **nombres entiers oméganaturels** ou **ordinaux naturels**, qui généralisent la notion classiques de **nombres entiers naturels**, à savoir l'**ensemble**: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$. Ceux-ci sont **finis**, car, au sens classique, il n'y a pas de **nombres entiers naturels infinis**, contrairement au nouveau sens, la notion de **nombres entiers oméganaturels** donc, qui comporte les **nombres entiers naturels finis** habituels et les **nombres entiers naturels infinis**.

Dans le Nouveau Paradigme des **nombre**s, les **nombre**s entiers naturels finis sont par exemple, en numération décimale, les **nombre**s 3, ou 7, ou 523648, ou 854621300125698741236841. Ils sont aussi grands que l'on veut, mais ils sont **constant**s, **statique**s. Par opposition aux **nombre**s entiers naturels **variable**s, qui sont une puissante définition de la notion intuitive de **variable**s, habituellement représentées par des **lettre**s, comme: a, b, c, i, j, k, m, n, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z, etc., de même que les lettres de l'alphabet grec: α , β , γ , ω , etc.

Une première définition déjà très puissante et de dire qu'un **nombre** entier naturel **variable** n est une **application de N dans N**, autrement dit simplement une suite de **nombre**s entiers naturels, comme par exemple la suite: $n = (4, 2, 5, 47, 3, 0, 0, 8, 7, 25, 5, 7, 5, 7, 5, 7, 5, \dots)$.

Le 0 dans toutes ces considérations est le **zéro absolu**, o, que l'on doit maintenant distinguer d'autres notions de **zéros**.

Cette suite en l'occurrence oscille entre 5 et 7 à partir d'un certain rang. C'est un nombre entier perpétuellement variable, il n'est pas constant donc, mais il est fini en ce sens qu'à partir d'un certain rang, il est en dessous d'un certain **nombre** entier naturel **variable** constant, comme par exemple:

$[8] = (8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, \dots)$.

Cela peut paraître bizarre de dire «**nombre** entier naturel **variable** constant». Mais cela a un sens, qui est par exemple celui illustré avec: $[8] = (8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, 8, \dots)$.

Il est «**variable**» en sens que c'est une **suite** particulière d'entiers, une des **application**s de N dans N, qui a la particularité de prendre toujours la même **valeur** 8. Autrement dit une **variable** qui prend toujours la même **valeur** constante.

En modifiant la suite n plus haut, on a:

$n' = (4, 2, 5, 47, 3, 0, 0, 8, 8, 8, 8, 8, 8, \dots)$.

Elle commence comme n, sauf qu'à partir d'un certain rang elle reste **constante** à 8.

Bien que **variable**, elle est donc finalement **constante**, elle est équivalence à la **suite** constante [8] donnée plus haut, équivalence qui est une nouvelle égalité, qui fait écrire: $n' = [8]$.

Les **suites** constantes sont les cas fondamentaux de **nombre**s entiers **variable**s finis.

La suite plus haut: $n = (4, 2, 5, 47, 3, 0, 0, 8, 7, 25, 5, 7, 5, 7, 5, 7, 5, \dots)$,

bien que n'étant pas **constante**, est finie aussi, car on a: $n \leq n' = [8]$.

Autrement dit, n est majorée par une **suite** constante.

Quand un **nombre** entier naturel **variable** n'est pas majoré par aucun **nombre** entier **variable** constant, si donc il finit toujours à moment par dépasser n'importe quelle **nombre** entier naturel constant, on dit qu'il est infini. L'exemple clef d'un **nombre** entier naturel **variable** infini est :

$v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, \dots)$.

C'est clair que pour tout **entier** naturel constant [k], v finit par dépasser [k] à partir d'un certain rang, qui est précisément k+1.

v est un exemple très précieux exemple de **nombre** entier naturel (**variable**) infini. Par définition, c'est un **nombre** entier oméganaturel, ainsi que ses v chiffres: 0, 1, 2, 3, 4, 5, ..., v-5, v-4, v-3, v-2, v-1, les chiffres de 0 à v-1 donc.

A partir de v nous avons construit l'ensemble N_{∞} des **nombre**s entiers oméganaturels, c'est-à-dire qui peuvent être finis comme infinis. Nous travaillons ici dans l'ensemble N_{∞} des **nombre**s entiers oméganaturels.

Ce sont des réélis, sauf qu'ils sont entiers. A partir d'eux nous allons maintenant construire des réélis qui ne sont plus forcément des entiers, mais des rationnels positifs, c'est-à-dire des fractions positives. Ce sont donc les **nombre**s omégaréélis, ou simplement les omégaréélis. Avec eux on a AU MOINS quatre grandes cerises sur le gâteau:

a) Avec eux il n'y a plus de problèmes de **division** par zéro, car la **division** par un zéro qui n'est pas absolu donne juste un infini, qui est n'est pas absolu non plus, mais on s'en fiche, car l'important c'est qu'il soit un **nombre** infini, au nouveau sens du terme que nous venons de rappeler.

Et la division de tout **nombre** par le **zéro absolu**, **o**, donne **o**, en raison de la propriété de l'**Omégacycle**, à savoir: **o = Ω**.

On **divise maintenant par zéro**, tranquillo, avec aucun souci. C'est la première cerise sur le gâteau que nous offrent les **omégaréalis**, et c'est pas des **moindres**!

Voici la deuxième cerise, pas banale non plus:

b) Avec les **nombre omégarationnels positifs** que nous allons construire, on a automatiquement aussi les **nombre omégaréels positifs**, c'est-à-dire les **omégaréalis**, sans devoir passer par les douloureuses techniques de construction des **nombre réels** à partir des **nombre rationnels**, comme dans les paradigmes traditionnels. En effet, l'existence maintenant des **nombre entiers naturels (variables) infinis** fait que leurs **inverses**, c'est-à-dire la **division de 1** par ces **nombre entiers naturels (variables) infinis**, comme par exemple $1/v$, que nous appelons ε , ou $1/w$ ou $1/(v')$, que nous appelons θ , etc., sont des **nombre infinitésimaux**, c'est-à-dire **infiniment petits**, des **zéros** tout simplement! Ce sont des **réalis** spéciaux d'une haute importance.

Alors les **générescences** de ces **zéros**, c'est-à-dire le fait de les **itérer indéfiniment** ou de les **additionner indéfiniment à eux-mêmes**, engendre non seulement d'autres **zéros** ou **nombre infinitésimaux**, mais surtout engendre tous les **nombre réels** classiques, comme par exemple $\sqrt{2}$, **e** (la base du **logarithme népérien**) ou le fameux nombre π ou **pi**.

c) Sans parler du fait que, et c'est une troisième grosse cerise sur le gâteau, l'existence maintenant des **nombre entiers naturels (variables) infinis** fait qu'il existe maintenant des **rationnels** ou **fractions** qui donnent les fameux **nombre** dits «**irrationnels**» (c'est-à-dire «**impossibles à exprimer comme des fractions**»), comme par exemple justement $\sqrt{2}$, **e** ou π ou **pi**.

Pour le dire plus simplement, avec désormais l'existence des **nombre entiers naturels (variables) infinis**, il n'y a plus la séparation que l'on faisait entre les **nombre rationnels** (ou les **fractions**) et les **nombre réels**. Cette cerise sur le gâteau est énorme, car cela simplifie beaucoup les choses, cela élimine beaucoup de problèmes, qui étaient justement liés aux notions de **zéros** et d'**infinis**.

Les **(oméga)réalis**, qui sont donc en fait les **nombre (oméga)rationnels positifs**, sont après les **nombre entiers (oméga)naturels** les nombre naturels les plus généraux, à partir desquels on construit tous les autres.

d) La quatrième cerise est qu'avec la notion d'**Omégacycle** ou **Cycle Oméga**, **o = Ω**, un phénomène nouveau apparaît par rapport aux paradigmes classiques, et qui peut même sembler étrange: ce qu'on appelle habituellement les **nombre négatifs**, comme par exemple **-3**, ou **-27**, etc., ne sont pas **négatifs** mais **POSITIFS**!

Il suffit, en effet, de considérer l'**Omégacycle**: **o = Ω**, pour vite s'apercevoir qu'il a pour conséquence par exemple aussi: **o -3 = Ω-3**, donc: **-3 = Ω-3**.

Cela signifie que le **nombre** dit «**négatif**», **-3**, est en réalité le **nombre positif Ω-3**.

Même chose par exemple pour le **nombre** dit «**négatif**», **-27**, qui est en réalité le **nombre positif Ω-27**.

Et de manière générale, pour tout **(oméga)réali r**, qui est un nombre positif donc, le **nombre** dit «**négatif**», **-r**, est en réalité le **nombre positif Ω-r**.

Cela veut dire donc que, une fois qu'on a construit les nombre entiers oméganaturels, et à partir d'eux les nombre omégaréalis (comme nous allons le faire), il n'est même nécessaire de construire à partir d'eux les **nombre relatifs**, par exemple par le procédé classique qui permet de construire l'**ensemble Z** des **entiers relatifs** à partir de l'**ensemble N** des **entiers naturels**. Je nomme ce procédé la **relativation**.

Classiquement, cela consiste à considérer tous les **couples (p, n)** d'**entiers naturels**, tous les éléments de **N²** donc.

Un couple **(p, n)** sera noté aussi **p - n**. Il sera dit «**positif**» si **p > n**, «**négatif**» si **p < n**, et sera **équivalent** à **(o, o)** si **p = n**.

Deux couples (p, n) et (p', n') , ou $p - n$ et $p' - n'$ sont dits **égaux** (c'est une **relation d'équivalence**) si l'on a: $p + n' = p' + n$.

On définit l'**addition** de deux couples par:

$$(p, n) + (p', n') = (p+p', n+n'),$$

ou:

$$(p - n) + (p' - n') = (p+p') - (n+n') .$$

Et la **multiplication** est définie par:

$$(p, n) \times (p', n') = (p \times p' + n \times n', n \times p' + p \times n'),$$

ou:

$$(p - n) \times (p' - n') = (p \times p' + n \times n') - (n \times p' + p \times n') .$$

On vérifie que ces règles de **relativisation** font de \mathbf{N}^2 le classique **ensemble Z des nombres entiers relatifs**.

Un **nombre positif** est un couple **équivalent** à un couple de la forme $(p, 0)$

Un **nombre négatif** est un couple **équivalent** à un couple de la forme $(0, n)$

Les vrais **nombres négatifs**, ont un rapport avec la notion de Négation, notamment la Négation de l'Univers TOTAL ou la Négation de DIEU.

Soit un **nombre entier oméganaturel** n , appelé la **striction** de l'égalité « $_n$ ».

Propriétés de l'égalité (PE)

PE1) « $_n$ » est une **relation d'équivalence** dans \mathbf{N}_n , appelée l'**identité** dans \mathbf{N}_n .

Pour tout **nombre entier oméganaturel** m , **inférieur ou égal à** n , « $_m$ » est appelée une **égalité** dans \mathbf{N}_n .

PE2) « $_n$ » est **substitutive** dans \mathbf{N}_n , ce qui signifie que si l'on a une **égalité** de la forme: $X \text{ }_n \text{ } Y$, on peut remplacer dans l'**information** Y toute **occurrence de** X par Y .

Propriétés de magma ou lois internes

Pour tous **nombres entiers oméganaturels** a et b :

$a + b$ est un **nombre entier oméganaturel**

$a \times b$ est un **nombre entier oméganaturel**

$a \wedge b$ est un **nombre entier oméganaturel**

Commutativité de l'addition et de la multiplication

Pour tous **nombres entiers oméganaturels** a et b :

$$a + b \text{ }_n \text{ } b + a$$

$$a \times b \text{ }_n \text{ } b \times a$$

Associativité de l'addition et de la multiplication

Pour tous **nombres entiers oméganaturels** a , b et c :

$$(a + b) + c \text{ }_n \text{ } a + (b + c)$$

$$(a \times b) \times c \text{ }_n \text{ } a \times (b \times c)$$

Distributivité de la multiplication sur l'addition

Pour tous **nombres entiers oméganaturels** a , b et c :

$$(a + b) \times c \text{ }_n \text{ } (a \times c) + (b \times c)$$

Élément neutre

Pour tout **nombre entier oméganaturel** a

$$a + 0_n \text{ }_n \text{ } a$$

$$1 \times a \text{ }_n \text{ } a$$

$$a / 1 \text{ }_n \text{ } a$$

Exponentiation

Pour tous **nombres entiers oméganaturels** a , b et c :

$$0_n \wedge 0_n \text{ }_n \text{ } 0_n$$

$$a \wedge 0_n = 1, \text{ si } a \text{ est non nul}$$

$$a \wedge 1_n = a$$

$$(a \wedge b) \times (a \wedge c) = a \wedge (b + c)$$

$$(a \times b) \wedge c = (a \wedge c) \times (b \wedge c)$$

$$(a \wedge b) \wedge c = a \wedge (b \times c)$$

$$(a / b) \wedge c = (a \wedge c) / (b \wedge c)$$

Propriétés d'absorption

Pour tous **nombre entiers oméganaturels** **a** et **b**:

$$0_n \times a = 0_n$$

$$\Omega_n \times a = \Omega_n$$

$$a / 0_n = \Omega_n$$

Égalité de deux réels

Pour tous **nombre entiers oméganaturels** **a**, **b**, **c** et **d**, avec **b** et **d** non nuls:

$$a/b = c/d \Leftrightarrow a \times d = b \times c$$

Addition, Multiplication et division de deux réels

Pour tous **nombre entiers oméganaturels** **a**, **b**, **c** et **d**, avec **b** et **d** non nuls:

$$(a/b) + (c/d) = (a \times d + b \times c) / (b \times d)$$

$$(a/b) \times (c/d) = (a \times c) / (b \times d)$$

$$(a/b) / (c/d) = (a \times d) / (b \times c)$$

Cas particuliers de réels, notamment les zéros ou infinitésimaux

On rappelle, pour toute **striction** **k**:

$$\omega_0 = 1$$

$$\omega_1 = v$$

$$\omega_2 = v^v = w$$

$$\omega_3 = w^w$$

...

$$\omega_{n+1} = \omega_n^{\omega_n}, \text{ pour tout entier oméganaturel } n \geq 1.$$

Nous appelons ces **ordinaux** les **infinis énitien**.

Et en général nous posons: $\omega_n = \omega_3$, parfois: $\omega_n = \omega_7$.

Et de manière générale, on se donne un entier oméganaturel $a \geq 3$, appelé le **seuil de l'absoluité**.

On pose alors: $\omega_n = \omega_a$.

Cela signifie simplement qu'à partir de l'**infini énitien** ω_a , et au-delà, nous parlons des **infinis absolus**.

Par conséquent aussi, on définit les zéros associés, les **zéros absolus**, dits les **zéros onitiens**:

$$0_n = 1/\omega_n, \text{ pour tout entier oméganaturel } n,$$

$$\text{et donc: } \omega_n = 1/0_n$$

On pose:

$$\varepsilon_n = 1/v_n = 1/N_n = 0_1; \text{ donc: } v_n = N_n = 1/\varepsilon_n.$$

$$\theta_n = 1/w_n = 0_2; \text{ donc: } w_n = 1/\theta_n.$$

$$0_n = 1/\omega_n = 0_3; \text{ donc: } \omega_n = 1/0_n.$$

Conception générative
Nombres entiers variables
Nombres omégaréels
Structure réalie

0	v^2	$4v^2$	v^3	v^4	v^{v+2}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	v	$4v$	v^2	v^3	v^{v+1}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	1 2 3 4	v^{-4}	v	v^{v-4}	v^2	v^{-4}
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	ε	4ε	1	v	v^{v-1}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	ε^2	$4\varepsilon^2$	ε	1	v^{v-2}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	ε^3	$4\varepsilon^3$	ε^2	ε	v^{v-3}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	ε^4	$4\varepsilon^4$	ε^3	ε^2	v^{v-4}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						

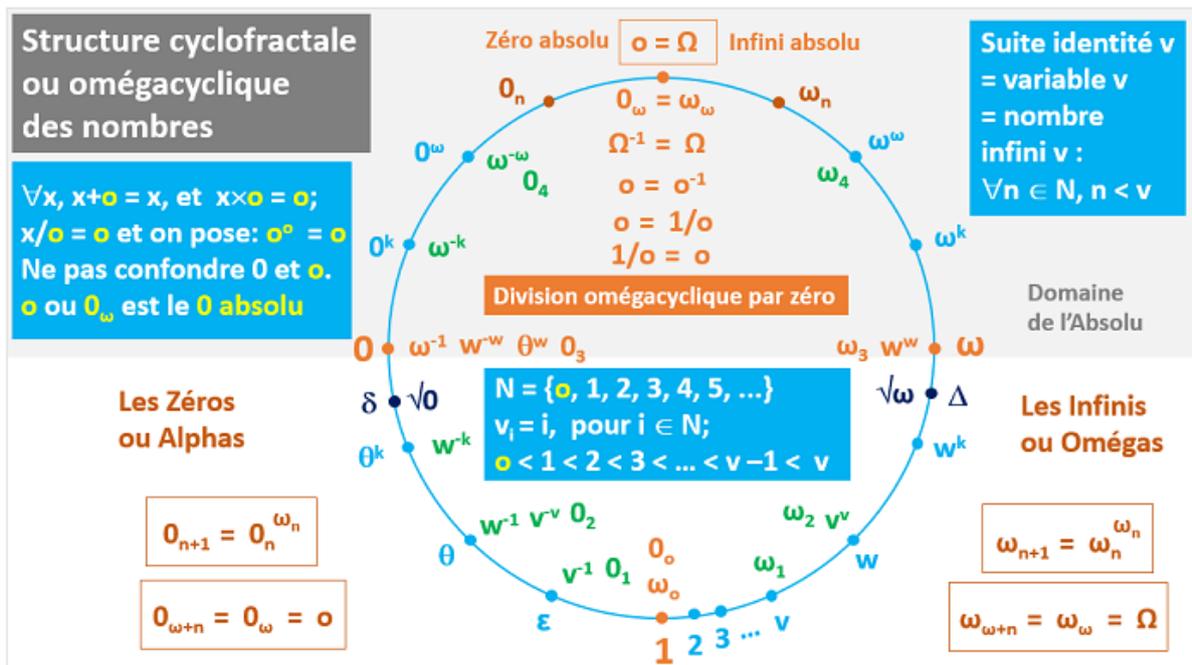
Nombres entiers oméganaturels
 $0 = (0, 0, 0, 0, 0, 0, 0, 0, \dots)$
 $1 = (1, 1, 1, 1, 1, 1, 1, 1, \dots)$
 $2 = (2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, \dots)$
 ...
 $v-2 = (-2, -1, 0, 1, 2, 3, 4, 5, \dots) = n-2$
 $v-1 = (-1, 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, \dots) = n-1$
 $v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots) = n = N$
 $v+1 = (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, \dots) = n+1$
 $v+2 = (2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, \dots) = n+2$
 ...
 $v^2 = (0^2, 1^2, 2^2, 3^2, 4^2, 5^2, 6^2, 7^2, \dots) = n^2$
 ...
 $v^v = (0^0, 1^1, 2^2, 3^3, 4^4, 5^5, 6^6, 7^7, \dots) = w = n^n$
 ...
 $\varepsilon = 1/v = (1/0, 1/1, 1/2, 1/3, \dots)$; $v = 1/\varepsilon$; $\theta = 1/w$; $w = 1/\theta$; $\omega = 1/0$; $1/0 = \omega$; Si omégacycle : $0 = \omega$.

Conception générative
Nombres entiers variables
Nombres omégaréels
Structure réalie

0	w^2	$4w^2$	w^3	w^4	w^{w+2}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	w	$4w$	w^2	w^3	w^{w+1}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	1 2 3 4	w^{-4}	w	w^{w-4}	w^2	w^{-4}
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	θ	4θ	1	w	w^{w-1}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	θ^2	$4\theta^2$	θ	1	w^{w-2}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	θ^3	$4\theta^3$	θ^2	θ	w^{w-3}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						
0	θ^4	$4\theta^4$	θ^3	θ^2	w^{w-4}	ω
●○○○○○ ... ○○○○○○ ... ●●●●● ... ●●●●● ... ●●●●●						

Nombres entiers oméganaturels
 $v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots) = n = N$;
 $w = v^v = (0^0, 1^1, 2^2, 3^3, 4^4, 5^5, 6^6, 7^7, \dots) = n^n = N^2$;
On pose: $\omega_0 = 1$; $\omega_1 = v$; $\omega_2 = w = v^v$;
et: $\omega_{k+1} = \omega_k^{\omega_k}$, pour tout entier oméganaturel $k \geq 1$. **On pose :**
 $0_k = 1/\omega_k$, et donc: $\omega_k = 1/0_k$;
et: $\varepsilon = 1/v$; $v = 1/\varepsilon$; $\theta = 1/w$; $w = 1/\theta$.
On choisit un certain oméganaturel
 $a \geq 2$, et on pose: $\omega = \omega_a$, $0 = 1/\omega_a$.
Et si omégacycle, alors: $0 = \omega$; et
alors aussi: $x + 0 = x$, pour tout x ;
et : $1/0 = 0/0 = 0^0 = 0 = 0^2 = 0^k$.

Et la structure omégacyclique ou cyclofractale des réélis.



Ainsi s'achève l'**Algèbre du TOUT**, l'**Algèbre de l'Univers TOTAL**, l'**Algèbre de DIEU**, illustrée dans toute sa beauté, magnificence et puissance.

Ci-après, l'ébauche d'une autre approche de la même **Algèbre**, que je nomme l'approche **généralive** ou approche **alphabétique** ou encore approche **informationnelle**. Elle est plus simple, plus élégante et plus puissante. J'en livre juste un «petit» carnet de notes ou de brouillon, pour donner une vague idée de cette puissante approche qu'est l'approche **informationnelle**. Elle est déjà traitée dans les livres d'avant, et je projetais ci-après d'exposer les derniers développements.

J'ai écrit ce livre après un AVC survenu il y a un an, et dont les séquelles sont très handicapantes, c'est le moins que l'on puisse dire. Malgré donc ma santé très fragile en ce moment, je ferai de mon mieux pour livrer plus qu'une ébauche, et j'approfondirai plus tard, si Dieu le veut.

II – Algèbre générative, algèbre de l'Univers TOTAL

a – Rappel: nombres entiers variables et nombres entiers oméganaturels

Les très importantes notions de **nombre entier variable**, de **nombre entier fini ou infini** et de **nombre entier oméganaturel**, ont été traitées dans le livre 3: Conception générative de l'Univers, Structure réalie, et spécialement développée dans le livre 4: Générescences, Nombres entiers variables, Corps omégacyclique.

Nous avons précédemment, avec le sous-titre: **I-d, Ensembles d'entiers, Suites d'entiers, Vecteurs d'entiers**, donné une nouvelle vision plus simple et plus intuitive de la notion. Nous allons ici faire un bref rappel de ces notions telles que définies dans le livre 3. Cela approfondira aussi la nouvelle vision.

D – Définition: Notion générative des nombres entiers naturels

On considère les deux **informations** ou **choses** **o** et **u**, respectivement comme **onivers** et **univers**, **informations** appelées des lettres. L'**information u** est encore notée **1**. On appelle les **nombres entiers naturels** toutes les **informations** appelées des **mots**, formées avec les seules **informations o** et **u**. Etant donné une telle information **x**, si elle n'est formée que de la lettre **o**, on convient alors qu'elle est **équivalente** à **o**. Mais si elle contient au moins une lettre **u**, alors soit l'information **x'** formée en supprimant toutes les lettres **o**. Cette nouvelle information **x'** n'est formée que de l'information **u**. On convient que **x'** est **équivalent** à **x**.

Il est très clair que **x'** est l'une des informations suivantes:

u, uu, uuu, uuuu, uuuuu, uuuuuu, uuuuuuu, ..., ou: **1, 11, 111, 1111, 11111, 111111, 1111111, ...**

que nous noterons respectivement: **1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...**

On en déduit que les **nombres entiers naturels** sont:

o, u, uu, uuu, uuuu, uuuuu, uuuuuu, uuuuuuu, ..., ou: **o, 1, 11, 111, 1111, 11111, 111111, 1111111, ...**,

c'est-à-dire: **o, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...**

Le symbole **o** est appelé le **zéro absolu**.

C'est la notion **générative** des **nombres entiers naturels** au sens classique du terme.

Plus généralement, considérons les deux informations distinctes **a** et **b**, prises dans cet ordre, et qu'on appellera des lettres. Ou considérons n'importe quel couple de symboles **s₁** et **s₂**, informations appelées lettres aussi. On appelle **nombres entiers naturels d'unité s₂**, la liste de mots suivante: **s₁, s₂, s₂s₂, s₂s₂s₂, s₂s₂s₂s₂, s₂s₂s₂s₂s₂, s₂s₂s₂s₂s₂s₂, ...**

Le symbole **s₁** est appelé le **zéro absolu**.

Avec les lettres **a** et **b**, cela donne: **a, b, bb, bbb, bbbb, bbbbbb, bbbbbb, ...**

Le **zéro absolu** est alors le symbole **a**.

Ces **nombres entiers naturels** de **zéro absolu a** et d'**unité b**, sont appelés aussi les **générescences** de **zéro absolu a** et d'**unité b**. Les **générescences**: **b, bb, bbb, bbbb, bbbbbb, bbbbbb, ...** sont dites **non nulles**.

Par exemple aussi, avec les deux symboles **2** et **5**, les **nombres entiers naturels** de **zéro absolu 2** et d'**unité 5** sont alors: **2, 5, 55, 555, 5555, 55555, 555555, 5555555, ...**

On voit que cette conception **générative** du **zéro absolu** et des **nombres entiers naturels**, est absolument générale. C'est une notion purement **symbolique, alphabétique, littérale, formelle, informelle, formationnelle, informationnelle**, elle est indépendante du sens a priori donné aux deux symboles **s₁** et **s₂** choisis.

D – Définition: générescences de zéro absolu a, d'unité b et de terminus c

Soit trois **informations** ou **choses** distinctes quelconques **a, b** et **c**, prises dans cet ordre, et appelées encore des **lettres**. On considère tous les mots de cet **alphabet** des **trois lettres {a, b, c}**. Parmi eux, on considère les mots suivants, à prendre dans cet ordre, appelé **ordre ordinal**:

a, b, bb, bbb, bbbb, bbbbbb, bbbbbb, ..., bbbbbb, bbbbbb, bbbbbb, bbbbbb, bbbbbb, bbbbbb, c.

Autrement dit, de gauche à droite, ou par ordre croissant, de toutes les **générescences** de **zéro absolu a** et d'**unité b**, suivies de toutes les **générescences non nulles** d'**unité b**, dans l'**ordre décroissant**, et terminées par la lettre **c**, et le dernier mot de la liste étant **c**.

D – Nombre entier (relatif) variable et nombre entier naturel variable

On appelle un **nombre entier variable** toute **suite x de nombres entiers relatifs**, c'est-à-dire toute **application x de \mathbf{N} dans \mathbf{Z}** . Autrement dit, un élément de $\mathbf{Z}^{\mathbf{N}}$.

On dit que x est un **nombre entier naturel variable** si tous les termes de x sont des **nombres entiers naturels** à partir d'un certain rang k . On notera $\mathbf{N}^{\mathbf{N}}$ l'**ensemble des nombres entiers naturels variables**.

Exemple:

La **suite x** définie par: $x_n = n^3 - 12$, pour tout $n \in \mathbf{N}$.

On a : $x = (0^3 - 12, 1^3 - 12, 2^3 - 12, 3^3 - 12, 4^3 - 12, 5^3 - 12, \dots)$

$x = (-12, -11, -4, 15, 52, 113, 204, 331, \dots)$.

x est ici un **nombre entier naturel variable**, car, à partir du rang **3**, tous les termes sont des **nombres entiers naturels**: **15, 52, 113, 204, 331, ...**

Et on verra qu'il s'agit d'un **nombre entier naturel infini**, car il finit par être **strictement supérieur** à n'importe quel **nombre entier naturel**.

En effet, soit un **entier naturel m** . Trouver le rang k pour lequel $x_k > m$, c'est résoudre: $k^3 - 12 > m$.

Donc: $k > (m + 12)^{1/3}$.

Quelques exemples importants de **nombres entiers relatifs variables**.

Soit x un **nombre entier relatif variable**. On dit que x est **constant** s'il existe un **entier relatif c** et un **entier naturel k** tels que pour **tout entier naturel $i > k$** , on ait: $x_i = c$. L'**entier relatif c** est appelé la **valeur de constance** de x .

Autrement dit, les termes de x sont **constants** à partir d'un certain rang.

Il est très clair que x est un **entier relatif (variable) constant**, sa **valeur de constance c** est **unique**.

En effet, supposons que x ait deux **valeurs de constance c** et c' . Il existe donc un rang k à partir duquel tous les termes de x sont c . Et il existe donc un rang k' à partir duquel tous les termes de x sont c' . Soit alors $k'' = \sup(k, k')$. A partir du rang k'' , tous les termes de x sont donc c et aussi c' , donc: $c = c'$.

Exemples:

$x = (4, -5, 7, 0, -47, -12, 3, -8, -8, -8, -8, -8, \dots)$,

est un **entier relatif variable constant**, de valeur de **constance -8** .

$y = (-20, -4, 0, 0, -7, -182, 1, 5, 2, 2, 2, 2, 2, \dots)$,

est un **entier naturel variable constant**, de valeur de **constance 2** .

On note $[\mathbf{Z}]$ l'**ensemble des nombres entiers relatifs (variables) constants**, et $[\mathbf{N}]$ l'**ensemble des nombres entiers variables (variables) constants**, autrement dit dont les termes sont tous égaux à un certain **entier naturel** à partir d'un certain rang.

D – Nombre entier relatif variable absolument constant

Soit un **entier relatif variable x** . On dit que x est **absolument constant** s'il existe un **entier relatif c** tel que pour tout **entier naturel i** , on a: $x_i = c$.

Autrement dit x est **constant** à partir du rang **0**.

Autrement dit encore et simplement, tous les termes x sont égaux à c .

On note alors : $x = [c] = (c, c, c, c, c, c, c, c, \dots)$.

Comme exemple de grande importance, on définit le **nombre naturel variable v** , appelé **varid** ou **voméga**, par: $v_i = i$, pour **tout entier naturel i** .

Autrement dit, on a: $v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots)$.

D – Propriété P sur les entiers relatifs variables

Soit une **propriété P** définie sur les **entiers relatifs**, et soit un **entier relatif variable x** . On dit que x **vérifie finalement P** ou simplement que x **vérifie P** , si, à partir d'un certain rang k , tous les termes de x **vérifient P** .

Reprenons l'exemple précédent. Tous les termes de x sont des **nombres entiers relatifs**, ce qui suffit pour dire que x est un **nombre entier relatif**, étendant ainsi cette notion aux **nombres entiers relatifs variables**.

Nous avons du aussi qu'à partir d'un certain rang k , tous les termes de x sont des **nombre entiers naturels**. Cela suffit pour dire que x est un **nombre entier naturel**, étendant ainsi cette notion aux **nombre entiers relatifs variables**.

D – Relation binaire \mathcal{R} sur les entiers relatifs variables

Soit une **relation binaire \mathcal{R}** définie sur les **entiers relatifs**, et soient deux **entiers relatifs variables x et y** .
On dit que la **relation $x \mathcal{R} y$** est vérifiée si $x_k \mathcal{R} y_k$ est vérifié à partir d'un certain rang k .

Les exemples fondamentaux sont quand \mathcal{R} désigne les **relations « = », « < », « > », « ≤ », « ≥ », etc.**

Ainsi donc, pour deux **entiers relatifs variables x et y** , on a « $x = y$ » si l'on a « $x_i = y_i$ » pour $i \geq k$, k étant un certain **entier naturel**.

Théorème:

La **relation « = »** est une **relation d'équivalence** sur $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$. Autrement dit, cette **relation est réflexive, symétrique et transitive** sur $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$.

Réflexivité:

Pour tout **entier relatif variable x** , on a: $x = x$.

C'est immédiat, puisque pour **tout entier naturel i** , on a: $x_i = x_i$.

Symétrie:

Soient deux **entiers relatifs variables x et y** .

Si $x = y$, alors il existe un **entier naturel k** tel que pour tout **entier naturel $i > k$** , on a: $x_i = y_i$.

Donc aussi, pour tout **entier naturel $i > k$** , on a: $y_i = x_i$, donc $y = x$.

Transitivité:

Soient trois **entiers relatifs variables x , y et z** .

Si $x = y$, alors il existe un **entier naturel k** tel que pour tout **entier naturel $i > k$** , on a: $x_i = y_i$.

Et si $y = z$, alors il existe un **entier naturel k'** tel que pour tout **entier naturel $i > k'$** , on a: $y_i = z_i$.

Soit alors $k'' = \sup(k, k')$.

Il est clair que pour tout **entier naturel $i > k''$** , on a: $x_i = y_i$ et $y_i = z_i$, donc $x = z$.

CQFD.

D- Définition:

Cette **relation d'équivalence « = »** est la définition de l'**égalité** dans $\mathbb{Z}^{\mathbb{N}}$.

Cette **égalité** a la propriété exprimée par le théorème suivant:

Théorème:

Soit un **entier relatif variable x** et k un **entier naturel**.

Soit l'**entier relatif variable x'** obtenu en remplaçant dans x les termes x_0 à x_k , par n'importe quels **entiers relatifs x'_0 à x'_k** que l'on veut, par exemple des **0**.

On: $x' = x$.

Autrement dit, on ne change pas x en remplaçant les **$k+1$ premiers termes** par des **entiers relatifs** que l'on veut.

En effet, pour tout **entier naturel $i > k+1$** , on a: $x'_i = x_i$.

Ceci suffit pour dire que: $x' = x$.

Exemple :

$x = (-12, -11, -4, 15, 52, 113, 204, 331, \dots)$;

$x' = (0, 18, -7, -40, 52, 113, 204, 331, \dots)$.

Nous avons donc remplacé les **4 premiers termes de x** (les termes de rangs **0 à 3**) par des **nombre relatifs** que nous avons voulus, pour former x' .

Mais à partir du rang **4**, les deux **nombre variables x et x'** sont **égaux**, donc ils sont finalement **égaux**, ce qui est la notion d'**égalité** sur les **nombre entiers relatifs variables**.

On en déduit ceci:

Théorème: Classe d'égalité des entiers constants de même constance c

Soit un **entier relatif c**. Tous les **entiers relatifs variables constants** de même **constance c** sont **égaux à [c]**.

En effet, chacun de ces **entiers relatifs variables constants x** à ses termes **égaux à c** à partir d'un certain rang. Donc: **x = [c]**.

D - Définition:

Pour la relation « < ».

On a « **x < y** » si l'on a « **x_i < y_i** » pour **i ≥ k**, **k** étant un certain **entier naturel**.

Même définition pour les autres **inégalités**.

T - Théorème:

Les **relations « < » et « > »** sont **transitives** sur **Z^N**.

En effet, soient deux **entiers relatifs variables x, y et z** tels que:

x < y et **y < z**.

Il existe donc un **entier naturel k** tel que pour tout **entier naturel i > k**, on a: **x_i < y_i**.

Et il un **entier naturel k'** tel que pour tout **entier naturel i > k'**, on a: **y_i < z_i**.

Soit **k'' = sup(k, k')**.

Il est clair que pour tout **entier naturel i > k''**, on a: **x_i < y_i** et **y_i < z_i**.

Donc pour tout **entier naturel i > k''**, on a: **x_i < z_i**.

Donc **x < z**.

Même raisonnement pour la **relation « > »**.

CQFD.

Et la relation « ≤ » est à comprendre : « **x < y OU x = y** ».

Et la relation « ≥ » est à comprendre : « **x > y OU x = y** ».

Il est clair que les **relations** suivantes son vraies :

→ Si « **x < y** », alors **non-« y < x »**.

→ Si « **x > y** », alors **non-« y > x »**.

Cela signifie que les **relations « < » et « > » antisymétriques**.

Donc elles sont en particulier **anti-réflexives** :

Pour tout **entier relatif variable x**, on a « **non-« x < x »** » et « **non-« x > x »** ».

On en déduit que les **relations « < » et « > »** sont des **relations d'ordre strict** sur **Z^N**.

Et les **relations « ≤ » et « ≥ »** sont des **relations d'ordre** sur **Z^N**.

On en déduit aussi que, pour tous **entiers relatifs variables x et y**:

x < y ⇔ **y > x**,

x ≤ y ⇔ **y ≥ x**.

A noter que pour deux **entiers relatifs variables x et y**, on peut n'avoir ni « **x = y** », ni « **x < y** », ni « **x > y** ».

Par exemple :

x = (3, 5, 3, 5, 3, 5, 3, 5, ...) ;

y = (6, 2, 6, 2, 6, 2, 6, 2, ...) .

On dit alors que **x et y** ne sont pas **comparables**. Ils sont **comparables** si l'une des trois **relations**: « **x = y** », « **x < y** » ou « **x > y** » est vérifiée. Il est facile alors de vérifier qu'**une seule** des trois esy vraie.

Soit E un sous-ensemble de Z^N , donc un ensemble d'entiers relatifs variables. On dit que l'ordre est total dans E si deux entiers relatifs variables x et y sont toujours comparables.

T - Théorème:

Les relations d'ordre « < », « > », « ≤ », « ≥ » sont totaux dans $[Z]$ et $[N]$.

D – Opération unaire F sur les entiers relatifs variables

Soit une opération unaire F définie sur les entiers relatifs, et soit un entier relatif variable x . On définit sur Z^N l'opération F telle que:

$$(F(x))_k = F(x_k).$$

Autrement dit :

$$F((x_0, x_1, x_2, x_3, x_4, \dots)) = (F(x_0), F(x_1), F(x_2), F(x_3), F(x_4), \dots)).$$

Remarque:

Pour les opérations F non nécessairement définies pour tout entier relatif, pour qu'on puisse dire que F est définie pour x , il suffit que F soit finalement définie pour x , c'est-à-dire définie pour tous les termes de x partir d'un certain rang k . Les termes pour lesquels F n'est pas définie peuvent remplacés par n'importe quel entier relatif, et à défaut on remplacera par 0 .

Exemples:

→ Le carré de x :

$$(x^2)_k = (x_k)^2.$$

Autrement dit :

$$x^2 = ((x_0, x_1, x_2, x_3, x_4, \dots))^2 = ((x_0)^2, (x_1)^2, (x_2)^2, (x_3)^2, (x_4)^2, \dots).$$

→ La racine carré de x :

$$(x^{1/2})_k = (x_k)^{1/2}.$$

Sauf qu'ici, cette racine carrée n'est pas un nombre réel pour tout entier relatif.

Exemple avec: $x = (-12, -11, -4, 15, 52, 113, 204, 331, \dots)$.

$$\text{On a: } x^{1/2} = (-12, -11, -4, 15, 52, 113, 204, 331, \dots)^{1/2} \\ = ((-12)^{1/2}, (-11)^{1/2}, (-4)^{1/2}, 15^{1/2}, 52^{1/2}, 113^{1/2}, 204^{1/2}, 331^{1/2}, \dots).$$

On peut remplacer par exemple par 0 ou par tout ce qu'on veut les termes pour lesquels la racine carrée n'est pas définie. Ce qui compte, c'est que cela le soit à partir d'un certain rang, ce qui est le cas ici.

$$\text{On a donc: } x^{1/2} = (0, 0, 0, 15^{1/2}, 52^{1/2}, 113^{1/2}, 204^{1/2}, 331^{1/2}, \dots).$$

D – Opération binaire H sur les entiers relatifs variables

Soit une opération binaire H définie sur les entiers relatifs, et soient deux entiers relatifs variables x et y . On définit sur Z^N l'opération H telle que:

$$(x H y)_k = x_k H y_k.$$

Ici aussi pour les couples d'entiers relatifs pour lesquels l'opération H n'est pas définie, on pose, par défaut, que le résultat est 0 ou tout ce qu'on veut. Car, ce qui compte, c'est que H soit définie à partir d'un certain rang k .

Les opérations fondamentales que nous définissons sur les entiers relatifs variables sont l'addition « + », la soustraction « - », la multiplication « x », la division « / », l'exponentiation « ^ », etc. Ces opérations héritent des propriétés de ces opérations sur les entiers relatifs: commutativité, associativité (pour ce qui est de l'addition et de la multiplication), distributivité de la multiplication par rapport à l'addition, etc.

T - Théorème

L'application $[]$ de Z dans $[Z]$, qui à tout entier relatif $c \in Z$ associe l'entier relatif variable $[c]$, est bijective, et elle définit un isomorphisme pour toutes les relations et opérations que nous venons de définir.

La bijectivité de $[]$ est évidente.

$$[c] = [c'] \Leftrightarrow c = c'$$

On a aussi:

$$\begin{aligned} \rightarrow [](Z) &= [Z]; \\ \rightarrow [](N) &= [N]; \\ \rightarrow []^{-1}([Z]) &= Z; \\ \rightarrow []^{-1}([N]) &= N; \\ \rightarrow [](c+c') &= [c+c'] = [c] + [c']; \\ \rightarrow [](c \times c') &= [c \times c'] = [c] \times [c'] \end{aligned}$$

$$\begin{aligned} \rightarrow [c] < [c'] &\Leftrightarrow c < c'; \\ \rightarrow [c] > [c'] &\Leftrightarrow c > c'. \end{aligned}$$

Toutes ces propriétés nous autorisent à assimiler Z et $[Z]$, et à assimiler c et $[c]$.

Quand nous dirons par exemple: $v + c$, où v est l'entier naturel variable **varid** ou **varien**, cela signifie: $v + [c]$.

Tout simplement, nous travaillons désormais dans Z^N , où les rôles des entiers relatifs, les de Z donc, sont joués par les éléments de $[Z]$, qui est le nouveau Z .

D – Définition: Nombres entiers naturels infinis

Soit un entier naturel variable x . On dit que x est **infini** si, pour tout entier naturel constant c , $x > c$.

Autrement dit pour tout entier naturel constant c , il existe un rang k tel que pour tout entier naturel $i > k$, $x_i > c$.

Exemples:

$\rightarrow v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots)$ est infini.

Il est clair que, pour tout entier naturel c , les termes de v finissent par être strictement supérieurs à c à partir du rang v_{c+1} . En effet, $v_{c+1}, v_{c+2}, v_{c+3}, v_{c+4}, \dots$, valent $c+1, c+2, c+3, c+4, \dots$, qui sont tous strictement supérieurs à c .

\rightarrow De même les nombres entiers naturels variables $v+1, v+2, v+3, v+4$, etc., et $v-1, v-2, v-3, v-4$, etc., sont infinis.

$\rightarrow 2v, 3v, 4v$, etc., sont infinis. De même que $v^2, v^3, v^4, \dots, v^v$, nombre qu'on appellera w . Le nombre $5v^3 - 4v^2 + 7v - 1$, est un nombre infini.

D – Définition: Nombres entiers naturels finis

Soit un entier naturel variable x . On dit que x est **fini**, s'il existe un entier naturel constant c , tel que: $c \geq x$. Autrement dit il existe une **borne supérieure constante** pour x .

Autrement dit, il existe un entier naturel constant c , et un rang k tel que pour tout entier naturel $i > k$, on a: $c \geq x_i$.

Plus simplement, à partir d'un certain rang k , c est supérieur ou égal à tous les termes de x .

Et donc, pour tout entier naturel $c' > c$, c' est strictement supérieur à tous les termes de x .

Et plus simplement: $c' > x$. Donc la constante c' est un **majorant** pour x .

On en déduit que tout entier naturel constant est fini.

Mais la réciproque n'est pas vraie, car, par exemple, l'entier naturel $x = (3, 5, 3, 5, 3, 5, 3, 5, \dots)$ est fini, car on a: $5 \geq x$, c'est-à-dire:

$$(5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, \dots) \geq x, \text{ ou: } (5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, \dots) \geq (3, 5, 3, 5, 3, 5, 3, 5, \dots).$$

Mais x n'est pas constant, car ses termes sont 3 et 5 qui alternent indéfiniment.

Et on a: $6 > x$, c'est-à-dire:

$(6, 6, 6, 6, 6, 6, 6, 6, \dots) > x$, ou: $(6, 6, 6, 6, 6, 6, 6, 6, \dots) > (3, 5, 3, 5, 3, 5, 3, 5, \dots)$.
Et il est clair aussi que: $(-2, 0, 1, 6, 6, 6, 6, 6, \dots) > (3, 5, 3, 5, 3, 5, 3, 5, \dots)$,
car c'est vrai à partir du rang 3.

De même, l'entier naturel: $x = (2, 5, 7, 3, 0, 4, 2, 5, 7, 3, 0, 4, 2, 5, 7, 3, 0, 4, \dots)$, qui est la répétition indéfiniment de la séquence $(2, 5, 7, 3, 0, 4)$, est fini, car: $7 \geq x$.
Et donc on a aussi: $8 > x$, et: $9 > x$, et: $10 > x$, et: $11 > x$, etc.

Mais, évidemment, x n'est pas constant, mais variable.

Il existe des nombres entiers naturels (variables) qui ne sont ni finis, ni infinis.

Comme par exemple:

$x = (0, 1, 0, 2, 0, 3, 0, 4, 0, 5, 0, 6, 0, 7, 0, \dots)$.

On voit qu'il n'est pas fini, car il n'existe pas d'entier naturel constant qui le majore.
Car, si l'on forme un nouvel entier naturel x' commençant par 0 et ensuite avec les termes de rangs impairs de x , cela donne: $x' = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots)$, qui est l'entier naturel infini $v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots)$.
Et $x'' = (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, \dots)$, qui est l'entier naturel formé par les termes de rang impair de x , est l'entier naturel infini $v+1$.

Donc x n'est pas fini car on peut extraire de ses termes des entiers naturels infinis, ce qui revient à dire qu'il n'est majoré par aucun entier naturel constant.

Et pourtant aussi x n'est pas infini, parce que, étant donné un entier naturel constant c , il n'existe aucun rang k à partir duquel tous les termes de x sont strictement supérieurs à c , même dans le cas où $c = 0$. Cela vient de ce que, les termes de rangs impairs de x croissent vers l'infini, aux rangs pairs suivants ils retombent à 0.

Autrement dit, les rangs pairs de x sont l'entier constant donc fini 0, et les rangs impairs de x sont l'entier naturel infini $v+1$. Donc au final x n'est ni fini ni infini, ou il est les deux, un entier naturel hybride qui est à la fois fini et infini, en l'occurrence il est à la fois 0 et $v+1$.

Et comme nous l'avons vu, l'entier naturel: $x = (2, 5, 7, 3, 0, 4, 2, 5, 7, 3, 0, 4, 2, 5, 7, 3, 0, 4, \dots)$, qui est la répétition indéfiniment de la séquence $(2, 5, 7, 3, 0, 4)$, est fini, puisqu'il a une borne constante supérieure qui est 7. Et il est très clair qu'en prélevant un terme sur sept, on a un entier constant, qui est soit 2, soit 5, soit 7, soit 3, soit 0, soit 4. On peut donc interpréter x comme étant un entier naturel constant hybride, qui est à la fois toutes ces constantes. On peut aussi par exemple interpréter x comme étant leur moyenne, à savoir $21/6 = 7/2 = 3.5$.

b – Structure générative ou informationnelle ou alphabétique des réalis

On considère le classique ensemble N des nombres entiers naturels:

$N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$. On se donne un élément s de N qui sert de striction de l'égalité courante avec laquelle on va travailler. Dans cette striction on a donc: $.N_s = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

On choisira la striction s suffisamment grande (ici 2 ou 3 suffisent) pour que l'égalité correspondante servent d'identité, et pour que les égalités de strictions plus petites servent d'équivalence, de cycles, etc. Autrement dit, l'égalité courante « = » sous-entendra en fait l'égalité « $_s =$ », de striction s , ce qui, on le rappelle encore signifie simplement un symbole « $===...=$ » où le signe « = » est répété s fois. Si s est l'entier naturel classique 0, ce qui correspond au o du Nouveau Paradigme, alors nous convenons que s est l'infini absolu Ω du Nouveau Paradigme, qui est la striction maximale, l'identité absolue.

Avec elle, toute information x est strictement égale uniquement à elle-même:

$x_o = x$, qui veut dire donc: $x_\Omega = x$.

On n'a donc pas le droit de dire:

$x_o = y$, qui veut dire donc: $x_\Omega = y$,

dès qu'il y a la moindre différence entre les informations x et y .

On s'oblige alors à dire: $x /_o = y$, qui veut dire donc: $x /_\Omega = y$.

Mais, pour simplifier, le symbole « $_s =$ » sera simplement écrit « = », et le symbole « $/_o =$ » ou « $/_\Omega =$ » ou « $/ =$ » sera simplement écrit « \neq », étant entendu qu'on travaille en **striction s**.

Et si nous nous trouvions devant un « paradoxe » du genre « $x = y$ ET $x \neq y$ », cela veut dire qu'en fait cette expression est de la forme: « $x _s = y$ ET $x /_s = y$ », ou **s'** désigne une **striction** plus grande que **s**, c'est-à-dire: $s' > s$. Autrement dit, **on ne distingue** pas les **informations x** et **y** à la **striction s**, où elles sont **équivalentes**, mais **on les distingue** à la **striction s'**, qui est une **égalité** ou une **équivalence** plus **stricte**, qui est donc une **identité** par rapport à l'**égalité** de **striction s**.

Par exemple, à la **striction** habituelle, **on ne distingue** pas les deux **informations 0** et **0+0**, ou les deux **informations 1** et **1x1**. On a donc: $0+0 = 0$, et: $1x1 = 1$.

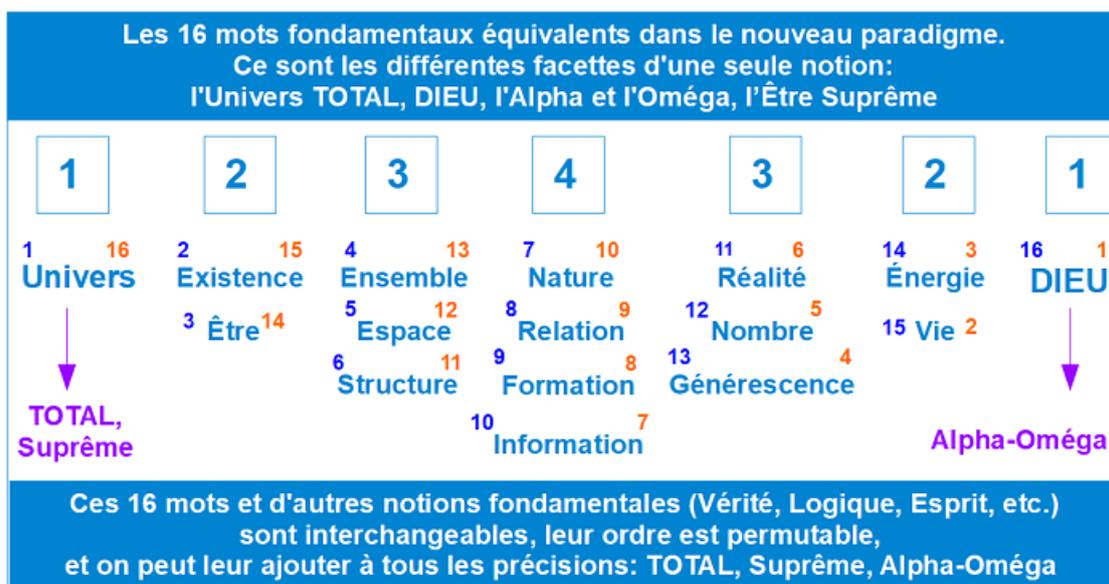
Et pourtant, il y a bel et bien des situations où l'on doit distinguer les deux **informations 0** et **0+0**, ou les deux **informations 1** et **1x1**. On fait alors appel à une **striction s'** supérieure à la **striction** courante **s**, qui est la **striction** sous-entendue avec le symbole « = », qui est donc en fait « $_s =$ ». Celle-ci ne distingue donc pas les deux **informations 0** et **0+0**, ou les deux **informations 1** et **1x1**, elle les considère comme **égales**, c'est-à-dire **équivalentes**. Mais une certaine **striction** supérieure **s'** doit les distinguer, car il est très clair que ce sont deux **informations distinctes**.

D'un point de vue **informationnel** ou **génératif**, ce qui veut dire **alphabétique**, ces deux **informations «0»** et «**0+0**», ou «**1**» et «**1x1**», sont aussi **distinctes** que « **a** » et « **ara** », ou que « **s** » et « **ses** », ou que « **g** » et « **gag** », ou que « **g** » et « **gog** », ou que « **l** » et « **lol** », etc.

Nous avons, sans blague, développé ces points dans le chapitre I. Le maniement des **égalités** et des **différences** entre les **informations** ne doit plus poser de problème avec les notions d'**identité** et d'**équivalence**, ce qui veut dire aussi la notion de **striction**.

Entrons maintenant dans la **toute-puissance** de la **structure générative** ou **informationnelle** ou **alphabétique** des **réalis**, c'est-à-dire de la notion de **nombre réel positif ou nul**.

Oui, nous allons découvrir que les **nombres**, tous les **nombres**, tous types de **nombres** que l'on peut concevoir, sont avant tout et surtout des **mots**! Et ce sont ces **mots** que nous appelons les **informations**. Et **toute chose** dans l'**Univers TOTAL**, dans **DIEU**, est une **information**, est un **mot** donc. Dans le Nouveau Paradigme, qui est le **Paradigme informationnel** par excellence, les termes «**chose**», «**information**» et «**mot**» sont parfaitement synonymes.



D – Définition: lettre λ

On appelle une **lettre** ou **information élémentaire** une **chose λ** que l'on peut **répéter** (ou **itérer**) **indéfiniment**.

R – Remarque et théorème:

On admettra que si nous considérons une **chose x** pendant par exemple **1 seconde** ou tout **laps de temps non nul τ** , nous aurons **répété x indéfiniment**. En effet, soit ω un **nombre entier naturel non nul**, au sens intuitif habituel de la notion d'**entier naturel** ou au nouveau sens de **nombre entier naturel variable**. Soit le nouveau **laps de temps**: $\tau' = \tau/\omega$. Il est **non nul** aussi. Il est clair que si nous considérons la **chose x** pendant chaque **laps de temps** égal à τ' , pendant le **laps de temps τ** nous aurons considéré la **chose x** un nombre de fois égal à ω . Et comme ω peut être aussi grand que nous voulons, cela revient à **répéter la chose x** autant de fois que nous voulons. Par conséquent, ceci est une manière de dire que toute **chose x** peut être répétée indéfiniment. Par ce procédé basé sur le **temps** ou par tout autre.

Il suffit par exemple aussi, cette manière équivalente à la précédente qui est de considérer un **segment de longueur τ** , et un **nombre entier naturel non nul ω** . On divise ce **segment** en ω plus petits **segments**, de longueur: $\tau' = \tau/\omega$ chacun. On définit une **application ρ** , appelée **application répétition de x** ou **itération de x** , qui à chaque **petits segment de longueur τ'** , associe **x** . C'est une autre manière de dire que **x** est **répété ω fois** ou **considéré ω fois**, ω étant aussi grand que nous voulons.

Donc **toute chose x est une lettre ou une information élémentaire**, au sens de la définition que nous venons de donner.

Nous pouvons maintenant donner une définition générale de la notion d'**alphabet**.

D – Définition: alphabet n

On se donne un **nombre entier naturel n** absolument quelconque, éventuellement **nul**, et éventuellement **infini**, au nouveau sens du mot «infini»: c'est-à-dire un **nombre entier naturel variable strictement supérieur** à tout **nombre entier naturel constant**.

Dans un sens absolument général, nous appelons un **alphabet n** la donnée d'un **ensemble A** de **n choses distinctes absolument quelconques**, de **n informations distinctes absolument quelconques**, bref de **n éléments distincts absolument quelconques**: $A = \{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots, \alpha_{n-3}, \alpha_{n-2}, \alpha_{n-1}, \alpha_n\}$,

les α_i , appelés des **lettres** mais aussi des **variables**, étant à considérer dans l'**ordre** donné, appelé l'**ordre alphabétique**.

Il est d'une extrême importance de comprendre que cette définition de la notion d'**alphabet** est très générale et s'applique à n'importe quel **ensemble** de **n choses** ou de **n informations** ou de **n éléments** de l'**Univers TOTAL, U**.

Et d'ailleurs **U** lui-même est à voir comme un **alphabet**, l'**alphabet TOTAL**, que nous notons alors **U**, l'**alphabet** qui est l'**Ensemble de TOUTES les choses**, de **TOUTES les informations**, de **TOUS les univers**, de **TOUS les êtres**, etc., et nous convenons que le **nombre** de **TOUTES les choses** est Ω . C'est le **plus grand nombre entier naturel infini**, c'est-à-dire le **plus grand nombre entier naturel variable strictement supérieur** à tout **nombre entier naturel constant**.

Cela signifie que c'est la **variable** (ou **lettre**) que nous décidons de placer **AVANT toute autre variable** (ou **lettre**), et dans ce cas nous la notons **o**, et l'appelons l'**Alpha** ou le **Zéro absolu**, ou **APRÈS toute autre variable** (ou **lettre**), et dans ce cas nous la notons Ω , et l'appelons l'**Oméga** ou l'**Infini absolu**. On a alors: $o = \Omega$. Mais c'est juste une **variable** (ou **lettre**), qui est à la fois la **première** et la **dernière** de l'**Alphabet TOTAL** qu'est **U**. En d'autre terme c'est l'**Alphabet DIEU**, l'**alphabet Ω** , mais aussi l'**alphabet o**. Il a Ω **lettres** ou **variables**, c'est-à-dire **TOUTES les lettres** ou **TOUTES les variables**. Et en même temps aussi il a **o lettre** ou **variable**, autrement dit il est **vide**!

Tout autre **alphabet n** est un **sous-alphabet** de cet **Alphabet TOTAL U** ou **Alphabet DIEU**. Il y a une **infinité** de manières d'**ordonner** ses **éléments, $\Omega!$** (c'est-à-dire la factorielle de Ω) exactement, et pourtant il n'existe qu'une seule façon de l'**ordonner, o!**, qui vaut **1**.

C'est déroutant pour la logique classique, je l'accorde, de dire que l'on a une infinité de manières d'ordonner l'**alphabet** \mathcal{U} et en même temps de dire qu'il n'en existe qu'une seule. Cette singularité (et d'autres) n'existe que pour l'**alphabet** \mathcal{U} , et pour les **alphabets** équivalents.

L'**Alphabet TOTAL**, \mathcal{U} , a aussi d'autres caractéristiques déroutantes. Nous en reparlerons un peu plus loin.

Soit un **alphabet** \mathcal{A} de **n lettres**, avec **n un nombre entier naturel**. On dit que \mathcal{A} est un **alphabet n**, et ces **n lettres** sont appelées les **n unités primaires** de cet **alphabet**. En particulier si **n = 0**, alors l'**alphabet** \mathcal{A} est **vide**, c'est-à-dire: $\mathcal{A} = \{ \} = \emptyset$.

Soit $M(\mathcal{A})$ l'**ensemble de tous les mots** de cet **alphabet** \mathcal{A} , c'est-à-dire l'**ensemble de toutes les combinaisons finies de lettres** de cet **alphabet**. Autrement dit, $M(\mathcal{A})$ est l'**ensemble de toutes les combinaisons de k lettres**, **k étant un entier naturel**. Si **k = 0**, on a le **mot** spécial de **0 lettre**, que nous appelons l'**espace**, et que nous notons **o**. Dans ce cas, l'**espace o** ne doit pas être confondu avec la **lettre o**, au cas où l'**alphabet** \mathcal{A} choisi comporte cette **lettre**.

Nous convenons que si \mathcal{A} est **vide**, alors $M(\mathcal{A})$ ne compte qu'un seul **mot**, qui est l'**espace o**.
Autrement dit, si $\mathcal{A} = \{ \} = \emptyset$, alors $M(\mathcal{A}) = \{o\}$.

Cas particuliers importants:

\mathcal{A} est un **alphabet 1**, c'est-à-dire \mathcal{A} est un **alphabet d'une seule lettre**, qu'on va noter **a**.

On a donc: $\mathcal{A} = \{a\}$.

Il est très clair alors que :

$M(\mathcal{A}) = \{o, a, aa, aaa, aaaa, aaaaa, aaaaaa, aaaaaaa, \dots\}$.

Autrement dit les mots cet **alphabet 1** sont l'**espace o** et les mots formés de la **seule lettre a**, répétée **1 fois, 2 fois, 3 fois**, etc.

On appelle alors les **générescences d'unité a** ou **générescence de a** ces éléments de $M(\mathcal{A}) = M(\{a\})$.

Deuxième cas particulier important, qui est l'occasion de revenir sur l'**Alphabet TOTAL**, \mathcal{U} .

Nous avons vu que cet **alphabet** a des propriétés déroutantes pour la **Logique de Négation**. Il est à la fois **Vide** et **Plein**, c'est-à-dire il a **o lettre** et il a **toutes les lettres, Ω lettres** donc. Il a une **infinité d'ordres alphabétiques**, et pourtant il n'existe qu'un **seul ordre!**

Cet **alphabet** a aussi d'autres caractéristiques déroutantes pour les esprits sous l'emprise de la **Négation** et dont nous avons promis plus haut de reparler. Nous y voici donc:

Puisque **toute chose, toute information**, est un de ses éléments, \mathcal{U} , lui-même est un élément de \mathcal{U} . Cela veut dire qu'il y a une lettre de \mathcal{U} , qui est \mathcal{U} lui-même, qui contient **toutes les lettres**, et qui pourtant est une **lettre** parmi les autres.

Et ensuite on a l'**ensemble** $M(\mathcal{U})$ de **tous les mots** de cet **alphabet** \mathcal{U} . Et parmi ces **mots** il y a les **mots d'une seule lettre**, et qui ne sont rien d'autre que les **lettres** de \mathcal{U} . Donc \mathcal{U} est un sous-ensemble de $M(\mathcal{U})$. Mais en même temps aussi tous les éléments de $M(\mathcal{U})$ sont des éléments de \mathcal{U} , puisque ce sont des éléments de l'**Univers TOTAL** \mathcal{U} .

Autrement dit, on a: $\mathcal{U} \subset M(\mathcal{U})$, et: $M(\mathcal{U}) \subset \mathcal{U}$,

ce qui, en appliquant l'axiome d'extensionnalité, donne: $M(\mathcal{U}) = \mathcal{U}$, c'est-à-dire: $M(\mathcal{U}) = \mathcal{U}$.

Pour un **alphabet** \mathcal{A} de manière générale, le **nombre des éléments** de l'**ensemble de ses mots**, $M(\mathcal{A})$, est infiniment supérieur au **nombre des lettres** de cet **alphabet**. Par exemple, si \mathcal{A} a un **nombre fini n** non nul

de lettre, $M(A)$ a un **nombre infini** d'éléments. Mais la particularité de l'**Univers TOTAL U** est qu'il est lui-même son propre **ensemble de mots**.

DT – Définition et Théorème: notion alphabétique d'information et Univers informationnel

On appelle une **information** un **mot** d'un certain **alphabet A**. C'est la définition **alphabétique** ou **générative** de la notion d'**information**. Pour l'**Univers TOTAL U**, l'égalité: $M(U) = U$ signifie que **TOUTE chose est une information** au sens **alphabétique** de la notion d'**information**.

On a donc le très important **théorème**: «**TOUTE chose est une information**». Nous l'appelons le **Théorème de l'Univers Informationnel**, qui est un corollaire du **Théorème de l'Existence**.

On a donc la définition de la très importante notion d'**information**, et il s'agit d'une notion **alphabétique**. On pourrait penser que l'on peut la distinguer de toute autre notion d'**information**, comme par exemple la notion intuitive d'**information**. Mais comme cette définition est donnée dans l'**alphabet TOTAL U**, qui a pour conséquence immédiate le **Théorème de l'Univers Informationnel**, qui dit donc que **toute chose est une information**, il en résulte que toute autre notion d'**information** est une **information alphabétique**, et donc que la notion **alphabétique** d'**information** est la notion **universelle** d'**information**, la notion absolue.

D - Définition: alphabets et sous-alphabets

Soient deux **alphabets A** et **A'**. On dit que **A'** est un **sous-alphabet** de **A**, et que **A** est un **sur-alphabet** de **A'**, et on écrit: $A' \subset A$, et: $A \supset A'$, si toutes les **lettres** de **A'** sont aussi des **lettres** de **A**.

Exemples:

$A = \{a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k\}$; $A' = \{g, c, k, a, e, b\}$.

Ces deux **alphabets A** et **A'** sont des **sous-alphabets** de l'**alphabet** français ou latin, eux-mêmes des **sous-alphabets** de l'**alphabet** universel **Unicode**. Et ici **A'** est un **sous-alphabet** de **A**.

$A' \subset A$.

A noter au passage que quand on parle de **sous-alphabet**, l'**ordre** des **lettres** importe peu.

Il est clair que pour deux **alphabets A** et **A'**, $A' \subset A \Rightarrow M(A') \subset M(A)$.

T - Théorème

Pour tous **alphabets disjoints A** et **A'**, c'est-à-dire tels que: $A \cap A' = \emptyset$, on a:

$M(A) \cap M(A') = \emptyset$, et: $M(A) \cup M(A') \subset M(A \cup A')$.

Autrement dit, deux alphabets n'ayant **aucune lettre commune** n'ont aussi **aucun mot commun**. Mais la **réunion de leurs mots** est une **partie** des **mots** de l'**alphabet** qui est la **réunion** des **lettres** des deux **alphabets**.

Autrement dit, les **mots** de tout **alphabet** contiennent les **mots** de tous ses **sous-alphabets**.

Et maintenant une notion particulière et importante de **sous-alphabet**.

D - Définition: alphabets initial et final d'un alphabet donné

Soit un **alphabet A**, et soit une **lettre x** de cet **alphabet**.

On appelle **alphabet initial** de **A** à la **lettre x**, le **sous-alphabet** de **A** de la **première lettre** jusqu'à la **lettre x exclue**. Autrement dit, l'**alphabet** formé par **toutes les lettres** de **A** qui **précèdent x**. On note ce **sous-alphabet**: $A|x$.

On appelle **alphabet final** de **A** à la **lettre x**, le **sous-alphabet** de **A** de la **lettre x** jusqu'à la dernière. On note ce **sous-alphabet**: $x|A$.

Si **A** est **vide** ou si **x n'est pas une lettre** de **A**,

alors: $A|x = \emptyset$, et: $x|A = \emptyset$, pour n'importe quel symbole x .

Si x est la **première lettre** de A , alors: $A|x = \emptyset$, et: $x|A = A$.

Et si x est la **dernière lettre** de A , alors: $A|x = A \setminus \{x\}$, et: $x|A = \{x\}$.

Il est clair que, dans tous les cas: $(A|x) \cap (x|A) = \emptyset$, et: $(A|x) \cup (x|A) = A$.

Et il est clair aussi que: $M(A|x) \cap M(x|A) = \emptyset$, et: $M(A|x) \cup M(x|A) \subset M(A)$.

Exemple:

$A = \{a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k\}$;

$A|d = \{a, b, c\}$; et: $d|A = \{d, e, f, g, h, i, j, k\}$.

Il est clair que:

$M(A|d) \cap M(d|A) = \emptyset$, et: $M(A|d) \cup M(d|A) \subset M(A)$.

Autrement dit, les **lettres de a à c** d'une part, et les **lettres de d à k** d'autre part, ne donnent lieu à **aucun mot commun**. Et en **réunissant les mots** des deux **alphabets**, cela ne donne qu'une **partie des mots** de l'**alphabet de a à k**. En effet, il va manquer dans la **réunion** les **mots** ayant au moins une **lettre** du premier **alphabet** et au moins une **lettre** du second **alphabet**.

Par exemple, **bac** est un mot de l'**alphabet initial abc**, et **de**, **defi**, **fige**, sont des mots de l'**alphabet final defghijk**. Tous ces mots, **bac**, **de**, **defi**, **fige**, sont des mots de l'**alphabet-réunion abcdefghijk**. Et plus généralement, tous les mots de l'**alphabet initial abc** et de l'**alphabet final defghijk** sont des mots de l'**alphabet-réunion abcdefghijk**. Mais il y a des mots de cet **alphabet-réunion**, comme par exemple **cage**, **acide**, **face**, **badge**, etc., qui ne sont ni de l'**alphabet initial abc**, ni de l'**alphabet final defghijk**.

Tout **alphabet non vide A**, fini ou infini (c'est-à-dire ayant un **nombre fini ou infini de lettres**), a des mots qui ne sont ceux d'aucun de ses **sous-alphabets stricts** (c'est-à-dire ses **sous-alphabets** qui ont un **nombre de lettres strictement inférieur au nombre des lettres de A**; autrement dit simplement les **sous-alphabets** ayant au moins une lettre de moins que A). Si l'on considère des **alphabets non vides** qui sont des **partitions de A**, c'est-à-dire **disjoints deux à deux** mais dont la **réunion des lettres donne A**, les mots de ces **partitions** sont une **partie stricte** des mots de A , ce qui signifie qu'il existe de mots de A qui ne sont des mots d'aucune des **partitions**.

R – Remarque

Nous n'allons, en général, considérer que des **alphabets finis**, c'est-à-dire qui ont un **nombre fini n de lettres**, n étant un élément du classique **ensemble des entiers naturels**: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

Mais dans le Nouveau Paradigme, quand nous parlons de **nombre entier naturel**, il s'agit de **nombre entier naturel variable**, comme justement la classique **variable n**. Au chapitre I, les **nombre entiers naturels variables** sont définis à partir du classique **ensemble des entiers naturels**: $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

Les **nombre entiers naturels variables** sont les éléments de l'**ensemble $\mathbf{N}^{\mathbf{N}}$** des **applications de N dans N**, autrement dit des **suites d'entiers naturels**. Une définition plus confortable est les éléments de l'**ensemble $\mathbf{Z}^{\mathbf{N}}$** des **applications de N dans Z**, c'est-à-dire des **suites d'entiers relatifs**, c'est-à-dire des éléments du classique **ensemble Z**. Et pour retomber sur la notion de **suites d'entiers naturels**, nous ne considérons que les éléments de $\mathbf{Z}^{\mathbf{N}}$ dont les termes sont tous des **entiers naturels** à partir d'un certain rang. Comme par exemple la suite:

$n = (42, 0, -15, -1, 3, 6, -5, 0, 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16, 18, 20, 22, \dots)$,

suite qui, à partir du rang 7, prend pour valeurs tous les entiers naturels pairs: 0, 2, 4, 6, 8, ...

C'est donc une **suite finalement d'entiers naturels**, le comportement **final** étant ce qui nous intéresse avec les **nombre entiers variables**, plus que leur comportement **initial**. C'est une suite qui, initialement, fait «n'importe quoi», mais qui, finalement se comporte comme la **nombre entier naturel variable infini**: $2v - 14$. En effet, pour $v = 7$, on a 0, pour $v = 8$, on a 2, etc.

La **variable v** ici est le **nombre entier variable infini varid** ou **varien**:

$v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, \dots)$.

On a donc: $n = 2v - 14$ à partir du rang 7 de v . C'est cette **variable v** que nous retrouverons d'une autre manière avec l'approche **généralisatrice** ou **alphabétique**.

Tous les **nombre entiers naturels variables** sont **finis** au sens classique du mot «**fini**», même les **nombre entiers naturels variables** sont **infinis** (au sens nouveau), puisqu'au fond ce ne sont que des **variables** représentant des **nombre entiers naturels finis** au sens classique.

Les **nombre entiers naturels variables constants** (cela peut paraître paradoxal mais cela a un sens) correspondent à la classique notion de **nombre entier naturel fini**.

Par exemple :

$n' = (42, 0, -15, -1, 3, 6, -5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, \dots)$.

Ce **nombre entier variable n'** commence comme n plus haut, sauf qu'à partir du rang 7 ses termes sont tous **constants** et valent 5. Il se comporte **finale**ment donc comme le **nombre entier constant**:

$[5] = (5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, 5, \dots)$.

On a donc $n' = [5]$ à partir du rang 7. Ce sont donc les **nombre entiers naturels variables constants** (on comprend mieux ce que ça veut dire) qui jouent le rôle des classiques **entiers naturels finis**. Dans le Nouveau Paradigme, tous sont **finis** au sens classique, sauf que certains sont **constants** et d'autres sont **variables infinis**. Car aussi tous les **infinis** sont **variables** (de même que d'ailleurs les **finis**), mais tous les variables ne sont pas nécessairement **infinis**.

Par exemple:

$n'' = (42, 0, -15, -1, 3, 6, -5, 5, 1, 5, 1, 5, 1, 5, 1, 5, 1, \dots)$.

Cet **entier naturel variable n''** est **fini** en ce sens qu'à partir d'un certain rang il est un **entier naturel inférieur ou égal** à un certain **entier naturel**, ici 5. Pour qu'il soit **infini** au nouveau sens, il faut qu'il **tende vers l'infini**, au sens classique, ce qui n'est pas le cas. Il est donc **fini** au sens classique, mais sans être **constant**, mais toujours **variable**. Il y a donc des **nombre entiers naturels variables**, qui ne sont ni **infinis** ni **constants**. Il y en a même, qui ne sont ni positifs, ni négatifs, ou qui sont les deux:

Par exemple:

$n''' = (42, 0, -15, -1, 3, 6, -5, 5, -1, 5, -1, 5, -1, 5, -1, 5, -1, \dots)$.

L'univers des **nombre entiers naturels variables** est infiniment plus riche que l'univers classique des **nombre entiers naturels**.

L'univers des **nombre entiers généralisateurs** est encore plus riche. C'est l'univers **alphabétique** que nous sommes en train d'exposer. Quand donc nous parlons d'**alphabet n** , du simple fait d'utiliser une **variable n** pour le dire signifie que n est **fini** au sens classique, mais il peut être **constant** ou **infini** au sens nouveau. On peut même envisager des **alphabets** dont le **nombre des lettres** est **fini** mais **fluctue**, ce n'est donc ni **constant** ni **infini**...

Bienvenue dans le **Paradigme de l'Univers TOTAL**, le **Paradigme de DIEU**, où règne le **Théorème de l'Existence**, où l'on **divise désormais par zéro**, et où tout est possible...

T – Théorème: Sur-alphabet

Pour un **alphabet n** donné, $A = \{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots, \alpha_{n-3}, \alpha_{n-2}, \alpha_{n-1}, \alpha_n\}$, il existe donc toujours un **sur-alphabet n'** :

$A' = \{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots, \alpha_{n-3}, \alpha_{n-2}, \alpha_{n-1}, \alpha_n, \alpha_{n+1}, \alpha_{n+2}, \dots, \alpha_{n'-2}, \alpha_{n'-1}, \alpha_{n'}\}$, avec donc $n' \geq n$, qui permet de faire tout ce qui est fait avec l'**alphabet A** , et qui offre toujours de nouvelles possibilités.

Nous verrons plus loin l'importance de ce théorème.

D - Définition: ordre généralisateur ou réel d'un alphabet donné

Soit un **alphabet n non vide**, $A = \{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots, \alpha_{n-3}, \alpha_{n-2}, \alpha_{n-1}, \alpha_n\}$, noté aussi: $\alpha_1\alpha_2\alpha_3\dots\alpha_{n-3}\alpha_{n-2}\alpha_{n-1}\alpha_n$. Sa **première lettre**, notée α_1 , est appelée sa **lettre alpha**, et sa **dernière lettre**, notée α_n , est appelée sa **lettre oméga** (dans le Nouveau Paradigme, en raison du Théorème de l'Existence, les deux **lettres alpha** et **oméga** existent toujours). Soit $M(A)$ l'**ensemble des mots** de A . L'**ordre alphabétique** de A confère à

$M(A)$ un **ordre** classique de ses mots que l'on appelle l'**ordre lexicographique**, ce qui veut dire un **ordre de classement des mots** analogue à celui d'un **dictionnaire**.

L'**ordre alphabétique** d'un **alphabet non vide** A (ou **ordre lexicographique**) est d'une très grande importance. Si l'**ordre alphabétique** de A est un ce qu'on appelle un **bon ordre** (ce qui signifie simplement que l'on peut **numéroter** les éléments de cet **alphabet** par un **ordinal**, **fini** si A est **fini**, et **infini** si A est **infini**), alors aussi l'**ordre alphabétique** (ou **ordre lexicographique**) sur A est aussi un **bon ordre**.

Je vous invite à présent à découvrir, pour tout **alphabet non vide** A , une **relation d'ordre** aussi magnifique que très puissante, que je nomme l'**ordre génératif** ou **ordre réali**. En effet, cet **ordre** permet entre autres une **structure alphabétique** de la notion de **nombre réels positifs ou nuls**, que je nomme les **réalis**. Cela veut dire que, avec cette **structure générative**, la notion de **nombre réel** et la notion de **mot d'un alphabet** deviennent la même chose! Et un **alphabet non vide fini** suffit!

Comme on a commencé à le voir, avec un **alphabet 1**, d'une **seule lettre** donc, $A = \{a\}$, on a la **structure générative** la plus simple et très fondamentale, qui est la **structure des générescences d'unit a**, et qui est tout simplement l'**ensemble des mots** de cet **alphabet 1**:

$M(A) = \{o, a, aa, aaa, aaaa, aaaaa, aaaaaa, aaaaaaa, \dots\}$,

où **o** est le **mot nul**, qui ne s'écrit avec **aucune lettre**, et notamment **aucune lettre a**.

Rien que cela donne déjà une définition de la notion classique de **nombre entiers naturels**:

$N = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots\}$.

C'est l'**ordre génératif** ou **ordre réali** de base, et pour tout dire l'**unique ordre génératif** ou **réali**:

$o < a < aa < aaa < aaaa < aaaaa < aaaaaa < aaaaaaa < \dots$

Toute autre **structure générative** ou **réalie** est définie ou construite à partir de celle-là.

Tout **unit a'** donnera lieu à cet **ordre** fondamental:

$o < a' < a'a' < a'a'a' < a'a'a'a' < a'a'a'a'a' < a'a'a'a'a'a' < a'a'a'a'a'a'a' < \dots$

Oui, tout **unit u**:

$o < u < uu < uuu < uuuu < uuuuu < uuuuuu < uuuuuuu < \dots$

Nous convenons juste que quand c'est la **lettre u** comme «**univers**», ou «**U**» comme «**Univers**» ou comme comme «**Univers TOTAL**», elle sera aussi notée **1**. Mais là encore, il faut voir ce symbole «**1**» juste comme une **lettre**, à laquelle nous convenons de faire jouer certains rôles spéciaux, qui lui confèrent les propriétés du **nombre** habituel **1** ou **UN**. De même, les symboles «**o**» ou «**0**» sont juste des lettres qui recevrons des rôles ou propriétés qui feront dire que ce sont des **ZÉROS**. Dans le Nouveau Paradigme, il y a une infinité de **zéros**, et autant d'**infinis** correspondants.

Quand donc nous choisirons un certain **unit** quelconque et déciderons de le prendre pour **unité**, nous le noterons de préférence **u** ou **1**. Mais il importe alors de souligner qu'absolument n'importe quel **unit** ou **unité informationnelle a**, comme par exemple une **orange**, une **tasse**, un **mouton**, un **humain**, un **atome**, une **galaxie**, un **ange**, une **étoile**, un ou **une tout ce que l'on veut**, peut servir de **u** ou **1**. C'est juste une question de convention.

C'est l'occasion aussi de dire que le Nouveau Paradigme, l'**Univers TOTAL**, est le Paradigme par excellence des **VARIABLES**, comme nous l'avons vu dans le chapitre I, avec la notion de **nombre entiers variables**. Dans ce Paradigme donc, **TOUT EST VARIABLE**, même les **constantes**! Et **TOUT EST CONSTANT**, même les **variables**! Les deux notions ne sont que deux manières différentes de dire la même chose. La notion de **lettre** ici ou de **mot**, n'est encore qu'une autre manière de parler des **variables**, autrement dit **les lettres sont des variables**, et **les variables sont des lettres**, et **TOUT EST LETTRE**!

Ce que je suis en train de dire là revient à dire que le Nouveau Paradigme, l'**Univers TOTAL**, est le Paradigme par excellence de l'**ÉQUIVALENCE**, et non pas d'**IDENTITÉ**. C'est le Paradigme de l'**Affirmation** ou de l'**Alternation**, et non pas de **Négation**. On **AFFIRME TOUT**, donc on **FAIT TOUT VARIER**!

On fait **VARIER** les **lettres**, c'est-à-dire leur **donner la valeur que l'on veut**. On fait **VARIER TOUT**, même les **constantes**, comme **o**, ou **0**, ou **1**, ou **ω**, ou **Ω**. Dans le Paradigme de l'Univers **TOTAL**, les **constantes** dites **universelles**, comme par exemple la **vitesse c de la lumière**, la **charge e d'un électron**, ou même les «**constantes**» mathématiques comme **π** ou **pi**, sont en fait des **variables**!

Un certain «esprit» ou «demiurge» caché (qui n'est certainement pas **Dieu l'Univers TOTAL**, mais plutôt le **Diable l'esprit de Négation**) a fixé leurs valeurs que nous connaissons dans notre monde, et a aussi fixé les **constantes physiques** comme entre autre la **vitesse c de la lumière**. Ce ou ces «esprits» ou «demiurges» créent en cachette notre réalité, notre «matrice», notre «caverne de Platon». Mais nous ne sommes pas obligés de rester sagement dans la caverne ou la prison qu'ils nous créent. Nous pouvons recréer notre réalité, en comprenant qu'en fait, **TOUT EST VARIABLE**, même les **constantes**, **TOUT PEUT VARIER!**

Nous avons donc commencé à voir avec un **alphabet 1**, d'une **seule lettre** donc, **A = {a}**, la **structure générative** la plus simple et très fondamentale, qui est donc la **structure des générescences d'unit a**.

Avec un **alphabet 2**, de **deux lettres** donc, **A = {a, b}**, la **structure générative** devient plus complexe, et c'est celle-ci (on y reviendra):

M(A) = {o, a, aa, aaa, aaaa, aaaaa, ..., aaaab, aaaab, aaab, aab, ab, b, ...}.

Autrement dit, ce sont **tous les mots ordonnés de a à b**:

o < a < aa < aaa < aaaa < aaaaa < ... < aaaab < aaaab < aaab < aab < ab < b < ...

Et cette liste continue après **b** avec:

b < ba < baa < baaa < baaaa < baaaaa < ... < aaaabb < aaaabb < aaabb < aabb < abb < bb < ...

Et cela continue avec:

bb < bba < bbba < bbaaa < bbaaaa < bbaaaaa < ... < aaaabbb < aaaabbb < aaabbb < aabbb < abbb < bbb < ...

Ainsi de suite, et ainsi se forment toutes les **générescences d'unit b**:

o < b < bb < bbb < bbbb < bbbbb < bbbbbb < bbbbbb < ...,

à partir du **modèle de base** que sont les **générescences d'unit a**, et cet **ordre génératif** montre comment les **générescences d'unit a** servent à construire celles de **b**.

Ce sera le même principe avec un **alphabet 3**, de **trois lettres** donc, **A = {a, b, c}**.

Le principe est de faire jouer à **b** le rôle de **a**, et à **c** le rôle de **b**:

Autrement dit, ce sont **tous les mots ordonnés de a à b**:

o < b < bb < bbb < bbbb < bbbbbb < ... < bbbbc < bbbbc < bbcc < bbb < bc < c < ...

Et cette liste continue après **b** avec:

c < cb < cbb < cbbb < cbbbbb < cbbbbb < ... < bbbbbc < bbbbc < bbcc < bcc < cc < ...

Et cela continue avec:

cc < ccb < ccbb < ccbbb < ccbbbbb < ccbbbbb < ... < bbbbbc < bbbccc < bbccc < bccc < bccc < ccc < ...

Ainsi de suite, et ainsi se forment toutes les **générescences d'unit b**:

o < c < cc < ccc < cccc < ccccc < cccccc < cccccc <

Et on sait maintenant comment insérer entre deux **générescences** consécutives de **b** les **générescences** de **a**. Par exemple, comment passe t-on de **cb** à **cbb**? Il suffit de savoir comment passer de **b** à **bb**, et cette séquence, la voici:

b < ba < baa < baaa < baaaa < baaaaa < ... < aaaabb < aaaabb < aaabb < aabb < abb < bb.

Le deuxième **b** va être **progressivement généré** sur **cb** jusqu'au **GENER**, « ... », puis, après le **GENER**, on entre dans la phase finale de la génération, en indiquant **dégressivement** à gauche de **cbb**, dans l'**ordre décroissant** donc, les **générescences de a** qui manquent pour que la **génération de cbb** soit terminée:

cb < cba < cbaa < cbaaa < cbaaaa < cbaaaaa < ... < aaaaacbb < aaaacbb < aaacbb < aacbb < acbb < cbb.

On fait de même, pour passer de **cbb** à **cbbb**:

cbb < cbba < cbbaa < cbbaaa < cbbaaaa < cbbaaaaa < ... < aaaaacbbb < aaaacbbb < aaacbbb < aacbbb < acbbb < cbbb

Cette nouvelle série devra s'achever avec **cc**, comme le montre la séquence de passage de **c** à **cc**, où là c'est le **deuxième c** qui est **progressivement formé** par les **units b**:

c < cb < cbb < cbbb < cbbbb < cbbbbb < ... < bbbbbc < bbbcc < bbcc < bcc < cc

Le principe général de cet **ordre génératif** est qu'on part d'un certain **mot X** vers un autre **mot plus grand Y**. On a une certaine **infinité croissante** de mots **I** que l'on doit **ajouter à X**, ce qui donne des **mots croissants** de la forme **XI**. Et, après le symbole du **GENER**, «...», on doit **soustraire** la même **infinité** de mots **I**, mais rangée dans l'**ordre décroissant**. Cela se traduit par le fait de placer les **I décroissants** à gauche de **Y**, ce qui donne une **infinité de mots** de la forme **IY**. Les **I décroissent** donc les **IY croissent** jusqu'au **terminus Y**.

C'est exactement comme pour la **numération romaine**, quand on écrit: **V, VI, VII, ..., IIX, IX, X**. C'est la raison pour laquelle je qualifie l'**ordre génératif** de **numération romaine généralisée**.

T - Théorème: ordre génératif ou sur les mots réalisés d'un alphabet donné

Soit un **alphabet non vide A**, et **M(A)** l'**ensemble des mots** de **A**. Pour tout élément **x** de **M(A)**, les **générescences de x**: **o, x, xx, xxx, xxxx, xxxxx, xxxxxx, xxxxxxx, ...**, sont des éléments de **M(A)**.

En effet, par convention nous posons que le **mot nul, o**, qui est indépendant de quelque alphabet que ce soit, et qui (toujours par convention) est l'unique élément de **M(∅)**, l'**ensemble des mots de l'alphabet vide**, est l'élément par défaut **M(A)**, où **A** est un **alphabet** quelconque, **vide** ou non. La raison de cette convention est que l'**ensemble vide, ∅**, est l'**ensemble unidal { }**. Dire qu'il est «**vide**» c'est dire qu'il possède un élément appelé «**élément inexistant**» ou «**élément nul**», que nous notons **o**.

Autrement dit, l'**ensemble vide { }** est l'ensemble **{o}**, dont l'élément **o** est qualifié d'**inexistant** ou **nul**. Autrement dit encore, **o** est l'**élément existant** qui joue le rôle de l'«**élément inexistant**». C'est juste un rôle, exactement comme en **informatique** le caractère «**espace**» joue le rôle d'«**absence de caractère**». Cet élément **existe dans l'absolu**, mais **joue donc le rôle de ce qui n'existe pas**. C'est lui qu'on retrouve dans le rôle du **zéro absolu**.

Chaque fois donc qu'un **ensemble** est **vide**, nous dirons qu'il possède un «**élément inexistant**», qu'il est pratique dans certains contextes de matérialiser en le tant **o** par exemple, à ne pas confondre alors avec une éventuelle **lettre o** d'un **alphabet**. Toutes les **générescences du mot nul o**, à savoir: **o, oo, ooo, oooo, ooooo, oooooo, ooooooo, ...**, sont **o**, tandis que pour une **lettre** appelée **o**, ses **générescences**: **o, oo, ooo, oooo, ooooo, oooooo, ooooooo, ...**, sont comme les **générescences** de n'importe quel **unit u**: **o, uu, uuu, uuuu, uuuuu, uuuuuu, uuuuuuu, ...**. En pratique, cela revient au même, puisque nous conviendrons très souvent, via une **relation d'équivalence**, que les **générescences** de la **lettre o**, à savoir: **o, oo, ooo, oooo, ooooo, oooooo, ooooooo, ...**, sont **équivalentes à o**.

L'important ici est de dire que pour tout **alphabet A**, **vide** ou **non vide**, et pour tout élément **x** de **M(A)**, les **générescences de x**: **o, x, xx, xxx, xxxx, xxxxx, xxxxxx, xxxxxxx, ...**, sont des éléments de **M(A)**.

Si en particulier **A** est **vide**, le seul élément de **M(A)** est par convention l'**élément nul** ou **inexistant, o**, et pour le coup, par convention, toutes ses **générescences** sont **o**, du moins du point de vue de toutes les **égalités «s=»** jusqu'à une certaine **striction** donnée, où nous décidons de les voir comme des **informations** à part entières. Cela revient alors à dire que l'**élément nul** ou **inexistant, o**, est, pour cette **striction**, vue comme une **lettre**, ou un objet qui compte dans l'**Univers TOTAL**, comme tout autre **objet, concept** ou **information**.

Une autre manière de dire la même chose est de faire intervenir un important corollaire du **Théorème de l'Existence**, qui j'appelle la **Loi d'Alternation l'Horizon Oméga**, qui dit que pour toute vérité, il existe un

certain **horizon infini** où cette vérité **alterne**. Si elle était **fausse** jusqu'à cet **horizon** elle devient **vraie** à partir de cet **horizon**, et vice-versa. Ici, cette **Loi** dit qu'à force d'**itérer indéfiniment le mot inexistant o**, il existe un **horizon** où **o** devient **existant**. C'est précisément l'**horizon** où le **mot nul o** devient la **lettre o**, ce qui revient à dire qu'on passe à une **égalité** dont la **striction** commence à distinguer les **générescences**: **o, oo, ooo, oooo, ooooo, oooooo, ooooooo, ...** Cette somme de **nullités** ou des **riens** commence à donner **quelque chose**.

Et maintenant, si **A** est **non vide**, on a alors un certain **mot non nul x**, fait des **lettres** de l'**alphabet A**. Il est clair alors qu'aussi les **mots: xx, xxx, xxxx, xxxxx, etc.**, sont faite des lettres de l'**alphabet A** qui forent **chaque x**. Si par exemple **x** est le mot «**existence**» de **9 lettres**, les **mots: (existence)(existence), (existence)(existence)(existence), (existence)(existence)(existence)(existence), etc.**, qui sont (aux symboles de parenthèses près, mises juste pour rendre lisibles les **générescences** du mot «**existence**») des répétitions du mot «**existence**», sont faits des mêmes **9 lettres**. Ce sont donc des mots de l'**alphabet A**, c'est-à-dire des éléments de **M(A)**.

P – Propriété: propriété du mot nul, élément neutre de la concaténation

Pour tout mot **x**, on a:

$$\mathbf{xo = ox = x}$$

A noter qu'on parle bien du **mot nul o**, et pas d'une éventuelle **lettre o**. Si celle-ci devait être choisie comme **élément neutre de la concaténation**, ce sera par le biais d'une **relation d'équivalence** sur **M(A)**.

D - Définition: ordre génératif ou sur les mots réalis d'un alphabet donné

Soit un **alphabet n non vide A = {α₁, α₂, α₃, ..., α_{n-3}, α_{n-2}, α_{n-1}, α_n}**, noté aussi: **α₁α₂α₃...α_{n-3}α_{n-2}α_{n-1}α_n**.

Soit **M(A)** l'**ensemble des mots** de **A**, et soit une **relation binaire** sur **M(A)**, notée «**<**». On dit que la **relation «<»** est un **ordre génératif** sur **M(A)** si elle vérifie les conditions suivantes:

1) «**<**» est une **relation d'ordre strict** sur **M(A)**, c'est-à-dire **antiréflexive, antisymétrique et transitive**, autrement dit:

1_a) **antiréflexivité**: Pour tout élément **x** de **M(A)**: **non (x < x)** ;

1_b) **antisymétrie**: Pour tous éléments **x** et **y** de **M(A)**: **x < y ⇒ non (y < x)** ;

1_c) **transitivité**: Pour tous éléments **x, y** et **z** de **M(A)**: **x < y ET y < z ⇒ x < z**.

2) Pour toute **lettre λ** de **A**, pour tous **mots x** et **x'** du **sous-alphabet initial M(A|λ)**, pour tous **mots y** et **y'** du **sous-alphabet final M(λ|A)**, on a:

2_a) **α₁ < α₂ < α₃ < ... < α_{n-3} < α_{n-2} < α_{n-1} < α_n** ; l'**ordre alphabétique** des **lettres** donc;

2_b) **o < x < xx < xxx < xxxx < xxxxx < ... < xxxxy < xxxxy < xxxy < xxy < xy < y**;

2_c) **y' < y'x < y'xx < y'xxx < y'xxxx < ... < xxxxy'y < xxxy'y < xxy'y < xy'y < y'y**.

Soit **α** la **première lettre** de l'**alphabet A** ou sa **lettre alpha**. Parmi les mots de cet **alphabet**, autrement dit parmi les éléments de **M(A)**, nous qualifions de **mot réali r d'unit α** un **mot** qui est une **générescence** d'une des **lettres** de l'**alphabet A**, ou qui est dans une chaîne de la forme:

$$\mathbf{A < Ax < Axx < Axxx < Axxxx < Axxxxx < ... < xxxxxB < xxxxB < xxxB < xxB < xB < B}$$

où **A, x** et **B** sont eux mêmes des **mots réalis d'unit α**. Autrement dit, **r** est **génére** ou **formé** à partir de l'**alphabet**, selon le **processus génératif** expliqué plus haut et résumé par les **règles** ci-dessus. Le **processus génératif** qui forme tous les **mots réalis** consiste simplement à **répéter** un certain **unit x**, lui-même **formé** de la même manière, tous finalement **formés** par la **répétition** de la **première lettre** de cet **alphabet, α**. Tout l'**alphabet** et tous ses **mots réalis** sont donc **formés** à partir de la **lettre α**, ce sont tous des **générescences de α**.

Etant donné que **toute lettre** de l'**alphabet** est **formée** par la **répétition** un certain nombre de fois de la **première lettre, α**, c'est-à-dire est une **générescence de α**, tout **mot** de l'**alphabet** peut être interprété comme une **générescence de α**, donc un **mot réali**.

D - Définition: Concaténation et addition et soustraction de mots

Soit un **alphabet n non vide** $A = \{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots, \alpha_{n-3}, \alpha_{n-2}, \alpha_{n-1}, \alpha_n\}$, noté aussi: $\alpha_1\alpha_2\alpha_3\dots, \alpha_{n-3}\alpha_{n-2}\alpha_{n-1}\alpha_n$, et soient deux mots **x** et **y** de **A**. Dans tous les cas, la **concaténation xy** est notée : **x+y**, c'est la définition **informationnelle** ou **alphabétique** de l'**addition** de l'**information x** et **y**, prises dans cet ordre, c'est-à-dire de l'**information y** à **droite** de l'**information x**. Mais, d'une manière très générale, la **concaténation** n'est pas **commutative**, autrement dit l'**addition informationnelle** n'est pas **commutative**. Les **informations xy** et **yx** sont **différentes**, et devront être distinguées à une certaine **striction**.

Ce pendant, l'**addition des générescences initiales** d'un **unit x** est **commutative**.

Nous entendons par **générescences initiales de x** les **générescences**: **o, x, xx, xxx, xxxx, xxxxx, xxxxxx, xxxxxxx, ...**, où **o** représente le **mot nul** ou l'**espace**, donc l'**absence de toute générescence**.

Il est très clair que la concaténation de deux de ces générescences ne dépend pas de l'ordre de la **concaténation**, puisqu'à la fin de la **concaténation** on n'aura qu'une **suite de l'unit x**, sans plus aucune trace de des générescences de départ qui ont donné cette suite.

Par exemple:

xxxxx + xxx = xxxxxxxx

xxx + xxxxx = xxxxxxxx

Donc: **xxxxx + xxx = xxxxx + xxx**.

Nous entendons par une **générescence finale de x** ou **générescence propre de x**, une **information** dans laquelle on a au moins une occurrence **explicite** de l'**unit x**, et aussi une occurrence d'au moins un autre **unit y**, qui représente **implicitement** un certain **nombre de répétitions de x**, **nombre fini** ou **infini**. L'objet **y** est une **information** en soi, un **unit «opaque»** à considérer en lui-même et non plus en référence à **x**, un **nouvel individu** à part entière, une **«boîte noire»** appelée **y**.

Si nous disons par exemple «**xy**», on lira: «**x avant y**» ou «**y après x**», que l'on pourra, si l'on veut, noter «**y - x**» ou «**x+y**». Et si nous disons «**yx**», on lira: «**x après y**» ou «**y avant x**», que l'on pourra noter «**y + x**» ou «**x - y**». Les deux **informations «xy»** et «**yx**» ne sont pas les mêmes, même si **y** est une **générescence de x**, par exemple «**xx**». Dans ce cas, dans l'absolu, **xy** et **yx** sont **xxx**, donc on a: **xy = yx**, certes, mais si nous avons donné un nom à **xx** en disant **y**, c'est bien pour distinguer les deux informations: «**xx après x**» et «**xx avant x**», même si les deux décrivent la **même information «xxx»**.

C'est la notion de **générescence finale de l'unit x** qui permet tout simplement de donner une **identité propre** à chaque **générescence de x**, qui la distingue des autres. Cela permet de créer différents objets à partir d'un même objet, ou de voir un même objet sous différents angles.

Ceci est le principe par exemple de création de différentes **lettres** de l'**alphabet** à partir d'une certaine même **générescence**.

Par exemple, considérons la **générescence** appelée **z** suivante:

z = aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa.

Elle est faite de **26 lettres a**.

Nous pouvons décider d'appeler **b** la générescence **aa**, et **c** la générescence **aaa**, et **d** la générescence **aaaa**, et **e** la générescence **aaaaa**, etc. Et nous avons ainsi les **26 lettres** de l'**alphabet**, de **a** à **z**, comme **sous-lettres** de **z**. Il ne nous reste qu'à nous «amuser» à lister toutes les façons **équivalentes** d'écrire **z** à partir de ses **sous-lettres**.

Une de ces façons est par exemple: **z = bbbbbbbbbbbb**, soit une générescence **13 units b**.

Et maintenant, nous pouvons tout à fait convenir des règles du «jeu» suivant concernant **z**:

-- si nous **répétons** une de ses **sous-lettres α** un **nombre n fois**, il faut faire: $n \times |\alpha|$, où désigne le **nombre de lettres a** dans α , appelé la **longueur de α** ;

-- si nous écrivons $\alpha\beta$, où α est **sous-lettre** de **z** suivie d'une **sous-lettre β** , telle que: $|\beta| > |\alpha|$, alors $\alpha\beta$ désigne la **sous-lettre** de **z** dont la longueur est: $|\beta| - |\alpha|$.

-- si nous écrivons $\alpha\beta$, où α est **sous-lettre** de z suivie d'une **sous-lettre** β , telle que: $|\alpha| > |\beta|$, alors $\alpha\beta$ désigne la **sous-lettre** de z dont la longueur est: $|\alpha| + |\beta|$. Et $|\alpha| + |\beta| > 26$, alors la longueur de la lettre cherchée est : $|\alpha| + |\beta| - 26$.

Ainsi par exemple **az** désigne **y**, et **za** désigne **a**, **zb** désigne **b**, etc., **ch** désigne **e**, **hc** désigne **k**, etc..

Nous inspirant de ça, soit un **alphabet n non vide** $\mathcal{A} = \{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots, \alpha_{n-3}, \alpha_{n-2}, \alpha_{n-1}, \alpha_n\}$. Choisissons une **lettre u** de cet **alphabet**, notons là **u** ou **1**.

Nous convenons que les **générescences initiales**: **o, u, uu, uuu, uuuu, uuuuu, uuuuuu, uuuuuuu, ...**, ou: **o, 1, 11, 111, 1111, 11111, 111111, 1111111, ...**, seront respectivement notées: **o, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...**, est sont les définitions des classiques **nombre entiers naturels**.

Et **x** étant un **mot** de cet **alphabet**, les **générescences**: **o, x, xx, xxx, xxxx, xxxxx, ...**, seront respectivement notées: **oxx, 1xx, 2xx, 3xx, 4xx, 5xx, 6xx, 7xx, ...**, ou simplement: **o, x, 2x, 3x, 4x, 5x, 6x, 7x, ...**

Soient une **lettre λ** de \mathcal{A} , un **mot x** du **sous-alphabet initial** $M(\mathcal{A}|\lambda)$, un **mot y** du **sous-alphabet final** $M(\lambda|\mathcal{A})$. Le mot **xy** est à interpréter comme : **y - x**, et le mot **yx** est à interpréter comme : **y + x**.

Après ces importantes généralités, approfondissons tout cela à présent, oui approfondissons la **structure générative**.

D - Définition: les mots réalisés d'un alphabet donné

Soit n'importe quelle **suite ordonnée** de **symboles**, **suite finie** ou **infinie**. Quels que soient les **symboles**, cette **suite**, en logique **générative**, est à voir comme un **alphabet**, c'est-à-dire une **suite de lettres**. On considère l'**ensemble de tous les mots** de cet **alphabet**, ensemble qui est **infini** dès qu'il y a au moins une **lettre** dans cet **alphabet**.

En effet, s'il n'y a **aucune lettre**, alors, comme convenu, le seul mot de l'**alphabet** est l'**espace o**. Et s'il n'y a qu'**une seule lettre**, qu'on va noter **a** par exemple, alors l'**ensemble des mots** est, de manière plus détaillée que précédemment, la **suite infinie**:

oxa, a, aa, aaa, aaaa, aaaaa, ... , aaaaa(Ω xa), aaaa(Ω xa), aaa(Ω xa), aa Ω xa, a(Ω xa), Ω xa.

Dans cette **suite**, le symbole **oxa** est une **variable**, à voir comme une **lettre spéciale**, à lire: «**pas d'occurrence de l'unit a**».

Et le symbole **Ω xa** est une variable aussi, à voir aussi comme une **lettre spéciale**, à lire: «**toute l'infinité des units a et absolument toute**».

On appelle donc les éléments de cette **suite** les **générescences d'unit a**, et c'est la **structure de base** de la **logique générative**. L'interprétation de la signification des éléments de cette **suite** est évidente: **oxa** est la **générescences d'unit a** spéciale qui représente l'absence de toute **générescence d'unit a**. C'est le même rôle que le **zéro (0)** dans les **nombre entiers naturels**, que l'**ensemble vide (\emptyset)** dans les **ensembles**, etc.

Après cette **générescence nulle** arrivent donc les premières **générescences non nulles**: **a, aa,aaa, aaaa, aaaaa, etc..** La **générescence Ω xa** est celle qui représente l'idée qu'on a fini de lister toutes les **générescences**, on a itéré l'**unit a** Ω fois. Cela marque la **fin** de la liste des **générescences d'unit a**.

Le mot «**a Ω xa**» signifie «**avant dernière générescence d'unit a**» ou «**toute l'infinité des units a moins un unit a**». Et le mot «**aa Ω xa**» signifie «**toute l'infinité des units a moins deux units a**», etc.

La liste suivante équivaut à la formation étape par étape de la liste précédente:

oxa: aucune occurrence de l'**unit a** ; **oxa** et **Ω xa** se confondent

oxa, a: **Ω xa** est à cette étape **a**, donc **Ω** vaut **1**

oxa, a, aa: **Ω xa** est à cette étape **aa**, donc **Ω** vaut **2**

oxa, a, aa, aaa: **Ω xa** est à cette étape **aaa**, donc **Ω** vaut **3**

$oxa, a, aa, aaa, aaaa$: Ωxa est à cette étape $aaaa$, donc Ω vaut 4

Et ainsi de suite, et le processus se poursuit indéfiniment.

Et c'est donc toute cette **infinité** qui est résumée par l'écriture unique:

$oxa, a, aa, aaa, aaaa, aaaaa, \dots, aaaaa(\Omega xa), aaaa(\Omega xa), aaa(\Omega xa), aa(\Omega xa), a(\Omega xa), \Omega xa,$
dont les interpénétrations sont respectivement:
 $o, 1a, 2a, 3a, 4a, 5a, \dots, (\Omega-5)a, (\Omega-4)a, (\Omega-3)a, (\Omega-2)a, (\Omega-1)a, \Omega a,$

A chaque étape donc, il y a une **générescence** qui n'a aucune occurrence de l'unit a , à savoir oxa , et une **générescence** Ωxa qui est formée de **tous les units** a à cette étape. Il a un **prédécesseur** qui a un **unit** a de moins, et c'est lui qui est noté $a(\Omega xa)$. Lui-même a un **prédécesseur** qui a un **unit** a de moins, et c'est lui qui est noté $aa(\Omega xa)$, etc.

Par exemple, si Ωxa est $aaaa$, alors $a(\Omega xa)$ est aaa , et $aa(\Omega xa)$ est aa , etc.

Et si Ωxa est $aaaaaaa$, alors $a(\Omega xa)$ est $aaaaaa$, et $aa(\Omega xa)$ est $aaaaa$, etc.

Il est très clair qu'à chaque étape, les deux sous-listes, celle qui part du début, oxa , et monte vers Ωxa :

$o(a), a, aa, aaa, aaaa, aaaaa, \dots$

et celle qui part de la fin, Ωxa , et descend vers le début, oxa :

$\dots, aaaaa(\Omega xa), aaaa(\Omega xa), aaa\Omega xa, aa(\Omega xa), a(\Omega xa), \Omega xa$

se rejoignent toujours.

RT – Remarque et théorème: propriété de continuité générative

Il ne s'agit donc pas de deux sous-listes séparées par le symbole **GENER**, «...», mais en fait de la seule et même liste en **perpétuelle évolution**. Ce point est extrêmement important, c'est la **propriété de continuité générative** de la liste.

Nous convenons qu'avec le symbole « Ω », le mot «**tout**» est le «**tout**» au sens **absolu**, et de l'**infinité absolue**. Mais on peut aussi lister «**toutes**» les **générescences d'unit** a , mais au sens d'un mot «**tout**» mesuré par n'importe quel **infini relatif**, comme par exemple v, w, ω ou autre.

Avec v par exemple, cela donne:

$oxa, a, aa, aaa, aaaa, aaaaa, \dots, aaaaa(vxa), aaaa(vxa), aaa(vxa), aa(vxa), a(vxa), vxa,$ où vxa signifie une **itération des units** a v fois.

Donc, $a(vxa)$ veut dire: $vxa - a$ ou $(v-1)xa$.

Et $aa(vxa)$ veut dire: $vxa - aa$ ou $(v-2)xa$,

étant entendu aussi que: $a, aa, aaa, aaaa, \dots$, s'abrègent respectivement: $1xa, 2xa, 3xa, 4xa, \dots$

La liste précédente est donc:

$o, 1a, 2a, 3a, 4a, \dots, (v-4)a, (v-3)a, (v-2)a, (v-1)a, va.$

Et la logique **générative** donnée ici pour l'**infini** v vaut pour n'importe quel autre **infini**.

On note aussi que, formellement, il n'y a aucune différence entre l'usage que nous faisons des symboles Ω, v, w, ω ou autre, avec l'usage classique des **variables**, notamment quand elles représentent des quantités finies. Rien formellement ne permet de distinguer le cas où Ω représente **1**, ou **4**, ou **12**, avec le cas où Ω représente l'**infini absolu**!

C'est la **structure générative** ou **alphabétique réalie** de base, pour **une seule lettre** de l'**alphabet**. Les alphabets de deux lettres ou plus donnent une **structure** plus complexe, mais qui est une simple **itération** de cette **structure** de base.

Voici la **structure** avec un **alphabet** de deux **lettres** distinctes a et b , auxquelles il faut ajouter les deux **lettres** par défaut o et Ω , appelées respectivement le **zéro absolu** et l'**infini absolu**.

$o \times b, a, aa, aaa, aaaa, \dots, aaaab, aaab, aab, ab, b, bb, bbb, bbbb, \dots, bbbb(\Omega \times b), bbb(\Omega \times b), bb(\Omega \times b), b(\Omega \times b), \Omega \times b.$

Cette **structure** est en fait abrégée, car, par exemple, entre les **générescences** **b** et **bb**, d'unit **b**, on insère la séquence suivante: **b, ba, baa, baaa, baaaa, ..., aaaabb, aaabb, aabb, abb, bb.**

De même entre **bb** et **bbb**:

bb, bba, bbaa, bbaaa, bbaaaa, ..., aaaabbb, aaabbb, aabbb, abbb, bbb.

Et ainsi de suite.

Si nous décidons d'appeler **UN** ou **1** la lettre **b**, alors la **structure** plus haut devient:

o, a, aa, aaa, aaaa, ..., aaaab, aaab, aab, ab, b, bb, bbb, bbbb, ..., bbbb Ω , bbb Ω , bb Ω , b Ω , Ω .

Cela revient au même de dire que l'on a un **alphabet 4**, **A**, de **4 lettres**: **A = {a, b, c, d}**, où les **lettres a** et **d** sont respectivement appelées le **zéro absolu** ou **Alpha** et l'**infini absolu** ou **Oméga**; et où la **lettre b** est appelée le **zéro relatif**, et où **d** est appelé l'**infini absolu**.

La **structure générative** d'un tel **alphabet 4** est alors:

a, ab, abb, abbb, abbbb, ..., bbbbc, bbbc, bbc, bc, c, cc, ccc, cccc, ..., ccccd, cccd, ccd, cd, d

Nous l'écrivons plus simplement:

a, b, bb, bbb, bbbb, ..., bbbbc, bbbc, bbc, bc, c, cc, ccc, cccc, ..., ccccd, cccd, ccd, cd, d

On y reconnaît une structure très fondamentale, celle d'un **alphabet 3**: **A = {a, b, c}**, et qui est:

a, b, bb, bbb, bbbb, ..., bbbbc, bbbc, bbc, bc, c

Ou en plus développée:

a, aa, aaa, aaaa, ..., aaaab, aaab, aab, ab, b, bb, bbb, bbbb, ..., bbbbc, bbbc, bbc, bc, c

Nous appelons cette **structure générative** la **structure ordino-réale fine**. Elle est absolument fondamentale. Son interprétation intuitive est la suivante: en **itérant** (ou **répétant**) **indéfiniment** la **lettre a**, il existe un **horizon fini** ou **infini** ou elle devient la **lettre b**.

Par définition, on dit que le **nombre Ω** des **itérations de a pour former b** «est» **b/a**, et aussi que **Ω** «est» le **nombre des itérations de b pour former c**, et que **Ω** «est» **c/b**.

Le reste est une affaire de savoir à quelle striction il faut entendre le verbe de l'égalité «est». A défaut de préciser une **striction**, ce sera la **striction 2**. Autrement dit, on a: **$\Omega == b/a == c/b$** .

On note au passage que la **structure ordino-réale fine** est l'**itération** de la **structure** de base:

x, xx, xxx, xxxx, ..., xxxxy, xxxy, xxy, xy, y

Il est très clair alors que, pour un **alphabet 4**: **A = {a, b, c, d}**, la **structure ordino-réale fine** est:

a, aa, aaa, aaaa, ..., aaaab, aaab, aab, ab, b, bb, bbb, bbbb, ..., bbbbc, bbbc, bbc, bc, c, cc, ccc, cccc, ..., ccccd, cccd, ccd, cd, d

Et pour un **alphabet 5**: **A = {a, b, c, d, e}**, la **structure ordino-réale fine** est:

a, aa, aaa, aaaa, ..., aaaab, aaab, aab, ab, b, bb, bbb, bbbb, ..., bbbbc, bbbc, bbc, bc, c, cc, ccc, cccc, ..., ccccd, cccd, ccd, cd, d, dd, ddd, dddd, ..., dddde, ddde, dde, de, e

Et ainsi de suite pour n'importe quel **alphabet n**, **A = {a₁, a₂, a₃, ..., a_n}**, avec **n ≥ 2**.

Nous convenons que, quand on adopte une **structure générative** de cette forme, la première **lettre**, **a₁**, est alors appelée le **zéro absolu** ou **Alpha** et est notée **o**. Et la dernière **lettre**, **a_n**, est alors appelée l'**infini absolu** ou **Oméga** et est notée **Ω** .

Et dans le cas où **n ≥ 3**, une des **lettres intermédiaire** entre **a₁** et **a_n**, qui est donc distincte de ces deux **lettres**, est appelée **UN** ou «**Lettre de l'Univers TOTAL**» et est notée **u** ou **1**. On pose alors: **$\Omega = a_n/u$** .

Dans le cas d'un **alphabet 3**, $\mathcal{A} = \{a, b, c\}$, la **lettre b** est automatiquement la **lettre UN** ou «**Lettre de l'Univers TOTAL**» ou **u**, comme vu plus haut.

On pose: $axc = b$. Autrement dit: $ox\Omega = u = 1$.

L'**alphabet** est donc: $\mathcal{A} = \{o, u, \Omega\}$, ou: $\mathcal{A} = \{o, 1, \Omega\}$.

Dans le cas d'un **alphabet 5**, $\mathcal{A} = \{a, b, c, d, e\}$, c'est de préférence la lettre du milieu, ici la **lettre c**, qui est choisie comme la **lettre UN** ou «**Lettre de l'Univers TOTAL**» ou **u**. Dans ce cas, la **lettre b** est appelée le **zéro relatif** et est notée **0**. Et la **lettre d** est appelée l'**infini relatif** et est notée ω .

On pose:

$axe = c$. Autrement dit: $ox\Omega = u = 1$.

$bxd = c$. Autrement dit: $0x\omega = u = 1$.

L'**alphabet** est donc: $\mathcal{A} = \{o, 0, u, v, \Omega\}$, ou: $\mathcal{A} = \{o, 0, 1, v, \Omega\}$.

Ici comme par la suite, nous écrivons des **expressions** qui sont des **opérations**, comme par exemple ci-dessus les **expressions** «**axe**» ou «**bxd**», qui sont des **opérations** de **multiplication**, l'**opérateur** de **multiplication** étant «**x**». Mais il est de la plus haute importance de comprendre que toutes ces **expressions d'opération** et toutes celles que nous écrivons par la suite, ne sont elles-mêmes rien d'autres que les mots d'un certain **alphabet**.

Nous sur Terre, quand nous voyons des **expressions** «**axe**» ou «**bxd**», nous y voyons un **signe d'opération**, qui est ici «**x**». Mais un extraterrestre placé devant ces mêmes expressions, ne saurait pas faire la différence entre les symboles qui sont des **lettres** et lesquels sont des **signes d'opération**. Il verrait les **expressions** «**axe**» ou «**bxd**», exactement comme nous verrions «**ame**» ou «**bmd**».

Il est donc important de garder à l'esprit que, malgré la notation avec des symboles **numériques** classiques, comme par exemple **0** et **1**, ou malgré la présence des symboles d'**opérations**, on travaille en **logique générative** ou **informationnelle**, on travaille fondamentalement avec des **lettres**, des symboles **littéraires** ou **alphabétiques**.

Dans le cas d'un **alphabet 7**, $\mathcal{A} = \{a, b, c, d, e, f, g\}$, c'est de préférence la lettre du milieu, ici la **lettre d**, qui est choisie comme la **lettre UN** ou «**Lettre de l'Univers TOTAL**» ou **u**. Dans ce cas aussi, la **lettre b** est appelée le **zéro relatif** et est notée **0**. Et la **lettre** correspondante **f** est appelée l'**infini relatif** et est notée ω . La **lettre c** est appelée le **zéro relatif epsilon** et est notée ε . Et la **lettre e** est appelée l'**infini relatif varien** ou **varien** ou **varid** et est notée **v**.

On pose:

$axg = d$. Autrement dit: $ox\Omega = u = 1$.

$bxf = d$. Autrement dit: $0x\omega = u = 1$.

$cxe = d$. Autrement dit: $\varepsilon xv = u = 1$.

L'**alphabet** est donc: $\mathcal{A} = \{o, 0, \varepsilon, u, v, \omega, \Omega\}$, ou: $\mathcal{A} = \{o, 0, \varepsilon, 1, v, \omega, \Omega\}$.

Et dans le cas d'un **alphabet 9**, $\mathcal{A} = \{a, b, c, d, e, f, g, h, i\}$, c'est de préférence la lettre du milieu, ici la **lettre e**, qui est choisie comme la **lettre UN** ou «**Lettre de l'Univers TOTAL**» ou **u**. Dans ce cas aussi, la **lettre b** est appelée le **zéro relatif** et est encore notée **0**. Et la **lettre h** est appelée l'**infini relatif** et est notée ω . La **lettre c** est appelée le **zéro relatif thêtaïque** et est notée θ . Et la **lettre g** est appelée l'**infini relatif warien** ou **warien** ou **warid** et est notée **w**. La **lettre d** est appelée le **zéro relatif epsilon** et est notée ε . Et la **lettre f** est appelée l'**infini relatif warien** ou **warien** ou **warid** et est notée **w**.

On pose:

$axi = e$. Autrement dit: $ox\Omega = u = 1$.

$bxi = e$. Autrement dit: $0x\omega = u = 1$.

$cxi = e$. Autrement dit: $\theta xw = u = 1$.

$dxi = e$. Autrement dit: $\varepsilon xv = u = 1$.

On ajoute dans ce cas les **égalités** suivantes:

$f^f = g$, ou: $f^f = g$,

$g^g = h$, ou: $g^g = h$.

$d^f = c$, ou: $d^f = c$,
 $c^g = b$, ou: $c^g = b$.

L'alphabet est donc: $\mathcal{A} = \{o, 0, \theta, \varepsilon, u, v, w, \omega, \Omega\}$, ou: $\mathcal{A} = \{o, 0, \theta, \varepsilon, 1, v, w, \omega, \Omega\}$.

Généralisons cette notion de **structure générative ordino-réale fine**. Pour cela, continuons de nous donner un **entier naturel s**, qui est la striction de l'égalité courante, notée simplement «=» au lieu normalement de «_s=».

D – Définition: structure générative ordino-réale fine

Soit un **entier naturel k**. On considère l'**alphabet (2k+3)**, ayant donc un **nombre impair de lettres**, de la forme suivante: $\mathcal{A} = \{0_{k+1}, 0_k, 0_{k-1}, 0_{k-2}, \dots, 0_2, 0_1, u, \omega_1, \omega_2, \dots, \omega_{k-2}, \omega_{k-1}, \omega_k, \omega_{k+1}\}$.

Si $k = 0$, alors $\mathcal{A} = \{0_1, u, \omega_1\}$, et alors il est un **alphabet 3**, de la forme: $\mathcal{A} = \{a, b, c\}$.

Si $k = 1$, alors $\mathcal{A} = \{0_2, 0_1, u, \omega_1, \omega_2\}$, et alors il est un **alphabet 5**, de la forme: $\mathcal{A} = \{a, b, c, d, e\}$.

Si $k = 2$, alors $\mathcal{A} = \{0_3, 0_2, 0_1, u, \omega_1, \omega_2, \omega_3\}$, et alors il est un **alphabet 7**, de la forme:

$\mathcal{A} = \{a, b, c, d, e, f, g\}$.

Et si $k = 3$, alors $\mathcal{A} = \{0_4, 0_3, 0_2, 0_1, u, \omega_1, \omega_2, \omega_3, \omega_4\}$, et alors il est un **alphabet 9**, de la forme:

$\mathcal{A} = \{a, b, c, d, e, f, g, h, i\}$, alphabet vu précédemment, etc.

On considère maintenant une valeur de k telle que \mathcal{A} peut être interprété comme un alphabet contenant tous les 100 000 caractères de l'**Unicode**:

Unicode

Unicode est un standard informatique qui permet des échanges de textes dans différentes langues, à un niveau mondial. Il est développé par le **Consortium Unicode**, qui vise au codage de texte écrit en donnant à tout caractère de n'importe quel **système d'écriture** un nom et un identifiant numérique, et ce de manière unifiée, quelle que soit la **plateforme informatique** ou le **logiciel** utilisé.

Ce standard est lié à la **norme ISO/CEI 10646** qui décrit une table de caractères équivalente. La dernière version, Unicode 16.0, a été publiée en septembre 2024².

Totalement compatible avec le jeu universel de caractères (JUC) de l'ISO/CEI 10646, le standard Unicode l'étend en lui ajoutant un modèle complet de représentation et de traitement de textes, en conférant à chaque caractère un jeu de propriétés (qui peuvent être soit pour certaines, standardisées et stabilisées dans toutes les versions d'Unicode



Logo Unicode.¹

Pour cela, il suffit par exemple que $k \geq 50000$. Et alors, c'est un **alphabet 100003**, plus que donc le nombre des caractères de l'**Unicode** actuellement. Et donc, en plus de toutes les lettres de tous les alphabets du monde (latin, grec, hébreu, russe, etc., les minuscules comme les majuscules), \mathcal{A} contient **au moins** les caractères suivants: $o, v, w, \omega, \Omega, \varepsilon, \theta, 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, \alpha, \beta, \gamma, \delta, \phi, \psi, \pi, =, \neq, +, -, \neg, \times, /, \div, \wedge, \sqrt{\quad}, (,), [,], \{, \}, \langle, \rangle, <, >, \leq, \geq, \in, \notin, \ni, \emptyset, \cup, \cap, \subset, \supset, \equiv, \forall, \exists, \#, !, , \Rightarrow, \Leftarrow, \Leftrightarrow, \langle \dots \rangle, \dots$.

Le symbole du **GENER**, «...», à considérer comme un seul caractère, quand il est mis juste après un **mot x**, c'est-à-dire **x...**, signifie qu'il faut répéter le **mot x** le nombre **infini v fois**. On suppose que ce symbole du **GENER** fait partie de l'**alphabet A**.

Par convention, l'écriture **u...** ou **1...** signifie donc que l'on **répète u** ou **1** un nombre **v fois**, ce qui est la définition du nombre **v**. Donc: **u... = 1... = v × u = v × 1 = v**.

Et, de manière générale, on pose par définition: **x... = v × x = x × v**.

Ces conventions et définitions sont valables à la **striction s** sous-entendue dans l'égalité «=».

A une autre **striction s'**, qui est alors forcément **supérieure à s**, on pourra distinguer les **informations x...**, **vxx** et **xxv**, car ce sont des **mots** différents, aussi différents que les **mots sa, les** et **sel**.

Il faut distinguer l'emploi de l'**opérateur GENER**, «...», avec l'emploi typographique habituel de ce symbole, comme par exemple dans: **a, b, c, d, e, f, ..., z**, où il signifie «**ainsi de suite jusqu'à**». Ici donc, dérouler la liste des **lettres** de l'alphabet classique jusqu'à **z**.

Ce sont les caractères dont nous avons spécialement besoin pour étudier notamment les **mots de l'alphabet 9**, **A = {a, b, c, d, e, f, g, h, i} = {o, 0, θ, ε, 1, v, w, ω, Ω}**, qui est l'**alphabet** minimal pour vraiment comprendre la puissance de la **structure générative ordino-réale fine**.

Un **alphabet** contenant les symboles des **opérations** ainsi que le signe « = » est dit **opérationnel**. Chaque fois que nous employons n'importe quel **alphabet**, nous supposons implicitement qu'il fait partie d'un plus vaste **alphabet** (un **méta-alphabet**) qui est **opérationnel**, c'est-à-dire qui contient **au moins** la liste des symboles spéciaux: **o, v, w, ω, Ω, ε, θ, 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, α, β, γ, δ, φ, ψ, π, =, ≠, +, -, −, −, −, ×, /, ÷, ^, √, (,), [,], {, }, <, >, ≤, ≥, ∈, ∉, ∅, ∪, ∩, ⊂, ⊃, ≡, ∀, ∃, #, !, , ⇒, ⇐, ⇔, «...», ...**. Tous ces caractères, même les **chiffres**, sont donc à voir comme des **lettres**, au même titre que **a, b, c, d**, etc.

Cela permet par exemple, de voir une écriture comme: **a × (b + c) = (a×b) + (a×c)**, hors les espaces nécessaires, comme un **mot de 19 lettres**, si la **striction** du signe «=» est **1**. Mais si la **striction** est **2**, alors il s'agit du signe «==», et alors le mot a **20 lettres**. Mais si la **striction** est **3**, alors il s'agit du signe «===», et alors le mot a **21 lettres**, etc.

De même, l'écriture: **1... = v**, où le symbole «...» est l'**opérateur GENER** ou **opérateur d'itération indéfinie**, écriture qui est la définition **générative** de l'**infini v**, est un **mot de 4 lettres**, à la **striction 1**; de **5 lettres** à la **striction 2**; de **6 lettres** à la **striction 3**, etc.

Et l'écriture: **(1...)... = v²**, c'est-à-dire: **(1...)... = v^{^2}**, qui est la définition **générative** de l'**infini v²**, est un **mot de 9 lettres**, à la **striction 1**; de **10 lettres** à la **striction 2**; de **11 lettres** à la **striction 3**, etc.

L'écriture : **((ε...)...)... = v^{^2}**, qui est un **mot de 12 lettres**, est aussi la définition **générative** de l'**infini v²**, à la **striction 1**; il a **13 lettres** à la **striction 2**, **14** à la **striction 3**, etc.

On a ainsi des **mots** qui peuvent être des **expressions**, des **phrases**, des **énoncés**, etc. Le **Théorème de l'Existence** ou **Loi de la Réalité TOTALE** dit que **toute chose existe dans l'Univers TOTAL**, que **toute chose est vraie**, est **possible**. On entre alors dans un **Nouveau Paradigme**, l'**Univers TOTAL** donc, qui est le **paradigme informationnel** ou **alphabétique** ou **génératif** par excellence, où **toute chose existe**. Et dans une nouvelle **logique**, l'**Affirmation** ou l'**Alternation**, où **tout est affirmé**, **tout est un théorème**. La **méthodologie scientifique** déjà traitée dans les livres d'avant et que nous rappelons ici, est la **théorématique**, par opposition à la classique **axiomatique**.

La **méthode** ou **méthodologie** ou **logique axiomatique** est comme une **langue**, comme le **français** par exemple, qui a un **alphabet**, et **langue** dans laquelle **certains mots existent** et d'autres non. Autrement dit, certaines **combinaisons de lettres** correspondent à un **mot** du **dictionnaire** de la **langue**, et d'autres **combinaisons** ne sont pas des **mots** du **dictionnaire**.

En français par exemple, la **combinaison de lettres**: «**existence**» est dans le dictionnaire, tandis que son anagramme, «**nxciseet**», n'est pas un mot de la **langue** française, il n'est pas dans le dictionnaire. Et pourtant, qu'est-ce qui empêche que dans une certaine **langue** de notre monde, ou à la rigueur dans un

certain **langage** de notre monde, ou au pire dans un certain **univers** dans l'**Univers TOTAL**, cette combinaison «**nxciseet**» existe ou ait un sens? Le **Théorème de l'Existence** assure que c'est toujours le cas!

La **langue** française est un système **axiomatique**, et avec la méthodologie **axiomatique**, certaines choses existent et d'autres non, certaines sont vraies et d'autres non, certains sont réelles et d'autres non, certaines sont possibles et d'autres non. C'est toute la différence avec le système **théorématique**, où toutes choses **existent**, sont **vrais**, sont **réelles**, sont **possibles**. Toutes les **combinaisons** sont **valides**, toute **combinaison** est un **mot** comme un autre, une **information** comme une autre.

Cela revient à dire qu'avec la **théorématique**, on ne considère pas qu'un seul système **axiomatique**, celui qui sert à dire quelles choses **existent** et lesquelles **n'existent pas**, quelles choses sont **vraies** et lesquelles sont **fausses**, quelles choses sont **réelles** et lesquelles **ne le sont pas**, quelles choses sont **possibles** et lesquelles sont **impossibles**. La **théorématique** consiste à considérer en bloc **TOUS les systèmes axiomatiques**. Une chose qui **n'existe pas**, **n'est pas vraie**, **n'est pas réelle**, **n'est pas possible** dans une certaine axiomatique, **l'est forcément** dans une certaine **autre**, dans un certain **alter** système! C'est pour cela que la **théorématique** est synonyme de logique d'**Affirmation** (par opposition donc à la logique de **Négation**). Le mot **AUTRE**, en latin **ALTER**, est très étroitement associé à la **théorématique**, à la logique d'**Affirmation** donc, raison pour laquelle cette logique est appelé aussi l'**Alternation**.

L'**Univers TOTAL**, dont le **théorème fondamental** est le **Théorème de l'Existence**, est donc le système **théorématique** par excellence, sa logique est la logique d'**Affirmation**, d'**Alternation**.

DT – Définition et Théorème: Fractale d'unité U, alphabet de lettre U

L'**Univers TOTAL**, **U**, peut être décrit comme l'**Ensemble de TOUS les mots** écrits avec une **seule lettre, U!** Autrement dit, **U** est l'**Ensemble de TOUTES les générances d'unité U** (l'**Ensemble U** en tant qu'**unité** est noté de préférence **u**). Cela équivaut à dire que n'importe quel **alphabet non vide A** (et même si **A** est vide...) est un **alphabet** dont l'**Univers TOTAL** est l'**Ensemble de TOUS les mots!**

Ceci, qui est extrêmement puissant, est pourtant juste une conséquence du **Théorème de l'Existence**, qui dit que **tout existe dans l'Univers TOTAL, tout est vrai, tout est réel, tout est possible**.

On rappelle qu'en logique **générative** ou **alphabétique** ou **informationnelle**, l'**addition x + y**, signifie simplement que l'on **concatène** les **informations x** et **y**, à savoir donc l'**information xy**, à ne pas confondre avec la **multiplication implicite** de **x** par **y**.

La **multiplication x × y**, signifie que l'on **itère l'information y** un nombre **x fois**: **yyy...y**, où donc **y** est **répété x fois**. Autrement dit, l'**information: y+y+y+...+y**, où **y** est **additionné** ou **concaténé x fois**.

L'**exponentiation y^x** ou **y^x** signifie que l'on **multiplie y** par lui-même un nombre **x fois**: **yxyyx...xy**, où donc **y** est **répété x fois**.

Et les **informations**: **o, u, uu, uuu, uuuu, uuuuu, ...**, ou: **o, u, u+u, u+u+u, u+u+u+u, u+u+u+u+u, ...**, ou: **o, 1, 11, 111, 1111, 11111, ...**, ou: **o, 1, 1+1, 1+1+1, 1+1+1+1, 1+1+1+1+1, ...**, sont celles qui sont respectivement notées: **o, 1, 2, 3, 4, 5, ...**, et appelées les **ordinaux** ou **nombre entiers naturels, finis** comme **infinis**.

Soit un **ordinal n** et une **information** quelconque **x**. Faire la **multiplication nxx** ou **xnx**, c'est remplacer tous les **units u** ou **1** dans **n** par l'**information x**.

Autrement dit, **n** est de la forme: **n = 111...1**, où **1** est **répété n fois**.

Donc: **n × x = x × n = xxx...x**, où **x** est **répété n fois**.

Cela suppose qu'à la **striction s** sous-entendue dans l'**égalité «=»**, l'**addition** des **informations** ainsi que la **multiplication** sont **commutatives**. Cela signifie concrètement qu'à cette striction l'**égalité** ne distingue pas les **informations** qui ne **diffèrent** que par l'**ordre** des **opérandes**, pour les **opérations «+»** et **«x»**. Ainsi, cette **égalité** ne **distingue** pas les **mots** ou **informations x+y** et **y+x**, ainsi que **xxy** et **yxx**, pour tous **mots x** et **y**. Ainsi, à cette striction on ne **distingue** pas les **mots** ou **informations**: **chat+pomme** et **pomme+chat**, ainsi que: **chatxpomme** et **pommexchat**.

T - Théorème

Toute **lettre** d'un **alphabet génératif** ou **alphabet réali** est une **générescence d'unit** toute autre **lettre** située avant dans l'**ordre alphabétique** des **lettres**. Et donc toutes les **lettres** sont des **générescences** de la première **lettre**.

Revenons à notre **alphabet (2k+3)**:

$$\mathcal{A} = \{0_{k+1}, 0_k, 0_{k-1}, 0_{k-2}, \dots, 0_2, 0_1, u, \omega_1, \omega_2, \dots, \omega_{k-2}, \omega_{k-1}, \omega_k, \omega_{k+1}\},$$

ou:

$$\mathcal{A} = \{0_{k+1}, 0_k, 0_{k-1}, 0_{k-2}, \dots, 0_2, 0_1, 1, \omega_1, \omega_2, \dots, \omega_{k-2}, \omega_{k-1}, \omega_k, \omega_{k+1}\},$$

où $k \geq 3$, pour qu'on ait au moins un **alphabet 9**, et de préférence $k \geq 50000$, pour qu'on ait tous les caractères de l'**Unicode**, ou en tout cas de tous les **alphabets** du monde, actuellement.

La **lettre** 0_{k+1} est alors le **zéro absolu** ou **Alpha**, noté **o**, tandis la **lettre** correspondante, ω_{k+1} , est l'**infini absolu** ou **Oméga**, noté Ω .

Les **lettres** 0_1 et ω_1 sont alors respectivement notées ε et **v**, et les **lettres** 0_2 et ω_2 sont respectivement notées θ et **w**, et les **lettres** 0_3 et ω_3 sont respectivement notées **0** et ω , avec les définitions comme précédemment pour l'**alphabet 9**.

On pose:

$$0_o = \omega_o = u = 1$$

$$u \times x = x \times u = x, \text{ pour tout mot } x \text{ de l'alphabet } \mathcal{A}.$$

$$\text{Autrement dit: } 1 \times x = x \times 1 = x, \text{ pour tout mot } x \text{ de l'alphabet } \mathcal{A}.$$

Cette **égalité** est alors une **équivalence**, parce que, dans l'absolu, les **mots**: $1 \times x$, $x \times 1$ et **x** sont **distincts**, aussi **distincts** que: **les**, **sel** et **s**.

Et on pose aussi:

$$0_i \times \omega_i = u, \text{ ou: } 0_i \times \omega_i = 1, \text{ pour } 0 \leq i \leq k+1.$$

Donc:

$$o \times \Omega = 1.$$

$$0 \times \omega = 1.$$

$$\theta \times w = 1.$$

$$\varepsilon \times v = 1.$$

$$\omega_i \wedge \omega_i = \omega_{i+1}, \text{ pour } 1 \leq i \leq k.$$

$$0_i \wedge 0_i = 0_{i+1}, \text{ pour } 1 \leq i \leq k.$$

Ces **égalités** sont donnés à la **striction 1** ou à une certaine **striction s**. En vertu du **Théorème de l'Existence**, elles doivent être invalidées à une certaine **striction s'**, pour que leurs **contraires** ou leurs **alternatives** soient vraies aussi.

On se donne donc un **entier naturel** $k \geq 50000$, et l'**alphabet (2k + 3)**, \mathcal{A} , comprenant tous les caractères de l'**Unicode**. Et simplement, comme nous disposons à présent de la version **générative** des **nombre entiers infinis** (dans le chapitre I nous avons défini les **nombre entiers naturels variables**, et parmi eux des **nombre entiers variables infinis**, comme **v**, **w**, ω , etc.), on peut, à partir de maintenant, choisir pour **k** un **nombre entier naturel infini**, au sens du chapitre I ou au sens sens du chapitre II à présent, le sens **génératif, alphabétique**.

On peut par exemple poser que $k = v$, ce qui nous donne un **alphabet** de **2v+3 lettres**. Ou poser que $k = w$, ce qui nous donne un **alphabet** de **2w+3 lettres**. Mais nous allons prendre $k = \omega-1$, où donc ω désigne ω_3 .

L'**alphabet** \mathcal{A} est alors un **alphabet** **2 ω +1**. Il comporte ω **zéros**, de 0_1 à 0_ω , et ω **infinis** correspondants, ω_1 à ω_ω . Et on a la **lettre** **u** ou **1**. Le **zéro absolu**, **o**, est alors 0_ω , et l'**infini absolu**, Ω , est ω_ω .

Et de manière générale, on se donne un **nombre entier naturel** $a \geq 3$, appelé le **seuil de l'absoluité**, ce qui signifie qu'à partir du **nombre infini** ω_a on commence à parler d'**infini absolu**, et donc qu'en dessous de 0_a

les **zéros** commencement à être qualifiés d'**absolus**. On pose alors: $\omega = \omega_a$, et: $0 = 0_a$. Pour le reste, la logique est la même. L'**infini** ω_∞ sera noté Ω , et le **zéro** 0_∞ sera noté o .

Les **infinis** ω_i sont appelés les **infinis éniens**, et les **zéros correspondants**, les 0_i , sont les **zéros onitiens**. Nous allons pouvoir maintenant définir la notion de **striction** d'une **égalité** en fonction de ces **zéros** et de ces **infinis**.

Pour cela nous allons utiliser la notion de **relation d'équivalence** de **bornage** vue dans le chapitre I. On rappelle le principe.

On se donne un ensemble **E** sur lequel est défini une **relation d'ordre**, comme la relation « < » sur les **mots réélis** de l'**alphabet A**. On considère un partitionnement de **E** en trois sous-ensembles **A**, **B** et **C**, deux à deux disjoints donc, et dont la **réunion** donne **E**.

On exige que pour tous $x \in A, y \in B, z \in C$, on a: $x < y < z$.

Considérant l'**égalité** courante «=» sur **E**, on défini une nouvelle **relation binaire** « \equiv » sur **E**, telle que « \equiv » est la **relation de co-appartenance** sur **A** (qui est une **relation d'équivalence** dont l'unique **classe d'équivalence** est **A**), et « \equiv » est la **relation de co-appartenance** sur **C** (qui est une **relation d'équivalence** dont l'unique **classe d'équivalence** est **C**), et, sur **B**, « \equiv » est l'**égalité** courante «=».

Cette nouvelle **relation binaire** « \equiv » est une **relation d'équivalence** sur **E**, qui est la **relation d'équivalence** de **bornage** sur **E**. Nous parlons de **relation d'équivalence** de **cyclage** sur **E**, si la **relation de co-appartenance** est définie sur la **réunion** $A \cup C$.

Soit un **nombre entier naturel non nul s**.

L'**égalité** de **striction s**, « \equiv_s » est l'équivalence de bornage pour laquelle:

A est l'ensemble de tous les **mots réélis** de 0_∞ à $\omega_s \times 0_{s+1}$, c'est-à-dire de 0_∞ à $0_s \wedge (\omega_s - 1)$.

Et **C** est l'ensemble de tous **mots réélis** de ω_{s+1} / ω_s à ω_∞ , c'est-à-dire de $\omega_s \wedge (\omega_s - 1)$ à ω_∞ .

Cela signifie que, pour l'**égalité** « \equiv_s », tous les **mots réélis** à partir de $\omega_s \times 0_{s+1}$ ou $0_s \wedge (\omega_s - 1)$ et en dessous, sont **équivalents** à n'importe lequel d'entre eux, par exemple 0_{s+1} , qui peut être noté o . En particulier, toutes les **généréscences** de l'**unit** 0_{s+1} , sont **équivalentes** à 0_{s+1} , tant qu'elles ne sont pas suffisamment grandes pour dépasser la **valeur maximale** qui est $\omega_s \times 0_{s+1}$ ou $0_s \wedge (\omega_s - 1)$, c'est-à-die tant que le **nombre** de leurs **répétitions** ne dépasse pas ω_s . L'**égalité** « \equiv_s » alors ne les distingue pas entre elles et les considère toutes comme étant 0_{s+1} , qui représente alors le **zéro absolu**, noté o .

Par exemple, si **s** est **1**, alors 0_s est 0_1 ou ε ou $1/v$. Et par «est» il faut entendre une **identité absolue**, celle de **striction o** ou Ω , comme nous l'avons expliqué dans le chapitre I. Disons provisoirement ici que c'est elle, « \equiv_o » donc, que le signe « \equiv » seul désigne.

A cette **striction** on **distingue tout**, on **distingue** deux **informations x** et **y**, dès lors qu'elles présentent la moindre **différence**. On ne distingue pas o et o , ou x et x , car ces deux **informations** sont absolument **identiques**. Mais on doit distinguer par exemple o et oo , c'est-à-dire o et $o+o$, ou encore x et xo , c'est-à-dire x et $x+o$, parce que ces deux informations présentent une **différence**, elles ne sont pas **identiques**.

Et précisément la notion d'**égalité de striction s** que nous sommes en train de définir maintenant, a pour but de dire quelles égalités ne vont pas distinguer x et xo , c'est-à-dire x et $x+o$, en fonction de la grandeur du **zéro** noté o .

A la **striction 1** donc, c'est-à-dire : $s \equiv 1$, on a alors: $0_s \equiv_o 0_1 \equiv_o \varepsilon \equiv_o 1/v$.

A noter qu'en toute rigueur, eut égard à ce que nous venons juste de ire, on ne peut pas écrire:

$0_s \equiv_o 0_1 \equiv_o \varepsilon \equiv_o 1/v$.

En effet, les **informations** 0_s , 0_1 , ε et $1/v$ ne sont pas **absolument identiques**. Disons alors que pour l'instant nous travaillons pour l'instant à la **striction** $\Omega - 265014$, où Ω est l'**infini absolu**. Ce n'est pas encore l'**identité absolue**, \equiv_o ou \equiv_Ω , on peut donc se permettre quelques **équivalences**, le temps

d'expliquer la notions de **striction** en fonction des **zéros** et des **infinis**. C'est l'**identité** de cette **striction** $\Omega - 265014$, à savoir donc, « $\Omega - 265014 \Rightarrow$ », que le signe « \Rightarrow » seul représente pour le moment.
On a donc: $0_s = 0_1 = \varepsilon = 1/v$.

Et alors: $0_{s+1} = 0_2 = \theta = 1/w$, étant entendu que: $w = v^v$, que: $\theta = \varepsilon^v$.
Étant donné que v représente un **nombre entier naturel infini**, le **nombre entier naturel** $w = v^v$ est **infiniment plus infini**, et donc aussi le **zéro** $\theta = \varepsilon^v$ est **infiniment plus zéro** que ε .

Dans ce cas alors le **nombre entier naturel infini** que nous appelons ω est: $\omega = w^w$, qui est **infiniment plus infini** que w . Et son **zéro** associé est: $0 = \omega = \theta^w$, qui est **infiniment plus zéro** que θ . L'intérêt des **infinis énitien**s ou simplement **entiers énitien**s ou **ordinaux énitien**s, ω_i , et des **zéros onitien**s, est là. D'un **infini** à l'autre ou d'un **zéro** à l'autre, l'**ordre de grandeur** est **extraordinairement infiniment plus grand** ou plus **petit**. Cela permet de faire une **infinité** de choses avant de passer d'un **infini** à l'autre, ou d'un **zéro** à l'autre. Concrètement on peut faire toute la **Science** à un ordre donné, et on peut faire une nouvelle version de la même **Science** à l'ordre suivant. Parce que la **structure** d'une telle **Science**, en tant qu'**ensemble d'informations**, est **FRACTALE**, et c'est précisément cela le but recherché.

En effet, v étant un nombre **entier infini**, considérer les **nombre**s entiers de **1** à v , revient, dans le langage courant, à parler de tous les **nombre**s entiers de **1** à l'**«infini»**. Ce qui, dans le langage classique, se dirait : «tous les **nombre**s entiers de l'intervalle $[1, +\infty]$ ».

Et considérer les **nombre**s entiers de v à seulement v^2 , en prenant cette fois-ci v comme **unité**, revient, dans le langage courant, à parler aussi de tous les **nombre**s entiers de **1** à l'**«infini»**, donc de «tous les **nombre**s entiers de l'intervalle $[1, +\infty]$ ». A plus forte raison si nous considérons les **nombre**s entiers de v à $w = v^v$. Mais, au lieu de **changer d'unité** en prenant v pour **unité**, on peut partir directement de **1** à w .

De même, parler de l'intervalle $[\varepsilon, 1]$ est comme habituellement parler de l'intervalle $[0, 1]$, parce que le **nombre** ε est un **zéro**. Et en le prenant pour **unité** ou **unit**, c'est **équivalent** à parler de l'intervalle $[1, v]$ ou $[1, +\infty]$. Et en prenant l'intervalle $[\varepsilon, v]$, équivaut à parler de l'intervalle $[1, v^2]$, mais aussi de l'intervalle $[0, v]$ ou $[0, +\infty]$. On a donc l'habitude notion de **nombre**s de **zéro** à l'**infini**, avec toute la **Science** que l'on peut faire avec. On peut la faire aussi sur l'intervalle $[\theta, 1]$ ou $[\varepsilon^v, 1]$, qui équivaut à l'intervalle $[1, v^v]$ ou c'est-à-dire **intervalle** $[1, w]$. On peut la faire aussi sur l'intervalle $[v, w]$, où, en prenant v comme **unit** ou **unité**, cela revient à travailler sur l'intervalle $[1, v^{v-1}]$, qui est équivalent à l'intervalle $[\varepsilon, v^{v-2}]$, un intervalle de type $[0, +\infty]$ donc, qui est équivalent à l'intervalle $[\theta, v^{v-3}]$, encore un intervalle de type $[0, +\infty]$ donc, qui est équivalent à l'intervalle $[0, v^{v-4}]$, où ici 0 désigne le nombre $1/\omega$, encore un intervalle de type $[0, +\infty]$, ainsi de suite.

Ainsi donc tout **intervalle** allant d'un **zéro onitien** au **zéro onitien** suivant, donc un **intervalle** $[0_k, 0_{k-1}]$, est équivalent à tout **intervalle** allant d'un **infini énitien** à l'**infini énitien** suivant, donc un **intervalle** $[\omega_k, \omega_{k+1}]$. On peut mettre tous les deux sous la forme $[0, +\infty]$ ou sous la forme $[1, +\infty]$. C'est la raison pour laquelle la **Science** dans **intervalle** $[0_k, 0_{k-1}]$, a une version équivalente dans l'**intervalle** $[0_{k+1}, 0_k]$, ce qui nous intéresse dans la définition de l'**égalité** d'une **striction** s donnée.

Pour l'**égalité** « $_1 \Rightarrow$ » donc, on a le **zéro** ε et le **zéro** θ , qui est d'un **ordre de grandeur infiniment plus petit**, si bien que, comparé au **zéro** ε , on peut à bon droit décider de considérer le **zéro** θ comme un **zéro absolu**, que l'on pourra noter o ou même 0 . Les **structure**s algébriques classiques et leur règles de calcul nous disent alors qu'en ajoutant ce 0 à lui-même, on a **toujours** 0 . Autrement dit, les **générescences** $0, 00, 000, 0000, \dots$, ou $0, 0+0, 0+0+0, 0+0+0, \dots$, sont toutes **égales** à 0 . Oui mais, le Nouveau Paradigme, notamment le **Théorème de l'Existence**, exige qu'en ajoutant **indéfiniment** des **zéros**, il **doit exister** un certain **horizon infini** où le résultat doit commencer à être autre chose que 0 .

Et les **striction**s que nous sommes en train de définir, signifient ici que si notre notion d'**égalité** est « $_1 \Rightarrow$ », de **striction** 1 donc, en additionnant des **zéros** θ , ou des **zéros plus petits**, cela reste **équivalent** à θ , mais à condition de ne pas la **valeur** $v \times \theta = \varepsilon^{v-1}$, qui revient à répéter le **zéro** θ une **infinité** de fois qui ne dépasse pas l'**infini** v . Sinon, alors, la **valeur** $v \times \theta$, n'est plus plus θ selon l'**égalité** « $_1 \Rightarrow$ ».

Cela veut dire que cette **égalité** commence à distinguer les **zéros** de la grandeur de $v \times \theta = \varepsilon^{v-1}$, ou deux **quantités** x et y , dont la **différence** est **supérieure ou égale** à $v \times \theta = \varepsilon^{v-1}$. Ainsi, l'**égalité** « $_1 \Rightarrow$ » ne distingue pas les **quantités** x et $x+\theta$, parce que la **quantité** θ est **trop petite** pour être détectée par elle.

Pour cette **égalité** « \approx » donc, la quantité peut servir d'**élément neutre de l'addition**:

$$x+\theta \approx \theta+x \approx x.$$

Mais à condition de ne pas additionner «trop» de **zéros** θ , et cette **égalité** autorise jusqu'à $v \times \theta$. Autrement dit, on peut **additionner** une **infinité** de **zéros** θ , mais pour l'**égalité** de **striction 1** on doit raisonnablement se limiter à l'**infinité** v , car, pour elle, la **quantité** $v \times \theta$ commence à être non négligeable pour elle. Et donc elle commence à dire: $x+ v \times \theta \approx x$.

Bon quand même, il faut arriver à **additionner** en pratique la quantité θ une **infinité** de fois, même s'il s'agit de la «petite» **infinité** v . Car il ne faut pas perdre de vue que la liste des nombres entiers naturels de 1 à v est: **1, 2, 3, 4, 6, 7, ... , v-7, v-6, v-5, v-4, v-3, v-2, v-1, v**.

Cela signifie que v est **strictement supérieur** à tous les **nombres entiers naturels finis** habituels:

$$1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots$$

En pratique donc, on peut **additionner indéfiniment** les **zéros** θ . Mais le **Théorème de l'Existence**, qui est synonyme de logique d'**Alternation** ou d'**Affirmation**, exige juste de dire qu'**il existe** un certain **horizon infini** à partir duquel le résultat, qui était toujours θ , doit **alterner**, c'est-à-dire commencer à **changer**, à être **différent** de sa valeur habituelle jusque là. Et cet **horizon infini** est v . Si l'on **nie l'existence** de cet **horizon** v , alors la **science** que l'on fait est une **science** de **Négation** et non plus d'**Alternation** ou d'**Affirmation**.

La définition de l'**égalité** de **striction s** exige aussi une règle analogue pour les **infinis**.

On a l'**infini énitien** ω_1 , qui est donc v . Et l'**infini énitien** suivant est ω_2 , qui est donc $w = v^v$. Il est donc extraordinairement **infiniment** plus grand que v , si bien qu'on peut à bon droit commencer à l'appeler l'**infini absolu** Ω .

Les **générescences d'unité** v : $v, vv, vvv, vvvv, \dots$, ou: $v, v+v, v+v+v, v+v+v+v, \dots$, valent respectivement: $v, 2 \times v, 3 \times v, 4 \times v, \dots$, ou: $v, 2v, 3v, 4v, \dots$. Et tous ces **infinis** sont différents, **distincts**, et tous sont **distincts** des **générescences d'unité** v^2 , à savoir: $v^2, v^2v^2, v^2v^2v^2, v^2v^2v^2v^2, \dots$, ou: $v^2, v^2+v^2, v^2+v^2+v^2, v^2+v^2+v^2+v^2, \dots$, qui valent respectivement: $v^2, 2 \times v^2, 3 \times v^2, 4 \times v^2, \dots$, ou: $v^2, 2v^2, 3v^2, 4v^2, \dots$.

Ces **générescences** ou mots **réalis** sont **distinctes** entre elles et sont **distinctes** de toutes celles de **degré 1**, celle d'**unité** v donc. De même pour celles d'**unité** v^3 , et pour celles d'**unité** v^4 , etc. On finira par arriver aux **générescences d'unité** v^v , ou **générescences d'unité** w . Et là on est à des **horizons** où l'on doit considérer les comme étant toutes l'**infini absolu** w , que nous appelons Ω à la **striction 1**. On est dans la **zone de bornage C** où les **nombres entiers naturels infinis** ne sont plus **distincts** mais **équivalents**, et notamment **équivalents** à w .

La question qui se pose maintenant est la suivante: à partir de quel **horizon infini** exactement, toutes les **générescences d'unité** v , qui étaient toujours **distinctes**, commencent à être toutes **équivalentes** à w ?

D'après la définition donnée pour la **striction s**, c'est à partir de ω_{s+1} / ω_s ou $\omega_s \wedge (\omega_s - 1)$, ce qui donne pour la **striction 1**: $\omega_2 / \omega_1 = \omega_1 \wedge (\omega_1 - 1)$, c'est-à-dire: $w/v = v^{v-1}$.

Cela signifie que dès que les nombres infinis commencent à avoir l'ordre de grandeur $w/v = v^{v-1}$, une quantité **infiniment plus petite** que w , et l'**infinité** en question étant v , autrement dit **w divisé par v**, l'**égalité** de **striction 1**, « \approx », ne distingue plus ces **infinis**, elle considère que l'on est entré dans l'**ordre de grandeur** de w .

L'analogie pour le **zéro** θ , on le rappelle, est de dire que les **générescences d'unité** θ , atteignent la **valeur** $v \times \theta = \varepsilon^{v-1}$, l'**égalité** de **striction 1**, « \approx », considère que les zéros ne sont plus de l'**ordre de grandeur** de θ , mais commencent à être de l'**ordre de grandeur** de ε , et donc cette **égalité** ne les juge plus négligeable. Mais, en réalité, la **valeur** $v \times \theta = \varepsilon^{v-1}$, est encore extraordinairement petite par rapport à ε , et il y a encore une grande marge pour continuer à, **additionner** les **zéros** θ . Pour la même raison, on peut considérer être entré dans la zone de l'**infini absolu** w bien avant $w/v = v^{v-1}$.

De manière générale donc, pour l'égalité de striction s , « $_s$ », le zéro absolu, o , est tout mot réali x inférieur ou égal à $\omega_s \times o_{s+1}$, c'est-à-dire $o_s \wedge (\omega_s - 1)$, quantité notée o_s .
On pose: $x_s = o_{s+1} = o_s \wedge s = o$.

Et l'infini absolu, Ω , est tout mot réali y supérieur ou égal à ω_{s+1} / ω_s , c'est-à-dire $\omega_s \wedge (\omega_s - 1)$, quantité notée Ω_s . On pose: $x_s = \omega_{s+1} = \Omega_s \wedge s = \Omega$.

Par exemple, avec l'égalité « $_2$ » ou « $=_2$ », de striction 2:

$x_2 = o_3 \wedge 2 = o_2 \wedge 2 = o$, pour tout mot réali x inférieur ou égal à $\omega_2 \times o_3$ ou $w \times o_3$ ou $\theta \wedge (w - 1)$ ou θ^{w-1} .

Avec le seuil de l'absoluité $a = 3$, on a donc: $\omega = \omega_3$, et $o = o_3$, cela donne:

$x_2 = o \wedge 2 = o_2 \wedge 2 = o$, pour tout mot réali x inférieur ou égal à $\omega_2 \times o$ ou $w \times o$ ou $\theta \wedge (w - 1)$ ou θ^{w-1} .

Et on a:

$x_2 = \omega \wedge 2 = \Omega_2 \wedge 2 = \Omega$, pour tout mot réali y supérieur ou égal à ω / w , c'est-à-dire $w \wedge (w - 1)$.

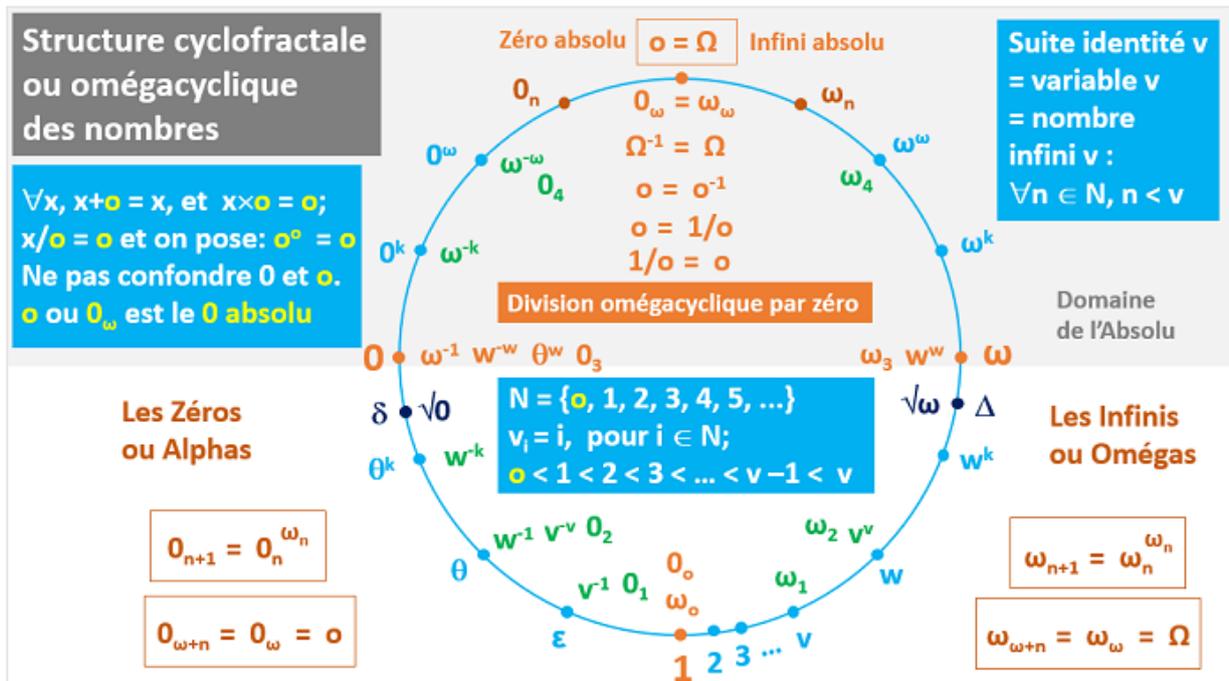
Et l'équivalence de cyclage consiste à dire simplement tous les mots réalis inférieur ou égal à o_s ou supérieur ou égal à Ω_s sont équivalents.

On a la structure générative ordino-réale fine:

$o, oo, ooo, oooo, \dots, oooo1, ooo1, oo1, o1, 1, 11, 111, 1111, \dots, 1111\Omega, 111\Omega, 11\Omega, 1\Omega, \Omega$

Ceci est une règle générale pour tout alphabet génératif ou alphabet réali, d'au moins 3 lettres, car la première doit jouer le rôle du mot nul ou mot zéro absolu o , la dernière le rôle du mot infini absolu Ω , et une doit jouer le rôle de 1.

Mais, comme déjà dit, la structure est déjà d'une richesse et d'une fécondité extraordinaire avec seulement 9 lettres: $a, b, c, d, e, f, g, h, i$, respectivement notées: $o, \theta, \varepsilon, u, v, w, \omega, \Omega$, ou: $o, \theta, \varepsilon, 1, v, w, \omega, \Omega$.



c – Formalisme synthétique de la structure réalie

Et maintenant, le meilleur pour la fin en matière d'**alphabet génératif** ou **réali**. Faire la même chose que précédemment, mais d'une manière plus élégante, plus concise, plus puissant. C'est le **formalisme synthétique de la structure réalie**.

On considère pour cela l'**alphabet** de **11 symboles** suivants:

$A_{\alpha} = \{ _ , a, b, c, d, e, f, g, h, i, j \}$, noté: $A_{\alpha} = \{ _ , o, 1, \Omega, G, H, I, (,), =, < \}$.

En fait **10 symboles** car le **symbole** « $_$ » joue le rôle de l'**espace**, qui sera souvent noté « $_$ ».

Le signe « $_$ », encore noté « $_$ », qui sert à définir l'**alphabet** A , est l'**identité absolue** (autrement dit simplement l'**égalité courante** ou **méta-égalité**), à différencier des signes d'**égalité** construits avec la lettre i ou « $_$ ».

Et le **symbole** G , appelé **GENER**, sera le plus souvent noté « \dots ».

-- La première forme de l'**alphabet**, $A_{\alpha} = \{ _ , a, b, c, d, e, f, g, h, i, j \}$, est dite **littéraire**, et tout traitement des **mots** de cette forme de l'**alphabet** sera dit **littéraire**.

Sous cette forme, le discours portera donc sur les **mots** de l'**alphabet latin** ou **français** des **lettres minuscules** de a à j , dans lesquels le **symbole** « $_$ », s'il est présent, fait office juste de **séparation**.

Par exemple les mots: $a, aa, aaa, aa_aaa, g_h, ebb, bbe, bd, gbehe, gdehcebibcc_deide_chaj$. Et aussi:

$b_ < _bb_ < _bbb_ < _bbbb_ < _d_ < _bd,$

ou: $b < bb < bbb < bbbb < d < bd,$

Et dire par exemple:

« bd est le **nombre entier naturel infini** v ».

Nous dirons donc qu'il s'agit d'un **discours de littérature** ou un **discours littéraire**.

-- La seconde forme de l'**alphabet**, $A_{\alpha} = \{ _ , o, 1, \Omega, G, H, I, (,), =, < \}$, est dite **mathématique** ou **arithmétique** ou **numérique** ou **informatique**.

Sous cette forme, le discours portera donc sur les **mots** d'un **alphabet latin** à l'allure plus **mathématique**, parce qu'on y voit quelques **symboles mathématiques** habituels, comme $1, =, <$, ou encore les **parenthèses** (et), etc. Dans ces mots aussi le **symbole** « $_$ », s'il est présent, fait office juste de **séparation**.

Cela donne ceci avec les exemples précédents : $o, oo, ooo, oo_ooo, (_),)11, 11), 1(, (1)), ((_)\Omega)1=1\Omega \Omega_()=(__)\Omega)o<$. Et aussi:

$1_ < _11_ < _111_ < _1111_ < _G_ < _1G.$

ou :

Et dire par exemple:

« $1G$ est le **nombre entier naturel infini** v ».

Ces expressions peuvent encore s'écrire: $o, oo, ooo, oo\ ooo, (_),)11, 11), 1(, (1)), ((_)\Omega)1=1\Omega \Omega_()=(__)\Omega)o<$. Et aussi :

$1 < 11 < 111 < 1111 < \dots < 1\dots$

Et dire par exemple:

« $1\dots$ est le **nombre entier naturel infini** v ».

Nous dirons donc qu'il s'agit d'un discours **mathématique, numérique, informatique.**

Mais comme on le voit, c'est exactement le même discours, à l'**alphabet** près. Dans les deux formes nous parlerons de discours **alphabétique, génératif, informationnel, algébrique**, au nouveau sens de la notion d'**algèbre**, à savoir l'**algèbre générative**.

Le **symbole G**, appelé **GENER**, sera donc le plus souvent noté «...».

On note:

$_1=$: = , qui est l'**égalité de striction 1**.

$_2=$: == , qui est l'**égalité de striction 2**.

$_3=$: === , qui est l'**égalité de striction 3**.

...

$_s=$: ===... = , où le signe = est répété **s** fois, **s** étant un **nombre entier**, qui est l'**égalité de striction s**.

Toute **égalité de striction s** vérifie les propriétés de la **relation d'équivalence** dans l'ensemble $M(A)$ des **mots de l'alphabet A**.

Pour deux **strictions s** et **s'** telles que $s \leq s'$, et pour tous **mots x** et **y** de l'**alphabet A**, on a:

$x_{s'}= y \Rightarrow x_s= y$.

Autrement dit, toute **égalité de striction s'** donnée entre **x** et **y** implique toute **égalité de striction inférieure s** entre **x** et **y**.

On se donne une **striction s**, en général **1** ou **2**.

DT – Définition et théorèmes:

En considérant l'ensemble $M(A)$ des **mots de l'alphabet A**, on appelle les **expressions de A** ou les **formules de A**, les **mots** de ne contenant aucune occurrence des symboles = et <, c'est-à-dire les lettres **i** et **j**. On note $E(A)$ l'ensemble des **expressions de A**.

Mais dès qu'e dans un **mot x** il existe au moins un occurrence de = ou de <, autrement dit de la lettre **i** ou **j**, comme par exemple le **mot** « $((())\Omega)1=1\Omega$ » ou le **mot** « $1_11_111_1111_1G_1G$ » ou « $1 < 11 < 111 < 1111 < \dots < 1\dots$ », le **mot** est appelé un **énoncé** ou une **phrase**.

On se donne une **application** notée **val**, de $M(A)$ dans l'**intervalle des tauréalis** $[0, 1]$, qui à tout **mot x** associe donc le **tauréali** $\tau_{\Omega} = \text{val}(x)$, appelé la **valeur de vérité de x**, ou sa **valeur d'existence** ou de **réalité**. Et si **x** est une **expression**, alors on pose: $1_{\Omega} = \text{val}(x)$, autrement dit: $\text{val}(x)_{\Omega} = 1$. Car on assimile dans ce l'**expression x** à l'**énoncé** « $x_s = x$ », qui est toujours vrai, donc sa **valeur de vérité** est **1**.

On introduit l'**alphabet spécial** : $L_{\Omega} = \{\text{non, ou, et, } \Rightarrow, \Leftrightarrow\}$, appelé l'**alphabet des opérateurs logiques**.

Et l'**alphabet**: $A_L_{\Omega} = \{_, a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, \text{non, ou, et, } \Rightarrow, \Leftrightarrow\}$,

c'est-à-dire: $A_L_{\Omega} = \{_, o, 1, \Omega, G, H, I, (,), =, <, \text{non, ou, et, } \Rightarrow, \Leftrightarrow\}$.

Et soit l'ensemble $M(A_L)$ des **mots** de ce nouvel **alphabet**.

On considère l'ensemble $E(A_L)$ de toutes les **expressions de A_L**, l'ensemble $P(A_L)$ de toutes les **phrases** ou **énoncés de A_L**, et l'ensemble $L(A_L)$ de toutes les **phrases de logique** ou **énoncés de logique de A_L**. On considère donc que l'on a une **application de valuation, val**, qui à tout **énoncé de logique P** attribue une **valeur de vérité**, qui est un **tauréali** τ .

Les **énoncés** dans lesquels ne figure aucun des **opérateurs logiques**: **non, ou, et, } \Rightarrow, \Leftrightarrow**, sont dits **primaires**. A partir d'eux on forme tous les **énoncés de logique**, au moyen des **opérateurs logiques**. Nous avons juste besoin d'attribuer une **valeur de vérité** aux **énoncés primaires**. La **valeur de vérité** de tout **énoncé non primaire** s'en déduit, avec les règles suivantes:

-- Si **P** est un **énoncé de valeur de vérité** τ , la **valeur de vérité** de **non-P** est $1 - \tau$;

-- Si **P** et **Q** sont deux **énoncés de valeurs de vérité** τ et τ' , avec $\tau \leq \tau'$, la **valeur de vérité** de «**P ou Q**» est τ' , et celle de «**P et Q**» est τ .

Sachant que «non-P ou Q» est ce qui est noté « $P \Rightarrow Q$ » et que « $(P \Rightarrow Q)$ et $(Q \Rightarrow P)$ » est ce qui est noté « $P \Leftrightarrow Q$ ».

Autrement dit, on a:

$\text{non } \tau \text{ s} = 1 - \tau$;

$\tau \text{ ou } \tau' \text{ s} = \sup(\tau, \tau')$;

$\tau \text{ et } \tau' \text{ s} = \inf(\tau, \tau')$;

Définissons maintenant les **hyperopérateurs** et leurs **inverses**.

Le **symbole H**, qui nous servira à définir les **hyperopérateurs**, est appelé l'**hyberopérateur**. Son rôle est donc de créer les **opérateurs arithmétiques**:

Ho, H1, H2, ... (**addition, multiplication, exponentiation, etc.**), et leurs **opérateurs inverses** respectives: **RH^o, RH1, RH2, LH2, ...** (**soustraction, division, racine, logarithme, ...**).

Et l'**indiceur**, qui affecte les **indices** notamment à ω et 0 , donnant : $\omega_0, \omega_1, \omega_2, \omega_3, \dots$, et: $0_0, 0_1, 0_2, 0_3, \dots$. Les **symboles**: $o, 1, \Omega$, respectivement le **zéro absolu**, le «**un absolu**» et l'**infini absolu**, et toute **expression** de la forme 0_x ou ω_x , où X est n'importe quel **mot** de l'**alphabet A** (autrement dit n'importe quel élément de $M(A)$), sont appelés les **lettres** ou les **variables**, en un sens restreint du terme, car, dans le Nouveau Paradigme, tout **symbole** de tout **alphabet** est une **lettre**, une **variable**.

L'**opérateur RHp** ou **RH^p** est appelé un **opérateur radical** associé à **Hp**, **p** étant un **nombre entier**. Et l'**opérateur LHp** ou **LH^p** est appelé un **opérateur logarithmique** associé à **Hp**, **p** étant un **nombre entier**. Quand **H^p** est **commutatif**, **RH^p** et **LH^p** sont le même **opérateur**.

Exemples:

Ho ou **H^o** est l'**addition**, notée **+**. Elle est **commutative**.

Donc **RHo** (ou **RH^o**) et **LHo** (ou **LH^o**) sont même **opérateur**, la **soustraction**, notée **-**.

H1 ou **H¹** est la **multiplication**, notée **x**. Elle est **commutative**.

Donc **RH1** (ou **RH¹**) et **LH1** (ou **LH¹**) sont même **opérateur**, la **division**, notée **/** ou **÷**.

H2 ou **H²** est l'**exponentiation**, notée **^**. Elle n'est pas **commutative**.

Donc **RH2** (ou **RH²**) et **LH2** (ou **LH²**) vont être deux **opérateurs** différents.

RH2 ou **RH²** est le **radical**, notée **rac** ou $\sqrt{\quad}$.

Et: $x \wedge y \text{ s} = z \Leftrightarrow x \text{ s} = y \text{ RH } z$.

LH2 ou **LH²** est le **logarithme** de **base x**, noté **log_x**.

H3 ou **H³** est la **tétration**, notée **^^**. Elle n'est pas **commutative**.

Donc **RH3** (ou **RH³**) et **LH3** (ou **LH³**) vont être deux **opérateurs inverses** différents.

RH3 ou **RH³** est la **3-racine y^{ième}**, notée **y (3-rac)** ou $y\sqrt[3]{\quad}$.

LH3 ou **LH³** est le **3-logarithme** de **base x**, noté **3-log_x**.

Hp ou **H^p**, noté \wedge^{p-1} ou \uparrow^{p-1} , ce qui signifie que le symbole **^** ou **↑** est répété **p-1** fois, pour **p≥2**. Elle n'est pas **commutative**, si **p** est un **entier naturel fini** au sens classique. Mais avec les **nombre infinis** tout peut arriver en raison de la **Loi d'Alternation à l'Horizon Oméga** ou du **Théorème de l'Existence**.

RHp ou **RH^p** est la **p-racine y^{ième}**, notée **y (p-rac)** ou $y\sqrt[p]{\quad}$.

LHp ou **LH^p** est le **p-logarithme** de **base x**, noté **p-log_x**.

Les différents **hyperopérateurs** sont donc de la forme **H^p**, où **p** est un **nombre entier naturel, fini ou infini**. Les **hyperopérateurs inverses** correspondants sont **RH^p** et **LH^p**.

On considère à présent un **entier naturel p au moins égal à o**, donc **H^p** qui est donc au moins l'**addition**. Et on suppose **H^p** défini pour les **opérandes non nuls** (car le cas de l'**opérande o** est toujours un peu délicat). On veut définir maintenant **H^{p+1}**, l'**opérateur** qui vient après **H^p**, à partir de **H^p**.

On pose:

$m H^{p+1} 1_s = m$, pour tout **opérande non nul** m .

Cela veut dire que **1** est l'**élément neutre**, mais seulement quand il est l'**opérande à droite**, la **commutativité** n'étant plus assurée à partir de l'**exponentiation** et au-delà.

La formule générale de définition de l'**opérateur** H^{p+1} à partir de H^p , est la suivante, pour tous **opérandes non nuls** m et n :

$$m H^{p+1} n+1_s = m H^p (m H^{p+1} n).$$

Par conséquent, on a:

$$m H^{p+1} n+1_s = m H^p \dots H^p m H^p m H^p m H^p m,$$

où l'**opérande** m est **répété** $n+1$ fois.

$$X H^p Y_s = Z \Leftrightarrow X_s = Y R H^p Z \Leftrightarrow Y_s = X L H^p Z.$$

Et donc, en particulier:

$$m H^{p+1} 2_s = m H^p m.$$

$$m H^{p+1} 3_s = m H^p m H^p m,$$

et on calcule de la droite vers la gauche, c'est-à-dire:

$$m H^{p+1} 3_s = m H^p (m H^p m).$$

Cet ordre est important quand H^p est l'**exponentiation** et au-delà:

$$m^{^3}_s = m^{(m^m)}, \text{ et non pas: } m^{^3}_s = (m^m)^m_s = m^{m^2}.$$

Exemple :

$$2 H^3 4_s = 2^{^4}_s = 2^{2^2^2^2}_s = 2^{2^2^4}_s = 2^{16}_s = 65\,536$$

Par conséquent :

$$4 R H^3 65\,536_s = 4 R H^3 65\,536_s = \sqrt[4]{65\,536}_s = 2.$$

$$2 L H^3 65\,536_s = 2 L H^3 65\,536_s = 4.$$

On considère de nouveau l'**alphabet** A et l'ensemble $M(A)$ de tous les **mots** de cet **alphabet**. Mais on ne s'intéressera qu'à certains mots spéciaux, dont voici la définition des principaux, qui fixe aussi la **syntaxe** de ce formalisme.

R – Règle de suppression ou d'introduction d'une paire de parenthèses

On se donne pour commencer la règle suivante: Étant donné n'importe quel **mot** X de l'**alphabet** A (autrement dit n'importe quel élément de $M(A)$), dans n'importe quelle **expression** E , s'il n'y a aucun risque de confusion, toute **sous-expression** de la forme (X) peut être remplacée par X , et inversement, s'il y a un risque de confusion, toute **sous-expression** X peut être remplacée par (X) . Autrement dit, selon qu'il y ait ou non un risque de confusion, on a une expression E' **équivalente** à E en entourant toute sous-expression de E par la **paire de parenthèses** « $()$ », ou au contraire supprimer cette **paire** si elle existe dans l'expression E .

Evidemment cette règle s'applique aux **expressions** où les **parenthèses** sont **correctement appariées**. De telles expressions sont appelées des **modèles de parenthésage**.

Une **expression** E est un **modèle de parenthésage** si elle vérifie l'une des conditions suivantes:

i) E est une **expression** où il ne figure aucune des deux **parenthèses** (ou);

ii) E est une **expression** de la forme $In(X)In$ ou $_n(X)_n$, où n est un **nombre entier fini** ou **infini**, et où X est un **modèle de parenthésage**; l'**expression** $_o(X)_o$ signifie X ; et l'**expression** $_1(X)_1$ signifie (X) ; et l'**expression** $_2(X)_2$ signifie $((X))$, etc.; en particulier, $_v(X)_v$ est noté $\dots(X)\dots$;

iii) E est une **expression** de la forme XY , où X et Y sont des **modèles de parenthésage**;

iv) E est une **expression** de la forme $n \times X$ ou $XXX\dots X$ où X , qui est un **modèle de parenthésage**, est **répété** n fois, n étant un **nombre entier naturel fini** ou **infini**; on a le cas particulier où E est de la forme $v \times X$ ou XG ou $X\dots$

Les **générescences d'unité 1** (ou **b** de la version **littéraire** de l'**alphabet**) définissent tous les **nombre entiers**.

$_$: espace

o : **o**, lettre appelée le **zéro absolu**.

1 : 1

2 : 11
 3 : 111
 4 : 1111
 5 : 11111
 6 : 111111
 7 : 1111111
 8 : 11111111
 9 : 111111111
 10 : 1111111111
 11 : 11111111111
 12 : 111111111111
 ... : ...

Ainsi de suite pour tous les nombres entiers naturels classiques écrits en **système de numération décimale**, où le **symbole** du **zéro** est **o**.

Le **nombre entier naturel infini** de référence, **v** :

v : 1G ou 1...

Cela signifie que **1** est répété une **infinité de fois** qui est précisément **v fois**, ce qui signifie aussi que l'on a la liste infinie: **o, 1, 11, 111, 1111, ..., 1111v, 111v, 11v, 1v, v**, qui représente les **nombres entiers**: **o, 1, 2, 3, 4, ..., v-4, v-3, v-2, v-1, v**.

Les principaux **opérateurs** :

+ : Ho
 - : oH
 × : H1
 / : RH1
 ^ : H11 ou H2
 √ : RH2

w : v (H2) v ou v ^ v
ω : w (H2) w ou w ^ w
0 : 1 (RH1) ω ou 1/ω

1 : ω | o ou ω_o
v : ω | 1
w : ω | 2
ω : ω | 3
ω_x : ω | X
ω_{x+1} : ω_x ^ ω_x

1 : 0 | o ou 0_o
ε : 0 | 1 ou 1 (RH1) v ou 1 (RH1) (1...) ou 1/v
θ : 0 | 2 ou 1/w
0 : 0 | 3 ou 1/ω
0_x : 0 | X ou 1/ω_x
0_{x+1} : 0_x ^ ω_x

Toute la **théorie des nombres** actuellement, toute l'**arithmétique**, toute l'**algèbre**, toute l'**analyse**, toute la **géométrie**, toute la **topologie**, bref toute la **théorie axiomatique des ensembles** de **Zermelo-Fraenkel** (couramment abrégée **ZF**), de laquelle se déduit la quasi-totalité des mathématiques actuelles, oui tout cela est infiniment moins riche, moins fécond, moins cohérent, moins élégant que la **structure cyclofractale** ou **oméga-cyclique** des **nombres** synthétisée par cette seule image ci-dessus.

Et pourtant, pour faire cela, aura suffi l'alphabet suivant:

A_L = { **⌊**, **a**, **b**, **c**, **d**, **e**, **f**, **g**, **h**, **i**, **j**, **non**, **ou**, **et**, **⇒**, **⇔** },

c'est-à-dire: $\mathcal{A}_{L \ \omega} = \{ _ , o , 1 , \Omega , G , H , I , (,) , = , < , \text{non} , \text{ou} , \text{et} , \Rightarrow , \Leftrightarrow \}$.

C'est donc dire la puissance de la logique **généralive** ou **alphabétique**, qui est tout simplement la puissance du **Paradigme de l'Univers TOTAL**. Toute la **Science de l'Univers TOTAL** ou **Science de DIEU** l'**Alpha** et l'**Oméga**, autrement dit toute la **Théorie universelle des ensembles**, est résumée par cette seule image.

L'essentiel du but de ce livre est atteint ici, et je suis très heureux d'avoir partagé avec vous cette **Algèbre du TOUT**, cette **Théorie du Champ Unifié**.

Épilogue en images:

Conception généralive
Nombres entiers variables
Nombres omégaréels
Structure réalie

Nombres entiers oméganaturels

0 = (0, 0, 0, 0, 0, 0, 0, 0, ...)

1 = (1, 1, 1, 1, 1, 1, 1, 1, ...)

2 = (2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, ...)

...

v-2 = (-2, -1, 0, 1, 2, 3, 4, 5, ...) = n-2

v-1 = (-1, 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, ...) = n-1

v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ...) = n = N

v+1 = (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, ...) = n+1

v+2 = (2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, ...) = n+2

...

v² = (0², 1², 2², 3², 4², 5², 6², 7², ...) = n²

...

v^v = (0⁰, 1¹, 2², 3³, 4⁴, 5⁵, 6⁶, 7⁷, ...) = w = nⁿ

...

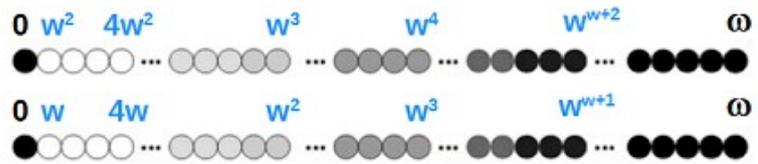
$\varepsilon = 1/v = (1/0, 1/1, 1/2, 1/3, \dots)$; $v = 1/\varepsilon$; $\theta = 1/w$; $w = 1/\theta$; $\omega = 1/0$; $1/0 = \omega$; Si omégacycle : 0 = ω .

0	v^2	$4v^2$	v^3	v^4	v^{v+2}	ω
● ○ ○ ○ ○ ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ...						
0	v	$4v$	v^2	v^3	v^{v+1}	ω
● ○ ○ ○ ○ ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ...						

0	1 2 3 4	$v-4$	v	v^2-4	v^2	v^v-4	v^v	$\omega-4$	ω
● ○ ○ ○ ○ ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ...									

0	ε	4ε	1	v	v^{v-1}	ω
● ○ ○ ○ ○ ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ...						
0	ε^2	$4\varepsilon^2$	ε	1	v^{v-2}	ω
● ○ ○ ○ ○ ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ...						
0	ε^3	$4\varepsilon^3$	ε^2	ε	v^{v-3}	ω
● ○ ○ ○ ○ ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ...						
0	ε^4	$4\varepsilon^4$	ε^3	ε^2	v^{v-4}	ω
● ○ ○ ○ ○ ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ... ● ● ● ● ● ...						

Conception générative
Nombre entiers variables
Nombre omégaréels
Structure réalie



Nombre entiers oméganaturels

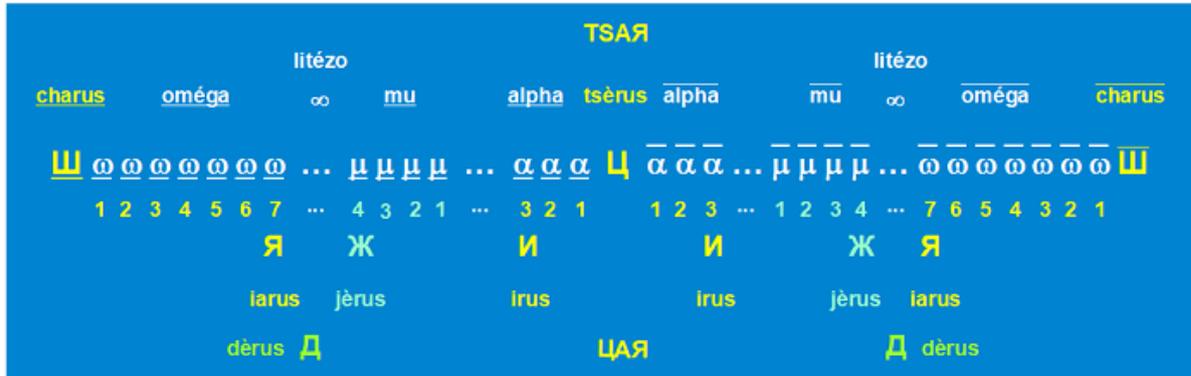
$v = (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots) = n = N$;
 $w = v^v = (0^0, 1^1, 2^2, 3^3, 4^4, 5^5, 6^6, 7^7, \dots)$
 $= n^n = N^2$;
On pose: $\omega_0 = 1$; $\omega_1 = v$; $\omega_2 = w = v^v$;
et: $\omega_{k+1} = \omega_k^{\omega_k}$, pour tout entier oméganaturel $k \geq 1$. **On pose :**
 $0_k = 1/\omega_k$, et donc: $\omega_k = 1/0_k$;
et: $\varepsilon = 1/v$; $v = 1/\varepsilon$; $\theta = 1/w$; $w = 1/\theta$.
On choisit un certain oméganaturel
 $a \geq 2$, et on pose: $\omega = \omega_a$, $0 = 1/\omega_a$.
Et si omégacycle, alors: $0 = \omega$; et
alors aussi: $x + 0 = x$, pour tout x ;
et : $1/0 = 0/0 = 0^0 = 0 = 0^2 = 0^k$.



NOMBRES OMÉGARÉELS
Le Tsécha ou Structure Réalirus

logique additive, cyclique

-0 0 $+0$



logique multiplicative, fractale

ЩЦ

ЦЩ